
PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

ONT COLLABORÉ A CE VOLUME :

Le R. P. Comte, des Pères Blancs du Cardinal Lavigerie.

Le R. P. Dellale, des Oblats de Marie Immaculée.

Mgr Le Roy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit.

Le R. P. Planque, supérieur général des Missions Africaines de Lyon.

Mgr Simon, vicaire apostolique de la Mission du fleuve Orange.

Il a été tiré de cet ouvrage,
sur papier impérial du Japon, cinquante exemplaires signés, numérotés à la main.
Prix de cet exemplaire de grand luxe, l'ouvrage complet : 300 francs.

47615. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

Publiées sous la direction du

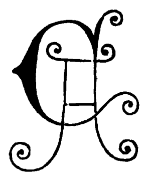
Père J.-B. PIOLET, S. J.

Avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions

ILLUSTRATIONS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

V

MISSIONS D'AFRIQUE



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1902

Les

Missions catholiques françaises

au XIXe siècle

(TOME CINQUIÈME)

CHAPITRE I

L'AFRIQUE. — LA TERRE ET LES HOMMES

Le grand continent que nous désignons sous le nom d'*Afrique*, n'a d'appellation générale chez aucune des populations indigènes qui s'y sont développées : aucune d'ailleurs n'en a jusqu'ici connu l'ensemble. Chaque pays a son nom spécial, et, quant au reste, c'est simplement « la terre, l'intérieur, la forêt.... »

Au xe siècle, le lexicographe grec Suidas donne le mot « Afrique » comme l'appellation primitive de Carthage : Καρχηδὼν ἡ καὶ Ἀφρικὴ καὶ Βύρσα λεγομένη. Emprunté à la langue phénicienne et désignant une « colonie détachée » de Tyr, il s'étendit peu à peu à toute la contrée lybienne occupée par les Romains. C'est dans ce sens encore que l'entend au xie siècle le pape saint Léon IX qui, appelé à se prononcer sur la primauté des évêques de l'ancienne Numidie, écrivit ces paroles, gravées en lettres d'or sur la récente basilique de Carthage : « *Sine dubio, post romanum pontificem, primus Archiepiscopus et totius Africæ maximus metropolitanus est Carthaginiensis Episcopus.* » A leur tour, les Arabes se sont emparés du mot, et il a fini par englober le continent tout entier.

Considérée dans son ensemble, l'Afrique se présente comme une masse d'environ 30 millions de kilomètres carrés. — l'Europe n'en ayant que 10 millions, — jetée en travers de l'équateur, entre la Méditerranée, l'Atlantique et l'Océan Indien, et rattachée à l'ancien continent par le seul isthme de Suez. Sa forme générale est celle d'un triangle irrégulier : la pointe se tourne directement vers le Sud ; trois grands enfoncements principaux en découpent largement les côtés — les Syrtes, le golfe de Guinée et la mer Rouge ; — et les angles les plus saillants, faisant face aux quatre points cardinaux, sont marqués par le cap Blanc, le cap Vert, le cap des Aiguilles et le cap Guardafui. Cette forme compacte, ramassée, presque sans découpures, sans baies et sans ports, est une des raisons qui ont le plus influé sur l'évolution du continent, en s'opposant aux relations avec le reste du monde avant l'utilisation de la vapeur.

Après une bande côtière, plus ou moins étendue, les terres s'élèvent, et c'est en courant sur des seuils de roches, rapides, chutes et cascades, que la plupart des cours d'eau descendent à la mer : autre difficulté pour pénétrer à l'intérieur. Pendant que les différentes sources formant, par exemple, le fleuve immense des Amazones, se réunissent au pied des Andes à une altitude d'à peine 200 mètres, le Congo prend naissance à 1800 mètres, le Nil à 1200, le Niger à 850.

D'ailleurs, point de système orographique régulier, comme en Europe, en Asie, en Amérique; mais une sorte de chaîne côtière qui soutient les plateaux de l'intérieur, puis çà et là, inégalement répartis, l'Atlas, les monts d'Abyssinie, ceux du Cap, de l'Orange et du Transvaal, le Kénya, le Kilima Ndjaro, le Mfoumbiro, le Cameroun, s'élèvent jusqu'à 5 et 6000 mètres, pareils à des îles où s'étagent en gradins les zones d'une végétation variée, depuis le palmier dont la tête s'étale au feu de l'équateur, jusqu'à l'humble plante, qui, pour voir le ciel et pour vivre, doit percer les neiges éternelles....

L'aspect massif et rudimentaire qui caractérise ses contours

se retrouve partout sur le continent : on dirait que l'Afrique a été moins travaillée que les autres parties du monde. C'est là qu'on voit, plus qu'ailleurs, les grosses montagnes qui surgissent tout à coup, sans préparation, du milieu des plaines; les grands lacs aux plages indécises, les dépressions lacustres et les bassins fermés; les longs fleuves « dont la ramure s'étend sur des centaines de millions d'hectares », et qui s'attardent en des marais ressemblant à des terres inachevées; les immenses forêts et les déserts sans fin; et, pour répondre à cette nature particulière, des plantes énormes comme le baobab, des animaux étranges comme la girafe, l'éléphant, l'hippopotame et le gorille.



DANS LA FORÊT VIERGE AFRICAINE

Cette forme compacte et cette position en travers de la ligne équatoriale donnent à l'Afrique une certaine symétrie dans les phénomènes atmosphériques, et ceux-ci ont entraîné des résultats parallèles, au Nord et au Sud, pour l'aspect des terres, la formation de la végétation et même la distribution des animaux et des peuples.

Sous l'Équateur, les pluies sont fréquentes et torrentielles, l'atmosphère est chargée d'humidité, la chaleur élevée et d'une égalité presque constante. Une énorme quantité d'eau rassemblée en mers aériennes par le fait des vents alizés qui, en se rencontrant, se neutralisent l'un l'autre, est précipitée par des orages quotidiens, et forme ces vastes réservoirs de l'intérieur d'où s'écoulent les principaux fleuves, le Nil, le Congo, le Zambèze, sans parler du Tchad et

de ses affluents, de la Bénoué et du Niger. C'est dans cette zone aussi que s'étend la grande forêt, avec ses arbres reposant sur des bases puissantes et s'élevant en fûts magnifiques au-dessus d'un sous-bois plus ou moins vigoureux, avec ses lianes infinies, avec sa végétation débordante et toujours verte.

Mais ce n'est point là, comme on pourrait le penser, qu'habitent les grands troupeaux d'animaux — à part les éléphants ; ce qui caractérise la forêt vierge africaine, où l'on peut passer des jours et des mois sans presque voir un coin du ciel, c'est le silence, interrompu seulement, pendant le jour, par quelques battements d'ailes qu'on entend là-haut, et, du soir au matin, par la musique aiguë des insectes qui chantent. Seulement, de temps à autre, une branche pourrie s'affaisse, un singe pousse un cri, un éléphant passe dans l'inextricable fouillis avec la facilité d'une souris dans un champ de blé. L'homme perdu dans cette masse grandiose de verdure, où aucun point de repère ne le dirige, où nul être ne lui répond, se sent inquiet et malheureux, jusqu'à ce que, un coin de forêt ayant été abattu pour l'emplacement d'un village, il retrouve le soleil libre dans un ciel sans fin....

Des deux côtés de l'Équateur, jusque vers le 15e degré de latitude nord et le 20e sud, s'étend une zone à double saison pluviale, coupant l'année en saison pluvieuse et en saison sèche, suivant que les vents alizés apportent les nuées dans l'un ou l'autre hémisphère. C'est à cette double zone que la grande forêt prend fin; on n'y retrouve guère la perpétuelle verdure qu'en longs rubans jetés le long des cours d'eau, ou se pressant dans les vallées, ou s'étageant sur le flanc des montagnes. Pendant deux, trois, quatre ou six mois, la pluie tombe, parfois durant des journées entières; mais le reste de l'année, la sécheresse est souvent très dure. Alors le sol se fend, les ruisseaux et les torrents laissent à nu le sable et les pierres de leur lit, plusieurs arbres perdent leurs feuilles, pendant que les autres les inclinent tristement, racornies et souffrantes; et sur des



UNE RIVIÈRE AFRICAINE
(CHUTES DE DOUANIMÈNA, DANS LE NGOUNYÉ-GABON)

espaces immenses, plaines, collines et vallons, où se succèdent, plus ou moins clairsemés, les arbres et les arbustes, les bosquets naturels et les impénétrables halliers, bientôt les longues graminées se dessèchent et semblent se préparer pour un incendie général.

Il ne manque jamais. Pour les Noirs, comme pour les enfants, c'est toujours une jouissance que de détruire, et, du reste, rien n'est beau, la nuit, comme un feu qui s'allume en vingt endroits : on dirait autant de villes en flammes.

Quand le feu a ainsi passé, bien tristes sont ces grands espaces noircis qui semblent porter le deuil de la vie ; pas un arbre n'y verdit, pas un oiseau n'y bat de l'aile, pas un insecte n'y bourdonne.

Cependant, peu à peu, la nature semble se réveiller doucement. La sève, qui s'est reposée pendant la sécheresse, commence à remonter dans les troncs, les herbes repoussent, les feuilles reparaissent au bout des branches. Vienne alors une pluie légère et, subitement, tout reverdit dans les solitudes, les oiseaux se rappellent dans les arbres rajeunis, et, à travers les prairies naturelles, couvertes d'herbes tendres, on voit maintenant circuler les troupeaux d'antilopes, les girafes, les zèbres, comme dans un parc sans fin où tous

les animaux auraient été rassemblés; car les pays de cette zone sont ceux où le gibier abonde, et c'est une de leurs beautés.

Au delà de cette double zone, qui commence par des paysages équatoriaux et qui finit par un aspect semi-désertique, s'en étend une autre, zone « de roches, de graviers, de marnes, d'argiles et de sables presque complètement stérilisés » (E. Reclus). Au Nord, c'est le Sahara et le désert de Lybie; au Sud, c'est le Kalahari et les solitudes qui l'entourent. L'une et l'autre de ces zones — la première surtout est immense — égalent plus du tiers du continent (10 600 000 kmq.); la brousse, les steppes, les plaines herbeuses en occupent deux millions; les forêts et les terres cultivables environ six, et les lacs deux.

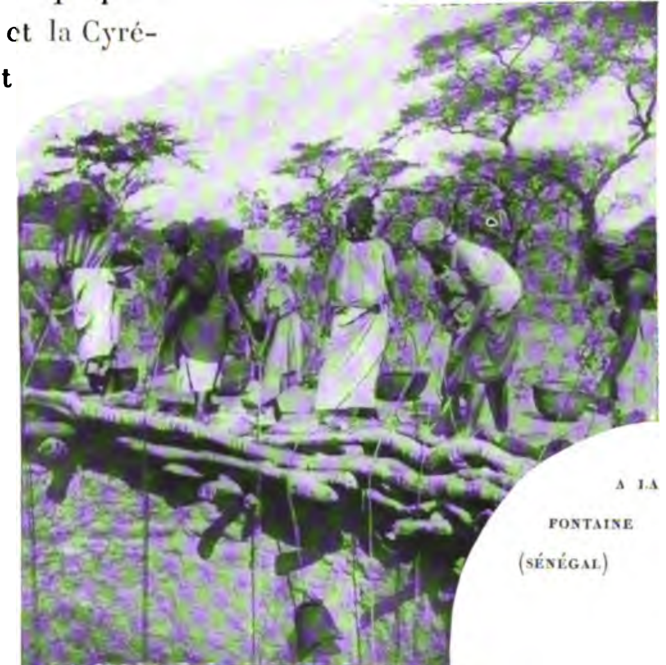
Cette région désertique n'est telle d'ailleurs que parce qu'elle est presque entièrement privée de pluie : les vents y passent, emportant vers l'Équateur toute la vapeur d'eau et n'y laissant qu'une atmosphère où le soleil triomphe. C'est le pays « où le ciel est sans nuage et la terre sans ombre ».

Et cependant le désert a aussi ses beautés captivantes, sa grandeur et son attrait : nulle part Dieu n'y apparaît plus grand, et l'homme plus petit. On a comparé son aspect à celui de l'Océan, et cette comparaison est juste : comme sur mer, le souffle capricieux des vents y dessine perpétuellement de longues rides mouvantes sur le sable jaune qui le recouvre; des dunes aux contours moelleux ou nettement coupées s'y dressent comme des vagues; des plantes d'un vert foncé s'y traînent, pareilles à des algues; des arbustes rabougris et épineux s'y groupent en îlots; et, au loin, des troncs de palmiers qui surgissent ressemblent aux mâts d'une flotte qui aurait sombré; quelques carcasses blanchies paraissent errer comme des épaves, et, pour achever la ressemblance, des caravanes, pareilles à des navires en marche, traversent les longs espaces en soulevant la poussière.

Nulle part également la chaleur du jour n'est aussi pénible; mais nulle part la nuit n'est aussi belle, le matin aussi doux, le soir aussi

reposant, le ciel aussi lumineux, l'espace aussi grand : on vit dans un bain d'air et de lumière, et la misérable terre qui vous porte ne semble plus compter pour rien....

En réalité, ces déserts marquent, des deux côtés, les véritables limites de l'Afrique, en dehors desquelles on ne trouve plus qu'un sol, un climat, une flore, une faune, et même une population, qui ne lui appartiennent pas en propre. Au Nord, le littoral maurétanien et la Cyrénaïque se rattachent par tout leur ensemble aux terres européennes d'en face; la Lybie et l'Égypte se continuent elles-mêmes en Syrie, et le Sahara se prolonge en Arabie : la Méditerranée et la mer Rouge sont deux grands lacs dont les bords se répondent. Au Sud, il en est de même : la région du Cap est devenue aujourd'hui colonie européenne, par la population, la faune et la flore, comme elle l'était par le sol et le climat.


A LA FONTAINE (SÉNÉGAL)

Ainsi, aux deux extrémités du continent, on trouve, avec la vigne et le blé, le bœuf et le mouton, l'Européen fondant des familles et des établissements fixes. Dans les zones désertiques, c'est le règne du dattier, des acacias, des mimosas, des plantes bulbeuses et grasses rampant sur le sol, de l'autruche, du chameau, et des races humaines plus ou moins nomades. La double bande qui suit nous montre la véritable flore africaine, le baobab, le doum, le borassus, en même

temps que l'hippopotame, l'éléphant, la girafe, le zèbre, quantité d'antilopes, puis l'homme de race noire, vivant de la vie pastorale ou agricole.

Enfin, au centre, dans la région équatoriale, ce sont les palmiers à huile, les bananiers, les raphias, les calamus, les amomes, les arbres et les lianes de grande forêt; le perroquet à queue rouge, le gorille et le chimpanzé; les tribus, en villages fixes, y vivent presque exclusivement d'agriculture.

Sans doute, cette classification n'est pas uniforme, et les productions d'une bande débordent partout sur l'autre, mais elle est juste cependant dans son ensemble et donne à l'Afrique entière un caractère de réelle symétrie.

La statistique porte la population de l'Afrique de 160 à 200 millions d'âmes, population fort inégalement répartie sur ses 30 millions de kilomètres carrés. Très dense, en effet, sur certains points, en Égypte, en Algérie, au Maroc, en Abyssinie, en quelques États du Soudan et aux environs du Tchad, dans la vallée du Niger, près des lacs de l'Intérieur et dans la région du Cap, elle est à peu près nulle sur des étendues immenses, comme le Sahara, le Kalahari, les marais où s'attardent les affluents du Nil et du Zambèze.

Quelle est cette population?

L'Afrique est « le pays des Noirs », dit-on, et qui a vu un noir n'a-t-il pas vu tous les noirs?

Ainsi résumée, l'ethnographie africaine serait d'une étude facile; mais la réalité est toute différente. Les races que l'on trouve aujourd'hui fixées sur le grand continent appartiennent, en effet, à des types très divers par les caractères physiques, intellectuels, moraux, religieux et sociaux. Ce sont, évidemment, des hommes de *même espèce*, mais non de *même race*; et, plus on les étudie, plus on se convainc que, à des époques qu'il est impossible de déterminer, ils sont venus se déposer sur ce sol primitif comme autant de couches successives, les uns faisant suite aux autres en mêlant quelques-uns



LE SAHARA

[*Phot. A. Leroux. Alger.*]

de leurs caractères, mais reconnaissables encore dans leurs principaux éléments.

Avant tout, nous devons placer les *Négrilles* ou Pygmées d'Afrique, déjà signalés par les Anciens et retrouvés de nos jours. Il y en a de deux types, l'un noir et l'autre jaunâtre. Mais c'est une race distincte et nettement caractérisée comme telle, non seulement par l'exiguïté de sa taille (1 m. 20 à 1 m. 50), mais par tout un ensemble de caractères ethniques qui feraient, entre cent Nègres, reconnaître un Négrille. Une race toute semblable, les Négritos, a des représentants dans les îles océaniennes faisant face à l'Indo-Chine, à Malacca, aux Andamans, et rejoignant par les Indes et les Himalayas la vallée de l'Euphrate. On retrouve en Europe des traces de leur passage, et l'on est ainsi amené à conclure que ces petits hommes ont autrefois occupé tout l'ancien continent. Ici, nous les trouvons, semés par faibles groupes, dans toute l'Afrique équatoriale, des bords du Tana à ceux du Congo, et rejoignant vers le Counéné une autre population semblable par la taille, les mœurs et la plupart des caractères physiques : les *Sân*, appelés par les Européens *Bosjesmannen*, en hollandais, *Bushmen* en anglais, ou *Broussards* en français. D'autres indications nous font conclure qu'ils ont autrefois vécu dans l'Éthiopie, dans le bassin du Nil, et jusque dans l'Atlas. On dirait une population primitive, émiettée et dispersée par des tribus plus fortes, venues après elle.

Or, de fait, c'est précisément l'idée que les Négrilles ont d'eux-mêmes et qu'en ont tous les Noirs; ils se regardent et sont regardés comme les possesseurs primitifs de la « Terre », les maîtres des bois, et les détenteurs des secrets de la nature africaine. Partout leur vie est la même : ce sont des nomades, ne formant que des campements sans fixité, n'ayant ni industrie, ni commerce, ni culture, ni troupeaux, ni animaux domestiques quelconques, sauf un petit chien, qui, lui aussi, se trouve répandu sur tout le continent et qui rappelle assez, par sa vie, la vie misérable de ses maîtres.

De quoi vivent ces Négrilles? Uniquement de chasse, de cueillette, et de parasitisme près des tribus agricoles au milieu desquelles ils errent, et pour lesquels ils sont les fournisseurs de viande, d'ivoire, de caoutchouc, etc....

Nulle part, sauf peut-être chez les Fangs du haut Benito, où vient de les découvrir le P. Trilles, on n'a pu leur trouver une langue propre : ils parlent divers dialectes empruntés. Les Sân du Sud ont cependant une langue nettement caractérisée.

Mais, chose étonnante, les notions religieuses qu'on a recueillies parmi eux sont plus simples, plus claires, plus rationnelles et plus justes que celles des tribus organisées qui, à tous les autres points de vue, leur sont supérieures. Ces pauvres enfants des bois connaissent Dieu, du moins dans les campements que l'auteur de ces lignes a pu visiter, et ils lui rendent un culte par la prière et par le sacrifice des fruits nouveaux. Mais c'est surtout un culte inspiré par la crainte, et quand l'un d'eux vient à mourir, ils l'enterrent, de nuit, dans un endroit secret; puis, de retour au camp : « Fuyons, disent-ils, car Dieu nous a vus! »



TYPE BANTOU

Fuir et se cacher, telle paraît être, en effet, la grande préoccupation de ces êtres mystérieux, qui, retrouvés au fond des forêts africaines, semblent dater du même âge lointain et nous apparaissent comme un débris de l'humanité primitive.

C'est près des Sân qu'il faut aller chercher la race qui se serait constituée aussitôt après, en mêlant leur sang et leur langue avec les leurs. Ce sont les *Naman*, connus des Européens sous le nom de *Hottentots* (altération, paraît-il, d'un mot hollandais qui signifie « brute »).

D'une taille plus élevée, d'un teint plus foncé, d'un crâne plus

nettement allongé, également sujets à la stéatopygie, ils ont des villages permanents et mènent la vie pastorale. Ce sont eux, sans doute, qui les premiers ont introduit la race bovine en Afrique ou qui, du moins, l'y ont domestiquée.



TYPE BANTOU

Leur langue, agglutinative et à suffixes pronominaux, est caractérisée par des sons très particuliers appelés *clics* ou claquements de langue, au nombre de quatre, qu'ont aussi les Sân et qu'aucune lettre de notre alphabet ne peut rendre.

Au point de vue religieux, on peut les ranger parmi les Animistes, et ils ont surtout le culte des morts.

Mais qu'étaient les Hottentots avant de se mêler aux Bushmen? C'étaient, pensent plusieurs savants et en particulier Deniker, les premiers *Bantous*. Ce mot de *mou-ntou*, homme, être doué de raison, pluriel *ba-ntou*, a été pris pour désigner une importante famille linguistique qui s'étend de l'un à l'autre Océan, depuis le Cameroun, le bassin du Congo, les grands lacs et le Tana, au Nord, jusqu'à l'Orange et au Limpopo, abstraction faite des groupes hottentots et bushmen. Dans cet immense espace, chaque tribu a sa langue bien déterminée, mais le fond du vocabulaire est commun et parfaitement reconnaissable. Ces langues, à structure agglutinative, sont caractérisées par des préfixes pronominaux qui, déterminant le nombre et la catégorie du nom, passent de celui-ci à l'adjectif et au verbe par des règles très rationnelles et toujours appliquées.



TYPE BANTOU

Les Bantous qui, entre autres tribus plus connues, comprennent les Zoulous, les Soutos, les Tébélès, les Rouas, les Vilis, les Mpongoués, les Tékès, les Gandas, les Nyamouézis, etc., présentent une assez grande variété de types, mais sont en général mieux faits que les Nigritiens proprement dits; la peau est aussi plus claire, le front moins bombé, le nez plus régulier.

Leur genre de vie paraît dépendre surtout des pays qu'ils habitent, et on les trouve également agriculteurs, pasteurs et pêcheurs.

Certaines tribus ont formé et forment encore des agglomérations considérables, avec organisation régulière et comportant généralement un régime autocratique ; mais la plupart ont gardé la vie patriarcale et sont réparties en petits villages à peu près indépendants. D'ailleurs, les procès et les guerres, l'esclavage, les pratiques superstitieuses surtout, avec leur cortège d'infanticides légaux, d'épreuves par le poison et par le feu, de condamnations arbitraires, de sacrifices humains, d'anthropophagie même, sévissent avec plus ou moins d'étendue et de puissance sur ces populations qui, avec les éléments nécessaires pour être heureuses, sont en réalité livrées aux caprices sans frein de toutes les tyrannies.

Les Bantous, cependant, n'ignorent point Dieu, en tant que puissance supérieure, organisatrice du monde, maîtresse de la vie et de la mort. Partout cette puissance a un nom qui, en plus d'une tribu d'ailleurs, se confond vaguement avec l'espace lumineux où se font les nuées, les pluies et les tonnerres. Mais, près d'elle, l'homme ne peut rien et n'a rien à faire : sans reconnaissance comme sans révolte, il n'a qu'à recevoir tout ce qui lui vient du « Ciel », en essayant d'écarter les influences mauvaises et de se concilier les mystérieuses faveurs que la « Terre » met à sa portée. Il y a les esprits bons, indifférents ou méchants, dont l'origine et la nature restent inexpliquées ; il y a les ombres des ancêtres — espèces de larves détachées du corps — qui gardent près des mortels leurs exi-



CHUTE DU FÉLOU (HAUT SÉNÉGAL)

gences, leurs caprices, leurs affections et leurs haines ; et, enfin, il y a les vertus secrètes des choses, que connaissent les initiés.

Mais comment se concilier ces influences et gagner par là santé, richesse, pouvoir, succès, bonheur? Comment écarter ces génies contraires et se débarrasser des épidémies, des maladies mystérieuses, des ensorcellements, des possessions, des pertes et de tout ce qui afflige l'humaine nature ? — C'est par la prière, par des sacrifices, et par des pratiques dont les unes se rattachent plutôt à un culte religieux et les autres plutôt à l'art médical.

Voilà, dans son ensemble, et dégagée des innombrables revêtements qui l'encombrent, la théologie des Noirs. C'est une religion, mais une religion qui n'entraîne pas la préoccupation de l'au-delà, qui ne prescrit pas la pratique du bien et la fuite du mal en vue d'une justice ultérieure. En d'autres termes, nous avons là, dans le monde noir, le spectacle réel de l'humanité détachée de Dieu et tombée dans l'inextricable fouillis de ses propres hallucinations, mêlées aux souvenirs confus de la Vérité primitive qu'elle connut dans son enfance lointaine.

Du Nord et de l'Est, l'influence musulmane menace les Bantous et les a déjà gagnés.

Longtemps avant Mahomet, du reste, les Arabes avaient des relations commerciales, avec de petites colonies tout le long de la côte orientale; et c'est ainsi que s'est formée la population métisse dite *swahilie* (de *sahel*, côte), qu'on trouve répandue depuis le sud du pays somali jusqu'au pays zoulou, avec, pour centres principaux, Lamou, Mombassa, Zanzibar, Kiloa, Lindi et les Comores. De là, ils ont envoyé leurs caravanes, pourvoyeuses d'esclaves et d'ivoire, à Tobora, dans l'Ouganda, à Oudjidji, à Nyangoué, etc. La substitution des gouvernements allemand et anglais à l'autorité du sultan de Zanzibar, a contrarié à peine un moment cet essor, car trop souvent, en Afrique, les puissances européennes propagent l'Islam, avec autant d'ardeur et plus d'efficacité peut-être que ne le ferait la Turquie elle-même.

Au-dessus des pays qu'occupent les Bantous, dans les vallées du Sénégal, de la Gambie, du Niger, du Tchad, du Haut-Nil, s'étendent de nombreuses et fortes populations d'un type nègre plus caractérisé, avec taille élevée, dolichocéphalie prononcée, peau noire, cheveux crépus, nez large et aplati, front bombé, lèvres épaisses, prognathisme fréquent. Ces peuples, assez différents d'ailleurs d'aspect, de langues, de mœurs, sont réunis sous le nom général de *Nigritiens*. On les divise en quatre grandes sections : les nègres nilotiques, comme les Mittous, les Bongos, les Sandès, les Baris, etc. ; les nègres du Soudan central, comme les indigènes du Baguirmi et du Wadaï, les Haoussas, les Saras, etc. ; les nègres du Soudan occidental, comme les Volofs, les Sérères, les Mandinké, Malinké, Soninké et Hassonké (*nké* signifie : peuple), les Bambaras, les Soussous, les Timénès, les Mossis, etc. ; enfin les nègres littoraux ou guinéens, comme les Akous, les Ashantis, les Fantis, les Dahoméens, les Egbas, les Yoroubas, les Minas, les Ibos, etc.

Ces tribus sont, en général, plus fortes que les Bantous, plus laborieuses, plus industrieuses, mieux organisées pour la lutte, pour la résistance et pour la conquête. La notion de Dieu y est claire, celle

de la vie future même s'y montre souvent; mais leur vraie religion s'adresse pareillement et surtout aux mânes des ancêtres. Le sacrifice humain y est connu et il y a été parfois, comme au Dahomey, pratiqué largement.

Mais ces populations, dont plusieurs sont très intéressantes, se sont trouvées, depuis longtemps, en rapports fréquents avec le Mahométisme, et, à mesure qu'on se rapproche du Nord, on les en trouve de plus en plus imprégnées. Au reste, l'Islam gagne toujours, suscitant de temps à autre de grands conquérants, qui sont aussi d'épouvantables fléaux, comme El Hadji Omar, Ahmadou, Samory, Rabah, presque tous de race supérieure, s'imposant à la fois par le prestige religieux, l'autorité d'une tyrannie sans frein et la perspective d'un pillage illimité.



TYPE DE NIGRITIEN : SAMORY

Ces races supérieures auxquelles les Nigritiens se sont souvent unis pour créer des populations métisses, comme les Toucouleurs, sont représentées par les *Hamites* (Chamites), appelés aussi Kouschistes, Éthiopiens ou Nubiens. A ce groupe se rattacheraient les Bedjas de la Nubie, les Oromos ou Gallas, les Afora ou Danakils, les Somalis, les Massaïs, et, à l'Ouest, les Foulbé.

Toutes ces populations dont la peau est noire, bronzée ou rougeâtre, par suite sans doute d'un mélange plus ou moins considérable avec les premières tribus qu'elles ont rencontrées, ont généralement un type régulier, souvent beau, les attaches délicates, le visage ovale, le nez droit et fin, les cheveux frisés, toute une attitude remarquable

qui ressort encore mieux par l'aptitude qu'elles ont pour se draper à la manière des statues antiques.

Presque tous ces peuples mènent la vie pastorale, et, divisés en espèces de clans, ils poussent leurs troupeaux sur la large bande de pâturages, en pays semi-désertiques, qui s'étend du cap Guardafui au Cap Vert. Intelligents, guerriers, indépendants, volontiers pillards et pleins de mépris pour les « nègres », ils sont d'un voisinage plutôt redouté, mais leur influence est partout considérable. Malheureusement, à l'exception de la plupart des Gallas et de tous les Massaïs, ces belles tribus sont musulmanes, et l'Islam, en ajoutant à leurs défauts naturels, paraît ne leur avoir donné aucune qualité. C'est à ce groupe hamite ou éthiopien que doivent aussi se rattacher la majorité des populations chrétiennes d'Abyssinie, mais avec cette différence qu'elles sont plus sémitisées que les autres.

Des Hamites nous passons naturellement aux *Berbers*, qui, plus ou moins imprégnés de sang arabe, forment la couche supérieure et dernière parmi les éléments de la population africaine proprement dite. Différents de types, de mœurs et de langues, — plusieurs parlent arabe, tandis que d'autres ont gardé leur idiome, qui est d'origine hamitique, — les Berbers comprennent les Barabra et les Fellah de la vallée du Nil, les Kabiles de l'Atlas, les Touareg du Sahara, les Maures de la côte occidentale, sans compter la part considérable qu'ils ont donnée à la formation des populations dites « arabes » des « États barbaresques ».

Tous ces Berbers sont aujourd'hui musulmans, mais plusieurs gardent, dans leur Islam, des coutumes qui ne lui appartiennent pas, comme la monogamie ; les Kabiles sont revenus quatorze fois au Christianisme avant d'être définitivement fixés, par la tyrannie des envahisseurs, dans la religion de Mahomet.

Par-dessus ces éléments divers est venu se placer et fusionner avec eux, dans des proportions plus ou moins considérables, l'élément sémite. On le retrouve surtout dans l'Afrique du Nord,

en Égypte, en Abyssinie et sur la Côte orientale.

Puis sont arrivés les Européens : Portugais en Guinée, en Angola, au Mozambique ; Hollandais à la Côte d'Or, au Cap et dans les vallées de l'Orange et du Limpopo ; Anglais, Allemands et Français dans leurs récentes colonies.



TYPE DE PEUL (FOULAH)

Telle est l'Afrique considérée dans son ensemble : une terre immense, restée en réserve pour notre époque et qui, jusqu'à présent, n'avait attiré l'attention des chercheurs que par ses mystères. *Ex Africa semper aliquid novi*, disait un proconsul romain, traduisant cette formule d'Aristote. Et c'est pourquoi nous avons vu la curiosité de l'Europe poussée successivement, mais avec une passion intermittente, vers ces choses étranges : les sources du Nil, le Prêtre Jean, la cité de Tombouctou, les grands lacs intérieurs, les fleuves inconnus, les montagnes aux sommets d'argent, les Pygmées, les hommes à queue, les anthropoïdes fameux qui devaient former la chaîne disparue et si ardemment recherchée entre la bête et l'homme....

Il a fallu du temps pour soulever tous ces voiles ! C'est que l'Afrique se défendait elle-même contre une curiosité inutile et une exploitation prématurée. Sur son pourtour, pas une échancrure convenable pour recevoir les voiliers, pas un estuaire à portée de l'Europe ; partout, au contraire, une barre périlleuse roulant sur une mer sans profondeur et battant une côte sans abri. Pour s'enfoncer dans l'intérieur, c'était pire encore : au Nord, des déserts brûlants et stériles dont on ne pouvait entrevoir les limites ; ailleurs, des fleuves aux deltas empestés, que leurs rapides empêchaient de remonter ; des

forêts sans sentiers ; des solitudes sans eau, un pays « maudit », où la fièvre arrête l'homme blanc dès ses premiers pas, où abondent les animaux féroces, où l'Islam barre la route à tout Chrétien et où, par ailleurs, les tribus anthropophages sillonnent les plaines sans fin, en quête d'une proie.

Et c'est pourquoi on s'est porté de préférence vers la partie du continent immédiatement accessible, celle qui fait face à l'Europe ; vers l'Asie, où les croisades nous avaient appelés, et plus tard, après le magnifique essor qui suivit les découvertes du xve siècle, vers le Nouveau-Monde, vers l'Extrême-Orient, vers les îles océaniennes. On courait aux meilleures terres, et on avait raison. L'Afrique ne restait là que pour fournir des esclaves, et l'on n'aborda longtemps ses rivages que pour embarquer ses enfants par milliers, de sorte que, en même temps que les Musulmans l'exploitaient ainsi par le Nord et par l'Est, les Chrétiens se réservaient le même trafic de chair humaine sur la côte occidentale.

Ouvrages a consulter : Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle*, Paris, 1879-1897. — Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris, 1887. — Robert Brown, *The Story of Africa and its Explorers*, Londres, 1894. — A. de Préville, *Les Sociétés Africaines, etc.*, Paris 1894. — A. de Quatrefages, *Introduction à l'étude des races humaines*, Paris, 1894. — Mgr Le Roy, *Les Pygmées*, (dans les *Missions catholiques*), Lyon, 1897.



INDIGÈNES AUX FERS (SÉNÉGAL)



VUE D'UN GROUPE DE TOMBES A CARTHAGE

CHAPITRE II

L'ÉGLISE EN AFRIQUE — LA REPRISE DES MISSIONS AU XIXe SIÈCLE

Et cependant cette Afrique, qui semble aujourd'hui s'ouvrir à tous les efforts de nos convoitises, est le plus ancien berceau où s'éveilla la civilisation que nous voulons aujourd'hui lui reporter. A l'époque où le chef Ménès constituait une nation par une même loi politique et fondait Memphis, dans la vallée du Nil, 3893 ans, dit-on, avant l'ère chrétienne, l'empire assyrien n'avait pas encore paru, l'histoire de la Chine n'avait pas commencé, les ancêtres des Aryas n'avaient pas dépassé l'Himalaya, Abraham n'était pas né, et l'Europe n'était parcourue que par de vagues chasseurs, dont on retrouve aujourd'hui les traces dans les cavernes où se sont accumulés les ossements de leurs victimes....

C'est donc de là que, à travers les siècles, la civilisation a passé

dans la Palestine et la Syrie, dans l'Inde peut-être; c'est de là qu'elle est venue en Grèce par Alexandrie, de la Grèce à Rome, de Rome dans tout ce qui constitue l'empire latin, augmenté plus tard de l'empire grec.

Mais déjà le Christianisme avait pénétré l'Europe, et le Christianisme étant essentiellement *catholique*, c'est-à-dire *universel*, il devait tôt ou tard répandre l'Europe sur le monde, et, par l'Europe, la civilisation nouvelle que le Christ a apportée à la terre, avec les espérances qui l'accompagnent et qui ouvrent aux hommes de toute race, de toute couleur et de toute langue, les portes de l'Éternité.

Deux Évangélistes ont pénétré sur ce continent et y sont morts, saint Marc à Alexandrie, et saint Mathieu en Éthiopie. Des Pères de l'Église, comme Origène, Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, y ont exposé, propagé et défendu la Foi; des milliers de martyrs y ont versé leur sang pour Jésus-Christ. Un temps vint où 800 sièges épiscopaux étaient groupés autour de l'Église patriarcale d'Alexandrie, qui développa surtout son action en Égypte, en Lybie et en Éthiopie, et de la métropole de Carthage, qui rayonna dans la Numidie et la Maurétanie.

Puis vient le Bas-Empire dont les maîtres, plus occupés de leurs querelles religieuses que de leur organisation et de leur défense, ne purent résister aux invasions successives des peuples nouveaux, que, pour toute vengeance, ils se contentèrent d'appeler « Barbares ».

Au VIIe siècle, l'Afrique était mûre pour l'Islam, qui venait de paraître en Arabie. L'Islam l'envahit, mais ce ne fut qu'au XIe siècle qu'il prit vraiment possession du sol, depuis l'Égypte jusqu'à l'Atlantique. Ce fut dès lors pour l'Europe un continent fermé.

Trois cents ans plus tard, au XIVe siècle, des marins de Dieppe descendirent le long des côtes de Guinée et y fondèrent un établissement en 1364. Mais ce ne fut qu'au siècle suivant que l'énergie des navigateurs envoyés par le prince Henri de Portugal pour chercher la route des Indes, rendit aux Européens l'espoir de nouvelles con-

quêtes : le cap Bojador est découvert en 1434, le cap Blanc sept ans après, Fernando-Po en 1471, le Congo en 1484, le cap de Bonne-Espérance en 1497, et les points les plus connus de la côte orientale, Natal, Mozambique, Mombasa, Mélinde, en 1498.

Des établissements permanents se fondèrent alors en Guinée, au Congo, dans l'Angola, au Mozambique, à Zanzibar, sur toute la côte orientale. Et comme, à cette époque, aucun peuple européen ne comprenait la conquête d'un pays sans sa conversion au Christianisme, des Missions furent



MISSIONNAIRE EN VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR

commencées partout où flottait la bannière de Sa Majesté très Fidèle. Malheureusement, comme au XVIe siècle le Protestantisme, en provoquant d'irrémédiables divisions dans la Chrétienté, avait arrêté l'évangélisation du monde, d'autres commotions sociales, politiques et religieuses devaient suspendre pour un temps l'action civilisatrice des peuples européens sur les terres qu'ils venaient de découvrir : nulle ne devait être plus délaissée que la terre africaine....

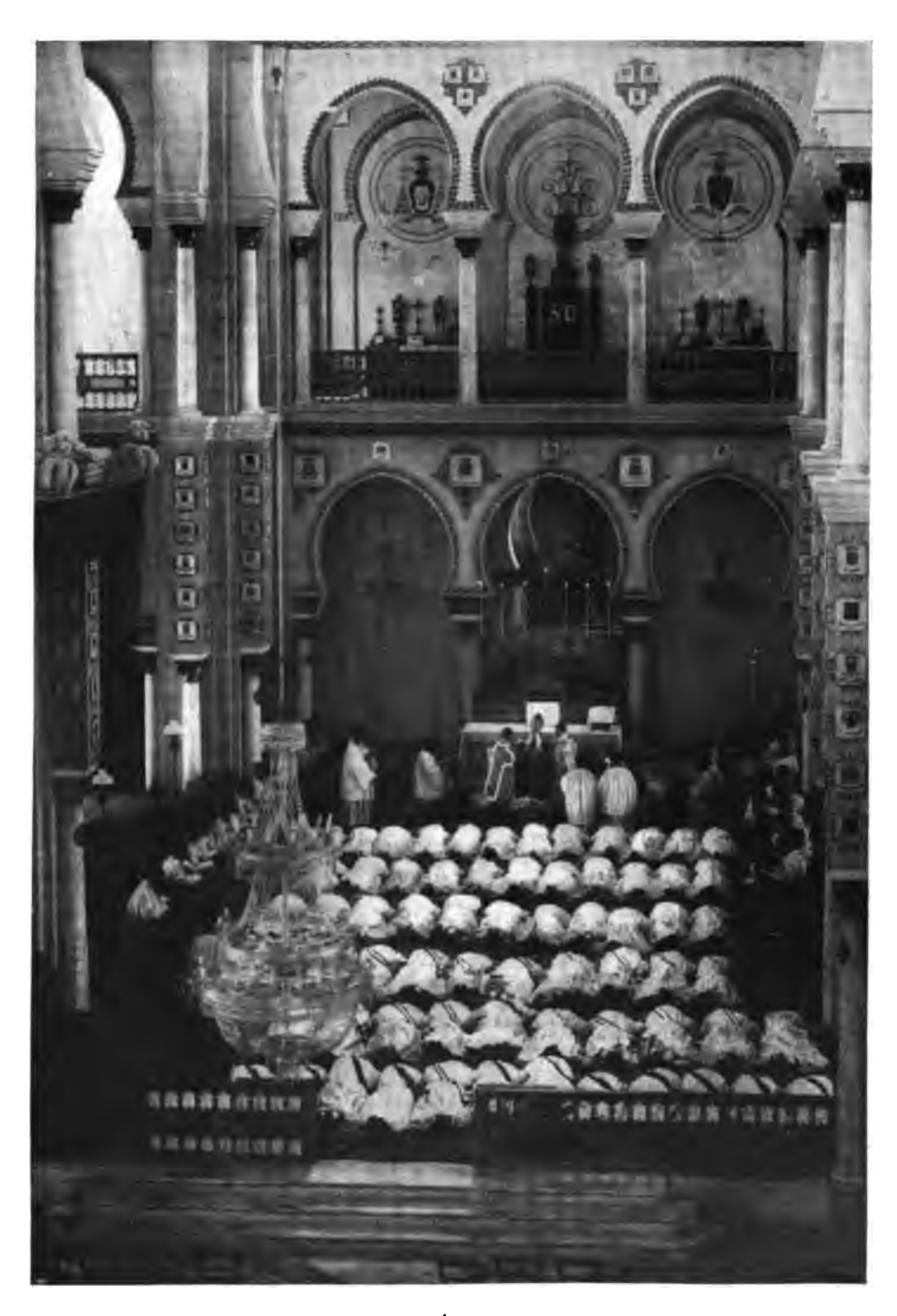
La tourmente passée, l'Église s'occupa de reconnaître les ruines, de réparer les désastres, et de reprendre sa marche en avant pour la civilisation universelle. L'Amérique, l'Asie, l'Océanie même furent

l'objet de ses préoccupations et reçurent ses apôtres; mais l'Afrique restait toujours à l'horizon comme la terre maudite, la terre de toutes les barbaries et de tous les esclavages.

Seuls, les rares points encore occupés par des comptoirs européens possédaient quelques prêtres d'occasion : Saint-Louis du Sénégal, Gorée, les îles du Cap Vert, Loanda, le cap de Bonne-Espérance, l'île de la Réunion, Maurice. En 1839, M. de Jacobis, prêtre de la Mission, avec quelques Lazaristes, ses confrères, avait pu pénétrer en Abyssinie et reprendre avec mille précautions les anciennes missions des Jésuites portugais. Les fils de saint François gardaient en Égypte, en Tripolitaine, en Tunisie, au Maroc, ce qui pouvait être gardé, se succédant, comme autant de sentinelles indéfectibles, près des ruines accumulées. Le canon de la France, en 1830, brisa ce rempart qui, depuis si longtemps, fermait l'Afrique du Nord à toute tentative d'évangélisation et, malgré la mauvaise volonté des hommes, marqua une ère nouvelle dans la destinée religieuse du Continent noir. Ce n'était pas encore cependant la reprise de l'apostolat.

L'initiative de ce grand mouvement, qui a marqué la fin du XIXe siècle, vint, comme tous les événements nettement providentiels, du côté qu'on n'aurait jamais soupçonné et fut provoquée par des moyens singulièrement inférieurs au but à atteindre.

Il y avait alors (1827-1837) au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, ou plutôt à celui d'Issy, un homme à qui son origine, sa condition et son éminente vertu contribuaient à la fois à donner une place à part parmi ses condisciples. Né à Saverne, d'un rabbin de cette ville, en 1803, converti à la foi chrétienne à l'âge de 23 ans, baptisé au collège Stanislas, et entré presque aussitôt au séminaire, François-Marie-Paul Libermann s'était vu subitement arrêté en face du sacerdoce par une maladie implacable, l'épilepsie. Et il était là, gardé contrairement à toutes les habitudes et à toutes les règles par ses maîtres, les généreux fils de M. Olier, qui, soupçonnant sans



UNE ORDINATION DANS LA CATHÉDRALE SAINT-LOUIS DE CARTHAGE
(*Phot. Soler. Tunis*)

doute que cet extraordinaire « acolyte » ne devait point rester inutile dans le champ de l'Église, attendaient à son égard une réponse de la Providence. Ils attendirent dix ans.

Provoqué par deux jeunes gens que leur origine rattachait, l'un, Frédéric Le Vavasseur, à l'île de la Réunion, et l'autre, Eugène Tisserand, à celle de Saint-Domingue, un mouvement se dessina à cette époque au séminaire en faveur de la race noire des colonies européennes, si abandonnée et si malheureuse. De là à la formation d'une société spécialement destinée à leur venir en aide, il n'y avait qu'un pas : un directeur de Saint-Sulpice, le vénérable M. Pinault, le fit franchir, et c'est ainsi que fut fondée la Congrégation des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie (1842).

Les premiers apôtres furent envoyés à l'île Maurice, où le P. Laval fit des merveilles ; à Bourbon, où les efforts des PP. Le Vavasseur, Blampin, Collin, etc. préparèrent sans secousse les Noirs à la liberté ; en Haïti, où les dispositions favorables des présidents Boyer et Hérard permirent d'espérer une rénovation religieuse de ce pays. On alla jusqu'en Australie. Mais, à un moment donné, tous ces champs d'apostolat semblèrent se fermer à la fois, et un jour de l'année 1843, le vénéré Supérieur de la Société nouvelle confiait sa peine à l'un de ses amis, M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires : « Nous avons des missionnaires impatients de travailler et de mourir, lui disait-il, et la terre nous manque ! » Or, le lendemain, le même M. Desgenettes recevait la visite de Mgr Edward Barron, nommé récemment, avec le titre d'évêque de Constantine, Vicaire apostolique des Deux-Guinées, et qui venait demander au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires des missionnaires pour l'immense continent dont il était chargé.

Qu'était-ce que Mgr Barron ?

Dès 1817, une association philanthropique s'était constituée aux États-Unis pour donner, en Afrique même, aux Noirs libérés de l'esclavage, un territoire neutre, où, sous la direction de missionnaires,

ils pourraient se refaire une patrie indépendante. Un premier essai fut fait dans l'île Sherbro, au sud de Sierra-Leone : il échoua. La tentative fut renouvelée en 1821, avec plus de succès, en un point du cap Mesurado, que, en l'honneur du Président Monroe, on appela *Monrovia*, et qui devint la capitale de la Libérie. En 1839, Mgr J. England, évêque de Charlestown, appela l'attention de la Propagande sur cette situation, et le synode provincial de Baltimore, qui devait se tenir peu après, reçut mission de traiter la question. Le synode fut d'avis qu'on s'adressât à la Compagnie de Jésus; mais les démarches n'aboutirent pas. Enfin, l'évêque de Philadelphie, Mgr Kenrick, prit l'affaire en main : son vicaire général, M. Edward Barron, fut envoyé, sur sa demande, au mois de décembre 1841, avec le titre de Préfet apostolique de la Guinée supérieure, accompagné de MM. John Kelly, prêtre de New-York, et Denis Pindar, catéchiste laïque, tous d'origine irlandaise.


LES CANOTS

Les missionnaires arrivèrent à Monrovia après un heureux voyage de 34 jours, y trouvèrent peu de Catholiques parmi les émigrés, et se dirigèrent de là au cap Palmas, où se bâtissait une autre ville. Elle comptait environ 3000 indigènes, 500 émigrés, et, dans le nombre, 18 Catholiques.

Le Préfet apostolique commença donc la Mission; puis, ayant visité successivement le cap des Palmes, Elmina et Accra, où il trouva de consolants vestiges des anciennes Missions espagnoles et portugaises, il passa en Europe, pour y chercher des missionnaires et demander des ressources à l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Rome le nomma « Vicaire apostolique des Deux-Guinées et Sierra-Leone », le 22 janvier 1841; l'Œuvre de la Propagation de la Foi lui assigna des secours, et le Ministre général de l'Ordre des Capucins lui promit des Religieux de la Province d'Espagne. L'un d'eux fut même nommé Préfet apostolique, mais des retards inattendus survinrent, et ce dernier arrangement n'aboutit pas....

C'est à ce moment que Mgr Barron fit son pèlerinage à Notre-



UN ATTELAGE AFRICAIN

Dame des Victoires, à Paris, et que ne trouvant nulle part des missionnaires, il en demanda à M. Desgenettes, qui l'adressa aussitôt à M. Libermann. L'accord se fit rapidement, et, pendant que Mgr Barron réunissait lui-même à Londres quatre jeunes Irlandais et quittait Gravesend le 1er novembre, sept missionnaires du Saint-Cœur de Marie s'embarquaient à Bordeaux, le 13 septembre 1843. Ils arrivèrent au cap Palmas le 29 novembre suivant.

Un mois après, le 29 décembre, l'un d'eux, le P. de Régnier mourait d'une insolation : « Si j'avais à refaire ce que j'ai fait,

avait-il pu écrire au P. Libermann avant d'expirer, je le ferais encore mille fois pour l'amour de Jésus et de Marie! J'admire la miséricorde de Dieu à notre égard. Je ne changerais pas mon sort pour tous les biens du monde. Ne vous découragez pas, mon bien-aimé Père; quand tout sera perdu, Marie se montrera. »

Ce fut la première victime. Depuis ce 29 décembre 1843, jusqu'au 1er janvier 1900, plus de 600 enfants du Vénérable Libermann devaient tomber l'un après l'autre aux diverses étapes de cette longue route de l'apostolat, terrassés par la fièvre ou les maladies tropicales, disparus dans des naufrages ou des accidents, épuisés par les privations, mangés par les fauves, massacrés par les hommes.... Car cette Afrique est comme une citadelle : on ne s'en empare qu'en marchant sur les cadaves héroïques des frères aînés tombés aux premiers rangs.

Mgr Barron, arrivé à Gorée sur la fin de janvier, aborda au cap Palmas le mois suivant, et trouvant ses missionnaires morts, partis ou malades, il emmena tous ceux qui restaient à Assinie, sauf MM. Bessieux et John Kelly, qui devaient le rejoindre, au bout de 3 mois, sur un navire de guerre; le navire les oublia.

Dans les lettres qui suivent, nous apprenons la mort du P. Roussel, au cap Palmas (23 janvier), celle du P. Fr. Bouchet, au cap Lahou (28 mai), celle du diacre irlandais John Kelly à bord de l'*Églantine* (11 juin), celle du P. Audebert à Grand-Bassam (16 juillet), celle du P. Laval à Assinie (17 juillet), le retour en Europe du Fr. Maurice et du Fr. André, suivis plus tard de MM. Egan et John Fabé, l'état désespéré du Fr. Grégoire....

Et l'évêque, s'adressant au P. Libermann, ajoute avec une tristesse mêlée de cette amertume infinie que, parfois, le missionnaire surprend au fond de son âme blessée : « Si vous avez encore des martyrs, envoyez-les moi! »

Les martyrs étaient prêts. Quand ces lettres arrivaient à La Neuville, près d'Amiens, où se trouvait le berceau de la Congrégation



UNE MISSION D'AFRIQUE

naissante, tous les aspirants se levaient, demandant à aller prendre la place de leurs frères tombés.

Mais le 7 août de cette même année 1844, le malheureux Vicaire apostolique quittait lui-même le poste de combat, où, seul à peu près, il restait encore. Très affecté du départ de son Vicaire général, M. Kelly, voyant tous ses missionnaires succomber autour de lui, se croyant, à cause de sa nationalité étrangère, en relations délicates avec les autorités françaises dont les croisières parcouraient les côtes et gardaient les comptoirs du Sénégal, d'Assinie, de Grand-Bassam et du Gabon, se demandant enfin comment il pourrait faire face au travail d'évangélisation qui lui avait été confié, il offrit sa démission au Saint-Siège et alla mourir, simple missionnaire, à Savannah, aux États-Unis, victime de son dévouement dans une épidémie de fièvre jaune.

Que restait-il en Afrique? Deux missionnaires seulement, le Fr. Grégoire, dont les dernières nouvelles annonçaient la fin prochaine, et le P. Bessieux, dont on n'entendit plus parler, non plus que de son compagnon, pendant 18 mois, et que l'on inscrivit au nombre des morts.

Sublime dans sa foi, le P. Libermann, dans une lettre qu'il adressait à l'un des siens, le P. Schwindenhammer, alors à Rome pour traiter les affaires relatives à la Mission d'Haïti (8 décembre 1844), se disait prêt à se charger de l'Afrique, au cas prévu où Mgr Barron, que l'on attendait à ce moment, donnerait suite à sa résolution. Mgr Barron maintint sa démission, et, le 16 janvier 1845,

le Cardinal Fransoni, Préfet de la Propagande, notifia au P. Libermann « que, toutes choses bien considérées, la Sainte Congrégation confiait la Mission des Guinées aux soins de sa Société, et que, en conséquence, on érigerait une Préfecture apostolique dans ce pays. »

Sur la proposition du P. Libermann, le P. E. Tisserand, son ancien condisciple de Saint-Sulpice, qui venait de rentrer d'Haïti, fut nommé Préfet apostolique et s'embarqua à Toulon, à bord du *Papin* (1845). Dans la nuit du 5 au 6 décembre, en vue de la côte de Mogador, une tempête s'éleva qui jeta le bateau sur un banc de sable. « Le vent, dit un témoin oculaire, poussait une mer en fureur sur le navire battu en flanc; le pont, balayé et rasé par les vagues, devint un séjour dangereux : il était onze heures du soir. Les 150 passagers se rencontrèrent dans l'intérieur, accablés de la pensée désespérante de périr dans les flots. Le P. Tisserand leur montre à tous l'Éternité ouverte devant eux, et sur leur demande, il leur donne l'absolution. Un Juif était là qui conjure le missionnaire d'avoir aussi pitié de lui. Celui-ci le baptise, et, à peine avait-il terminé, qu'une vague l'emporte, avec le néophyte et 75 passagers. »



UN NAUFRAGÉ

Cependant le missionnaire resté seul au cap Palmas — celui que devait prendre le navire de guerre — n'était pas mort, il n'était qu'oublié. A défaut de l'*Églantine*, le *Zèbre*, commandé par M. de Mauléon, parut, et le 26 juillet 1844, le P. Bessieux abondonnait ce coin de terre d'Afrique où il avait tant souffert. Il espérait du moins



UN CHEF INDIGÈNE ET SON CONSEIL

revoir à Grand-Bassam et à Assinie son évêque et ses confrères dont il n'avait plus de nouvelles : il ne trouva que des tombes. Seul le Fr. Grégoire avait survécu : revenu des portes de la mort, mais n'ayant rien, abandonné de tous, il s'était placé chez un traitant qui, pour deux mois de travail, lui donna la somme de 1 franc!

Le *Zèbre* se dirigeait vers l'île du Prince, vieille possession portugaise, et de là au comptoir français du Gabon. M. Bessieux demanda qu'on l'y transportât avec son compagnon. A l'île du Prince on trouva un prêtre portugais, le « Padre José », vieillard de quatre-vingts ans. Les voyageurs demandèrent à se confesser. Pareil ministère n'était pas échu souvent, sans doute, au vieux prêtre : tenant à faire les choses avec toute la solennité désirable, le P. Joseph s'assit dans un grand fauteuil au milieu du chœur de son église, fit agenouiller les missionnaires à ses pieds, ordonna de sonner les cloches, et quand toute la population fut rassemblée, la confession commença....

Enfin, le *Zèbre* atterrit au Gabon le 28 septembre, et le lendemain, fête de l'Archange saint Michel, le P. Bessieux pouvait célébrer sa première messe sur ce nouveau coin de terre. Reçu avec bonté par le commandant du poste, M. Brisset, dont il devint bientôt l'ami et le conseiller, il eut comme logement provisoire, au blockhaus ou Fort Joinville, un petit magasin de 3 ou 4 mètres de longueur

où son premier soin fut de dresser un autel. Il était bien pauvre, ce pauvre temple ouvert au vrai Dieu par son missionnaire abandonné, mais il ne se fermera plus, et c'est autour de cette Mission, reprise en des conditions si précaires, que se développera désormais l'action apostolique sur toute la côte occidentale.

Le 15 août 1846, les Deux-Guinées sont de nouveau érigées en Vicariat apostolique et confiées à la petite société du P. Libermann, laquelle devait bientôt se fondre dans l'ancienne Congrégation du Saint-Esprit qu'elle allait rajeunir en lui donnant de nouveaux et héroïques éléments (1848).

Le 22 septembre 1846, la Sénégambie est réunie aux Deux-Guinées, et Mgr Benoit Truffet, qui venait de se ranger parmi les disciples du « vénéré Père », est nommé évêque de Callipoli et Vicaire apostolique de la Sénégambie et de la Guinée. Le 25 janvier de l'année suivante (1847), son sacre se faisait dans le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, et il s'embarquait à Bordeaux, le 25 avril, avec six missionnaires. Le nouvel évêque s'établit à Dakar, d'où sa juridiction s'étendait sur 1200 lieues de côtes, sans limites à l'intérieur. Sept mois après, Mgr Truffet mourait à son tour, victime de ses austérités; mais il était aussitôt remplacé par le P. Bessieux, qui resta au Gabon, et reçut en Mgr Kobès un coadjuteur pour la Sénégambie.

Cependant, tant de sacrifices et tant d'inébranlable vaillance autour d'une terre maudite qui semblait vouloir obstinément repousser ses sauveurs, devaient finir par attirer sur elle la miséricorde divine. Fatiguée de dévorer ses victimes, l'Afrique se laissera désormais plus facilement aborder.

De nouvelles sociétés apostoliques naîtront, qui viendront porter secours aux fils du vénérable Libermann et prendre vaillamment leur place sur cet immense champ de bataille; le Saint-Siège donnera à chacun sa part, et en quelques années le Continent sera distribué. De leur côté, les peuples européens seront entraînés, sans qu'ils sachent pourquoi, vers ces terres qui restent, ils faciliteront les

communications, ils ouvriront des chemins, ils forceront à la paix les tribus trop belliqueuses, ils aboliront les coutumes les plus dégradantes et les plus sanguinaires, et, malgré bien des déceptions, des retards, des contretemps, des conflits, des accidents, des fautes, malgré tout l'inévitable cortège de misères et d'imperfections que l'action de l'homme traîne après elle, le Christianisme fera son entrée dans le Continent noir.

A ce moment, le Vicariat apostolique des Deux-Guinées s'étendait du Sénégal à l'Orange, à part l'enclave, à peine occupée d'ailleurs, du diocèse portugais de Saint-Paul de Loanda. Successivement cette immense contrée se sectionne, et nous voyons apparaître l'une après l'autre, avec leur administration distincte et leur vie propre, toutes les Missions, Préfectures et Vicariats apostoliques qui se partagent au 1er janvier 1900 l'Afrique Occidentale.



JOURS DE FAMINE

A Loanda, l'évêché portugais d' « Angola é Congo » s'est toujours maintenu, mais les Missions portugaises proprement dites avaient totalement disparu quand l'initiative hardie du P. Duparquet, autre missionnaire du Saint-Esprit, tenta leur restauration. En 1872, il fondait à Landana un établissement permanent, qui est devenu le chef-lieu de la Mission du Bas-Congo ou Congo portugais; en 1881, s'établissait la Mission du Plateau de Huilla, qui devait étendre son

action jusqu'au delà du Counéné; en 1884, la Préfecture apostolique de la Cimbébasie occupait Cassinga, puis Caconda, le Bihé, le Massaca, le Kouanyama, et rejoignait presque le bassin du Haut-Zambèze; enfin, en 1887, on s'établissait à Loanda même; on passait à Malange en 1890, et de là on vient de s'élancer sur le Koango, en plein pays de la Lounda.

Au Sud, la région du Cap, érigée en Vicariat dès 1837 pour les besoins de la colonie européenne, s'est également fractionnée, et nous y trouvons aujourd'hui établis : 1° Les Vicariats apostoliques du Cap Occidental (1837), du Cap Central (1874) et du Cap Oriental (1847), desservis par des prêtres anglais; — 2° La Préfecture du Fleuve Orange (1884), créée par les Pères du Saint-Esprit, puis cédée aux Oblats de Saint-François de Sales de Troyes et récemment érigée en Vicariat (1898); — 3° Enfin les Préfectures du Basoutoland (1894) et du Transvaal (1886), les Vicariats de l'État libre d'Orange (1886) et du Natal (1850), évangélisés par les Oblats de Marie.

A l'Est, le mouvement d'évangélisation partit de l'île de la Réunion. Successivement, deux saints missionnaires du Saint-Esprit, le P. Dalmond en 1848, et le P. Monnet en 1849, après avoir évangélisé les îles de Sainte-Marie et de Nossi-Bé, furent nommés Vicaires apostoliques de Madagascar; mais la mort les empêcha l'un et l'autre de s'établir sur la Grande Terre. C'est alors (1850) que la Mission fut remise aux Pères de la Compagnie de Jésus.

En 1852, les Pères Capucins de la province de Savoie furent chargés des Seychelles, et cette Mission a été érigée en Vicariat en 1892.

C'est de Bourbon aussi que partit le P. Fava, du clergé colonial, mort depuis évêque de Grenoble, pour Zanzibar (1860).

Peu après, les fils du P. Libermann prenaient possession de cette Côte Orientale, et, étendant leur juridiction depuis la Prélature portugaise de Mozambique jusqu'au cap Guardafui, rejoignaient vers l'intérieur mystérieux du Continent les vagues limites qui les séparaient de leurs confrères de la Côte Occidentale.

L'assaut était donné, mais il fallait des troupes de renfort. Elles vinrent, plus nombreuses qu'on n'aurait osé l'espérer, aussi vaillantes que les premiers âges auraient pu les fournir. Avec les Oblats de Marie fondés à Marseille par Mgr de Mazenod, et qui, nous venons de le voir, avaient déjà fait leur entrée au Natal en 1850, citons les Prêtres des Missions Africaines de Lyon, établis sur le modèle des Missions Étrangères de Paris, par Mgr Marion de Brésilhac, en



UN CATÉCHISME

1859; les missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, d'Alger, ou Pères Blancs, fondés, en 1868, par l'illustre cardinal Lavigerie et destinés à prendre très rapidement une part si brillante dans l'évangélisation du Continent; les Oblats de Saint-François de Sales, de Troyes, dont il a déjà été fait mention; les Prêtres du Sacré-Cœur, de Saint-Quentin, qui viennent de s'établir au Congo belge. Bientôt, la Compagnie de Jésus, jamais vaincue, reprenait sa place au pays noir, dans ce même État indépendant, dans le bassin du Zambèze, et en Égypte. Les Pères espagnols du Saint-Cœur de Marie évangélisaient déjà depuis longtemps (1855) Fernando-Po et ses dépendances; les missionnaires belges de Scheut-lez-Bruxelles succédaient aux Pères du

Saint-Esprit dans les Missions inaugurées sur la rive gauche du Congo; des missionnaires allemands suivaient leurs compatriotes au Togo, au Cameroun, au pays Damara, dans l'Est-Africain, et, à côté de leurs frères français des Galla et des Lazaristes d'Abyssinie, les Capucins italiens eux-mêmes voulaient prendre leur part de labeur dans les récentes conquêtes du roi Humbert en Erythrée. — Ajoutons, pour être complet, que l'Institut de Vérone, reprenant ses tentatives antérieures, est chargé depuis 1872 du Soudan égyptien, et que les missionnaires anglais de Saint-Joseph de Mill-Hill ont reçu des Pères Blancs le Vicariat du Haut-Nil, au nord de l'Ouganda.



TOMBE D'UN MISSIONNAIRE AFRICAIN

Partout, en un mot, le mouvement apostolique, si pénible à ses débuts, s'est développé avec un magnifique élan, et ce n'est pas un des spectacles les moins réconfortants pour le Catholique que de voir, en cette seconde moitié du XIXe siècle, l'héroïque entrain de ses missionnaires à l'assaut du Pays Noir.

C'est ce spectacle qu'il faudrait maintenant étudier en détail, en nous bornant aux points spécialement occupés par les missionnaires français : ce sont les plus nombreux, et ils y font bonne figure.

Au reste, pour donner une idée d'ensemble de cette action religieuse qui s'est produite là-bas, humblement, simplement, dans l'élan d'une foi douce, constante et sublime, il sera instructif de citer en un seul tableau la liste des diverses circonscriptions qui se partagent l'Afrique catholique, avec la date où elles ont été établies et la Société qui en est chargée.

MISSIONS CATHOLIQUES D'AFRIQUE

DATE D'ÉRECTION	NOM	MISSIONNAIRES	TITRE
Ier siècle.	Alexandrie (Patriarcat copte, 1895; Évêché arménien). — Hermopolis, Thèbes (Évêchés coptes, 1895).	Clergé séculier.	Patriarcat. Évêchés.
202-1076	Carthage.	—	Archevêché.
1404	Canaries (Las Palmas).	—	Évêché.
1421	Ceuta (actuellement rattaché à Cadix).	—	Ancien évêché.
1514	Madère (Funchal).	—	Évêché.
1532	Cap-Vert (Santiago du).	—	—
1534	San Thomé.	—	—
—	Açores (Angra).	—	—
1612	Mozambique.	Clergé séculier (Portugal).	Prélature.
1654	Tripoli.	Frères Mineurs.	Préfecture apostolique.
1779	Sénégal.	Saint-Esprit (PP. du).	—
1819	Ténériffe (San Christofe de la Laguna).	Clergé séculier (Espagne).	Évêché.
1837	Cap Occidental.	Clergé séculier.	Vicariat apostolique.
1838	Alger.	—	Évêché.
1839	Égypte.	Frères Mineurs.	Vicariat apostolique.
1842	Gabon.	Saint-Esprit.	—
1846	Gallas.	Capucins.	—
—	Soudan égyptien.	Instit. Verone.	—
1847	Cap Oriental.	Clergé séculier.	—

MISSIONS CATHOLIQUES D'AFRIQUE (*Suite*).

DATE D'ÉRECTION	NOM	MISSIONNAIRES	TITRE
1847	Port-Louis (Maurice).	Clergé séculier; S. E.	Archevêché.
1848	Madagascar (Central).	S. J. (Compagnie de Jésus).	Vicariat apostolique.
—	Iles Mayotte, Nossi-bé et Comores.	Pères du Saint-Esprit.	Préfecture apostolique.
1850	Saint-Denis (Réunion).	Clergé séculier; S. E.	Évêché.
—	Natal.	Oblats de Marie.	Vicariat apostolique.
1855	Annobon et Fernando-Po.	Saint-Cœur de Marie.	Préfecture apostolique.
1858	Sierra-Leone.	Saint-Esprit.	Vicariat apostolique.
1859	Maroc.	Franciscains.	Préfecture apostolique.
1860	Bénin.	Missions africaines de Lyon.	Vicariat apostolique.
1863	Sénégambie.	Saint-Esprit.	—
1865	Congo portugais.	—	Préfecture apostolique.
1867	Alger.	Clergé séculier.	Archidiocèse.
—	Oran.	—	Diocèse.
—	Constantine.	—	—
1868	Sahara et Soudan.	Jésuites et Pères Blancs.	Délégation.
1874	Cap Central.	Clergé séculier.	Préfecture apostolique.
1879	Cimbébasie supérieure (ou Counéné).	Saint-Esprit.	—
—	Côte d'Or.	Missions africaines de Lyon.	Vicariat apostolique.
—	Zambèze.	Jésuites.	Mission.
1880	Haut-Congo.	Pères Blancs.	Vicariat apostolique.
1882	Dahomey.	Missions africaines de Lyon.	—
1883	Zanguebar Septentrional.	Saint-Esprit.	—
—	Victoria-Nyanza Méridional.	Pères Blancs.	—
1884	Carthage-Tunis.	Clergé séculier.	Archidiocèse.
—	Haut-Niger.	Missions africaines de Lyon.	Préfecture apostolique.
—	Fleuve Orange.	Oblats de Saint-François de Sales.	Vicariat apostolique.

1885	Delta du Nil.	Missions africaines de Lyon.	Préfecture apostolique.
1886	Transvaal.	Oblats de Marie.	—
—	État libre d'Orange.	—	Vicariat apostolique.
—	Congo français.	Saint-Esprit.	—
—	Tanganyika.	Pères Blancs.	—
—	Ounyanyembé.	—	—
1887	Zanguebar Méridional.	Bénédictins bavarois.	Préfecture apostolique.
1888	Congo Indépendant.	Mission de Scheut (Belgique).	Vicariat apostolique.
1889	Bas-Niger.	Saint-Esprit.	Préfecture apostolique.
1890	Cameroun.	Pallotins.	—
—	Oubangui.	Saint-Esprit.	Vicariat apostolique.
1891	Sahara.	Pères Blancs.	—
1892	Seychelles (Port-Victoria).	Capucins.	Diocèse.
1892	Cimbébasie inférieure.	Oblats de Marie.	Préfecture apostolique.
—	Togo.	Mission étrangère de Steyl.	—
—	Koango.	Jésuites.	Mission.
1894	Haut-Nil.	Mission étrangère de Mill-Hill.	Vicariat apostolique.
—	Victoria-Nyanza Septentrional.	Pères Blancs.	—
—	Érythrée.	Capucins.	Préfecture apostolique.
—	Basutoland.	Oblats de Marie.	—
1895	Côte d'Ivoire.	Missions africaines de Lyon.	—
1896	Madagascar Méridional.	Lazaristes.	Vicariat apostolique.
1897	Nyassa.	Pères Blancs.	—
—	Guinée Française.	Saint-Esprit.	Préfecture apostolique.
1898	Ouellé.	Prémontrés.	—
—	Madagascar Septentrional.	Saint-Esprit.	Vicariat apostolique.
1901	Haut-Kassaï.	Pères de Scheut.	Mission.
—	Gardaïa (Sahara).	Pères Blancs.	Préfecture apostolique.
—	Lounda (Angola).	Saint-Esprit.	Mission.

Le tableau qui précède nous montre, année par année, le développement successif des Missions d'Afrique. Le suivant nous en fera mieux connaître la répartition géographique sur le Continent, entre les différentes Sociétés apostoliques.

I. Afrique du Nord (États barbaresques) :

1. Algérie : Archevêché d'Alger.
   Évêché de Constantine.
   Évêché d'Oran.
2. Tunisie : Archevêché de Carthage.
3. Maroc : Préfecture apostolique du Maroc (Franciscains).
   Évêché de Ceuta (réuni à Cadix).
4. Tripoli : Préfecture apostolique de Tripoli (Franciscains).
5. Sahara : Vicariat apostolique du Sahara et Soudan (Pères Blancs).
   Préfecture apostolique de Gardaïa (Pères Blancs).

II. Afrique du Nord-Est (Égypte) :

Rite latin :

1. Vicariat apostolique d'Égypte (Franciscains).
2. Préfecture apostolique de la Haute-Égypte (Franciscains).
3. Préfecture apostolique du Delta du Nil (Mission africaine de Lyon).
4. Délégation apostolique d'Égypte et d'Arabie.

Rites orientaux :

1. Coptes : Patriarcat d'Alexandrie.
   Évêché d'Hermopolis (Minieh).
   Évêché de Thèbes (Luxor).
2. Arméniens : Évêché d'Alexandrie.

III. Afrique Occidentale :

A. Sénégal et Gambie :

1. Préfecture apostolique du Sénégal (Pères du Saint-Esprit).
2. Vicariat apostolique de la Sénégambie (Saint-Esprit).
3. — — de Sierra-Leone (id.).
4. Préfecture apostolique de la Guinée française (id.).

B. Côte des Esclaves :

1. Préfecture apostolique de la Côte d'Ivoire (Missions africaines de Lyon).
2. Vicariat apostolique de la Côte d'Or (id.).
3. Préfecture apostolique du Togo (Missions de Steyl).
4. Vicariat apostolique du Dahomey (Missions africaines de Lyon).
5. Vicariat apostolique du Bénin (id.).
6. Préfecture apostolique du Haut-Niger (id.).

C. Guinée :

1. Préfecture apostolique du Bas-Niger (Pères du Saint-Esprit).
2. — — du Cameroun (Pallotins).
3. Vicariat apostolique du Gabon (Pères du Saint-Esprit).

D. Congo :

Septentrional :

1. Évêché de Saint-Paul de Loanda, avec Mission du Counéné (Pères du Saint-Esprit).
2. Vicariat apostolique de l'Oubangui (id.).
3. — — du Bas-Congo français (id.).
4. Mission de l'Ouellé (Prémontrés).
5. Vicariat apostolique du Congo belge (Mission de Scheut).
6. Préfecture apostolique du Haut-Kassaï (id.).
7. Mission de Stanley-Falls (Prêtres du Sacré-Cœur).
8. Mission du Koango (Jésuites).
9. Préfecture apostolique du Bas-Congo (Pères du Saint-Esprit).

Méridional :

1. Mission de la Lounda (Pères du Saint-Esprit).
2. Préfecture apostolique de la Haute-Cimbébasie (id.).
3. — — de la Basse-Cimbébasie (Oblats de Marie).

IV. Afrique Méridionale :

A. Colonie du Cap :

1. Vicariat apostolique du Cap Occidental.
2. Préfecture apostolique du Cap Central.
3. Vicariat apostolique du Cap Oriental.
4. — — du Fleuve Orange (Oblats de Saint-François-de-Sales).

B. Sud-Est Africain :

1. Vicariat apostolique de Natal (Oblats de Marie).
2. — — de l'État libre d'Orange (id.).
3. Préfecture apostolique du Basutoland (id.).
4. — — du Transvaal (id.).

V. Afrique Orientale :

A. Zambézie :

1. Prélature de Mozambique.
2. Mission du Zambèze (Jésuites).

B. Zanguebar :

1. Vicariat apostolique du Zanguebar Septentrional (Pères du Saint-Esprit).
2. Préfecture apostolique du Zanguebar Méridional (Bénédictins de Bavière).

C. Éthiopie :

1. Vicariat apostolique d'Abyssinie (Lazaristes).
2. — — des Gallas (Capucins).
3. Préfecture apostolique d'Érythrée (Capucins).

VI. Afrique Centrale :

A. Soudan :

1. Vicariat apostolique du Sahara (Pères Blancs).
2. — — du Soudan (Mission de Vérone).

B. Grands Lacs :

a) Région du lac Victoria-Nyanza :

1. Vicariat apostolique du Haut-Nil (Mission de Mill-Hill).
2. — — du Nyanza Septentrional (Pères Blancs).
3. — — du Nyanza Méridional (id.).

b) Région du lac Tanganyika :

1. Vicariat apostolique de l'Ounyanyembé (Pères Blancs).
2. — — du Tanganyika (id.).
3. — — du Haut-Congo (id.).

c) Région du lac Nyassa :

Vicariat apostolique de Nyassa (Pères Blancs).

VII. Afrique Insulaire :

A. Océan Atlantique :

1. Açores : Évêché d'Angora.
2. Madère : Évêché de Funchal.
3. Canaries : Évêché des Canaries (Las Palmas).
   Évêché de Ténériffe.
4. Iles du Cap-Vert : Évêché de Santiago.
5. Golfe de Guinée : Préfecture apostolique de Fernando-Pô.
   Évêché de San-Thomé.

B. Océan Indien :

1. Réunion : Évêché de Saint-Denis.
2. Maurice : Évêché de Port-Louis.

3. Madagascar : Vicariat apostolique de Madagascar-Nord (Pères du Saint-Esprit).

Vicariat apostolique de Madagascar-Central (Jésuites).

— — de Madagascar-Sud (Lazaristes).

4. Iles Malgaches : Préfecture apostolique de Mayotte et des Comores (Pères du Saint-Esprit).

5. Seychelles : Évêché de Port-Victoria (Capucins).

Ouvrages à consulter. — Archives de la Congrégation du Saint-Esprit. — *Bulletin des Pères Blancs.* — Cardinal PITRA, *Vie du Vén. Fr. M.-F. Libermann* (nouvelle édition), in-8, Paris, 1882. — HENRION, *Histoire générale des Missions catholiques*, 2 vol. grand in-8, Paris, 1846. — Abbé DURAND, *Les Missions catholiques françaises*, 1 vol. in-12, Paris, 1874. — LOUVET, *Les Missions catholiques au* XIXe *siècle.* — Mgr GRUSSENMEYER, *Documents biographiques sur S. E. le cardinal Lavigerie*, Alger, 1888. — Baron L. BÉTHUNE, *Les Missions catholiques d'Afrique*, Lille, 1889. — *Missiones catholicæ cura S. Cong. de Propaganda Fide descriptæ*, Rouen, 1901.

CHAPITRE III

L'AFRIQUE DU NORD

LE PAYS ET SES HABITANTS

L'Algérie et la Tunisie constituent un seul tout géographique. Elles forment un quadrilatère presque régulier, limité au Nord par la Méditerranée, au Sud par le Sahara, à l'Est par la Tripolitaine, à l'Ouest par le Maroc. Cette région, d'une longueur de plus de 375 lieues, correspond à la partie centrale du pays appelé par les Anciens du nom générique de « Maurétanie », de Maghreb ou « Occident » par les Arabes, et de « Barbarie » par les Modernes.

La disposition parallèle des montagnes et des plaines divise ce quadrilatère, de l'Ouest à l'Est, en trois zones longitudinales qui diffèrent par l'aspect, le climat, les produits et les habitants; ce sont le Tell, la région des Hauts-Plateaux et le Sahara.

Le Tell est le pays accidenté, qui borde le rivage de la mer sur une profondeur variable de 100 à 250 kilomètres. C'est la terre par excellence du blé, de la vigne et de l'olive. Les habitants y sont surtout agriculteurs.

Les Hauts-Plateaux sont les plaines plus ou moins accidentées, comprises entre les deux chaînes parallèles de l'Atlas, sur une largeur moyenne de 200 à 250 kilomètres. Bien qu'en partie labourables, elles sont couvertes, à perte de vue, d'alfa, de jujubiers et de térébinthes. Là errent les nomades pasteurs.

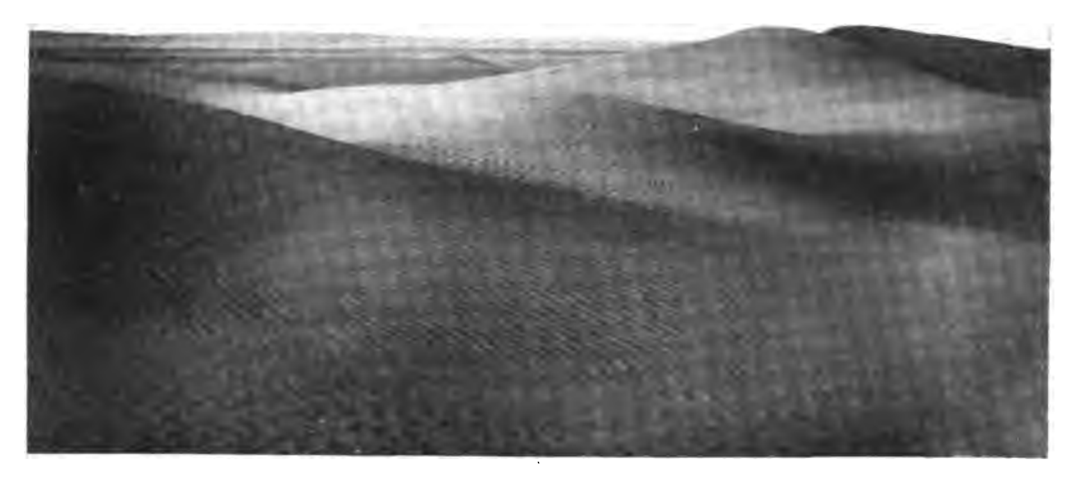


DUNES

Le Sahara s'étend du pied de l'Atlas berbère jusqu'au Niger, sur une profondeur de 1 500 kilomètres en moyenne, et va en s'élargissant, de l'océan Atlantique à l'Égypte. Suivant les caractères du sol, il prend les noms de Falat, Kifar et Fiafi. « *Falat*, c'est l'immensité stérile et nue, la mer de sable dont les vagues éternelles, agitées aujourd'hui par le simoun, demain seront amoncelées, immobiles, et que parcourent lentement ces flottes appelées caravanes. *Kifar*, c'est la plaine sablonneuse et vide, mais qui, fécondée un moment par les pluies de l'hiver, se couvre d'herbes au printemps, et où les tribus nomades, campées ordinairement autour des oasis, vont alors faire paître leurs troupeaux. *Fiafi*, c'est l'oasis où la vie s'est concentrée autour des sources et des fruits, sous les palmiers et les arbres fruitiers, à l'abri du soleil et du simoun » (Général Daumas).

La population de l'Algérie et de la Tunisie est d'environ six millions d'âmes, dont un dixième d'Européens. Les indigènes, quoique tous Musulmans, se divisent en deux catégories très distinctes d'origine, de langue et de mœurs : les *Berbères* et les *Arabes*.

Les Berbères, de race indo-européenne, sont les premiers habi-



D'EL GOLEA

tants du pays, les « Lybiens » des Anciens. Ce groupe ethnique est lui-même très hétérogène. A côté du dolichocéphale aux yeux bleus et aux cheveux blonds, on trouve des éléments de provenances diverses : des Ibères, des Gaulois, des Phéniciens, des Romains, des Byzantins et des Vandales. Deux courants de migrations humaines, venus l'un de l'Orient, l'autre de l'Europe, se heurtèrent, se mêlèrent et finirent par former une race puissante qui constitue aujourd'hui les deux tiers de la population de l'Algérie, de la Tunisie et du Sahara.

Dès les premiers siècles de notre ère, les Berbères du littoral embrassèrent en grand nombre le Christianisme et formèrent des chrétientés assez florissantes. Après la terrible invasion des Vandales, qui mit longtemps toute la Maurétanie à feu et à sang, l'Église d'Afrique commençait à se reconstituer lorsque, au VII[e] siècle, les Arabes se ruèrent à leur tour sur ce malheureux pays. Quelques tribus berbères, qui n'avaient plus de chrétien que le nom, cédèrent assez facilement au « Crois ou meurs », et c'est grâce à ces défections que les conquérants purent, malgré leur petit nombre,

promener jusqu'en Espagne leurs armées victorieuses. Les autres furent plus fermes dans leurs convictions et un historien arabe, Ibn Khaldoun, nous apprend que cette population fut contrainte quatorze fois, par la violence des armes, d'embrasser le Mahométisme, que quatorze fois elle revint à sa religion, qu'enfin plus de trente mille familles chrétiennes furent déportées dans le désert et que les autres n'échappèrent à l'extermination qu'en se retirant dans les montagnes. On retrouve en effet des vestiges de Christianisme chez les Kabyles de l'Algérie et chez les Touareg et les Mzabites du Sahara.

Les Kabyles occupent toutes les montagnes de l'Atlas, depuis Tunis jusqu'au Maroc. Artisans relativement habiles et agriculteurs actifs, ils savent s'approprier, dans une certaine mesure, nos procédés européens. Les Arabes, au contraire, travaillent mal la terre et le moins possible par eux-mêmes ; depuis des siècles, ils sont figés dans leur esprit de routine et d'inertie : « La honte et le soc de la charrue, disent-ils, entrent ensemble dans la maison. » Ils ne réussissent pas davantage dans le commerce et font de l'élevage sans règle ni sélection.

Rien de commun non plus entre la femme kabyle et la femme arabe. Celle-ci n'est souvent qu'une esclave et toujours un instrument de plaisir qu'on rejette lorsqu'il est hors d'usage. Pratiquement, elle est censée n'avoir pas d'âme à sauver et ne va jamais à la mosquée. Tout au plus commence-t-elle à prier lorsqu'elle est flétrie par l'âge. La femme kabyle, au contraire, est traitée en vraie mère de famille et en maîtresse de maison. Elle sort librement, et son existence, parfois plus pénible que celle de la femme arabe, est du moins plus noble.

Enfin, au lieu de la féodalité des Arabes, telle qu'on la retrouve encore en Tunisie, les Kabyles ont une organisation toute démocratique. Chez les premiers, le sol est la propriété collective de la tribu ; chacun travaille au bénéfice de la communauté sous l'autorité d'un

chef choisi dans l'aristocratie. Chez les seconds, la propriété est individuelle et chaque village, juché comme un nid d'aigle sur un piton ou sur un escarpement facile à défendre, formait, jusque dans ces dernières années, une petite république indépendante. L'assemblée communale ou Djemâa, composée de tous les adultes, pouvait librement discuter ses intérêts, lever ses impôts et rendre la justice. Un chef ou *Amin*, choisi par elle, était chargé du pouvoir exécutif. Leurs lois s'appellent *canoun*, mot qui rappelle une origine chrétienne. Car « sous le coup du cimeterre, a dit le général Daumas, ce peuple a accepté le Coran, mais il ne l'a point embrassé ; il s'est revêtu du dogme ainsi que d'un burnous, mais il a gardé par-dessous sa forme sociale antérieure et ce n'est pas uniquement dans les tatouages de sa figure qu'il étale devant nous, à son insu, le symbole de la Croix ». C'est, disent-ils, « le signe de leur ancienne voie », et plusieurs de leurs coutumes, contraires au Coran, trahissent la foi de leurs ancêtres.

Le nom de Touareg (au sing. Targui) a été donné par les Arabes aux Berbères du Sahara et signifie « les abandonnés de Dieu », soit à cause de la résistance qu'ils opposèrent longtemps au Mahométisme, soit à cause de leur peu de ferveur à le pratiquer. Ils forment quatre grandes confédérations : les Azdjar et les Hoggar — ce sont les Touareg du Nord — les Kel-Oui et les Aouellimmiden — ce sont les Touareg du Sud. Leur race occupe plus de la moitié du Sahara et leur langue est parlée, de l'Atlantique à l'Égypte, par un quart de l'Afrique.

La plupart des Touareg sont hauts de taille, maigres et forts. Avant que le soleil ne les bronze, ils sont blancs de race comme les Européens. Ils ne se tatouent pas, mais ils se teignent, les hommes en bleu, les femmes en jaune. Pour se protéger de la poussière et de la réverbération, ils ont toujours la face voilée. Leur costume est composé d'une sorte de chemise et d'un large pantalon.

Leur caractère moral varie de tribu à tribu, et c'est pour avoir

trop généralisé que quelques auteurs en font un peuple de pillards. Leur constitution sociale est plutôt aristocratique. La femme a une situation privilégiée ; la tradition du matriarcat en fait l'égale de l'homme.

« Chez eux, a dit un auteur qu'on n'accusera pas de préoccupations religieuses, — Duveyrier, — la croix se retrouve partout, dans leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils portent sur le front et sur le dos de la main est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, la poignée de leurs sabres et de leurs poignards sont en croix. » Leurs chameaux portent des clochettes, instrument défendu par le Coran ; leur Dieu s'appelle Adanaï (l'Adonaï des Hébreux), enfin les esprits célestes qu'ils nomment *andjelous*, habitent un ciel qui n'a rien de commun avec le lieu de débauches qu'en font les Musulmans.



NOTRE-DAME D'AFRIQUE

Les Mzabites, au nombre de 30 à 50 000, habitent sept oasis situées à 600 kilomètres d'Alger et dont Ghardaïa est le centre le plus important; ils forment une petite confédération qui a su résister, jusqu'en 1882, à toute domination étrangère. Ils se distinguent des autres Berbères en ce qu'ils n'ont presque pas de blonds parmi eux, et des autres Musulmans en ce qu'ils sont schismatiques. Ils semblent avoir gardé du judaïsme les ablutions et les purifications de tout le corps, et du Christianisme la monogamie et la pratique de la confession publique des fautes extérieures. Leurs femmes prient et fréquentent les mosquées. Leurs *tolbas*, à la fois juges, prêtres et gardiens des mœurs, armés du droit de censure, d'absolu-



LE CARDINAL LAVIGERIE

tion et d'excommunication, constituent un clergé véritable dans lequel on retrouve à peu près la hiérarchie catholique.

Les Mzabites sont nombreux dans toutes les villes du littoral où ils se livrent à la banque et au négoce. Quand ils ont amassé un petit pécule, ils regagnent leur pays et épousent une femme de leur race. Ils sont travailleurs, économes et relativement instruits.

Les Arabes de l'Afrique du Nord sont les descendants des conquérants qui, au VII[e] et au XI[e] siècle, passèrent l'isthme de Suez, se ruèrent sur toute la Numidie et imposèrent à la population berbère la religion de Mahomet. Ils sont donc de race sémitique. « L'Arabe, a-t-on dit, est pâtre et nomade, le Berbère agriculteur et sédentaire. » Cette démarcation est aujourd'hui surannée ; les premiers sont devenus sédentaires dans le Nord et les seconds nomades dans le Sud. Plus sûrs sont les caractères physiologiques et moraux qui différencient si profondément ces deux races.

Le dogme fondamental du Mahométisme est « qu'il n'y a de dieu qu'Allah et que Mahomet est son Envoyé ». Il renferme, pour les Musulmans, la négation intentionnelle de la trinité des personnes et de la divinité de Jésus-Christ. Comme croyances secondaires, le Coran enseigne un ciel, lieu de jouissances matérielles et de prostitution, et un enfer éternel pour les non-musulmans, temporaire seulement pour les sectateurs de Mahomet. Les préceptes de l'Islam sont au nombre de cinq : la prière, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage à la Mecque et la guerre sainte. Par contre le « Livre » autorise l'esclavage, le divorce, et la polygamie avec quatre épouses légitimes et autant de concubines qu'on pourra s'en procurer. De culte public, il n'y en a pas, sauf la prière qui doit être régulièrement précédée d'ablutions.

On a porté généralement sur l'Islamisme des jugements d'une indulgence extrême. Certains voyageurs — soit parti pris, soit impressionnisme — se sont laissé séduire par le décor poétique d'une religion toute de surface. Ils n'ont vu, de l'Islam, que les

prostrations rituelles, les ablutions symboliques et des cavaliers superbes qui n'aiment, comme Mahomet, que trois choses : « les femmes, les parfums et la prière ». D'autres — colons ou officiers — ayant découvert, sous les dehors pudibonds et obséquieux des Arabes, des tréfonds de corruption et de haine, déclarent irréductibles à notre civilisation tout adepte du Prophète, et cependant, par une aberration étrange, s'obstinent à proclamer la supériorité du Coran sur l'Évangile. Quant aux hommes d'étude, ne trouvant dans le Coran qu'un tissu de contradictions inconciliables, quelques-uns ont cru découvrir, dans les textes empruntés aux Livres saints, une excuse suffisante aux passages les plus immoraux. Ils n'admettent pas non plus qu'on fasse rigueur à Mahomet des abominations de sa vie privée.

La vérité, comme l'a dit Barthélemy Saint-Hilaire, est « que tout en étant bienveillants et justes envers Mahomet, nous ne pouvons le voir autrement que les mains teintes de sang et dans le cortège impudique de ses femmes ». Ses désordres sont d'autant plus inexcusables qu'il se donne dans le Coran comme modèle et exemple. Du reste, c'est à la *Sounna* (Tradition) et non aux Persans schismatiques et aux néo-mahométans, hérétiques de l'Islam, qu'il faut demander l'interprétation authentique du « Livre », c'est au texte lui-même et aux commentateurs les plus autorisés, par exemple, pour le rite malékite (celui de l'Afrique du Nord) à Sidi Khelil, Djelal Eddin, Djelalin, El Bidaoui, Er-Razi, El Khazen, etc.... On constaterait alors, malgré la traduction — mitigée jusqu'à l'inexactitude — de Kasimirski, que Mahomet autorise formellement les crimes contre nature (S. II, v. 223) et qu'il ne peut être question de sens allégorique dans les houris aux yeux noirs qui seront la récompense de l'élu dans le ciel (S. LXXVIII, v. 33).

On conçoit qu'une religion si séduisante fanatise ses adeptes et exerce une sorte de fascination, non seulement sur les races inférieures, mais même sur le Berbère ignorant et sans culte; aussi

compte-t-on plus d'un million de Berbères arabisants, alors qu'il n'existe qu'un très petit nombre d'Arabes berbérisés.

LA MISSION D'ALGÉRIE

Dans son rapport au roi Charles X pour le décider à l'expédition de 1830, le ministre de la Guerre, le duc de Clermont-Tonnerre, revendiquait « comme une gloire qui nous était réservée par la Providence, celle de civiliser les Arabes et de les rendre chrétiens ». Le général en chef, maréchal de Bourmont, avait prévu, dans son programme, tous les moyens à employer pour favoriser le libre retour des indigènes à la civilisation et à l'ancienne foi. Au lendemain de la prise d'Alger, il faisait planter la croix sur le point le plus élevé de la ville, et les évêques de France, dans leurs mandements, évoquaient déjà la prochaine résurrection de l'Église d'Afrique.



LE P. MICHEL, ARABE CONVERTI

La France, proclamaient-ils, dont les missionnaires sont partout et dont le prosélytisme remplit le monde, était seule capable de remplir cette tâche providentielle.

De si belles espérances, quels ont été les résultats?

Quarante ans plus tard l'évangélisation de l'Algérie n'était pas commencée et, en 1900, elle n'est encore qu'à ses débuts.

Est-ce l'échec de l'apostolat chrétien aux prises avec l'Islam?

Beaucoup l'ont cru, et, dans un monde mal informé, l'opinion s'est accréditée que « les Musulmans sont inconvertissables ».

Condamnée par la foi, cette conclusion est encore souverainement injuste. Ni l'Église n'a failli à son devoir, ni Jésus-Christ à ses promesses. Les indigènes eux-mêmes ne se sont jamais montrés irréductibles. Les responsabilités sont ailleurs.

« Le jour de notre conquête, écrivait plus tard Mgr Lavigerie, était justement la veille d'une révolution, dont le principal caractère fut l'incroyance religieuse et l'opposition à l'Église. Un mois après la prise d'Alger, tous nos généraux étaient remplacés par des partisans des idées nouvelles, et alors on vit commencer cette politique, aussi antinationale qu'impie, qui chercha, en toutes choses, à rabaisser et à bannir autant que possible la religion catholique, pour favoriser au contraire et exalter la religion musulmane. » Or, dans un pays où religion et nationalité sont synonymes, la question religieuse est si intimement mêlée aux questions politiques, que l'Église devait forcément subir toutes les conséquences des fautes administratives.

En présence de plusieurs millions d'individus jouissant d'une civilisation relative, trois politiques se présentaient à la France : le refoulement des indigènes, le fusionnement des deux races, ou leur simple juxtaposition. « On a préféré, dit M. Leroy-Beaulieu, un régime hybride et provisoire qui a offert jusqu'à ce jour les inconvénients de chacun des trois systèmes, sans présenter les avantages d'aucun d'eux. Des trois partis entre lesquels on a à choisir, le premier est injuste, le troisième nous a plongés dans les incertitudes et les indécisions dont nous voulons précisément sortir. Il ne reste donc que le second parti, la fusion de l'élément indigène avec l'élément européen, et nous disons, avec les colons les plus intelligents, qu'il est le seul à offrir une solution pratique et définitive. »

La chose était alors d'autant plus facile à tenter que les Berbères, trois fois plus nombreux que les Arabes, et si français par leurs qualités, seraient devenus, sans trop de difficultés, nos alliés et nos

coreligionnaires : « Nos ancêtres, disait un de leurs chefs au général Bedeau, ont connu les Chrétiens, plusieurs étaient fils de Chrétiens, et nous sommes plus rapprochés des Français que des Arabes. » Pour peu qu'on l'eût favorisée par les écoles, les œuvres de charité et la législation civile, la fusion n'offrait pas d'insurmontables obstacles; mais, par crainte d'un fanatisme imaginaire, on crut de bonne politique d'empêcher tout rapprochement religieux des deux races.

Mgr Dupuch (1838-1846). — Ce ne fut qu'en 1838, et grâce au reproche insultant qu'Abd-el-Kader adressait aux Français de n'avoir ni religion, ni culte, ni prêtre, qu'Alger reçut son premier évêque. Encore celui-ci fut-il averti officiellement que « la population catholique était la seule dont le clergé eût à s'occuper ». Et pour cette population catholique de 25 000 colons et de 60 000 soldats, il n'avait que six prêtres!

A peine arrivé, le nouvel évêque recevait des Musulmans des marques spontanées de respect et de sympathie. A Constantine, ceux-ci lui offrirent pour son église la plus belle chaire de leurs mosquées; des notables lui demandèrent à s'instruire de la religion chrétienne, et de nombreux Arabes suivaient religieusement les offices du dimanche, prenant part au chant et applaudissant à la lecture de l'Évangile, qui leur était faite dans leur langue après la messe. « Toute la ville, écrivait Louis Veuillot, semblait vouloir se jeter dans les bras de Mgr Dupuch, et les rares conversions qui se sont faites n'ont soulevé aucune réclamation, aucune plainte. »

L'Administration de la colonie s'en émut : on interdit au clergé toute démarche qui aurait pour but d'amener un Musulman à se faire chrétien, soit, disait-on, pour ne pas soulever le fanatisme des indigènes, soit, ajoutait le *Journal des Débats*, parce que la couleur locale y perdrait et que ce serait dommage. Ordre fut donné d'arrêter, à son débarquement, un prêtre syrien parlant l'arabe; défense fut faite à l'évêque d'imprimer un catéchisme en cette langue, et la Supérieure

des Sœurs de Saint-Vincent de Paul fut sommée officiellement d'enlever le crucifix des salles de l'hôpital.

Si encore les particuliers eussent facilité l'apostolat, en ne donnant aux Musulmans que de bons exemples. Mais l'Algérie était considérée alors « comme une sorte d'exutoire de la mère-patrie » et un lieu de déportation. Les mœurs y étaient déplorables. « C'était la France, écrivait-on, sans police et sans hypocrisie. » Les indigènes s'indignaient de cet oubli de toute religion, et l'un d'eux, à qui l'on demandait de quel œil la population verrait bâtir à Alger une église catholique, répondit : « Hâtez-vous de l'élever, car alors seulement nous croirons que vous avez un Dieu et qu'on peut se fier à votre parole. » On comprend qu'au milieu de telles difficultés le zélé prélat n'eut la consolation de baptiser que quelques rares Musulmans.

Mgr Pavy (1846-1866). — Le successeur de Mgr Dupuch ne fut ni moins zélé ni plus heureux. « Les Arabes ne seront Français, lui avait dit Louis-Philippe, que quand ils seront Chrétiens. A nous deux nous ressusciterons l'Afrique. » Mais dès qu'il voulut en venir aux actes, l'évêque se heurta aux rigueurs administratives les plus tracassières. On alla jusqu'à poster une sentinelle à la porte de la cathédrale pour empêcher les Arabes d'assister aux cérémonies.

En 1849, Mgr Pavy envoya en éclaireur dans les tribus des environs de Sétif, le P. Schembri de la Société de Jésus. Celui-ci vécut quelque temps au milieu des indigènes et déjà il avait gagné leur confiance, quand l'Administration alarmée exigea son rappel. Cependant, sur le rapport favorable de ce Religieux, l'Évêque sollicita du gouvernement l'autorisation de commencer l'apostolat auprès des Musulmans, avec le concours des Pères Jésuites de la province de Lyon. Le général Charon faisait alors l'intérim de l'Algérie. Il envoya une copie de la noble lettre de Mgr Pavy à tous les officiers des Bureaux arabes, en les engageant « à rechercher ce que la parole de nos pasteurs a produit jusqu'à présent de conversions

à la foi catholique dans l'intérieur de nos villes, pour comparer le nouveau champ que veut s'ouvrir la Propagation de la Foi avec celui où les ministres de la religion, établis depuis longtemps déjà, ont essayé leurs efforts avec toute liberté et protection ». Écrire de la sorte, c'était évidemment provoquer des réponses défavorables; c'était vouloir ne rien accorder puisque dans les villes cette liberté n'existait pas. Du reste, les Arabes auraient pu faire aux officiers cette réponse historique des notables de Mila : « Pourquoi veux-tu que nous nous fassions chrétiens? Si c'est pour ressembler à ceux que nous voyons ici, il vaut mieux que nous restions musulmans. »



PÈRES BLANCS

Las d'attendre une réponse qui n'arrivait pas, Mgr Pavy s'adressa aux Pères Lazaristes, alors directeurs de son grand séminaire, et chargea M. Girard de former un catéchuménat. Dans ce but une vingtaine d'enfants, vagabonds et sans parents, furent recueillis par les Filles de la Charité et confiés à la direction d'un Lazariste, à Birkadem. Presque aussitôt des lettres partirent du parquet d'Alger pour Paris : on y parlait de détournement de mineurs et d'exploitation d'enfants arabes par le travail. « Le prosélytisme, ajoutait l'avocat général Bardy, je le poursuivrai partout. » On alla jusqu'à exiger le retour en France du P. Girard et déjà, par ordre du ministre de la Guerre, son successeur le P. Martin était arrivé en Algérie. Il fallut l'intervention directe de l'évêque auprès du maréchal Pélissier, pour que le vénérable Supérieur du grand séminaire restât à Kouba.

A la fin de juin 1855, nouvelle tentative d'apostolat. Quatre jeunes prêtres avaient formé, sous la direction de M. Girard, une petite association connue sous le nom de « Cénacle », dans le but de se consacrer à la conversion des indigènes. Deux ans plus tard, de hauts fonctionnaires, obsédés toujours par les dangers illusoires du prosélytisme, en exigeaient le licenciement.

Ces contrariétés furent une rude épreuve pour l'âme ardente de Mgr Pavy, qui s'écriait sur son lit de mort : « Je n'ai pu, hélas! que préparer la Mission, tant le pouvoir s'est montré ombrageux, en bas plus qu'en haut, de la moindre apparence d'apostolat. »

Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est pas toujours par haine de la religion que dans sa colonie algérienne la France cessa d'être catholique. Une telle politique rallia à elle des hommes éminents et des Catholiques sincères. Devant la résistance opposée à la pacification, n'était-il pas de la sagesse humaine, disait-on, de désarmer l'Islam par l'Islam et, à force de le favoriser, d'ôter tout prétexte à la guerre sainte? On croyait se faire pardonner de n'être pas mahométan, en faisant oublier qu'on était chrétien. « Même des généraux illustres, écrivait Mgr Lavigerie, tombant dans cette étrange aberration, allèrent jusqu'à se faire musulmans dans leur for intérieur, disant hautement que seule la honte d'abandonner la religion de leurs pères les empêchait de se faire circoncire. Encore cette barrière ne les arrêta-t-elle pas tous, et nous avons vu tel de ces renégats, hautement protégé, parvenir aux premiers emplois de la colonie. »

Cette politique durait depuis près de 40 ans lorsque la Providence suscita l'homme qui devait forcer toutes les résistances, et les événements d'où sortirait pour l'Église d'Afrique la liberté de l'apostolat.

Mgr Lavigerie (1867-1893.) — En mai 1867, Mgr Lavigerie entre en scène, et son premier mandement est un manifeste, où il développe magnifiquement la mission providentielle de la France. A la

politique impériale du royaume musulman, avec les Bureaux arabes pour magistrature et le Coran pour loi, il oppose la nécessité d'assimiler l'élément indigène. Au lieu « de les parquer, par la crainte d'un fanatisme en grande partie imaginaire, dans la barbarie et dans leur Coran, qui les tiennent séparés de nous par un abîme infranchissable », il préconise « deux moyens d'assimilation très efficaces : pour les enfants, les écoles françaises; pour tous, une prédication discrète, préparée par une grande diffusion des bienfaits de la charité chrétienne ».

Et presque aussitôt, il allait en personne « solliciter de l'empereur Napoléon III l'autorisation de fonder en Kabylie, là seulement où les autorités indigènes en feraient la demande, quatre ou cinq dispensaires où des Sœurs donneraient des soins aux malades. Toute propagande religieuse directe y serait absolument interdite et la charité catholique ferait tous les frais de cette œuvre. » L'Empereur se montra favorable au projet, mais le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur de la colonie, s'y opposa.

Tout espoir de réussir semblait perdu quand la Providence intervint d'une manière visible. L'archevêque n'était pas encore de retour de France que le choléra s'abattait sur l'Algérie. La terrible épidémie fut particulièrement meurtrière parmi les indigènes, qui n'avaient pour se guérir que les amulettes de leurs marabouts; elle fit plus de 70000 victimes. Cependant, ce n'était là qu'une partie des fléaux qui fondirent sur ce malheureux pays. Deux années se succédèrent de sécheresse inouïe, et les saute-



UN CHAMELIER

relles, qui avaient déjà ravagé le Tell en 1866, arrivaient, en 1867, par grandes nuées sombres et denses. Tout ce qui pouvait être mangé, sur les arbres et dans les champs, fut anéanti en quelques jours : « On vit alors, raconte un témoin oculaire, un spectacle dont le souvenir ne s'effacera plus de notre esprit. La famine, et bientôt la peste, enlevèrent en quelques mois le cinquième de la population indigène. Le service de la voirie n'était occupé qu'à ramasser des cadavres d'une maigreur effrayante, disséminés dans les champs, les rues, les chantiers, sur le seuil ou dans les corridors des maisons. Dans la campagne, les vagabonds allaient jusqu'à déterrer, pour les manger, les animaux morts de maladie. Enfin, parmi ces extrémités de la misère, les extrémités de la cruauté et du crime : des forfaits sans nom dans l'histoire des peuples civilisés, des pères et des mères égorgeant et dévorant leurs fils ou leurs filles, et des frères tués par leurs frères. »

Et tandis que l'Administration algérienne, impuissante à remédier à tant de maux, s'efforçait de les dissimuler, Mgr Lavigerie jetait, par toutes les voix de la presse, un appel à la charité catholique. Avant même d'avoir reçu aucune ressource, il se mettait à l'œuvre, ouvrant son palais épiscopal et ses séminaires aux enfants abandonnés et leur distribuant jusqu'à son linge. Deux vastes orphelinats furent bientôt fondés, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, et confiés aux Frères et aux Sœurs de la Doctrine chrétienne[1]. Le nombre des enfants s'éleva rapidement à 1800. Il n'y eut d'abord qu'une voix pour célébrer les louanges de l'archevêque, mais quand (6 avril 1868) il manifesta publiquement l'intention formelle de tenter l'assimilation des indigènes en donnant à ces enfants une éducation qui les rendît capables d'opter plus tard en connaissance de cause, on voulut, à force de mauvaise foi, y voir une violation de cet article de la capitulation : « L'exercice de la religion mahométane restera

1. Disons ici que plusieurs membres des communautés de Saint-Vincent de Paul, du Bon Pasteur, de la Doctrine chrétienne et de la Compagnie de Jésus succombèrent victimes des soins qu'ils prodiguèrent aux indigènes.

de la régénération de ce peuple et de cette assimilation véritable, que l'on cherche sans la trouver jamais, parce qu'on la cherche avec le Coran, et qu'avec le Coran, dans mille ans comme aujourd'hui, nous serons des *chiens de chrétiens*, et il sera méritoire et saint de nous égorger et de nous jeter à la mer. »

Qu'est devenue cette œuvre qu'un général de l'armée d'Afrique appelait « la plus belle de ce siècle », et Louis Veuillot « un événement historique de premier ordre » ? L'assimilation nationale a dépassé toutes les espérances. Ces Arabes sont si Français de cœur, de langue et de costume, qu'on se croirait en milieu européen. Au point de vue religieux, ces villages comptent parmi les meilleures paroisses de l'Algérie. La persévérance dans la foi chrétienne et l'amour de la France chez cette population que les naissances ont plus que sextuplée, faisait dire à un gouverneur d'Algérie, l'amiral de Gueydon : « C'est encore le seul essai d'assimilation qui ait réussi. Et si, depuis cette époque, la grande, l'unique solution du problème algérien reste encore ajournée, ce n'est pas à l'Église catholique ni à son magnanime représentant en Afrique qu'il convient d'en imputer la faute et le malheur. »

Et l'on se prend à regretter que Mgr Lavigerie n'ait pu établir dans les mêmes conditions tous ses autres orphelins; mais des crédits supplémentaires lui ayant été refusés, l'archevêque fut, à son grand regret, dans la nécessité de disperser ceux qu'il considérait comme ses enfants. Il y eut toutefois parmi eux des missionnaires, des officiers, des médecins et des Religieuses.

Entre les deux villages des Attafs, on aperçoit un bel édifice d'architecture mauresque qui présente sur sa façade une longue vérandah aux colonnes torses et aux arceaux relevés par des faïences de couleur. Le fronton porte, en caractères arabes, les mots *Bit Allah*, « Maison de Dieu »; c'est l'hôpital Sainte-Élisabeth. Élevé par Mgr Lavigerie, avec le concours du gouvernement, et confié aux Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, il est spécialement

destiné aux Arabes de la contrée, à ces hardis cavaliers de la tribu des Attafs qui étaient autrefois les meilleurs auxiliaires d'Abd-el-Kader. Il fut inauguré par des fêtes merveilleuses dont la magnificence orientale allait si bien au génie grandiose de l'archevêque et, d'emblée, lui gagnait toutes les sympathies des indigènes. C'est ce qui fit dire au chef de la fantasia, le vieux Bou Alem : « Lorsque j'ai fait parler la poudre dans cette plaine pour la première fois, sous les ordres du général Lamoricière, c'était pour soumettre le pays; aujourd'hui, devenu vieux, je le fais encore pour célébrer la conquête de tous les cœurs par les bienfaits de l'archevêque. »

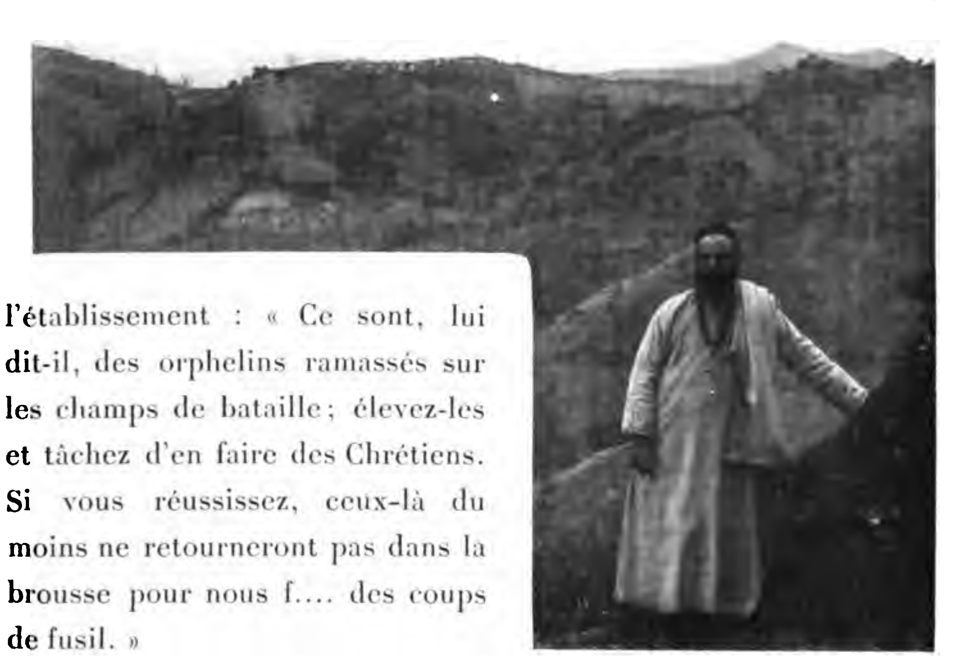
Depuis ce jour, plus de 20000 malades ont été hospitalisés et le nombre des lits, qui est de 150, est doublé en temps d'épidémie. Les Sœurs — elles sont plus de 20 — soignent en outre, au dispensaire de la maison, plus de 200 malades par mois et visitent chaque semaine les villages des environs.

MISSIONS DE KABYLIE

Les Pères Jésuites avaient été les premiers aumôniers des orphelinats arabes et les premiers directeurs de la Société naissante des Pères Blancs. Ils furent aussi leurs précurseurs en Kabylie et au Sahara ; il convient donc de dire, ici, quelques mots de leurs œuvres.

Ouvriers de la première heure sur la terre algérienne, ils commencent, à partir de 1840, à fonder d'abord des orphelinats à Boufarik et à Ben-Aknoun, puis plus tard des collèges à Alger et à Oran. Ils exercent aussi le saint ministère dans les paroisses encore en formation. Mais leur zèle les pousse irrésistiblement vers l'apostolat auprès des Musulmans, et c'est sur ce terrain seulement que nous voulons les suivre.

Parmi les 250 jeunes gens de leur orphelinat de Boufarik apparaissent déjà, dès 1844, un certain nombre d'Arabes. Le maréchal Bugeaud les avait amenés lui-même au P. Brumauld, fondateur de



l'établissement : « Ce sont, lui dit-il, des orphelins ramassés sur les champs de bataille; élevez-les et tâchez d'en faire des Chrétiens. Si vous réussissez, ceux-là du moins ne retourneront pas dans la brousse pour nous f.... des coups de fusil. »

PÈRE BLANC DE KABYLIE

Ce n'est toutefois que 20 ans plus tard que les Pères de la Compagnie obtinrent l'autorisation de se fixer en Kabylie, l'Administration algérienne s'étant décidée enfin à reconnaître officiellement une paroisse pour le petit noyau d'Européens que la présence de nos soldats avait attirés à Fort-National. Véritable apôtre, le P. Creuzat fut bientôt très populaire parmi les indigènes. Tout ce qui souffrait venait frapper à cette porte où l'on savait que la misère, la malpropreté, les plaies même du vice n'étaient point repoussées. En même temps, le Père recueillit quelques enfants auxquels il apprenait le français; il eut jusqu'à 20 et 30 élèves. Chose remarquable pour un peuple si jaloux de l'inviolabilité de son chez lui, deux ou trois villages offrirent au P. Creuzat le droit de cité. Un autre alla jusqu'à proposer l'une de ses deux *djemaâ* afin qu'il y réunît les enfants et leur apprît « le droit chemin ». Quelques jeunes gens plus instruits, fils de marabouts, songèrent même à se convertir,

mais le missionnaire qui, vingt ans auparavant, avait été menacé du conseil de guerre pour avoir voulu se mettre en relation avec Abd-el-Kader, se garda bien d'acquiescer à leur demande. Ses succès n'en furent pas moins signalés en haut lieu comme des attentats à la liberté de conscience, et on lui signifia de suspendre les visites qu'il faisait aux malades « sous couleur de charité ».

Le P. Creuzat ne cessait cependant d'inviter Mgr Lavigerie à fonder une Mission en Kabylie. Profitant des bonnes dispositions du vice-amiral comte de Gueydon, alors gouverneur de l'Algérie, l'archevêque fit, en 1872, une première excursion jusqu'à Fort-National. La bonne impression qu'il rapporta de ce voyage le décida à établir, dès l'année suivante, quelques stations de missionnaires dans le massif du Djurjura : celles de Djemaâ-Saharidj (tribu des Beni Fraouçen) et d'Aït-Larba (Beni Yenni) étaient confiées aux Pères de la Compagnie de Jésus ; les trois autres aux Pères Blancs.

Pour ne pas froisser les susceptibilités du Gouvernement, qui ne tolérait ces établissements qu'à son corps défendant, Mgr Lavigerie avait interdit absolument à ses missionnaires tout ce qui avait la moindre apparence de prosélytisme. Cependant, par leurs exemples et par leurs pieux entretiens avec les indigènes sur les points communs aux Chrétiens et aux Musulmans, les Pères Jésuites surent si bien gagner la confiance de leurs enfants que, dans une seule de leurs stations, 80 sur 140 d'entre eux étaient disposés à abjurer l'Islam. Malheureusement, poursuivis par la haine des sectaires, les Pères Jésuites se virent contraints quelques années plus tard d'abandonner leurs Missions de Kabylie.

Plusieurs d'entre eux s'y étaient déjà distingués par leurs travaux. Citons le P. Olivier, auteur d'un Dictionnaire de langue berbère ; le P. Rivière, auteur d'un « Recueil de contes populaires de la Kabylie », ouvrage acheté par la Bibliothèque Nationale ; et le P. Dugas, dont le livre sur « la Kabylie et le peuple kabyle » est encore si justement apprécié.

Avec les Pères Jésuites, les Pères Blancs travaillaient de concert à s'établir dans « la Grande Kabylie ».

On appelle de ce nom le vaste quadrilatère qui s'étend le long de la mer, de la rive droite de l'Isser, à 20 lieues d'Alger, jusqu'à Bougie et, au Midi, d'Aumale à Sétif, englobant tout le massif montagneux du Djurjura. Sur une surface de 9 à 10000 kilomètres carrés habitent près de 500000 Berbères, là où 50000 Européens auraient peine à vivre. En 1830, cette race étonnante n'avait conservé du joug des Arabes qu'une haine profonde contre eux, un vernis d'Islamisme et un semblant de soumission.

« C'était donc, s'écriait l'archevêque, une autre Pologne que nous avions là à affranchir; nous devions, dès les premiers jours, jeter à ses montagnes et à ses vallées le cri de la délivrance. Au lieu de cela, nous avons vu la haine hypocrite des hommes de 1830 sacrifier à son impiété les intérêts de la patrie et le sang des Chrétiens. Et nos coups, portant dès lors indistinctement sur l'Arabe et sur le Kabyle, les unirent malheureusement dans une haine commune contre leur commun oppresseur. »

Ruinés par une longue guerre et la confiscation de leurs terres, par les famines et les mauvaises récoltes, des milliers d'indigènes ne vivaient qu'en s'adressant aux usuriers juifs qui leur imposaient les conditions les plus révoltantes, lorsque le décret du 24 octobre 1870 naturalisa en bloc tous ces hommes flétris par le Coran et qui maintenaient les Croyants dans une profonde misère. Cette mesure porta à son comble le mécontentement des Kabyles et, quelques mois après, éclatait une formidable insurrection.

Après une répression non moins terrible, suivie de nouveaux séquestres, on leur imposa, comme Code civil, le Coran qu'ils n'avaient jamais accepté, et, comme langue officielle, l'arabe qu'ils ignoraient.

Après de pareils événements, le moment n'était guère favorable à l'établissement d'une Mission; mais, d'autre part, il fallait profiter

de la bienveillance du nouveau gouverneur de la colonie. En accordant à Mgr Lavigerie l'autorisation refusée par Mac-Mahon, l'amiral de Gueydon lui dit : « J'ai passé ma vie à protéger les Missions catholiques sur toutes les mers du globe, je ne puis admettre qu'elles soient persécutées sur une terre française. »

Le 2 février 1873, trois Pères Blancs prenaient le chemin de Tagmount-Azouz, où ils furent reçus avec beaucoup de méfiance et de froideur. Deux nouvelles Stations furent fondées dans la même année, chez les Beni Ouadhias et chez les Beni Arifs. Mais l'Algérie avait changé, une fois de plus, de gouverneur et de régime, et, au lieu de se présenter avec le prestige d'une haute protection, les missionnaires, poursuivis par les tracasseries d'une Administration qui, de parti pris, s'opposait à toute tentative d'apostolat, durent se faire si petits et si prudents, que leur ministère en était presque complètement paralysé.

Avec une clairvoyance géniale, Mgr Lavigerie avait tracé lui-même la méthode d'évangélisation qui convenait le mieux en terre d'Islam ; elle est toute de prudence, d'abnégation, de persévérance. Une des règles fondamentales qu'il prescrivait pour les débuts était « de n'engager personne, ni de près, ni de loin, à se faire chrétien. Si l'on baptisait tel ou tel individu en particulier, il se trouverait dans un milieu tel que sa persévérance serait impossible ; il faut, pour que les conversions soient solides, qu'elles aient lieu en nombre suffisant pour que les nouveaux Chrétiens puissent se soutenir les uns les autres. Ce n'est pas le moment de convertir, c'est le moment de gagner les cœurs. Tout ce que vous ferez en dehors de là perdra l'œuvre, tandis que, le moment venu, tout se détachera comme un fruit mûr et sans secousse pour se donner à vous. » Comme moyens, il prescrivait à ses missionnaires les bienfaits de la charité, mais particulièrement le soin des malades et l'école.

Aujourd'hui encore chaque Station a son dispensaire. Avec les médicaments les plus usuels et les notions de médecine qu'il a

reçues pendant son noviciat, le missionnaire donne ses soins à tous les malades qui se présentent : « Sa bonté simple et surtout patiente, écrivait l'archevêque, et, disons-le aussi, la gratuité des remèdes y attirent les indigènes des tribus environnantes. On en porte même de loin en croupe sur des chevaux ou sur des mulets. Ils entrent et on les soigne. A certains jours où ils sont plus nombreux, les Pères les rangent en ordre au dehors et, s'agenouillant devant eux sur la terre nue, pansent leurs plaies. Les indigènes les admirent, sans les comprendre, il est vrai. « Pourquoi font-ils cela ? disent-ils entre eux. Nos pères et nos mères eux-mêmes ne le feraient point. » Aussi sont-ils pleins de respect pour nos missionnaires. Ils ne se contentent pas de leurs remèdes, ils leur demandent leur bénédiction et le secours de leurs prières, et ils disent quelquefois : « Tous les Chrétiens seront damnés, mais vous autres vous ne le serez pas. Vous êtes Croyants du fond du cœur. Vous connaissez Dieu. »



HOPITAL INDIGÈNE SAINTE-EUGÉNIE

La première glace rompue, les Pères ouvrent une école. Nouvelles difficultés pour habituer à fréquenter la classe des enfants passionnés de liberté et de grand air et qui ne comprennent pas encore l'utilité de l'instruction. C'est à force de bonté qu'on finit par les apprivoiser. Heureusement, les jeunes Kabyles montrent en général beaucoup de facilité et d'émulation pour l'étude. Ils sont fiers de parler notre langue et les inspecteurs ont constaté, dans leurs

rapports, que nos écoles « étaient des mieux tenues et des plus françaises ». Chaque année, un certain nombre de nos élèves obtiennent le certificat d'études et le brevet, et plusieurs d'entre eux se sont distingués à l'École normale d'Alger et de Constantine.

C'est par cette tactique, toute de charité, que les missionnaires de Kabylie surent s'imposer, dès le début, à l'admiration des indigènes. Un par un, tous les préjugés tombèrent et, à la méfiance des premiers jours, succéda bientôt la sympathie. Les Musulmans les plus fanatiques reconnaissaient publiquement la supériorité des Pères sur leurs marabouts. Ces premiers succès étaient faits pour encourager, aussi l'année 1876 est-elle marquée par deux nouvelles fondations, l'une chez les Beni Ismaïl, l'autre chez les Beni Mengalleth. Enfin, en 1878, les Sœurs Blanches venaient à leur tour prendre possession du Djurjura et ouvrir une école d'enfants chez les Beni Ouadhias. Leurs nombreuses visites aux malades leur gagnèrent rapidement l'estime de tous.

On était plein de confiance quand un incident faillit tout compromettre. Les Pères Jésuites possédaient en Kabylie deux écoles très fréquentées. Une femme indigène, qui leur avait elle-même confié son enfant, crut se procurer un bénéfice pécuniaire en déclarant devant le juge n'avoir jamais donné aux Pères son consentement. Les dignes Religieux furent accusés de détournement de mineurs et menacés des peines les plus graves. Jugeant intolérable la situation qui leur était faite, ils abandonnèrent la Kabylie.

Voyant ses Pères Blancs tout aussi menacés et exposés sans cesse aux clameurs d'une presse impie, Mgr Lavigerie crut préférable, lui aussi, de rappeler ses missionnaires. Ceux-ci opinèrent, à l'unanimité, pour le maintien de la Mission. L'archevêque, presque malgré lui, céda à leurs instances, mais pour éviter toute difficulté avec l'Administration algérienne, il renchérit encore sur les règles de prudence qu'il leur avait prescrites ; en même temps il cherchait, dans les Missions équatoriales, un champ d'action plus libre à leur zèle.

Quatre ans plus tard, les écoles des Pères et des Sœurs, en Kabylie, étaient au nombre de neuf, sept pour les garçons et deux pour les filles, avec une soixantaine d'enfants dans chaque maison. Leurs élèves ne demandaient qu'à se faire instruire de notre religion, mais défense absolue était faite aux missionnaires d'enseigner le catéchisme, même aux indigènes qui en faisaient la demande. C'était, pour nos confrères, renoncer à l'apostolat, l'unique idéal de leur vie, pour se confiner — Dieu sait jusqu'à quand ? — dans une neutralité toute laïque. Aussi leur Provincial, le R. P. Lechaptois, insiste à plusieurs reprises pour obtenir quelque adoucissement à une loi si dure : « Rien ne me paraît plus facile, écrit-il, que d'amener au Christianisme les enfants de nos écoles, surtout les pensionnaires. Faire accepter ce changement par leurs parents ne me semble guère plus difficile. » Ce n'est toutefois qu'en 1887, après des instances souvent réitérées, que le R. P. Lechaptois obtient de son Supérieur l'autorisation d'exposer les éléments de la doctrine chrétienne dans un cours facultatif d'histoire de la Religion.

Cette méthode, toute historique, est très bien acceptée des indigènes. Pour ce peuple primitif, fortement attaché à l'enseignement traditionnel, et qui admet l'autorité du Pentateuque, les récits bibliques ont un charme inimaginable. La création, la chute de l'homme, le déluge, les tables de la Loi, Joseph vendu par ses frères, tout cela sert de cadre au dogme et à la morale évangélique sans qu'aucune susceptibilité puisse s'en offenser.

Tout au contraire. Précisément parce qu'on leur parle de Dieu, les enfants viennent plus volontiers en classe et s'attachent davantage à leurs maîtres. Ils s'efforcent d'apprendre le *Notre-Père* et les commandements de Dieu, et de pratiquer une religion si supérieure à la leur. Leur esprit s'imprègne de surnaturel et il se fait dans leur conduite une telle transformation que les parents sont les premiers à s'en étonner et à s'en réjouir. Si l'on peut alors, pour les soustraire à de pernicieuses influences, les garder comme pension-

naires pendant quelques années, ils ne manquent pas, quand ils sont majeurs, de demander eux-mêmes le baptême.

Le baptême! il n'y fallait pas songer encore en 1888; Mgr Lavigerie lui-même n'eût osé en prendre la responsabilité si une circonstance providentielle ne lui eût forcé la main. L'archevêque ayant formé le projet d'un pèlerinage africain à Rome pour le Jubilé sacerdotal de Léon XIII, le R. P. Lechaptois lui proposa, pour l'accompagner, trois Kabyles parfaitement instruits et qui sollicitaient depuis longtemps la faveur d'être chrétiens. Présentés au Saint-Père, ceux-ci se jetèrent à ses pieds, lui demandant, avec des larmes, la grâce du baptême. Léon XIII le leur promit et Mgr Lavigerie s'exécuta. La cérémonie eut lieu dans le plus grand secret à Saint-Nicolas des Lorrains. C'était la résurrection de l'Église d'Afrique, mais hélas! en cachette, et comme dans les catacombes.

Cet événement causa une grande joie aux missionnaires de Kabylie. Leur horizon s'élargissait. Une ère nouvelle allait commencer pour eux, celle d'un apostolat discret mais réel. On se mit à l'œuvre avec plus de confiance et d'ardeur, et, dès l'année suivante, on procédait à de nouveaux baptêmes et à l'établissement des premiers ménages chrétiens. L'élan était donné. La Mission suivit désormais son cours normal, et, chaque année, de nouveaux succès vinrent confirmer nos confrères dans leur persuasion que les Musulmans n'étaient pas inconvertissables, qu'avec un peu de liberté l'apostolat n'offrait en Kabylie pas plus d'obstacles qu'ailleurs, et que l'explosion de fanatisme qu'on redoutait en haut lieu était purement imaginaire.

Actuellement, l'influence des missionnaires est considérable, et l'on reconnaît facilement les villages où ils se sont établis, par la transformation qui s'y est opérée. Au lieu de voir s'enfuir à son approche une bande de petits sauvages, l'Européen est salué en bon français par les enfants accourus sur son passage. Une *gandoura* bien blanche et une *chéchia* bien rouge, qu'ils ont gagnées en classe par leur assi-

duité et leur application, ont remplacé leurs guenilles crasseuses. Leur mine éveillée et sympathique témoigne qu'ils sont gagnés à notre civilisation et fait oublier tous les regards haineux entrevus ailleurs. Il n'est pas une maison où le Père ne soit reçu comme l'ami qui console les affligés, soigne les malades et secourt les nécessiteux. On lui confie les secrets les plus graves et l'on dépose entre ses



UNE STATION DES PÈRES BLANCS EN KABYLIE

mains les économies pécuniaires qui ne seraient pas en sûreté même chez des parents. Il n'y a à nous garder rancune que quelques marabouts dont le commerce d'amulettes est en baisse et qui voient diminuer chaque jour les aumônes de leurs ouailles. En vain ont-ils voulu mettre nos néophytes au ban du village. « Amin ! » ont répondu ironiquement les Croyants et, comme par le passé, ils ont continué à fréquenter néophytes et missionnaires. Car le peuple ne s'y trompe pas et, loin de s'ameuter, il a fini par préférer le zèle désintéressé des Pères à la rapacité de ces pharisiens hypocrites toujours prêts à leur imposer des corvées ou des impôts sous couleur de

religion. Les seuls obstacles sérieux à la conversion des Kabyles viennent de leurs mœurs relâchées ou de l'amour mal compris du *nif* ou point d'honneur.

Presque dans chaque Station les Pères sont secondés par des Sœurs dont la présence est nécessaire pour exercer une influence vraiment efficace sur la population féminine. Leurs asiles d'enfants et leurs ouvroirs sont très fréquentés. La plupart de leurs pensionnaires se convertissent et servent à former de nouveaux ménages chrétiens. La difficulté est de trouver alors aux jeunes mariés un gagne-pain qui les mette à l'abri de la misère sans qu'ils aient à s'expatrier. C'est en effet une nécessité pour le Kabyle d'aller chercher dans les grandes villes les ressources qu'il ne trouve pas dans ses montagnes aussi les missionnaires s'efforcent-ils de leur faciliter les moyens de pourvoir à leur existence.

Outre l'hôpital de Sainte-Élisabeth aux Attafs, les Sœurs Blanches desservent en Algérie l'hôpital des Beni Mengalleth où sont soignés plus de 125 malades par jour; l'hôpital d'Arris, chez les nomades Chaouïas, déjà très fréquenté quoique de fondation récente, et celui de Biskra qui a hospitalisé plus de 1500 malades en deux ans. Tous trois possèdent en outre des dispensaires. Avec les écoles, rien ne contribue davantage à gagner les indigènes à la cause française, et si le cardinal Lavigerie avait pu, d'après son premier plan, couvrir de stations les montagnes du Djurjura, actuellement toute la Kabylie serait chrétienne. On sait à quelles difficultés il se heurta.

Aujourd'hui, plus que jamais, la conquête morale du pays s'impose comme un devoir, et si la charité chrétienne n'en est pas l'instrument, le fanatisme qui a causé la récente insurrection de Margueritte nous réserve encore de terribles surprises. « Telle est l'opinion, écrivait à ce propos l'archevêque d'Alger, Mgr Oury, d'hommes vieillis dans les choses d'Afrique. Également dévoués à la France et à sa colonie, libres de préjugés et du parti pris, ils s'inquiètent de certains errements et craignent que nous fassions fausse route en entretenant,

par des concessions auxquelles rien ne nous oblige, les dispositions hostiles du peuple musulman. Ils ne désirent pas qu'on restreigne la liberté de son culte, ni qu'on le gêne dans ses pratiques religieuses, encore moins qu'on le persécute. Mais ils trouvent étrange, dans les écoles indigènes, l'enseignement du Coran qui apprend l'horreur du Chrétien et la haine du Français. Ils s'étonnent de ce que nous élevions des mosquées d'une utilité contestable, et dans les lieux où il n'en existait même pas avant la conquête. Ils ne comprennent pas qu'il soit sage d'accorder une si grande sollicitude à la religion des vaincus tandis qu'on en témoigne parfois si peu à celle du vainqueur, et d'abaisser de cette façon le prestige de la Croix au bénéfice du Coran. Ils se demandent, enfin, s'il ne nous siérait pas mieux d'observer une attitude plus réservée à l'égard de celui-ci, plus bienveillante à l'égard de celle-là, et s'il est vraiment habile de nous astreindre à tant de coquetterie à l'égard de Mahomet, qu'il faille, chaque année, fournir à ses croyants les moyens de se rendre à la Mecque. »

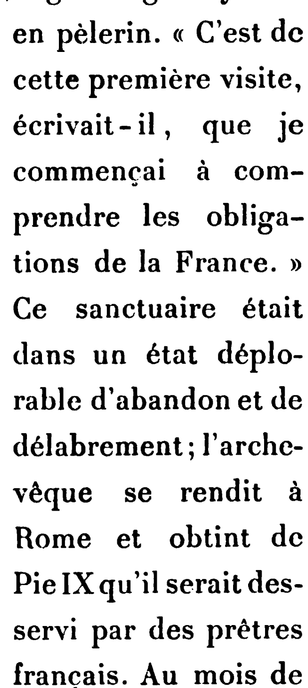
Concluons avec M. René Basset : « Il faut se garder de tout ce que les Musulmans pourraient prendre pour un hommage à leur religion. L'esprit de tolérance n'existe pas pour eux, et, dans les prévenances faites à l'Islam, ils ne voient qu'un hommage involontairement rendu par des infidèles à une religion dont la supériorité s'impose à eux. » Tandis qu'il « faut reconnaître, dit un auteur trop favorable au Coran, le comte de Castries, que les missionnaires ont été les meilleurs agents de propagation de l'influence française en Kabylie, des auxiliaires précieux pour cette œuvre de rapprochement, et que les résultats obtenus par eux sont parfois surprenants ».

En 1900 la Mission de Kabylie comptait sept Stations ayant chacune une école, et deux maisons de fondation récente dans l'Aurès, avec 172 catéchumènes et 238 néophytes.

Le total des Chrétiens pour l'Algérie était de 631 néophytes et 262 catéchumènes.

TUNISIE

Au milieu des ruines de Carthage, sur l'emplacement même où la tradition place la mort de saint Louis, s'élève une petite chapelle d'architecture moitié grecque, moitié gothique, bâtie en 1839 par le gouvernement de Juillet en souvenir du saint roi. Quelques années avant l'occupation française, Mgr Lavigerie y vint en pèlerin. « C'est de cette première visite, écrivait-il, que je commençai à comprendre les obligations de la France. » Ce sanctuaire était dans un état déplorable d'abandon et de délabrement; l'archevêque se rendit à Rome et obtint de Pie IX qu'il serait desservi par des prêtres français. Au mois de mai 1875, il envoyait deux de ses missionnaires en prendre possession, en même temps qu'il lançait un appel à tous les descendants des croisés pour faire élever sur cette colline de Byrsa un monument plus digne de la France et du glorieux saint Louis. Cet édifice est aujourd'hui la Basilique primatiale de Carthage.





SAINT-LOUIS DE CARTHAGE

Dans un pays où l'on ne comptait guère que 2000 Français, perdus au milieu de 25 000 Italiens et autant de Maltais, sujets anglais, il importait de suppléer au nombre par l'influence morale. Mgr Lavigerie y contribua si puissamment qu'au dire de Gambetta « sa pré-

sence en Tunisie valait à la France une armée ». Admirablement secondé par M. Roustan, notre consul, l'archevêque, un an avant l'occupation française, arrivait à bord d'un aviso de l'État pour établir en Tunisie « le protectorat religieux ». En même temps il fondait, à Carthage, un dispensaire pour les indigènes et un collège où toutes les grandes familles se faisaient un honneur d'envoyer leurs enfants. Au début, le parti étranger en prit ombrage, mais le prélat, par sa charité insinuante, prodigieuse, qui n'oubliait personne, désarma la défiance et força toutes les sympathies.



TOMBEAU DU CARDINAL LAVIGERIE A CARTHAGE

Aussitôt le protectorat religieux établi, Mgr Lavigerie prit l'initiative de « l'annexion de la Tunisie au spirituel », en y introduisant un clergé français ; puis il relevait si magnifiquement de ses ruines cette Église de Carthage, illustrée par tant de saints, que, quelques années plus tard, Léon XIII lui conférait le titre de Primat d'Afrique.

Si puissant qu'il fût alors, le cardinal Lavigerie ne put obtenir, pour la Tunisie, la première de toutes les libertés, celle des consciences. Là, comme en Turquie, le souverain temporel est en même temps le chef religieux et peut punir de mort, tout au moins mettre

hors la loi, tout sujet qui passerait au Christianisme, sans que la France même pût rien faire pour lui. Depuis plusieurs années un village entier, celui d'El-Hamman, près de Gabès, demande en vain des prêtres catholiques pour l'instruire de notre sainte religion. Une députation de leurs notables ayant manifesté, à plusieurs reprises, le désir de la population de se faire chrétienne, le Gouvernement, lié par les traités, ne crut pouvoir leur accorder la naturalisation sans laquelle ils ne peuvent se convertir. Force a été de les abandonner. Et cependant tout donne lieu de croire que parmi les Musulmans de Tunisie, si doux et si avides de s'instruire, l'apostolat serait plus fructueux encore qu'en Algérie. Une administration plus intelligente nous y a rendu les indigènes moins hostiles.

En attendant, et pour préparer les voies au Christianisme par le rapprochement des races, Mgr Lavigerie fonda à Tunis même un collège — aujourd'hui propriété de l'État — qui groupa toutes les langues et toutes les religions du pays, puis un petit séminaire, où était élevée l'élite de la population.

Actuellement les Pères Blancs n'occupent dans la Régence que deux Stations : Carthage et Thibar. Sur la colline de Byrsa s'élèvent le scolasticat de la Mission, qui sert en même temps de grand séminaire diocésain, un dispensaire où sont soignés, en moyenne, vingt-cinq malades par jour, et le Musée Lavigerie, collection exceptionnellement précieuse, contenant plus de 100 000 pièces des époques punique, romaine et byzantine. Par des fouilles habiles le R. P. Delattre exhume chaque jour du sol où elles sont enfouies des statues du plus beau style, des orfèvreries d'art et des milliers d'inscriptions qui en sont le commentaire. Ses travaux, exposés dans plus de cent trente publications, ont mérité à l'infatigable savant les palmes de l'Institut et la croix de la Légion d'honneur.

A 120 kilomètres sud-ouest de Tunis, au milieu d'une plaine autrefois inculte, arrosée par le Thibar, s'élève depuis cinq ans, l'or-

phelinat agricole et professionnel de Saint-Joseph. De jeunes Frères coadjuteurs s'y préparent, par le travail des mains, aux missions lointaines et, sous leur direction, une soixantaine d'indigènes algériens y apprennent le métier qui sera leur gagne-pain. Déjà un certain nombre de ces derniers se sont mariés et leurs nouveaux ménages inaugurent, à 500 mètres de l'orphelinat, un village d'Arabes chrétiens.

Loin d'en prendre ombrage, les Musulmans des environs se montrent très sympathiques à la Mission et rehaussent l'éclat de ses fêtes par leurs brillantes fantasias. Le P. Roch, Arabe converti, exerce sur eux une très grande influence. Dans ses visites aux malades, son arrivée dans un village prend les proportions d'une fête publique et son zèle peut s'y exercer librement. A sa récente nomination d'officier du Nicham Iftikar, pour les services rendus par les Pères Blancs à la colonisation, les chefs du voisinage, voire les marabouts les plus fervents, se cotisèrent spontanément pour lui en offrir les insignes, preuve nouvelle que le dévouement des missionnaires, loin d'exciter le fanatisme des Musulmans ne fait, au contraire, que les rapprocher de la France.



LE P. DELATTRE

Les Sœurs Blanches ont en Tunisie, un Refuge, un orphelinat, un dispensaire et un ouvroir.

SAHARA ET SOUDAN FRANÇAIS

Le Vicariat apostolique du Sahara et du Soudan comprend les contrées qui s'étendent entre l'océan Atlantique à l'Ouest et le Fezzan à l'Est, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie au Nord, et le Sénégal, la Guinée, le Dahomey et le Bas-Niger au Sud. Au centre, Tombouctou « la Mystérieuse » le divise à peu près en deux parties : au Nord, une mer de sable parsemée d'oasis qui en sont les îles verdoyantes, c'est le Sahara ; au Sud, le Soudan ou « pays des Noirs ».

Nous avons dit déjà ce qu'était le Sahara et ses habitants. Quant au Soudan, rien de plus hétérogène que l'ensemble de ce pays. On y trouve une telle variété de terrains, de climats et de races, qu'en parler brièvement c'est se résigner à être très incomplet. Tandis que la région formée par le Haut-Sénégal et le Haut-Niger est tropicale par son soleil, ses pluies et ses inondations, sa région méridionale, qui comprend les vallées supérieures de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey, offre un climat presque tempéré. Dans la zone intermédiaire, celle de la boucle du Niger, le fleuve sert de frontière entre les tribus nomades qui, dans les plaines sablonneuses du désert dévonien, rançonnent les caravanes et razzient les oasis, et la population sédentaire et plus dense qui cultive, au Sud, des terres mieux irriguées et plus fertiles, le plus souvent ferrugineuses avec des affleurements de granit.

Quant aux groupes ethniques, ils défient toute statistique et toute classification. Citons seulement, pour la race blanche, les Berbères et les Arabes ; pour la race noire, les Mandé, les Songhai et les Mossi ; encore désigne-t-on sous le nom de Mandé tout un ensemble de peuplades diverses qui offrent entre elles quelque analogie de langue ou une certaine ressemblance de type, tels que les Bambara, les Malinké, les Sonninké (Saracolets) et les Sousou. Comme race intermédiaire et métisse, les Peul (Foulbé, Fellata) d'origine probablement sémitique, vrais « Juifs » du Soudan par leur habileté à s'in-



LE PACHA DE TIMMI (SAHARA)

gérer dans toutes les affaires et à se rendre partout indispensables et prédominants. Ils se sont faits les plus ardents propagateurs de l'Islam parmi les Noirs. On leur trouve beaucoup d'analogie avec les Massaï et les Bahima (Ouahouma) de l'Afrique équatoriale.

Plus d'un quart de siècle avant l'occupation de Tombouctou, Mgr Lavigerie s'était donné la tâche grandiose de relier par ses missionnaires nos possessions sahariennes et sénégalaises à celles du Nord, ne pouvant s'empêcher « de considérer l'Algérie et le Sénégal comme deux grandes portes que la miséricorde divine avait ouvertes, pour tant de peuples, à la vérité et à la charité catholiques ». Aussi, dès 1868, Pie IX le nommait-il Délégué apostolique du Sahara et du Soudan : « N'est-ce pas, écrivait l'archevêque, une prophétie des conquêtes futures de nos soldats dans ces pays encore si peu connus et plongés la plupart, malgré leur richesse, dans la plus profonde barbarie? C'est le secret de Dieu. »

Les événements donnèrent raison à ces patriotiques espérances.

Sahara. — Mgr Lavigerie n'eut pas plus tôt reçu la juridiction ecclésiastique du Sahara que les Pères Jésuites sollicitèrent l'honneur d'être les premiers à y porter la lumière de la vraie foi, et dès 1868 ils allèrent s'établir, comme des sentinelles avancées, à Laghouat, point extrême occupé alors par nos armes. Le P. Rocher y exerçait le ministère paroissial auprès de la garnison et de la colonie européennes, tandis que le P. Olivier y tenait une école pour les indigènes, soignait leurs malades et tâchait de se mettre en relation avec les tribus sahariennes. Ses succès furent si consolants que, en 1871, il envoyait à l'archevêque d'Alger un long rapport où il exposait les « faits qui, tout en faisant connaître l'état moral et religieux des Touareg, des Beni-Mzab, des Peuls et des Nègres, pourront faire présumer l'accueil qui serait fait au missionnaire s'il se présentait chez eux, puis les moyens qui semblaient les plus efficaces pour se concilier leur estime et leur confiance, afin d'arriver par là au véritable but, qui est leur conversion ».

Ces moyens, c'étaient ceux qui restèrent classiques pour l'apostolat auprès des Musulmans, les dispensaires d'abord, puis les écoles : « Vous le voyez, Monseigneur, voilà de magnifiques invitations ! »

C'était plus qu'il n'en fallait pour convaincre l'archevêque. Le P. Charmetant, de la Société des Pères Blancs, fut aussitôt envoyé dans le Mzab, soit pour y chercher une voie de pénétration dans l'intérieur du continent, soit pour y préparer les prochaines fondations. Vers la fin de 1872, il s'établissait avec deux de ses confrères à Laghouat, où ils allaient remplacer les Pères Jésuites. L'année suivante, les missionnaires de la même Société occupaient successivement Biskra, Ouargla, Touggourt, Géryville et, un peu plus tard, Mellili dans le Mzab. La Mission du Sahara était fondée.



PALANQUIN DE FÊTE

Comme l'avait indiqué le P. Olivier, on commença par le dispensaire et l'école : « O Marabouts, disaient les Arabes émerveillés, la puissance est dans vos mains, la vérité sur vos lèvres et la bonté dans vos cœurs. »

En 1875, quelques prisonniers Touareg, soignés par nos confrères et élargis à la demande de l'archevêque, s'offrirent spontanément à servir de guides à leurs bienfaiteurs dans les immensités sahariennes. L'hospitalité, chez eux, étant réputée inviolable et sacrée, on crut à leur sincérité, et les PP. Ménoret, Paulmier et Bouchand se dirigèrent vers Tombouctou « avec l'ordre et la résolution de s'établir définitivement dans la capitale du Soudan ou d'y laisser

leur vie pour l'amour de la Croix ». Trois mois après on apprenait qu'ils avaient été trahis par leur propre escorte. On retrouva plus tard leurs restes calcinés. La Société recevait ce jour-là son baptême de sang. On chanta un *Te Deum* solennel avec un indicible élan d'espérance et de foi.

Devant l'insuccès de cette tentative, le Gouvernement général



UNE PLACE DE OUARGLA

donna l'ordre de rappeler les missionnaires établis dans le Sud-Algérien. Ceux-ci, voulant à tout prix opposer une barrière aux progrès de l'Islam dans le Soudan, allèrent chercher ailleurs une voie de pénétration. Une Station fut fondée à Tripoli, puis une autre à Rhdamès, petite ville turque à la frontière extrême du Sahara. De là, nos confrères s'apprêtaient déjà à tenter un nouvel assaut, lorsque le Cardinal, apprenant le massacre de l'expédition Flatters, leur ordonna de suspendre leurs préparatifs de voyage. Ce ne fut qu'un retard. En 1881, les Pères de Rhdamès obtenaient, sur leurs

instances réitérées, l'autorisation de se rendre à Rhat, moyennant des garanties suffisantes de sécurité.

Ces garanties, ils croyaient les avoir dans la situation exceptionnelle du P. Richard. Devenu Arabe au point de voyager sans laisser soupçonner son origine, cavalier aussi brillant qu'infatigable soit à cheval soit à méhari, les Chambâa disaient de lui : « Celui-là est un des nôtres », et ils le demandaient pour sultan. Confiants dans leur popularité, les trois missionnaires se mirent en route, mais ils avaient compté sans les ennemis de la France. Aux premières dunes ils succombaient, traîtreusement assassinés : les PP. Richard et Morat d'un coup de feu, le P. Pouplard percé d'une lance.

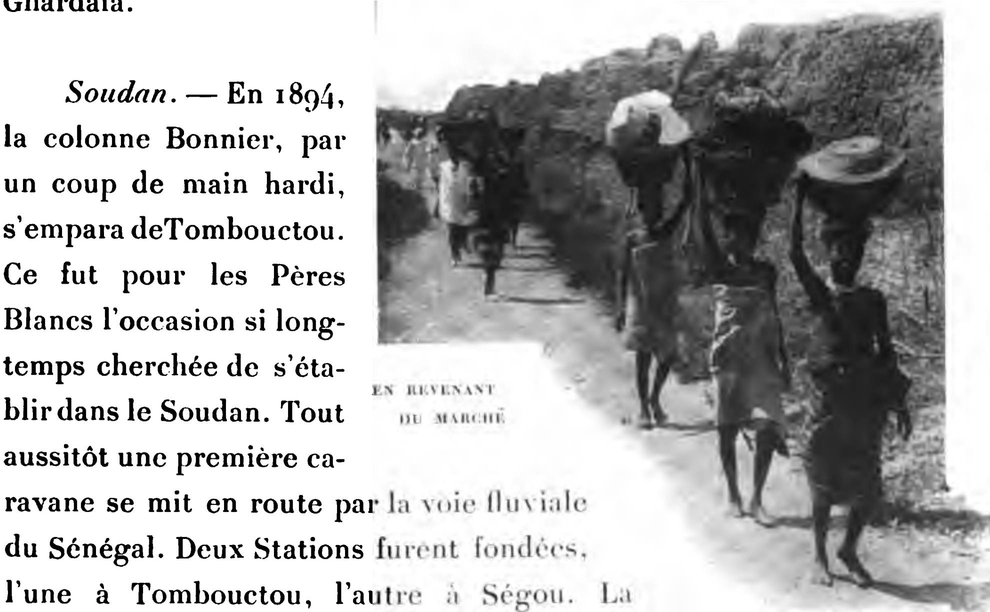
Mgr Lavigerie crut devoir modérer l'élan de ses prêtres : « Voilà déjà dix des vôtres qui, en moins de dix ans, ont versé leur sang dans l'intérieur de notre pauvre Afrique. » Pour empêcher de nouveaux désastres, le consul de Tripoli obligea nos confrères de Rhdamès à se replier sous bonne escorte. Par prudence on se borna dans la suite à occuper les oasis avancées : Ghardaïa dans le Mzab, et, plus au Sud, El-Goléa, Ouargla et El Abiod-Sidi-Cheikh.

Les missionnaires du Sahara occupent depuis trop peu de temps les Stations actuelles pour obtenir des conversions nombreuses, mais c'est un beau résultat déjà que d'avoir triomphé de l'hostilité des indigènes. Ceux-ci, Musulmans peu fervents, n'étaient du reste éloignés de nous que par le ressentiment du vaincu pour le vainqueur. Aujourd'hui ils viennent chez les Pères comme chez des amis toujours prêts à les recevoir et à leur rendre service, à soigner leurs malades ou à servir de médiateurs dans leurs différends. Il n'est pas jusqu'aux Chambâa-Mouadhi, les plus farouches et les plus défiants des nomades du Sud, qui ne se soient laissés gagner par les bienfaits de la charité. Et quand, après trois ou quatre mois d'hivernage passés autour de l'oasis, ils reprennent leur vie errante et aventurière, c'est à la Mission et non plus à la *zaouïa* musulmane qu'ils confient leurs enfants. Les petits pensionnaires eux-mêmes s'en trouvent si bien

qu'ils ne veulent plus quitter l'école où on leur apprend à être honnêtes, en attendant le jour où pourra leur être enseignée une morale plus élevée. Or, dans ce pays de castes, c'est un gros succès que d'élever des jeunes gens qui seront tous, dans quelques années, ou revêtus d'autorité ou du moins des notables de leur tribu.

Les Sœurs Blanches desservent au Sahara les deux hôpitaux d'El Abiod et de Ghardaïa. Le premier, destiné à gagner la confiance des Oulad Sidi-Cheikh, longtemps rebelles à la France, en est encore à ses pénibles débuts. Le second a pris, l'année dernière, un très grand développement, soit par l'affluence plus considérable des indigènes, soit par l'adjonction d'une salle réservée aux soldats en expédition dans le Sud. Pères et Sœurs ont eu ainsi la consolation de procurer les secours de la charité et de la religion aux colonnes expéditionnaires qui ont fait la conquête du Tidikelt et du Touât.

Tout récemment, la Congrégation de la Propagande vient de détacher du Vicariat apostolique du Sahara et du Soudan toute la partie qui est au nord du vingtième degré de latitude, pour l'ériger en Préfecture apostolique de Ghardaïa.


EN REVENANT DU MARCHÉ

Soudan. — En 1894, la colonne Bonnier, par un coup de main hardi, s'empara de Tombouctou. Ce fut pour les Pères Blancs l'occasion si longtemps cherchée de s'établir dans le Soudan. Tout aussitôt une première caravane se mit en route par la voie fluviale du Sénégal. Deux Stations furent fondées, l'une à Tombouctou, l'autre à Ségou. La

première fut particulièrement difficile. La ville comptait alors 10 000 habitants, dont la moitié seulement de population fixe, le reste étant représenté par des esclaves ou par des marchands venus de toutes les contrées de l'Afrique du Nord. Presque tout ce monde, de races et de conditions si diverses, était musulman, et les prétendus lettrés, qui y sont fort nombreux, formaient, malgré leur obséquiosité, un élément à jamais hostile à la France et à la religion. Cette aristocratie pharisaïque, infatuée de la connaissance de quelques versets du Coran, offre encore le plus grand obstacle à la conquête morale et à l'évangélisation du pays. A leur arrivée, nos confrères ne trouvèrent pour construire, ni bois — l'oasis se composait de huit palmiers bien comptés — ni pierres — il fallut acheter à grand prix la terre glaise dont sont faites les habitations. Aussi la chapelle de la Mission représente-t-elle bien humblement la France en face de l'orgueilleuse mosquée dont la tour domine la ville.

A Ségou, on fut plus heureux. Dès les premiers jours, le gouverneur ayant arrêté un convoi d'une cinquantaine d'esclaves, les confia aux Pères pour la fondation d'un village de Liberté. Les missionnaires les initièrent aussitôt aux travaux des champs et aux vérités de l'Évangile, et la plupart sont aujourd'hui Chrétiens.

Chaque année vit une nouvelle caravane et de nouvelles fondations. En 1897, les Sœurs Blanches allaient à leur tour prendre leur part de l'apostolat soudanais. Elles dirigent actuellement un hôpital pour nos soldats, des orphelinats pour les esclaves libérés et des écoles d'enfants.

En moins de six ans, huit Stations furent fondées au Soudan par son intrépide Vicaire apostolique, Mgr Hacquard. Le jeune évêque est bien connu du public français par la part qu'il a prise à la mission d'Attanoux au pays des Touareg, et plus récemment à la mission Hourst, qui redescendit le Niger de son point terminus navigable jusqu'à la mer. « Pour la réussite de l'œuvre, écrivait le vaillant

capitaine, le concours de Mgr Hacquard était capital. Si la mission du Niger a passé sans un coup de fusil au milieu de tant de populations diverses parfois mal disposées, c'est en grande partie à lui qu'en revient l'honneur. » Sa mort prématurée a été pour la colonie aussi bien que pour l'Église une grande perte, et les marques de sympathie qui nous sont venues de toutes parts à cette occasion sont un hommage éloquent des services rendus à la patrie par les missionnaires.



UNE BÉNÉDICTION A EL GOLEA

Quel est l'avenir du Christianisme au Soudan? Jusqu'à présent la conquête française, loin d'arrêter les progrès de l'Islam, lui a donné, sans qu'on le veuille, un nouvel essor. « Elle provoqua, écrit un de nos meilleurs officiers, une recrudescence de fanatisme qui aboutit, avec Samory, à la prépondérance momentanée de la foi musulmane, soit par la destruction en masse des populations fétichistes, soit par la libre extension des anciennes colonies kadryennes. » Aujourd'hui le Soudan se divise en deux zones, l'une musulmane, l'autre fétichiste. La première englobe le Haut-Sénégal, le Haut-Niger, une bonne partie du Sahel, la boucle du fleuve de Nyanima jusqu'à Say, et la région du Tchad. La seconde, beaucoup plus petite, comprend toute la partie centrale occupée par le Mossi et le Gourounsi.

Sans doute, la plupart des Noirs qui embrassent l'Islamisme le font par fanfaronnade et n'en adoptent guère que quelques pratiques extérieures, comme de porter le *kourous* ou chapelet de quelque confrérie dont ils ignorent même le nom. Mais dès qu'il s'est

affilié à une société religieuse, le Noir singe son maître jusqu'au fanatisme inclusivement; il obéit aveuglément au mot d'ordre reçu. Et comme les Arabes ne nous pardonnent pas de les avoir dépouillés de leur prépondérance au Soudan, c'est la haine du Français qu'ils colportent partout sous couleur de religion. C'est là non seulement un très grand obstacle à la conversion des Noirs, mais un danger continuel pour notre colonie. Il serait illusoire de nier le péril sous prétexte que les puissantes confréries musulmanes manquent actuellement de cohésion entre elles. On a vu, et l'on verra encore, que la haine du Chrétien est suffisante pour former subitement le lien d'une cause commune. Or, depuis l'occupation française des raisons commerciales viennent donner à l'Islam un prestige nouveau. Possédant à la fois toutes les grandes artères qui servent au transport des produits locaux, tous les grands marchés et toutes les routes, ayant sur le Noir l'avantage d'une langue écrite et d'une civilisation supérieure, les Musulmans — Arabes ou Foulbés — ont su se rendre indispensables. C'est à eux que notre Administration a dû recourir pour trouver des interprètes et des auxiliaires, ce qui leur a donné aux yeux des fétichistes illettrés un prestige dont le Coran est le premier à bénéficier. Mais que le français soit exigé — et il n'y a aucune raison pour qu'il ne le soit pas — comme langue officielle et commerciale, et tout ce mouvement sera enrayé. Le Croissant perdra rapidement une bonne partie du terrain gagné, et la Croix achèvera la conquête d'un peuple qui n'est soumis encore que par le glaive.

C'est pour permettre aux Noirs de se passer des marabouts musulmans que nos missionnaires ont ouvert partout des écoles. Dans les milieux fétichistes, les enfants y accourent en nombre. Celle de Bouyé, dans le Kissi, compte 40 élèves, pour la plupart fils de chefs; celle de Koupéla, dans le Mossi, plus de 120, tous choisis dans les meilleures familles du pays. L'élan est donné et tout fait prévoir de beaux triomphes pour l'Église et la France.

Au contraire, parmi les populations musulmanes, nos écoles, malgré la supériorité de l'enseignement sur celles des Arabes, sont presque désertes. A Tombouctou, bien que le commandant militaire ait exempté des impôts les parents qui nous enverraient leurs enfants, le nombre des élèves n'a jamais dépassé 12 et longtemps n'a été que de 4. C'est un mot d'ordre donné par les marabouts en haine du Chrétien, mais déjà les Noirs commencent à s'apercevoir de la supériorité des Français sur les Arabes et du Christianisme sur



STATION DES MISSIONNAIRES A SEGOU

l'Islam. Puissent le Gouvernement et la charité catholique favoriser ce mouvement, car c'est par une ignorance complète du Mahométisme qu'on a voulu y voir « une transition pour arriver au Christianisme ». Au contraire, les Protestants eux-mêmes reconnaissent « que si l'Islam est susceptible d'amener des sauvages à une civilisation plus élevée que ne le ferait leur propre fétichisme, il leur fait payer ce service horriblement cher; en effet, il les pétrifie pour jamais, à ce même niveau, dans une immobilité intellectuelle absolue ». « Chaque Noir islamisé, a très bien dit M. René Basset, est un auxiliaire enlevé pour longtemps à la civilisation européenne. »

Le Vicariat apostolique du Sahara et du Soudan comptait en 1900 une centaine de néophytes et environ 600 catéchumènes.

Ouvrages à consulter. — Paul Gaffarel, *L'Algérie, histoire, conquête et civilisation*, in-folio, Paris, 1883. — Mgr Grussenmeyer, *Vingt-cinq Années d'épiscopat*, documents bibliographiques sur le cardinal Lavigerie, 2 vol. grand in-8, Alger, 1888. — A. le Chatelier, *L'Islam au* XIX[e] *siècle*, in-18, Paris, 1888; — *L'Islam dans l'Afrique occidentale (Soudan)*, grand in-8, Paris. — Gabriel Charmes, *L'Avenir de la Turquie, le Panislamisme*, in-18, Paris, 1892. — Mgr Toulotte, des Pères Blancs, *Géographie de l'Afrique chrétienne* : Proconsulaire, Paris, 1892; Numidie, Paris, 1894; Mauritanie, Bizacène et Tripolitaine, Montreuil-sur-Mer, 1894. — Henri Schirmer, *Le Sahara*, grand in-8, 1893. — Mgr Baunard, *Le Cardinal Lavigerie*, 2 vol. in-8, Paris, 1896. — L'abbé Klein, *Le Cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique*, grand in-8, Tours, 1897. — *Œuvres choisies de Son Éminence le cardinal Lavigerie*, œuvres concernant les Missions, 2 vol. in-8, Paris. — *Le Triomphe de la charité en Algérie*, sous NN. SS. Dupuch, Pavy et Lavigerie, grand in-8, Lille. — P. Vellard, des Pères Blancs, *Carthage autrefois et Carthage aujourd'hui*, Lille, 1896. — Les publications du P. Delattre ; *Carthage*. — Depont et Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*, in-folio, Alger, 1897. — Mgr Hacquard, des Pères Blancs, *Monographie de Tombouctou*, Paris, 1900. — *Le Bulletin des Missions d'Afrique* des Pères Blancs, etc., etc.

CHAPITRE IV

LE SÉNÉGAL ET LA SÉNÉGAMBIE

ANCIENNES TENTATIVES



UN MAITRE MAÇON

Il est probable que l'influence chrétienne de la Maurétanie Tingitane au IVe siècle ne s'étendit pas au delà du Cap Blanc. Plus tard, le premier établissement avec chapelle que nous rencontrons sur ces côtes est celui de Jehan Prunaut et de ses Normands, au XIVe siècle, lesquels, dit une vieille chronique, « avec lor naus la *Nostre-Dame de Boun Voïage*, le *Saint-Nicholas* et l'*Espérance*, ancrèrent as lieu qu'ils apelièrent La Mine, par la grande plante d'or qui s'aporta par entor. Illœuc est icèle capièle de la Benoiste Mère Dieix.... » Les malheurs de la guerre de Cent ans ruinèrent ces premiers comptoirs français vers 1410. En 1432, avec Cabral, Gonzalez, Nuno Tristão, les caravelles portugaises font leur apparition du Cap Vert à la Gambie et à Sierra Leone; et la sombre date du 4 août 1446 voit la première vente d'esclaves sur le marché public de Lagos, en Portugal. Bientôt, les Anglais ont compris qu'il y a là de grands profits à réaliser; en 1558, on voit paraître une *Royal Chartered Company* où la

Reine Élisabeth s'est réservé la part du lion. Après eux, apparaissent les Hollandais à Arguin, sous le Cap Blanc, puis à Gorée (1617).

Cependant les Français, avec le célèbre capitaine Cousin, de Dieppe, avaient renoué leurs relations avec l'Afrique. Or, quand nos ancêtres s'établissaient sur quelque territoire, ils en prenaient possession « au nom de Jésus-Christ, Roy du Ciel et de la Terre, puis au nom du Roy de France ». Ils plantaient une croix décorée aux armes



PLAGE DE GUET-NDAR (SAINT-LOUIS)

royales, bâtissaient une chapelle, et la vie chrétienne commençait.

La Sacrée Congrégation de la Propagande, fondée en 1622 par Grégoire XV pour organiser et diriger les Missions catholiques, envoie en 1634 un premier groupe de Capucins, de la Province de Normandie, à la « Vieille Guinée ». D'autres les suivent de près. Mais les Hollandais, devenus maîtres du pays, empoisonnent l'un des Religieux et expulsent les autres. En 1672, la guerre éclate entre la France et la Hollande, et l'amiral d'Estrées reprend tous les comptoirs du Sénégal. Sous le drapeau de la France renaît la vie catholique avec les Dominicains, et plus tard, en 1686, avec les Franciscains de l'Observance.

L'année 1697 vit nommer comme quatrième directeur de la

Compagnie du Sénégal, l'homme le plus remarquable que la France eût encore envoyé dans ces contrées, André Brüe. Persuadé que les affaires temporelles n'ont rien à perdre à la moralité de ceux qui les gèrent, il oblige tous ses agents à réintégrer le fort, d'où les femmes sont bannies, et donne lui-même à tous l'exemple de la dignité de la vie comme de l'assiduité aux offices. Pendant toute la traite, Brüe ayant observé tous les jours de fête et les jeûnes de l'Église et n'ayant pas manqué de faire réciter les prières à bord, soir et matin, les Maures édifiés le prirent pour un grand marabout, et ne mirent plus de bornes à leur confiance en lui.



OUOLOFS MUSULMANS DE SAINT-LOUIS

On sait du reste que Brüe fit merveilleusement prospérer les affaires de la colonie, et sur le fleuve jusqu'au Bambouk, pays de l'or, et sur tout le littoral, depuis Arguin jusqu'à la Gambie, Bissão et Sierra Leone. Mais, obéissant en cela à l'esprit de sa Compagnie, il oublia l'apostolat auprès des indigènes : « Le souci religieux a été tellement négligé, écrit à ce propos le P. Labat, qu'il ne faut pas s'étonner que Dieu n'ait pas versé ses bénédictions sur des gens qui avaient si peu d'attention pour son culte. »

Le P. Labat, en écrivant ces lignes à Paris, en 1728, voyait déjà la colonie se précipiter vers sa perte. En 1758, Saint-Louis et Gorée tombent aux mains des Anglais, et le traité de Paris (1763) ne nous



GORÉE

rend que Gorée. D'après un recensement de 1775, cet îlot possédait alors une population de 139 Européens, 120 mulâtres, 110 noirs libres et 1200 esclaves, au total 1569 habitants.

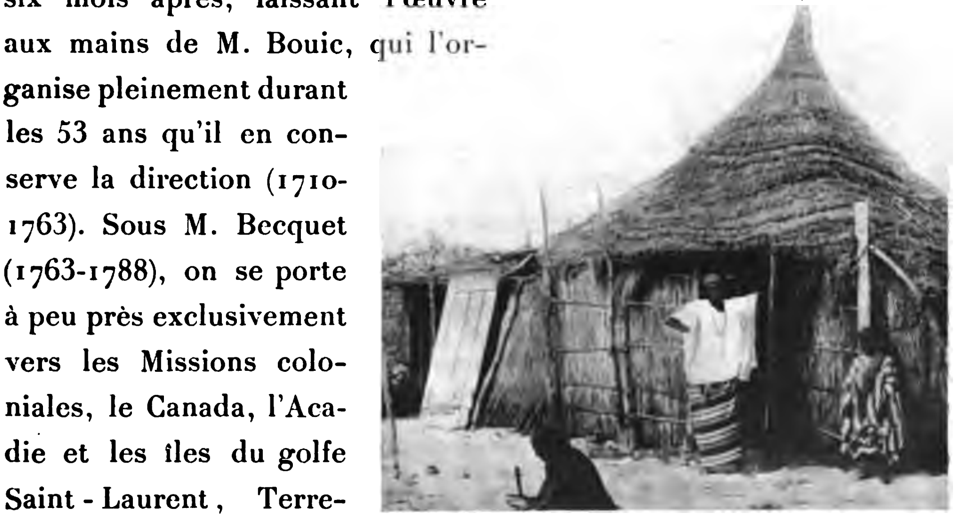
Saint-Louis restait donc sous le joug étranger. Comme condition première de la capitulation, il avait été stipulé que les colons français conserveraient la libre pratique de la religion catholique. Les Anglais l'avaient promis et juré. Voici comment ils tinrent leur parole : « Rassemblez-vous, si vous le voulez, leur disait le Gouverneur, mais vous n'aurez pas votre église. Encore moins pourrez-vous compter sur un prêtre. » M. Thévenot, l'ancien maire de Saint-Louis, fit parvenir, au nom de la Communauté catholique, ses doléances au gouverneur français de Gorée, qui les transmit à Paris. C'est la Providence qui devait répondre à cet appel par les Prêtres du Saint-Esprit.

En 1703, un gentilhomme breton de Rennes, Claude Poulard des Places, diacre et étudiant au Collège de Clermont, à Paris, établit ce qu'il appelle « l'Œuvre des Pauvres Écoliers ». Il groupe d'abord 4, puis 12, puis jusqu'à 80 étudiants sans fortune, mais intelligents et vertueux, et prend à sa charge les frais de leur éducation jusqu'à la prêtrise. Alors, chacun, suivant son attrait,

« se consacrera aux œuvres pauvres de Paris ou des diocèses de France, ou se dévouera aux Missions à l'intérieur du Royaume, ou *aux Missions étrangères* ». Ce fut, à proprement parler, la première de nos « Écoles apostoliques » actuelles.

De ces prêtres, les uns comme MM. Caris, Garnier, Thomas, Bouic, etc., s'attachent au fondateur pour former la Congrégation du Saint-Esprit elle-même; les autres, à la suite du P. Vatel, se joignent au Bienheureux Grignon de Montfort et donnent naissance, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, aux Missionnaires de la Compagnie de Marie et aux Frères du Saint-Esprit, aujourd'hui de Saint-Gabriel, en même temps que le Bienheureux lui-même établissait les Filles de la Sagesse, et que M. Lenduger fondait à Saint-Brieuc la Congrégation des Filles du Saint-Esprit; plusieurs entrent au Séminaire des Missions Étrangères, comme les PP. Kérivoal, qui partit pour la Cochinchine, Kerhervé qui devint Supérieur du Grand Séminaire de Siam, Mgr Pottier qui fut le premier Vicaire apostolique du Su-Tchuen, etc.

Le P. des Places meurt à 30 ans, le 2 octobre 1709, et M. Garnier, qui lui succède, disparaît à son tour six mois après, laissant l'œuvre aux mains de M. Bouic, qui l'organise pleinement durant les 53 ans qu'il en conserve la direction (1710-1763). Sous M. Becquet (1763-1788), on se porte à peu près exclusivement vers les Missions coloniales, le Canada, l'Acadie et les îles du golfe Saint-Laurent, Terre-Neuve, Saint-Pierre et



UNE CASE DE PÊCHEURS A SAINT-LOUIS

Miquelon, la Guyane et le Sénégal. La période révolutionnaire passée, la Congrégation et le Séminaire du Saint-Esprit renaissent sous la puissante initiative du P. Bertout, chargé par la Propagande et le Gouvernement français de pourvoir à tous les intérêts de la religion dans les colonies des Antilles, du Sénégal, de Bourbon et des Indes françaises. Or, ce fut précisément ce P. Bertout que la Providence envoya au secours des Catholiques de Saint-Louis, tyrannisés par la domination anglaise et protestante.

Embarqué avec le P. de Glicourt, son confrère, le 24 avril 1778, à bord de la *Mère de Famille*, ils font naufrage sur ce même banc d'Arguin où périra 30 ans plus tard la *Méduse*. Équipage et passagers, 29 personnes en tout, connurent les mêmes tortures, la perte des chaloupes, l'abandon de dix des leurs sur l'épave, les horreurs de la faim et de la soif, et s'ils n'en vinrent pas à s'entre-tuer comme sur le radeau sanglant, ils ne le durent qu'à la présence des missionnaires qui firent toujours prévaloir les conseils de la foi et de l'humanité.

Jetés sur la côte du Sahara, et tombés au pouvoir des Maures qui les dépouillent de tout et les réduisent en esclavage, ils sont conduits, après un voyage de 55 jours à travers le désert, à la colonie de Saint-Louis pour y être vendus. Le Gouverneur anglais refuse de payer leur rançon, et les Maures s'apprêtent à les ramener au désert, lorsque la population apprend qu'il y a, parmi ces malheureux, deux prêtres catholiques. Alors éclate une telle explosion de sympathies que force est au Gouverneur de traiter du rachat de tous. Ils sont 19 : ils sont payés deux guinées par tête et logés chez M. Thévenot, où chaque dimanche les fidèles se réunissaient pour assister à « une messe sèche » le matin, aux vêpres, le soir. Les Pères baptisèrent 200 enfants et adultes, entendirent les confessions, légitimèrent les mariages; mais quand vint le dimanche, le Gouverneur leur interdit de célébrer la messe. Du reste ils furent bientôt expédiés à Gorée.

Rentrés à Paris, ils sollicitent immédiatement une audience du ministre de la Marine, à qui ils font connaître les griefs des habitants et le mauvais état du fort. Le comte de Sartine les écoute et sur-le-champ envoie le P. de Glicourt avec le P. Séveno — M. Bertout était trop malade — à Lorient, où une escadre de 16 voiles est vite équipée sous les ordres du comte de Vaudreuil. Quelques semaines plus tard, on tombe sur les Anglais qui capitulent le 28 janvier 1779. Se figure-t-on l'allégresse des colons



PONT DE BATEAUX ENTRE SAINT-LOUIS ET GORÉE (REMPLACÉ PAR UN PONT MÉTALLIQUE)

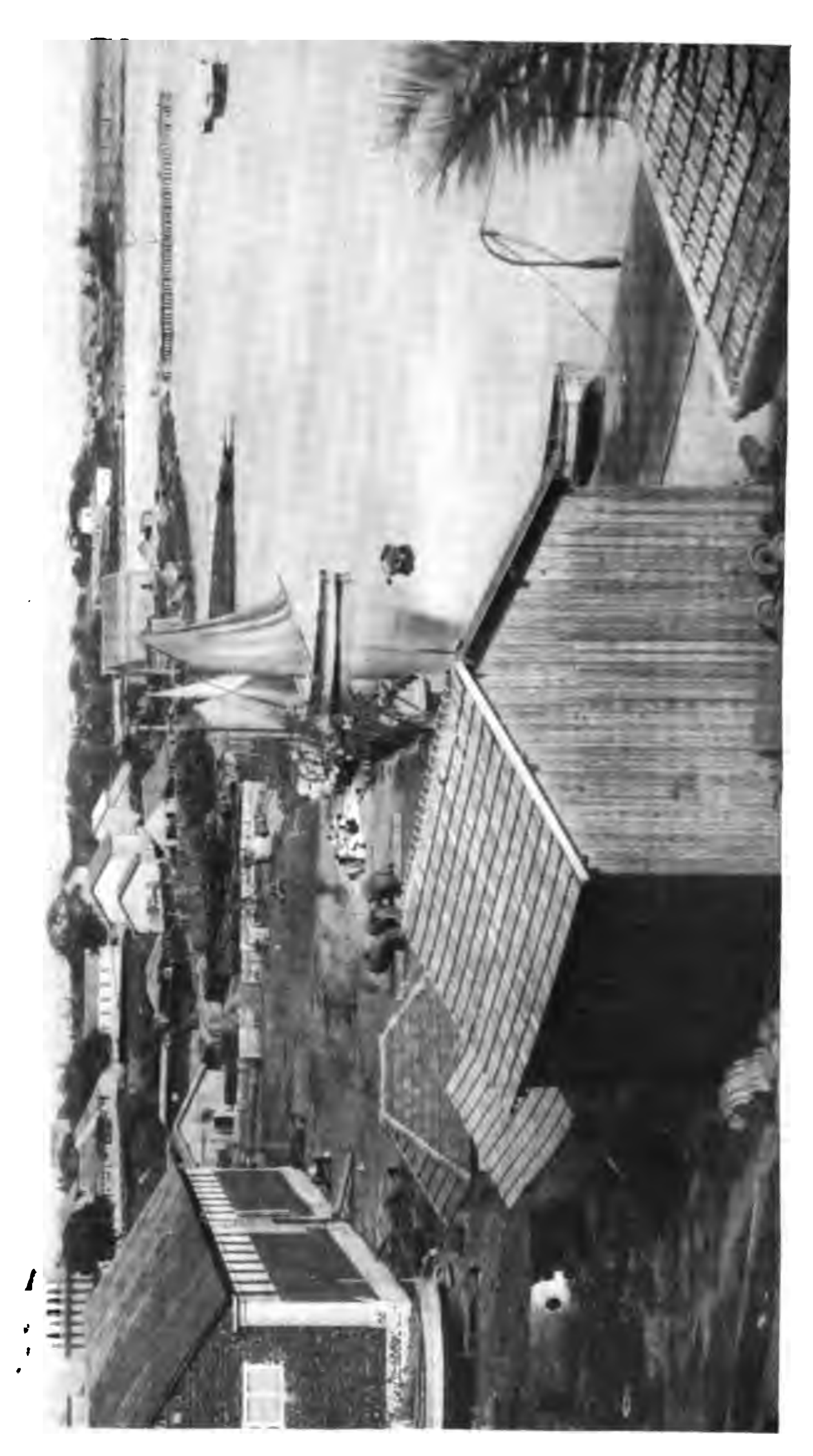
à la réapparition du drapeau français? Le duc de Lauzun est nommé Gouverneur, et le P. de Glicourt, Préfet apostolique du Sénégal. Il resta à Saint-Louis, pendant que le P. Séveno se rendait à Gorée.

Nulle de nos Missions, peut-être, n'eut à souffrir autant de la crise révolutionnaire que celle du Sénégal, et nulle n'éprouva plus de peine à sortir de son état de désolation. En tête de ces obstacles, il faut placer l'incurie religieuse et les incroyables prétentions de certains gouverneurs, parfois aussi la négligence de l'administration ecclésiastique. La Congrégation du Saint-Esprit, en effet, ne pouvant toujours envoyer ses propres membres, qui étaient peu nombreux, confiait les fonctions de Préfet apostolique à des prêtres qui lui étaient étrangers et qui trompaient trop souvent ses espérances, surtout en présence des difficultés qu'ils rencon-

traient. « ....Vous le savez, Monsieur, écrivait en 1817 l'abbé Giudicelli, Préfet apostolique, au commandant Schmaltz, une chambre qui sert d'entrée à celle où je dis la messe, et où je ne suis pas libre les trois quarts du temps, un matelas et une couverture de l'hôpital, avec ma malle pour tout siège, voilà ma maison; et depuis 8 mois, j'ignore si quelqu'un au Sénégal est chargé de payer mes honoraires.... Une chambre très malpropre et absolument indécente me sert d'église; une méchante table de cabaret, que le dernier ouvrier ne voudrait pas souffrir dans sa cuisine, me sert d'autel; un manche à balai sert de pied à ma croix curiale. N'est-ce pas outrageant pour la magnificence du Roy et pour la dignité du peuple français? » Le Commandant le menaça de le jeter en prison. M. Giudicelli partit pour la France, se plaignit au ministre, mais ne voulut pas retourner au Sénégal.

A sa place, le P. Bertout envoya MM. Teyrasse et Tabaudo, qui s'embarquèrent à Rochefort, le 2 février 1819, sur le *Tarn* où avaient également pris passage M. Schmaltz et sept Sœurs de Saint-Joseph de Cluny se rendant à Saint-Louis. Mais ils n'y étaient pas depuis un mois que le commandant les rembarquait d'office. Le Préfet répondit en lançant l'interdit sur la ville et défendant expressément à M. Tabaudo d'y aller de Gorée exercer aucun ministère. Cette situation se prolongea de mai 1819 à août 1820 en dépit des lamentations des Sœurs et des cris de la population.

M. Schmaltz fut enfin rappelé lorsque le P. Bertout, qui avait à se plaindre d'empiètements analogues de divers Gouverneurs, eut fait connaître cette situation au ministre de la Marine, le comte Molé, et l'abbé Baradère fut envoyé au Sénégal, comme Préfet apostolique. Soutenu cette fois par M. Lecoupé, commandant, puis par le baron Roger, nommé Gouverneur du Sénégal et dépendances en 1821, le nouveau Préfet se préoccupa avant tout de construire les églises de Saint-Louis et de Gorée. Les habitants



PORT DE DAKAR

l'aidèrent et de leur argent et de leur travail. Le Gouvernement lui donna 30000 francs pour Saint-Louis et 20000 pour Gorée, et il put faire la dédicace de ces deux églises en 1828.

Il songeait aussi à porter la foi chez les indigènes, « qui, disait-il, ont autant de droit au royaume de Dieu que les habitants de Brest ». Pour y réussir, il reprenait les plans élaborés au siècle précédent par l'abbé Demanet (1774) : un évêque à Saint-Louis, un séminaire, des prêtres indigènes :



FEMMES DE GORÉE ALLANT AU MARCHÉ

« Faut-il envoyer des missionnaires? écrivait-il. Oui, sans doute. Mais ces missionnaires doivent-ils venir d'Europe, ou faut-il les trouver en Afrique? Hélas! pas de succès pour les Européens. D'abord, ils doivent, pour ainsi dire, renaître, en posant le pied en Afrique. Il faut qu'ils laissent sur le rivage, leurs habits, leurs souliers, qu'ils endossent les pagnes, qu'ils mangent le mil et le poisson sec; qu'ils courent pieds nus sur le sable brûlant; qu'ils couchent sur des nattes ou des roseaux; qu'ils parlent une langue qu'ils n'ont jamais entendue, et qui change selon les peuplades, parfois même selon les caravanes; enfin qu'ils se portent bien là où les blancs meurent.... »

Hélas! cette belle énergie ne se maintint pas. Cédant au découragement plutôt qu'à la maladie, M. Baradère quittait le Sénégal en 1822, pendant que M. Tabaudo, atteint de dysenterie, partait également : le Sénégal restait de nouveau sans prêtre!

Heureusement, voici pour aider et parfois suppléer les prêtres toujours trop peu nombreux, deux auxiliaires, l'honneur de notre siècle, la Sœur et le Frère missionnaires.

Fondées en 1807, à Chalon-sur-Saône, par la mère Anne-Marie Javouhey, qu'aidèrent dans son œuvre son père, son frère et ses trois sœurs, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny s'établissaient en Afrique dès 1819. Huit d'entre elles, sous la conduite de Mère Rosalie, une des sœurs de la fondatrice, passaient bientôt à Saint-Louis où elles prenaient en main la direction de l'hôpital, ouvraient des écoles, puis plus tard organisaient un ouvroir, une crèche, d'autres œuvres encore. En 1822, la Mère Javouhey vient elle-même et établit ses Filles à Gorée.

A leur tour, en 1841, arrivèrent les Frères de Ploërmel, sur l'instante demande du gouvernement de Louis-Philippe. En 1842, un an après leur arrivée, M. Maynard, Préfet apostolique, écrit au P. Fourdinier, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit : « Leur zèle et leur dévouement portent déjà des fruits. Les habitants, qui reconnaissent à peine leurs enfants, sont remplis de vénération et de reconnaissance pour les pieux instituteurs. Le bien qu'ils ont fait est très sensible et en prépare un plus grand.... » Et de fait, leurs écoles prospérèrent merveilleusement. Ils dirigent aujourd'hui, dans la Préfecture du Sénégal, quatre établissements florissants, à Saint-Louis, à Gorée, à Dakar, et à Rufisque, comprenant un personnel de 35 Frères. Ils ont fait mieux qu'enseigner : aux jours des suprêmes sacrifices — et ces jours sont, hélas! fréquents au Sénégal — on les a vus, aussi bien que les Sœurs, payer noblement de leurs personnes; et nombreux parmi eux sont les héros modestes qui ont succombé sous les coups de la terrible fièvre jaune, frappés à leur poste ou au chevet de leurs compatriotes.

La Mission cependant se débattait toujours dans les mêmes difficultés, la même pénurie, les mêmes successions rapides de missionnaires, dans les mêmes conflits avec l'autorité civile. Les



MARCHÉ A SAINT-LOUIS

Gouverneurs, qui n'étaient pas tous hostiles, qui, parfois, étaient bienveillants, voulaient tout régler, même les offices, plaçaient et déplaçaient les prêtres, nommant l'un curé, l'autre vicaire, sans et contre l'assentiment du Préfet, prescrivant à celui-ci d'entendre les confessions et à celui-là de donner l'absolution! Un Préfet résistait-il? On l'embarquait, quitte à lui à se défendre devant le ministre.

En somme, depuis cinq siècles à peu près que ces parages sont fréquentés par des peuples chrétiens, que voyons-nous? A peine deux prêtres, l'un à Saint-Louis, l'autre à Gorée, quelques centaines de Chrétiens dans les comptoirs, et l'immense continent toujours inconnu!

Cet abandon lamentable déchirait l'âme apostolique de la Mère Javouhey. De tout son cœur elle appelait des prêtres. « Aujourd'hui que je suis revenue de toutes mes surprises, et que je vois les choses de plus près, — écrivait-elle, par exemple, à un de ceux qu'elle avait connus en France, — j'ai acquis la conviction qu'on peut

faire un grand bien en Afrique. Mais les difficultés sont incalculables..., je crois qu'une société de vrais missionnaires est seule capable d'une telle entreprise. »

Or, à cette époque précise, Jacob Libermann abandonnait définitivement le judaïsme et devenait chrétien, Jacob Libermann qui pourra écrire plus tard, en toute vérité, à une tribu de la Guinée : « Mon cœur est aux Africains! » Et il fondait, en 1842, sa Société du Saint-Cœur de Marie, qui, le 24 août 1848, fusionnait avec la Congrégation du Saint-Esprit, déjà approuvée du Saint-Siège et reconnue par le gouvernement français. Presque tous ses membres entrèrent dans cette Société, et, en augmentant ainsi ses forces, lui apportèrent un élément de jeunesse, d'ardeur apostolique et de régularité religieuse qui la renouvela. Enfin, comme pour sceller l'union, le P. Monet, le Supérieur du Saint-Esprit, ayant été nommé Vicaire apostolique de Madagascar, à l'unanimité le P. Libermann fut choisi pour le remplacer.



UNE CONTROVERSE

Trois questions se posaient alors, par rapport à nos Colonies, au gouvernement français : la réorganisation du clergé colonial; l'harmonie à établir entre les pouvoirs civil et ecclésiastique; la libération et la moralisation des esclaves. Avec des hommes de la valeur de MM. de Falloux, de Parieu, de Tracy, une solution heureuse ne pouvait manquer d'intervenir. Des négociations s'ouvrirent entre Rome et Paris pour la question du clergé colonial, et c'est le P. Libermann qui fut chargé du rapport, base de l'arrangement qui se préparait. C'est lui également qui exerça une action prépondérante dans la

Commission officielle qui se réunissait au ministère de la Marine sous la présidence de Mgr Parisis.

La conclusion fut la création d'évêchés canoniquement érigés à la Martinique, à la Guadeloupe et à la Réunion, et celles de Préfectures apostoliques à la Guyane, à Saint-Pierre et Miquelon, aux îles Nossy-Bé, Mayotte et Comores, et au Sénégal. Quant aux côtes occidentales d'Afrique, elles seront partagées en Vicariats apostoliques, suivant un plan déjà soumis en 1846, par le P. Libermann, à la Propagande. Les cadres du clergé colonial devaient être augmentés, ainsi que le nombre des églises et des paroisses.



LA T. R. MÈRE ANNE-MARIE JAVOUHEY

Des règlements judicieux, concertés entre les deux pouvoirs, fixèrent les rapports entre les autorités civiles et ecclésiastiques de façon à prévenir les conflits, ou à leur assurer des solutions pacifiques. Enfin, le clergé séculier des diocèses coloniaux devait être formé au Séminaire du Saint-Esprit pour être mis ensuite à la disposition des évêques ; les missionnaires, destinés à l'évangélisation des pays infidèles, feraient partie de la congrégation restaurée.

Le service religieux du Sénégal fut désormais confié aux missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit, et l'on vit disparaître les conflits qui avaient existé jusqu'alors entre les deux pouvoirs.

En même temps, l'émancipation des esclaves, décrétée le 27 avril 1848 par le Gouvernement provisoire, se faisait sans incidents regrettables : 9800 esclaves et 550 « engagés » trouvèrent la liberté dans les seules villes de Saint-Louis et de Gorée, et le Vice-Préfet apostolique Arlabosse les réunit tous pour un solennel *Te Deum* d'actions de grâces, auquel assistèrent les autorités civiles et militaires. Une ère nouvelle allait commencer pour la terre d'Afrique !

LA SÉNÉGAMBIE

Le pays. — Le nom de Sénégambie, pays d'entre Sénégal et Gambie, a été conservé par la Propagande pour désigner le Vicariat apostolique créé en 1846, et qui comprend les vallées du Sénégal, du Saloum, de la Gambie et de la Casamance.

Les deux saisons y sont bien tranchées : la première, de décembre à fin mai, y est sèche, fraiche, saine et relativement agréable; c'est à peine si, alors, il tombe quelques gouttes d'eau. Aussi le pays prend-il un aspect aride et désolé qui rappelle le désert. Au-dessus des grandes herbes desséchées et de la brousse épineuse, impénétrable et grise, s'élèvent les baobabs dépouillés de leurs feuilles, les fromagers immenses. Çà et là quelques palmiers. Mais le mois de juin ramène les tornades, les pluies tombent à torrents, et subitement tout reverdit. La chaleur se maintient entre 27, 30 et 40 degrés, les fièvres se répandent, l'Européen souffre : c'est « l'hivernage ».



ARACHIDES

Les principales productions sont l'arachide, dont il se fait un grand commerce; la gomme, qui est fournie par plusieurs espèces d'acacias; le mil, dont les indigènes font la base de leur nourriture. Le riz est cultivé près des rivières, et le caoutchouc est abondant en Casamance.

Les pâturages et les forêts sont parcourus par des animaux de toutes sortes, — sauvages et domestiques, — et peu de

pays sont plus intéressants par le nombre et la variété des oiseaux.

La population se divise en plusieurs groupes.

Les Européens et descendants d'Européens ne se rencontrent guère en nombre que dans les centres administratifs et commerciaux de la côte, Saint-Louis, Dakar, Gorée, Rufisque, Bathurst, etc.; tous à peu près, sauf dans la Gambie, qui est colonie anglaise, sont Catholiques.



CHASSEURS MAURES

Les Maures et les Marocains, cantonnés sur la rive droite du Sénégal, mènent dans le désert une vie plus ou moins nomade. S'ils passent le fleuve, c'est pour piller les tribus de la rive gauche. Cependant, à la saison sèche, on en voit un certain nombre parcourir la Sénégambie, apportant sur leurs chameaux la gomme, les arachides et autres denrées jusqu'aux comptoirs de la voie ferrée et aux ports d'embarquement. Tous sont Musulmans irréductibles et propagateurs de l'Islam.

Les Peuls, Foûls, Foûla ou Foulbé sont fractionnés en groupes distincts, mais formant une seule et immense nation par la communauté du type, du nom et de la langue. C'est évidemment une race supérieure, à la physionomie presque européenne, très fine, très digne, au teint plus ou moins légèrement cuivré, à l'intelligence remarquable. Ils sont en général pasteurs et nomades, et on les trouve répandus depuis l'Atlantique jusque sur les bords du Chari, jusque dans le Kordofan. Ils sont Musulmans depuis plusieurs siècles; cependant, on en trouve un certain nombre, au fond de la Casamance, qui sont restés païens et ont fait dernièrement le meilleur accueil aux missionnaires.

Sous le nom de Toucouleurs (corruption du mot *Takrour* ou *Toukoular*, nom de l'ancien Fouta sénégalais), les Européens désignent les métis des Peuls et des Noirs aborigènes. Ils sont essentiellement agriculteurs et forment une confédération de villages sous l'autorité d'un *almamy* (de l'arabe *Émir-el-Moumenyn*, commandeur des croyants), élu par de grands électeurs. Eux aussi sont Musulmans, les plus fanatiques, les plus arrogants et les plus perfides de tous. C'est de cette race que sont sortis la plupart des agitateurs contre lesquels il a fallu organiser de véritables et dures campagnes : les El-Hadj-Omar, les Amahdou, les Samory, etc.



ESCLAVE MAURE

Viennent enfin les Noirs proprement dits, qui appartiennent eux-mêmes à des éléments ethniques très divers, tels que les Socés ou Mandingues (Manding-Ké, gens de Manding), les Bambaras (Banmana, dans leur langue), les Sonin-Ké ou Sarakoullé qui habitent le Haut-Sénégal, le nord de la Casamance et les deux rives de la Gambie; les Ouolofs, qui formaient autrefois un grand royaume dont le centre était le Diolof, dans le Bas-Sénégal; les Sérères et les Nones, qui ont courageusement résisté jusqu'ici à l'invasion de l'Islam et qui représentent une population très nombreuse, 100 000, dit-on, au Baol, et 80 000 au Sine; les Diolas, les Balantes, d'autres encore, qui couvrent les bords de la Casamance de leurs villages florissants, dans chacun desquels on compte des groupes de 2 000 à 3 000 âmes. Eux aussi ont résisté à l'Islam et, devenant de jour en jour plus accessibles et plus hospitaliers, ils appellent à grands cris des missionnaires.

LES COMMENCEMENTS DE LA MISSION. — DAKAR.

A la suite de la retraite de Mgr Barron, le P. Libermann, désormais chargé de la Côte occidentale d'Afrique, se rendit à Rome, en 1846, et soumit à la Propagande un nouveau plan d'évangélisation qu'il résumait dans les propositions suivantes :

1° Érection de Vicariats apostoliques;

2° Formation et envoi de missionnaires européens, — Prêtres, Frères et Sœurs — établis en des stations reconnues pour leur salubrité;

3° Formation d'un clergé indigène;

4° Établissement d'écoles, d'un ou de plusieurs séminaires, d'ateliers, d'ouvroirs, etc.



FEMME MAURE

C'est ce rapport qui a servi de base, on peut le dire, aux Missions africaines qui se partageront désormais le continent : on n'aura plus tard qu'à en compléter les idées, à mesure que viendra l'expérience, par la création de Congrégations de Frères et de Sœurs indigènes, par la formation de catéchistes, d'instituteurs et d'institutrices, par l'évangélisation directe de la population.

Mais, avant tout, il fallait un successeur à Mgr Barron. Nommé Préfet apostolique, le P. Tisserant s'était embarqué à Toulon sur la corvette à vapeur le *Papin*. A la hauteur du cap Mogador, une tempête furieuse l'assaillit, et au moment où, après avoir donné une dernière absolution aux 150 hommes de l'équipage, le missionnaire baptisait un pauvre Juif qui lui demandait de le sauver, une

lame immense les emporta tous les deux (6 décembre 1845).

Le 22 septembre de l'année suivante, un vaste Vicariat apostolique était constitué, dit « des deux Guinées et de la Sénégambie », qui s'étendait depuis la Préfecture du Sénégal jusqu'à l'évêché de Loanda, sans limites dans l'intérieur. Choisi comme titulaire, Mgr Benoît Truffet arriva à Gorée le 9 avril 1847 et passa à Dakar le 8 mai suivant.

Dakar (du mot ouolof *ndakar*, tamarinier), officiellement déclaré, en 1895, chef-lieu du Gouvernement de l'Afrique occidentale française, port stratégique et station commerciale de premier ordre, escale des paquebots à vapeur qui relient Bordeaux à l'Amérique du Sud, et lieu d'attache du chemin de fer de Saint-Louis à la côte, Dakar est une création de la Mission catholique. Les premiers missionnaires du P. Libermann qui étaient dirigés sur les côtes d'Afrique, s'arrêtaient sur l'ilot de Gorée pour s'y acclimater. Ils s'y trouvèrent bientôt à l'étroit et mal à l'aise sous la dépendance un peu inquiète du curé, personnage officiel appartenant à la Préfecture. Ils résolurent donc de passer sur la côte d'en face, distante de deux kilomètres seulement, et qui, n'appartenant pas alors à la France, n'était pas non plus sous la juridiction du Préfet apostolique du Sénégal.



DAKAR : LA MISSION

Les PP. Arragon et Warlop se présentèrent à « l'Éliman de Dakar » comme envoyés du Dieu du Ciel pour faire du bien aux Noirs.

« Que venez-vous nous apporter? leur demanda celui-ci.

— La science et la religion, répondirent les missionnaires.

— Nos marabouts font l'école aux enfants ; et quant à la religion, nous avons la meilleure de toutes, l'Islam.

— Laisse-nous, nous aussi, enseigner ce que nous savons : nous suivra qui voudra. Tes enfants choisiront.

— Dans ces conditions, installez-vous », conclut le vieux chef, qui commença par leur donner son neveu Selimann, jeune homme fort intelligent, avec le concours duquel les missionnaires apprirent



SAINT-JOSEPH DE NGASOBIL

le ouolof et traduisirent en cette langue les prières et les premiers enseignements du catéchisme. En même temps ils soignent les malades, guérissent les uns, adoucissent les souffrances des autres, et prodiguent à tous les consolations et les conseils. Devenus bientôt populaires, ils s'installent sur le bord de la mer, taillent des pierres, fabriquent de la chaux, creusent des puits, et quand, le 8 mai 1847, Mgr Truffet débarque sur ce coin de terre, il trouve de vastes bâtiments en pierre, mesurant 36 mètres de long sur 15 de large.

Le vieux chef l'attend sur le rivage, avec ses guerriers en armes, et au moment où il met pied à terre, une éclatante fusillade se fait entendre, à laquelle répondent les roulements enthousiastes de 50 tam-tams, les chants et les cris d'une multitude innombrable accourue de tous les environs. « Je ne pus à ce spectacle retenir

mes larmes, écrivait à ce sujet M. Boilat, prêtre sénégalais, devant cette triomphante prise de possession de ma chère Afrique par N.-S. Jésus-Christ en la personne de son pontife. » Le 27 septembre suivant, les PP. Gallais et Warlop furent ordonnés prêtres dans la première église de Dakar. « Tu as vu, demandait-on à Selimann; qu'en dis-tu? — Mes yeux pleuraient, répondit-il, ma tête tournait, mon cœur roulait dans ma poitrine.... »



UN PRÊTRE SÉNÉGALAIS

Bientôt le P. Arragon et le Fr. Siméon franchirent les frontières de la petite république de Dakar et passèrent dans le Cayor pour en évangéliser les habitants. Le farouche *Damel* — c'était le titre du chef — les fit aussitôt arrêter et emprisonner. A cette nouvelle, l'Éliman de Dakar lui intime cet ultimatum : « Les marabouts Arragon et Siméon sont mes amis; si tu ne leur rends la liberté sur l'heure, je te déclare une guerre de trente ans. » Le Damel s'exécuta.

Mgr Truffet, par l'autorité de sa science et le prestige de sa sainteté, avait conquis un ascendant immense sur le chef et sur toutes les populations : « Sa religion est la vraie, disait l'Éliman, il faudra nous y rallier. » Malheureusement, des mortifications excessives arrêtèrent bientôt cette carrière que tout annonçait féconde en fruits de salut. Il mourut cette même année, le 19 novembre 1847, après six mois d'apostolat.

MGR KOBÈS — NGASOBIL

Mgr Truffet fut remplacé par le P. Bessieux, revenu de France, qui se fixa au Gabon déjà évangélisé par lui et laissa à Dakar Mgr Kobès, son coadjuteur (19 mars 1849) et le véritable fondateur de la Mission de Sénégambie. Pendant les vingt-cinq ans qu'il y

travailla, son intelligente activité se porta sur tout : étude des langues indigènes, écoles primaires et professionnelles, séminaire, évangélisation, industries, cultures, etc.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny étaient déjà à Saint-Louis et à Gorée. Il appela à Dakar, et plus tard à Rufisque, les Sœurs de l'Immaculée-Conception, fondées à Castres, en 1836, par la vénérée Mère Marie de Villeneuve. Il fit mieux encore. Sous son inspiration, pour pénétrer plus avant au sein même des familles, le P. Barbier, riche nature s'il en fut, fonda à Dakar, le 24 mai 1858, sous le nom de « Filles du Saint-Cœur de Marie », une congrégation de Sœurs indigènes, qui s'établit ensuite à Ngasobil, et de là multiplia ses essaims dans les diverses stations de la Sénégambie. Au courant des mœurs, des usages, des langues de leur pays, elles rendent des services incomparables, non seulement auprès de leurs compatriotes, pour les écoles, pour la visite des villages, le soin des malades et la préparation au baptême, mais encore auprès des Européens eux-mêmes, pendant ces terribles épidémies de fièvre jaune qui, en une saison, enlèvent parfois presque tous les Blancs, mais ne frappent pas les Noirs.



DAMES DE SAINT-LOUIS

La création d'un clergé indigène présentait de bien plus

grandes difficultés. La Mère Javouhey l'avait déjà tentée sans succès. Un séminaire fut ouvert à Dakar, puis transféré à Saint-Joseph de Ngasobil, près de Joal. En 1900, 9 prêtres en étaient sortis, dont la plupart ont fait et font encore le plus grand bien; et aussi un très grand nombre de catéchistes et d'employés répandus dans les diverses administrations de la colonie.

« A 120 kilomètres de Dakar et à 4 de Joal, lit-on dans la relation d'un voyageur, s'élevait à cette époque une forêt de broussailles que dominaient de leurs énormes troncs de gigantesques baobabs. Alentour, la solitude était profonde, nulle trace des pas de l'homme. Mais quand la nuit descendait sur ce coin de l'Afrique, la brousse entière tressaillait de lugubres hurlements : à la clarté des étoiles, des éléphants faisaient d'énormes trouées dans les hautes herbes et s'ébranlaient en masse pour se diriger vers une source qui garde encore le nom de Fontaine des Éléphants. Ils s'éloignaient ensuite à pas lents, et les lions, les tigres et les panthères s'avançaient à leur tour. Leurs corps fauves traçaient des ondulations sur les fourrés d'un profond ravin, puis arrivés au sommet du coteau où se dresse maintenant la Mission, ils fixaient leurs yeux étranges sur l'Océan qui grondait à leurs pieds, poussaient un dernier cri rauque et s'enfonçaient de nouveau dans des ténèbres pleines d'horreurs. » Seulement cette forêt couvrait des plaines fertiles, et dans les environs vivaient des populations que l'Islam n'avait pas encore fanatisées.



MGR BULÉON,
mort de la fièvre jaune en 1900.

Mgr Kobès y transporte une bonne partie des œuvres de Dakar,



JOAL

un personnel dirigeant, les ateliers qui prêteront la main à l'agriculture, le séminaire, les Sœurs indigènes; et la nouvelle Mission prend le nom de « Saint-Joseph de Ngasobil ». Autour d'elle, s'assoient des villages de laboureurs. Les populations du Saloum, traquées par les pillards, livrées après d'interminables guerres, des sécheresses, des épidémies, à toutes les horreurs de la famine, trouvent dans les centres qui s'établissent à Sainte-Marie, à Saint-Antoine, à Saint-Benoît, à Saint-Gabriel et à Saint-Michel de la Fasna, le riz, le travail et la liberté.

L'évêque, en même temps, obtenait une concession de 1000 hectares pour lui et de 2000 pour un riche industriel d'Alsace, M. Herzog, et il s'efforçait, de concert avec ce dernier, d'y introduire la culture du coton, afin de remédier à la crise intense que provoquait alors sur cette industrie la guerre de Sécession des États-Unis. « Au Sénégal, lit-on, à ce propos, dans l'exposé de la situation de l'Empire, présenté au Sénat et au Corps législatif en 1863, notre domination s'affermit. Des entreprises pour la culture du coton s'y forment sous des auspices favorables.... Des groupes de familles sont venus, sous la direction d'un chef catholique, se former en villages, offrant leurs bras au chef de la mission, Mgr Kobès.... »

Les cotonniers vinrent bien et produisirent, les deux premières années, des récoltes encourageantes. Mais voici qu'en 1865 surviennent les sauterelles. En quelques jours, tout est dévoré. Les cultures sont reprises; mais les sauterelles reparaissent en 1866 et 1867. Il faudrait un effort financier du Gouvernement. Au lieu de cela, la fièvre jaune enlève les plus vaillants des missionnaires, les PP. Morel, Boulanger, Barbier, Blanc, Rouvré, emportés en soignant les malades de Gambie, Dakar, Gorée et Saint-Louis, puis les PP. Engel et Risch, sous les yeux de Mgr Kobès.

Les plantations durent être abandonnées; mais les Noirs que la famine avait chassés de leur pays et auxquels on avait pu donner du travail, avaient été évangélisés. Les uns restèrent dans les environs,

les autres rentrèrent au fond du Sine et du Saloum, où on les retrouvera plus tard. Quant à l'établissement même de Saint-Joseph, il est resté consacré aux œuvres de formation du Vicariat, et c'est encore aujourd'hui une agréable surprise pour le voyageur que de rencontrer, sur la côte sénégalaise, cette superbe oasis, avec ses grands bâtiments en pierre, son église, ses cours, ses jardins, ses écoles, ses ateliers.

Mgr Kobès mourut le 11 octobre 1872, emporté par une fièvre bilieuse. Il a laissé de nombreux et très remarquables travaux sur les langues indigènes. Citons seulement sa *Grammaire de la langue ouolofe*, qui est un chef-d'œuvre.



TYPES OUOLOFS

Mgr Duret. — Saint-Louis. — Mgr Kobès eut pour successeur le P. Duret, son vicaire général, qui avait remplacé le P. Boulanger d'abord, et le P. Barbier ensuite, comme curé de Saint-Louis, et, plus tard, comme Préfet apostolique du Sénégal. Ce fut lui qui, nommé Vicaire apostolique de la Sénégambie, réunit le premier dans sa personne les deux juridictions.

En 1854, le P. Barbier, pénétré de l'idée que le concours harmonieux du Gouvernement et des missionnaires était le plus puissant agent du bien en Afrique, adressa au ministre de la Marine un rapport complet, dans son ensemble et dans ses détails, sur le Sénégal,

sa situation politique, sociale et religieuse ; les obstacles à notre action, l'Islam ; les difficultés secondaires, le fétichisme, l'immoralité, l'ignorance ; les remèdes à ces maux, l'enseignement de l'Église et de l'école, les institutions chrétiennes, les ateliers, ouvroirs, crèches, asiles, hôpitaux, dispensaires, etc.

Ce rapport produisit une profonde impression. Presque tous les gouverneurs du Sénégal, durant ce dernier demi-siècle, ont en effet compris qu'ils avaient mieux à faire qu'à jalouser les missionnaires et à les contrecarrer dans leur œuvre de dévouement. Pour l'un ou l'autre qui introduit à Saint-Louis le Protestantisme que personne n'appelait (1861), qui ouvre une loge à la franc-maçonnerie ou qui se montre naïvement favorable à l'Islam, nous en avons plusieurs qui auraient souscrit volontiers à ces nobles et justes paroles de l'un d'eux, M. Pinet-Laprade, répondant au discours de bienvenue du P. Duret, sur le seuil de l'église de Saint-Louis : « En entrant pour la première fois dans cette enceinte comme gouverneur, je tiens à vous donner l'assurance que vous me trouverez toujours disposé à vous seconder pour mener à bonne fin la sainte mission que vous avez à remplir, afin que notre sublime religion accomplisse dans la Sénégambie ce qu'elle a accompli sur tous les points du globe où elle a pénétré : la civilisation des peuples. »



LE P. LOSSEDAT, SŒURS INDIGÈNES ET QUELQUES ENFANTS

A Saint-Louis et à Gorée, les Pères établissent d'abord des Congrégations d'enfants de Marie pour les enfants de l'un et l'autre sexe.

afin d'assurer leur persévérance après la première communion; puis une Conférence de Saint-Vincent de Paul qui enrôla l'élite des jeunes gens; enfin une Association des mères de famille parmi les *signares* (mot d'origine portugaise, désignant les dames créoles de Saint-Louis). Ils formèrent ainsi un fervent noyau paroissial qui les aida à légitimer les mariages et à rétablir la famille.

En 1857 eurent lieu deux conversions qui en entraînèrent bien d'autres, celle d'un haut magistrat, que la lecture de Victor Cousin avait profondément troublé et qu'un entretien à cœur ouvert avec le P. Duret ramena à la foi et aux pratiques chrétiennes; et surtout celle de Paul Holl, le futur défenseur de Médine. Assiégé dans un misérable fortin par plus de 20 000 Toucouleurs que le marabout El Hadji Omar a fanatisés et commande en personne, il est à 300 lieues de tout secours, et l'on ignore à Saint-Louis sa situation critique. Paul Holl n'a près de lui que 4 soldats européens et 50 sénégalais. Mais à eux aussi il a su inspirer sa foi chrétienne. Sur la poterne on lit ces mots : *Vaincre ou mourir pour Jésus-Christ et pour l'Empereur.* Repoussant victorieusement trois assauts, abattant des ennemis par centaines, il lutte intrépidement pendant cent jours. Plus de munitions ni de vivres. Enfin arrive Faidherbe qui le dégage et culbute dans le désert les hordes d'El Hadji. A son retour avec ses soldats à Saint-Louis, la première action de Paul Holl est de faire célébrer une messe d'actions de grâces à laquelle il communie.

A ce mouvement de retour à Dieu des Sénégalais d'origine européenne, correspond un essor encore plus remarquable de conversions parmi les Ouolofs de Saint-Louis et de Gorée. Des catéchismes, des prédications, des courses continuelles amènent des baptêmes d'adultes, des premières communions, même des abjurations de Mahométans, au point que, en quelques années, ces chrétientés ne le cèdent en rien à bon nombre de paroisses de France.

Il serait intéressant aussi de suivre les missionnaires dans l'exercice de leur charité, au milieu des calamités qui désolent cette



ENTRÉE DE LA MISSION DE THIÈS

malheureuse contrée sénégambienne, guerres de pillages et de dévastations, famines, choléra, fièvre jaune. Ce dernier fléau, le plus foudroyant, le plus implacable de tous, au moins pour les Européens, tombe sur Gorée en octobre 1866. Sur les 76 hommes de la garnison, 44 succombent en quelques semaines, et avec eux le P. Engel qui les assiste et trois Sœurs de Saint-Joseph qui les soignent. Mgr Kobès envoie des Sœurs indigènes prendre leur place avec les PP. Lamoise et Kieffer. A Dakar, un Père et quatre Sœurs de l'Immaculée-Conception sont enlevés. Le P. Duby les remplace au chevet des mourants. L'année suivante (1867) c'est sur Saint-Louis que s'abat l'épidémie. 300 militaires sont à l'hôpital; il en meurt de 15 à 20 par jour. En septembre le chiffre des décès s'élève à 300, civils et militaires. Quatre Pères sont nuit et jour auprès des moribonds; bientôt un seul, le P. Guérin, reste pour enterrer les autres. Sur 20 Sœurs de Saint-Joseph, 7 succombent; sur les 9 Frères de Lamennais, qui ont fermé leurs écoles pour assister les fiévreux, 8 sont frappés à mort.

Après la fièvre jaune qui a fauché les Blancs, le choléra s'abat

sur les Noirs, ou plutôt sur les uns et sur les autres. Le 24 novembre 1868, il fait son apparition à Saint-Louis qui compte bientôt 150 à 160 victimes par jour, 5000 en un mois. En 1869, le fléau passe en Gambie, puis le long de la côte et du fleuve Sénégal, jusqu'à Bakel, où il fait 800 victimes.

Un marabout, Amadou Sékou, profite de la terreur générale pour prêcher la « guerre sainte », assurant à tous les Noirs que quiconque se fera Musulman échappera à la mort, et tuant ceux qu'il ne réussit pas à soulever contre la France. Le gouverneur du Sénégal, Pinet-Laprade, meurt du choléra, puis les médecins, puis les Sœurs. Les missionnaires se multiplient sur tous les points, à Saint-Louis, à Gorée, à Nianing, à Dakar, à Rufisque, à Saint-Benoît et à Saint-Michel, à Joal, à Saint-Joseph, à Fadioute, à Sainte-Marie-de-Gambie. Le chiffre officiel des morts en cette dernière localité, du 15 mai au 15 juin, est de 1450.

La fièvre jaune revient au Sénégal en 1878, puis en 1880 et 1881, faisant partout les mêmes ravages et provoquant le même dévouement de la part de la Mission.

M. de Lanneau, qui a succédé comme gouverneur à M. Brière de l'Isle, succombe le 4 août 1881 ; son aide de camp le suit bientôt, puis les officiers et les domestiques. L'hôtel du Gouvernement est fermé comme une tombe qui se clôt sur des morts. M. Salaz, ministre protestant, meurt assisté des missionnaires catholiques.

La terrible maladie a reparu en 1900, et une de ses premières victimes a été Mgr Buléon, arrivé depuis six mois, suivi bientôt par huit de ses missionnaires, le P. Verrier à Dakar, les PP. Ferrérol et Déchaud en Casamance, le P. Amann à Bathurst ; 300 Européens sont frappés, mais pas un ne meurt sans l'assistance des missionnaires qui survivent.

LA SUCCESSION DES VICAIRES APOSTOLIQUES. LA CONQUÊTE DU SÉNÉGAL.

Après Mgr Duret, qui meurt le 29 décembre 1875, vient son compatriote Mgr Duboin (1876-1883); puis, dans une succession trop rapide, Mgr Riehl (1884-1886), Mgr Picarda (1887-1889), Mgr Barthet (1889-1899), et Mgr Buléon (1899-1900), que vient de remplacer Mgr Kunemann (1901).

Malgré tout, la Mission se développe, en même temps que s'affermit et s'étend l'autorité française. Celle-ci prend son essor surtout à partir de 1854, avec le colonel Faidherbe, l'administrateur le plus remarquable que la France ait envoyé en ce pays depuis André Brüe, dont il va reprendre et exécuter les plans de colonisation dans les bassins du Sénégal et du Niger, jusqu'aux vastes régions du Soudan. Il commence par s'assurer le concours des missionnaires, qui ne lui est pas marchandé. Dakar, qu'ils ont fondé en 1847, devient en 1857 possession française; ils cèdent leur établissement au Gouvernement, et l'on voit dès lors des aumôniers accompagner nos soldats dans leurs expéditions. Infatigable, Faidherbe soumet tour à tour les Maures Trarzas, affranchit la navigation du fleuve, repousse vers le Niger les hordes d'El-Hadji-Omar, puis se rabat sur le Cayor, où Lat-Dior, de 1862 à 1886, tint en échec nos colonnes, qui durent mener contre ses bandes 14 expéditions. Tour à tour couronné par nous, banni et restauré, ennemi et allié, Lat-Dior mourut héroïque-



UN POSTE DE MISSION : LE MONT ROLAND A TÉVIGNE

ment dans le combat de Dékéti, le 27 octobre 1886, après avoir connu toutes les formes de notre « Protectorat ».

Après les Ouolofs, les Sérères opposèrent à notre action une résistance qui vient à peine de finir. Ce fut par Joal que cette intéressante et forte tribu, jusqu'à ces derniers temps réfractaire à l'Islam, fut entamée. Cet ancien comptoir, situé sur la côte du Sine, à mi-chemin entre le Cap Vert et l'estuaire de la Gambie, avait vu tour à tour les drapeaux du Portugal et de la France, et reçu la visite, à de rares intervalles, d'aumôniers de l'une et l'autre nation. En 1784, l'abbé Coste mérita, au témoignage de l'auteur des *Esquisses Sénégalaises*, l'abbé Boilat, d'être appelé « l'Apôtre de Joal ». Il se consacra tout entier à l'évangélisation des Sérères, apprit leur langue, bâtit une chapelle, forma des chantres pour relever la solennité des offices. C'était Nicolas Jouga, dont le fils, le P. Jouga, devait être un jour missionnaire du Saint-Esprit; c'étaient Lapolice, Papaille, Michel-Maria, qui se considéraient tout au moins comme « vicaires » du P. Coste et qui furent ses successeurs à la tête de la chrétienté. Le P. Coste mourut le 7 novembre 1784. Tout Joal le pleura. A défaut d'autres planches, on enleva la porte de sa case pour en faire un cercueil.

En 1846, l'abbé Boilat visita avec émotion le cimetière chrétien. Il compta 50 tombes que surmontaient des croix en fer et en bois. En dehors du cimetière, étaient les tombeaux des princes du Sine morts sans baptême; les toits de leurs cases abritent leurs sépultures. Le cimetière des Sérères fétichistes est dans la forêt : là aussi les tombes sont recouvertes des toits de la case, avec des coquillages et des fétiches.

Avec ce cimetière les fidèles de Joal avaient conservé leurs franchises, reconnues par le roi du Sine, et surtout leur titre de Chrétiens. Mais c'était tout. Nulle notion religieuse, plus de prières : les seuls vieillards cités plus haut savaient faire le signe de la croix. Michel-Maria débitait le *Pater* en un jargon ineffable. Ils avaient

repris toutes les superstitions du fétichisme, jusqu'à faire des libations à l'esprit mauvais au pied d'un vieux tronc de baobab, leur arbre sacré. Seulement ils rejetaient avec horreur la religion du Prophète, laquelle, à leurs yeux, avait surtout le tort de proscrire le *sangara*, c'est-à-dire l'eau-de-vie.

Tels étaient les néophytes auxquels le P. Bessieux envoyait en 1848 les PP. Arragon et Gallais, avec le Fr. Claude. Reçus avec joie, ils furent invités à partir, dès qu'ils voulurent imposer un changement de vie. Avec l'autorisation du roi de Sine, ils parvinrent cependant à élever une chapelle sur le rivage, sous cette condition toutefois « que ses murs pourraient être traversés par les balles ». Ils s'y maintinrent, en dépit des sourdes menées de leurs « Chrétiens » et des exactions des Tiédos ou pillards, et tentèrent deux autres établissements, à Dyangol, au pays des Sérères-Nones, et à Mbour, dans le Baol. Le premier fut pillé et si bien que, deux ans après, il n'en restait plus, suivant l'expression de M. Boilat, « paille sur paille ». A Mbour, le grand chef écrivit au P. Bessieux, alors à Joal : « O pirogue qui rases les flots, va dire à ce grand Prêtre que c'est assez de Joal. Mbour le réclame, Moundar le salue, Mbouday le salue, la forêt le salue, le village le salue. Sa figure nous a montré qu'il nous aime, et nous l'aimons; qu'il vienne; que son Dieu, que nous ne connaissons pas, nous le ramène!

« Pour tout le pays : Moundar Sâr. »

A cette invitation, les PP. Lamoise et Luiset, avec le Fr. Jean-Marie, vont, en 1849, fonder Saint-Pierre de Mbour. Ils descendent chez le père Tiéma, bon patriarche de la loi de nature. Les Sérères accourent en foule, Moundar à leur tête.

« Soyez les bienvenus!... Mais que nous apportez-vous? — La paix, le salut, le bonheur éternel. — Et pas de *sangara*? » — Et cinq seulement restent pour assister à la messe célébrée chez Tiéma.

Sans se déconcerter, les missionnaires se mettent à l'œuvre, bâtissent une chapelle, étudient la langue, et prêchent au moyen des

tableaux qu'ils avaient apportés. Parmi ces tableaux, le chef, toujours assidu, aime à retrouver l'image de la Sainte Vierge. « Mariama, lui disait-il avec une piété sincère, Moundar te salue! »

Malheureusement, au moment où des dispositions vraiment consolantes se manifestaient parmi les Sérères, une épreuve épouvantable vint tout ruiner. En juin 1850, se rue inopinément sur la région du Baol et du Ndiéghem le féroce Fara-Kava, à la tête de ses 2000 Tiédos, incendiant et pillant pour le compte de ce même Damel du Cayor qui avait déjà arrêté le P. Arragon et le Fr. Siméon. Le P. Lamoise sort de Mbour pour désarmer le nouvel Attila. Mais, pendant que le missionnaire s'avance solennellement le long de son sentier, les Tiédos, répandus à travers la brousse, sont tombés sur le village, ont pillé la Mission, dévasté la chapelle, et le P. Poussot n'a eu que le temps de consommer les Saintes Espèces. On lui arrache des mains les vases sacrés qui seront brisés, puis transformés en bracelets et en pendants d'oreilles. Les ornements sont emportés pour servir de manteaux de parade. Le P. Poussot et le Fr. Armand, qui résistent, sont dépouillés tous deux et échappent à grand'-peine à la mort.



ÉGLISE DE POPONGUINE

Malgré les instances de Moundar, la Mission de Mbour ne put se relever de ses ruines.

Cependant Joal résista à l'ouragan. Le P. Gallais arma toute la Mission, et Fara-Kava passa à de plus faciles conquêtes. Les Sérères comprirent alors que les missionnaires leur apportaient des avantages aussi appréciables que le *sangara*. Aussi, quand le grand mara-

bout El-Hadji-Omar tenta, à son tour, de les rallier à son empire, ils demeurèrent fidèles à la France. Faidherbe ne leur ménagea ni les félicitations, ni les récompenses, pas plus qu'il n'oublia de remercier les missionnaires, inspirateurs de ces bonnes dispositions.



MARCHÉ A TIVAOUANE

A l'ombre du drapeau de la France, on put aussi bâtir une chapelle « dont les murs n'étaient point traversés par les balles ». Les jeunes gens ont le courage de saisir la « pierre-fétiche » du littoral pour la poser dans les fondations. Un marabout, qui vient de lancer une chaloupe, veut qu'elle fasse son premier voyage gratuitement pour le transport des matériaux. Mgr Kobès, pour l'en récompenser, bénit solennellement le bateau. La bénédiction s'étend au marabout, qu'elle conquiert à la foi.

Pendant un demi-siècle, sauf de rares intermittences, le P. Lamoise travailla à créer et à étendre cette belle Mission de Joal. Aussi lorsque, le 2 mai 1897, il chanta son *Te Deum* jubilaire, au milieu d'un concours immense, sous l'antique baobab témoin de tous les événements antérieurs, le représentant de la France, M. Alsace, dans une allocution vibrante de foi et de patriotisme, aux applaudissements des tribus enthousiasmées, présenta « au nom de tous, au P. Lamoise et à tous les missionnaires, le tribut mille fois mérité de la reconnaissance, doublée d'admiration, de l'Afrique et de la France ».

En même temps que la chrétienté de Joal, se développait près de là Saint-Joseph de Ngasobil, sous la vigoureuse direction du P. Riehl; il fonde de nouveaux centres, et la parole de Dieu se répand dans les pays sérères des alentours, le Saloum, le Baol, le Ndiéghem. Mais nulle part elle n'est mieux reçue que dans le curieux îlot de Fadiout, au sud de Joal.

A l'embouchure d'une petite rivière salée, s'élève un banc de sable sur lequel se sont entassés 3000 Sérères, dans des cases de terre et de paille serrées les unes contre les autres au point, souvent, de ne pas laisser passage à une poule. Sobres et laborieux, ils vivent de leur pêche, et aussi de quelques cultures sur les terres en face. Dès que les missionnaires se présentèrent à eux, ils les accueillirent avec joie; en 1880, Mgr Duboin leur fit bâtir une église qui, bientôt, devint trop étroite. Les Sœurs indigènes fondent une école. Des enfants et des jeunes gens, le mouvement est passé aux anciens; aujourd'hui l'élan est général et l'on peut envisager comme prochain le jour où l'île entière sera chrétienne.

Dakar et Rufisque. — Mgr Duboin avait établi sa résidence à Dakar en 1876, et c'est là que, désormais, se fixeront les Vicaires apostoliques, là aussi que s'établira la procure du Vicariat. Aussi voyons-nous, comme la ville elle-même, la Mission prendre une remarquable extension. Les écoles, avec les Frères de Ploërmel pour les garçons, les Sœurs de l'Immaculée-Conception pour les filles, les hôpitaux, les dispensaires, la construction de la cathédrale, et bientôt l'organisation d'une véritable paroisse chrétienne, en sont la marque certaine. Aussi verrons-nous, en janvier 1893, Mgr Barthet y convoquer un synode, le premier de l'Afrique occidentale, qui réunira 22 missionnaires et promulguera des Ordonnances préparées par le P. Pascal, approuvées par le Saint-Siège et devenues le code et la règle de conduite de la Mission.

En tête des fondations de Mgr Duboin, citons celle qui se ratta-

che au vieux comptoir de Rufisque (du portugais *Rio fresco*, Rivière fraîche, ainsi appelé, sans doute parce qu'il n'y a là qu'un marais tiède et saumâtre, et pas de rivière). La rade est mauvaise, mais Rufisque est le point d'aboutissement des caravanes chargées d'arachides et de cuirs bruts; c'est là que convergent les routes du Cayor, du Baol et du pays sérère, et c'est aussi de cet endroit que part le chemin de fer de l'Intérieur et du Soudan. Aussi Rufisque est-il devenu rapidement une ville presque européenne, avec une population de plus de 10 000 âmes, des maisons en pierre, des rues tirées au cordeau et éclairées à l'électricité.



UN COIN DE VILLAGE CHRÉTIEN EN SÉNÉGAMBIE

Du XVI[e] au XIX[e] siècle on y a vu passer de nombreux missionnaires. Dès la fondation de Dakar leurs visites sont périodiques, mais ce n'est qu'en 1878 que la paroisse y a été régulièrement constituée. Les agissements maçonniques essayèrent d'abord de tout entraver. Une ligue de quelques « solidaires » se posa en face de la Mission. Aux écoles catholiques on opposa des laïcs mandés de France à grands frais, et qui bientôt durent repartir précipitamment. « Il s'agit, disait le maire en 1883, de faire brèche dans ce vieux rempart formé de toutes les intolérances et de toutes les superstitions, qui sépare du nôtre l'esprit de l'indigène au milieu duquel (*sic*) nous vivons.... » Le conseil municipal de 1889 supprima ces écoles; les Frères de Ploërmel ouvrirent des classes de jour et des cours du soir; les Sœurs, à côté de leurs écoles florissantes, eurent un dispensaire;

un hôpital s'ouvrit, avec des salles spéciales pour les Européens, qui restent là en attendant qu'on les dirige sur les grands hôpitaux de Gorée ou de Dakar. Le Conseil général de la Colonie, en don de joyeux avènement, vota, en 1884, 40000 francs à Mgr Riehl, puis 30000, et la municipalité 5000.

Thiès et ses environs. — Cependant le chemin de fer de Saint-Louis à Dakar était commencé. Le P. Lossedat en bénit la première section, de Dakar à Rufisque, le 27 juillet 1883; Mgr Riehl, la section de Saint-Louis à Mpal, le 22 janvier 1884; le P. Picarda, la ligne entière, le 6 juillet 1885. » Avec tous les autres avantages qu'il apporte, avait dit Mgr Riehl, le chemin de fer ouvrira la voie aux missionnaires. » Et Thiès fut fondé, centre d'œuvres et de Missions, sur un beau plateau que recouvrent de magnifiques caïlcédrats, près de la deuxième station, à 70 kilomètres de Dakar. De là, par la voie ferrée, on dessert les chrétientés grandissantes de Tivaouane et de Mecké, sur la ligne; on rayonne sur les villages de Tialy, de Tiona, de Fandène, et jusqu'au pays des Diobas.

Le Gouvernement a favorisé cet essai de colonie agricole. En 1889, le P. Audren lui imprime un élan vigoureux. Bientôt un jardin potager fournit de beaux légumes que le train emporte vers Dakar et Saint-Louis, Rufisque et Gorée. Les arbres fruitiers d'Algérie et des Antilles sont introduits. La colonie entière bénéficie des pépinières et des travaux du P. Sébire sur les « Plantes utiles du Sénégal ». Le 18 octobre 1897, M. André Lebon, ministre des Colonies, est reçu à Thiès par la Mission catholique ayant Mgr Barthet à sa tête. « Je reconnais, dit-il, que les missionnaires sont vraiment les pionniers de la civilisation; je les décore tous en la personne de leur évêque. » L'année suivante, M. Binger, directeur des affaires d'Afrique au ministère des Colonies, visitant aussi Thiès avec le Gouverneur du Sénégal, lui disait de soutenir la Mission de tout son pouvoir, « car elle donne un exemple à suivre ».

Près de là, un surprenant fait d'armes vient d'ouvrir à l'Évangile le pays des Diobas, tribu féroce de 7000 âmes, qui n'a jamais connu le joug. L'un des gouverneurs du Sénégal eut l'étrange idée de donner le pays, réfractaire à l'Islam, au roi voisin Sanor, Musulman fanatique, à la seule condition qu'il en fît la conquête. Mais quand les conquérants se présentent, ils essuient une sanglante défaite, et dans leur détresse en appellent aux Français. En attendant, les missionnaires recueillent et soignent affectueusement tous les blessés. Grande stupéfaction des Mahométans et des Diobas! — « Ceux-là ont sucé de meilleur lait que nous! » — disent les premiers; — « ceux-là, répètent les seconds, ont pour eux la vérité, et ils sont bons; qu'ils viennent donc chez nous rendre les Diobas bons comme eux! » Cependant on fait avancer 500 soldats. Le P. Lacombe, aumônier, est aperçu dans leurs rangs. — « Non, disent aussitôt les Diobas, nous ne nous battrons pas contre les Français. Père, réglez les conditions de notre soumission. » Et le Gouverneur eut le triste courage de leur imposer quand même le chef musulman qu'ils avaient battu et qui, au nom de l'autorité française, les rançonna indignement jusqu'au jour où l'on fut obligé de l'arrêter!



UN POSTE DE MISSION AU SÉNÉGAL

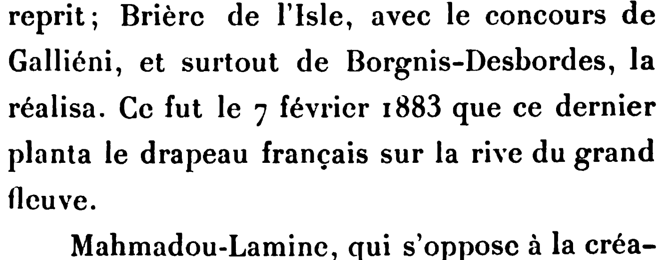
On imposa aux Diobas un autre sacrifice : celui d'ouvrir dans le rempart épineux qui les avait protégés jusqu'alors, une voie à travers leur pays. De leurs fières répugnances le P. Jouan triompha : « Cette route vous apportera plus de justice, leur dit-il, avec la paix et la

liberté. » Et en effet, le jour de l'inauguration de cette voie, M. Decazes, administrateur, provoqua et écouta leurs plaintes contre leurs chefs musulmans, qu'il révoqua. « Choisissez vous-mêmes vos chefs », leur dit-il alors. — « Nous voulons pour chef suprême des Diobas le P. Jouan, par qui nous recevons les bienfaits qu'il nous a promis, la justice et la paix », répondirent-ils.

Après Thiès furent fondées les Missions de Ndout (1895) à 4 lieues au nord de cette ville, puis celles de Guéréou et de Poponguine au nord et au sud du cap de Naze. Poponguine est même devenu, avec son sanctuaire de N.-D. de la Délivrande, un véritable lieu de pèlerinage. Le temps est bien changé où, 20 ans auparavant, Mgr Riehl et le P. Strub étaient chassés de Tiafoura, au pays des Nones!

LE SOUDAN SÉNÉGALAIS

L'idée d'établir des voies de communication entre le Sénégal et le Niger, qu'il soupçonnait, appartient à André Brüe. Faidherbe la reprit; Brière de l'Isle, avec le concours de Galliéni, et surtout de Borgnis-Desbordes, la réalisa. Ce fut le 7 février 1883 que ce dernier planta le drapeau français sur la rive du grand fleuve.





UN GRIOT SOUDANAIS

Mahmadou-Lamine, qui s'oppose à la création de notre voie ferrée, est défait et tué en 1887; Ségou, Nioro, puis Djenné tombent successivement en notre pouvoir. Cinq ans encore (1893-1898), un autre de nos irréconciliables ennemis, Samory, tiendra nos colonnes en alerte, jusqu'à ce que, repoussé par Combes, par Archinard, par Bonnier, il se laisse enfin prendre par le capitaine Gouraud, en 1898, pour aller mourir en exil à Ndjolé (Ogoüé), en 1900.

En 1893, des canonnières françaises naviguent sur le Haut-Niger; en 1894, Tombouctou est entre nos mains, le Soudan est à la France....



GUERRIER SOUDANAIS

Or, dès 1848, M. Baudin, commissaire général de la République au Sénégal, écrivait au P. Monet, Supérieur général du St-Esprit : « J'ai reçu des ambassadeurs de Ségou, le plus grand centre commercial de l'Afrique. La route de ce pays va nous être ouverte; nos missionnaires pourront, sans doute, s'y répandre.... »

Oui, nos missionnaires s'y répandront, mais là, comme en beaucoup de contrées, ce ne sera pas sans d'énormes difficultés.

En 1850, nous trouvons le P. Arlabosse à Bakel, l'un de nos plus anciens comptoirs du Haut-Fleuve, où viennent se réunir les produits de toute nature, mil, arachides, or, gommes, peaux, plumes, etc., qu'on appelait autrefois les produits du « pays de Galam ». Un des premiers jours après son arrivée, il cherchait sur la rive droite du fleuve un site favorable à la Mission, lorsqu'il se trouva tout à coup en face de quatre lions qui le saluèrent d'un formidable rugissement. « Quatre lions, se dit-il, quatre balles dans mon fusil, et Dieu fera le reste! » Sans attendre les balles, les lions disparurent.

Mais, plus redoutables que les fauves, les fièvres emportèrent bientôt le P. Arlabosse et le P. Dréano. Survint ensuite une crue sans exemple du Sénégal, qui détruisit la Mission. Celle-ci avait duré 4 ans (1850-1854), et dissipé nombre de préjugés. Mais les Musulmans ne purent être entamés. A tous les enseignements des missionnaires, ils répondaient : « Nous verrons cela au Jugement dernier! » C'est encore ce qu'ils répondent.

La Mission du Soudan est reprise en décembre 1888, sur l'invitation pressante du colonel Archinard. Six Pères s'établissent à Kita, centre d'une importante agglomération de Malinkés, à l'extrême limite du bassin du Sénégal et à 1300 kilomètres de Saint-Louis, puis à Bangassi et à Makadiambougou, chez les Malinkés et les Bambaras, dont ils possèdent la langue. Ces tribus sont fétichistes, mais ont conservé la croyance en un Dieu unique et personnel, souverain juge des hommes après la mort. Les sanctions dans une autre vie sont basées sur une métempsycose assez grossière. Ils ont tous au cœur la haine du Mahométisme « qui, disent-ils, ne leur a fait que du mal ». Dans ces dispositions, ils prêtent volontiers l'oreille à l'Évangile, et se groupent nombreux aux catéchismes et aux offices divins. A l'intérieur de la Mission, on élève les enfants des chefs, et l'on constitue une œuvre spéciale pour les jeunes esclaves rachetés avec les subventions de l'Œuvre anti-esclavagiste de Paris. A côté de l'école s'ouvre l'atelier pour les métiers, les champs sont cultivés, le jardinage fournit des légumes à la garnison et à la colonie européenne.

Au bout d'un an, 14 catéchumènes étaient baptisés solennellement au milieu d'une énorme affluence d'indigènes, l'administration militaire avec Archinard, Bonnier, Trentinian, continuant à se montrer favorable. Mais le climat se faisait durement sentir, et en 12 ans 14 missionnaires succombaient. Rien cependant n'a triomphé de leur énergie, et plusieurs même ont su joindre à leur apostolat la composition d'ouvrages de valeur sur les langues indigènes. Citons seulement les travaux du P. Montel sur le bambara, et ceux du P. Abiven sur le malinké.

A 1140 kilomètres de Saint-Louis, et à 120 au-dessus de Bakel, Kayes a été choisi dès l'origine comme lieu de débarquement des grands vapeurs et comme point de départ de la voie ferrée qui doit relier le Sénégal au Niger, par Bafoulabé, Kita et Bammako. La ville commerçante, assise sur le fleuve, est dominée par un beau plateau où siège l'Administration. C'est là aussi qu'a été établi l'hôpital, des-

servi par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny depuis 1893. L'année précédente, le P. Abiven avait déjà fondé la Mission, qui se trouve être naturellement la Procure du Soudan. On n'avait pas d'église. En 1899, le général de Trentinian, avisant un bâtiment qui avait servi de blockhaus, le fait percer de portes et de fenêtres ogivales, y joint un portail du même style, des voûtes, un carrelage, des peintures, et en fait presque un monument.



MISSIONNAIRES DE KITA

Les enfants, tout en demeurant à la Mission, où on leur fait l'école et le catéchisme, s'en vont dans les ateliers de l'artillerie et du génie apprendre des métiers divers qui leur permettent de remplacer les ouvriers ouolofs, dont les prétentions devenaient intolérables.

A la suite d'un rapport de Mgr Barthet sur l'œuvre du rachat des esclaves à Kita, le cardinal Ledochowski, Préfet de la Propagande, lui alloua une somme de 30000 francs pour établir une œuvre semblable à Kayes. On choisit pour cette fondation, au village de Dinguira, un bel emplacement de 40 hectares sur les rives du Sénégal, à 43 kilomètres au delà de Kayes. La Station, commencée en 1893 par le P. Bouges, compte, en 1900, 116 enfants rachetés, de l'un et l'autre sexe. Les filles sont confiées depuis 1896 à 3 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Ainsi la Mission donne des mariages chrétiens, la famille chrétienne, le village chrétien. Parmi les jeunes gens, les uns sont envoyés à Kayes pour apprendre un métier, les autres appliqués à la culture, et les mieux doués sont spécialement formés pour servir

de catéchistes dans les villages environnants ; à leur tête est déjà le fils du chef du village.

En résumé, la Mission du Soudan donne de véritables espérances. Elle ouvre la porte, en tout cas, sur des pays immenses qui comprennent tout le bassin du Haut-Niger, et où vivent des populations très denses et très intéressantes qu'on désespérait d'atteindre il y a peu d'années.

LA GAMBIE

La rivière Gambie (*Ba-Dima*, en langue mandingue) tombe du massif du Fouta-Djalon, et devient navigable à l'île Mac-Carthy, premier poste anglais, à 280 kilomètres de son embouchure. Elle va nsuite s'élargissant jusqu'à mesurer 6500 mètres devant Albréda, avec 11 mètres de profondeur. Son estuaire a 15 kilomètres près de l'Ile aux Oiseaux, mais il se resserre sensiblement à l'embouchure, entre la pointe de Bar et Bathurst.



UNE DAME DE GAMBIE

La France et l'Angleterre s'en sont longtemps disputé, puis partagé la navigation et le commerce. En 1857, un accord est intervenu qui cédait à l'Angleterre notre dernier comptoir, Albréda, en échange de Portendick, au nord du Sénégal. On a parlé, depuis, on parle encore d'une rétrocession de tout le pays à la France. Même sous le drapeau britannique, le commerce y est surtout français.

La colonie anglaise a été fondée en 1816, à Bathurst, sur l'île Sainte-Marie. Des esclaves fugitifs, ou libérés, ou capturés, parlant un jargon anglais, dit *broken english*, des Ouolofs de Gorée et de Saint-Louis, affamés de riz et de liberté, parfois exercés à des métiers utiles, des marins de la

Guinée Portugaise se disant Chrétiens, mais non baptisés, avides de s'instruire et plus encore de boire; des Socès et Mandingues musulmans du Haut-Fleuve; des manouvriers sérères du Sine et du Saloum, des Diolas de la Casamance, avec les 100 à 200 Européens de l'administration et du commerce, tels sont les éléments divers qui fournirent à Bathurst une population de 2000 âmes, que la fin du XIX[e] siècle devait voir se tripler.



UN MÉNAGE INDIGÈNE EN GAMBIE

Au point de vue religieux, des ministres méthodistes et wesleyens pour les indigènes, un ministre de l'Église anglicane, autrement libéral, pour le service des employés royaux, voilà ce que trouvèrent les PP. Ronarc'h et Warlop, lorsque, le 18 janvier 1849, ils vinrent fonder la Mission catholique. Leur lot naturel, le plus gros, se composait des divers groupements africains parlant ou comprenant le ouolof. A Pâques, on célèbre la première grand'messe, et le concours est immense. Des conversions remarquables se firent, même dans les rangs des Anglais. Hélas! le P. Ronarc'h y épuisa ses forces et dut rentrer en France pour mourir peu après, en 1851.

Au départ du P. Ronarc'h, Mgr Kobès vient en Gambie avec un nouveau renfort. Il fonde la Mission d'Albréda en 1850, celle de Grand Bassam, en 1851. Mais les fièvres enlèvent au premier de ces postes le P. Morel, le P. Lairé au second, et les nouvelles Stations ne peuvent survivre à ces pertes. A Sainte-Marie de Bathurst, une église se construit par les soins du P. Boulanger; la nef principale en est inaugurée l'année même et bénite par Mgr Kobès; les deux nefs latérales seront ajoutées en 1864, et le sanctuaire en 1881.

Des Sœurs sont appelées, puis des Frères, pour tenir les écoles, qui ne tardent pas à compter 200 élèves chacune. Ces écoles deviennent même si florissantes qu'elles sont déclarées par les examinateurs anglais « hors de pair ». (*Report of the catholic schools*, Bathurst, 1885-1889.) On vit grossir chaque année le groupe des fidèles et des adhérents. Il y eut des baptêmes d'adultes, des premières communions, des mariages chrétiens, des abjurations, entre lesquelles on nota, en 1885, celle du juge de paix.

En juillet 1856, à la tête d'une colonne expéditionnaire, le gouverneur est grièvement blessé et obligé de battre en retraite devant un parti formidable d'insurgés qui marchent sur Bathurst, jurant de massacrer tous les Anglais. Une seule chance de salut demeure, suggérée par les Pères, c'est de faire appel au commandant français de Gorée. L'amiral Ducrest de Villeneuve n'hésite pas. Il arrive sur le brick de guerre l'*Entreprenant*, forme une colonne de ses marins que renforcent les débris du corps anglais, en prend le commandement, et le P. Blanchet marche à ses côtés. L'affaire fut chaude; la répression décisive; Bathurst était sauvé. « ....M. Blanchet, Supérieur de notre Mission de Gambie, écrivait le commandant au ministre de la Marine, était accouru au milieu de nous, dès notre débarquement au Cap Sainte-Marie; il a rempli avec le plus grand zèle les fonctions d'aumônier. Au milieu du feu, au plus fort de l'engagement, il était avec nos chirurgiens, leur servant d'infirmier et donnant de douces et saintes paroles aux blessés. Sa noble conduite si digne d'éloges a surtout été remarquée par tous les officiers anglais. Je crois que Votre Excellence jugera que, dans de semblables circonstances, ce prêtre a bien mérité la récompense que les soldats gagnent sur le champ de bataille.... »

La Gambie compte aujourd'hui 1500 Catholiques, une belle église, des écoles florissantes, de beaux jardins abondant en légumes et en fruits; dans l'église un autel remarquable, des orgues, des ornements de choix, des cloches qui trouvent un docile écho



PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU EN GAMBIE

dans les cœurs des Catholiques. La Mission de Sainte-Marie de Gambie est, de l'avis de tous ceux qui la visitent, l'une des plus florissantes de toute la Côte africaine.

LA CASAMANCE

La rivière Casamance, qui se déverse dans l'Atlantique à quelques 120 kilomètres au sud de la Gambie, a donné son nom à la longue et étroite bande de territoire français compris entre la Gambie anglaise et la Guinée portugaise. Administrativement, cette région relève du Gouvernement du Sénégal; au point de vue religieux, elle est sous la juridiction du Vicaire apostolique de la Sénégambie.

Le climat y est plus humide qu'au Sénégal, le sol très riche et la végétation puissante. Les essences à caoutchouc y abondent,

et d'immenses forêts de palmiers s'étendent sur les bords du fleuve et des innombrables criques qui s'y déversent. Une exploitation rationnelle y trouverait également des bois de charpente, de menuiserie et d'ébénisterie. Le riz, les diverses variétés de sorgho, la patate douce, le manioc y donnent de beaux rendements, et il ne semble pas impossible d'y introduire la culture du cacaoyer et du caféier, au moins dans certaines localités.

Le pays est malsain. En dehors de l'humidité et de la chaleur, — qui atteint 40°, — la principale cause d'insalubrité semble être le peu d'élévation des terres au-dessus du niveau de la mer. La marée se fait sentir à 150 kilomètres à l'intérieur, et ce n'est qu'à cette distance, aux environs de Sédhiou, que l'on commence à remarquer quelques élévations qui ne sont même pas des collines.

Sur les deux rives du fleuve s'étend, tantôt agglomérée dans de gros villages de trois, quatre et cinq mille âmes, tantôt disséminée par « clans » familiaux, une population variée dont le chiffre total s'élève certainement à plus de 300000. Toutes les races du Nord-Ouest africain semblent s'y être donné rendez-vous : Diolas, Mandingues, Balantes, Peuls, Sérères, Ouolofs, Maures, Bambaras, Mandiagos, Mandjaks, Sarakolès, Toucouleurs, Bayotes. Heureusement la plupart des Noirs connaissent plusieurs langues; pour peu que le missionnaire fasse comme eux, et parle le français, le portugais, l'anglais, le ouolof, le diola et le malinké, il pourra être compris partout et par tous.

Les Diolas semblent pourtant constituer le fond de la population. De taille moyenne, de forme trapue, de prognathisme peu développé, ils sont, de tous les Noirs sénégalais, ceux dont l'angle facial se rapproche le plus du nôtre. Aussi intelligents que la grande race des Ouolofs, ils l'emportent sur ceux-ci par leur ardeur au travail, et — vertu rare chez les fils de l'Afrique — par leur constance. Peu exigeants, souples et prêts à tous les travaux, ils fourniront bientôt seuls toute la main-d'œuvre aux factoreries de la Casamance,

et l'on peut prévoir que l'important cabotage sénégalais finira par leur échoir. Ils sont païens et n'ont pas, comme les sectateurs de l'Islam, d'aversion pour les Européens et leurs habitudes. C'est une race à laquelle l'avenir semble sourire.

Plus à l'intérieur, refoulant, ou plutôt ayant refoulé jadis les Diolas, et aujourd'hui pacifiquement refoulés par eux, apparaissent les Mandingues ou Socès. Ils ont triste réputation. Musulmans fanatiques, ils détestent cordialement ce qui n'est pas musulman. Ce sont eux, avec leur chef Fodé-Kaba, un félon autrefois reconnu



ENTRÉE DE LA CASAMANCE

et payé par la France, qui viennent, tout récemment encore, de créer d'assez sérieuses difficultés aux Français et aux Anglais, sur les frontières de la Gambie. Ils sont fort paresseux.

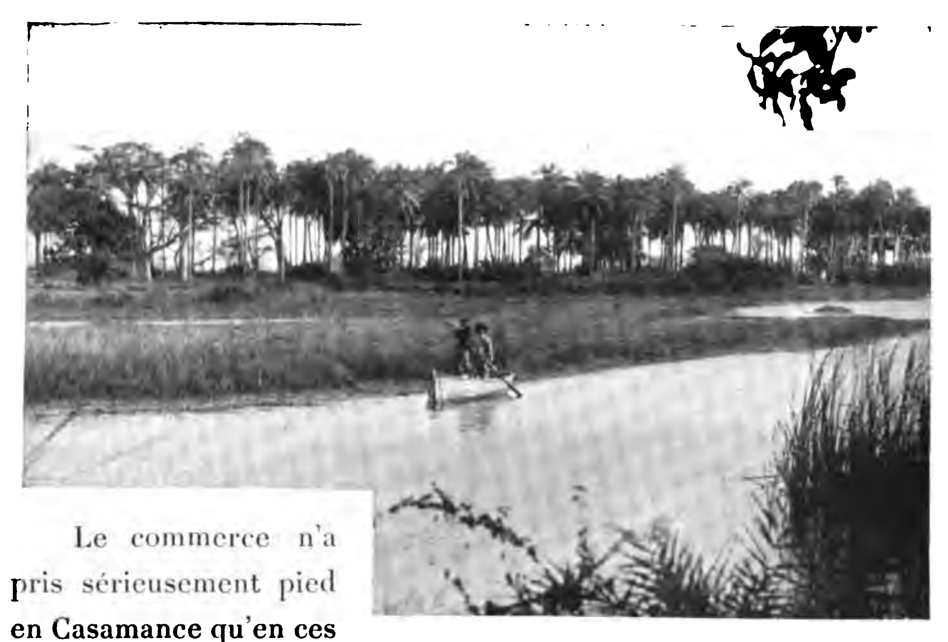
Derrière les Mandingues, à l'Est, apparaît une troisième race destinée, au dire de certains explorateurs, à refouler vers la mer les deux races précédentes : ce sont les Peuls ou Foulas, dont il a été déjà parlé et qui sont venus en Casamance du Fouta-Djalon. Par leur mélange avec la race nègre, ils ont formé le royaume, voisin de Sédhiou, de Moussa-Molo, qui prêta son concours à la France lors de la révolte de Fodé-Kaba. Plus à l'Est, ils sont restés purs, et trouvant le pays à leur convenance, sont devenus

sédentaires et cultivateurs, continuant toutefois l'élevage, mais n'en faisant pas, comme ailleurs, leur unique occupation. La majorité du groupe Foula qui a pénétré en Casamance est restée païenne; les autres fractions semblent partout musulmanes.

Le quatrième groupe important de la population est constitué par les Balantes, peuple nègre venant du Sud. Leur apparition sur les bords de la Casamance est de date fort récente. Ils sont guerriers, pillards et paresseux, ne travaillant que tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Le vol, chez eux, est chose honorable. On n'est « quelqu'un » qu'après un larcin important. Nul ne peut trouver à se marier avant d'avoir fait ses preuves ès rapines. Ils sont braves d'une bravoure qui va jusqu'à la folie. Quelque méfait est-il reproché à un village? Tous les gens valides se transportent en masse au palabre national, pour boire le poison d'épreuve. On a vu 200 et 300 hommes, dans la force de l'âge, tomber morts sur place en quelques minutes, pour laver l'honneur de leur clan. Ces hécatombes humaines n'ont cessé d'une façon définitive que depuis quatre ans, lors de l'installation d'un poste militaire à Diatacounda, centre de la région occupée par les Balantes.

Les autres peuplades énumérées plus haut ne sont guère représentées que par des agglomérations de quelques centaines ou quelques milliers d'individus, noyés au milieu des quatre groupes importants dont nous venons de parler.

Les premiers Européens qui pénétrèrent en Casamance furent les Portugais, qui s'y installèrent dès le XVIe siècle. Aussi leur langue, avec des altérations inévitables, est-elle encore la langue habituelle de beaucoup d'indigènes. Au XVIIIe siècle, les Anglais établirent le poste, bientôt abandonné, de Lincoln, aujourd'hui Elinkine, près de Carabane. Dans la première moitié du siècle dernier, la France prit possession du cours entier de la rivière; les Portugais ne conservèrent que la petite enclave de Ziguinchor, qu'ils finirent par lui céder en 1888, en échange du Rio Cassini.



LES BORDS DE LA CASAMANCE

Le commerce n'a pris sérieusement pied en Casamance qu'en ces 30 dernières années. D'abord localisé presque uniquement à Sédhiou, à environ 150 kilomètres de la mer, il s'est ensuite transporté à l'embouchure de la rivière, dans l'île de Carabane, puis à Ziguinchor, à 45 kilomètres en amont. Le fleuve, profond à cet endroit de 8 à 10 mètres, permet aux bateaux d'accoster avec facilité. Sous la domination française, l'ancien petit village portugais est en train de devenir une ville. De superbes maisons en briques et d'immenses magasins s'y construisent de toutes parts. Des rues y ont été tracées et de nombreux rails Decauville les sillonnent. La résidence de l'Administration de la Basse-Casamance y a été transférée. On vient d'y décider la fondation d'une école publique de garçons qui sera confiée aux Frères de Ploërmel. Une école publique pour les filles suivra sans doute sous peu. Le Conseil général de la Colonie vient d'allouer une somme importante pour aider à l'érection d'une église. D'autre part, Ziguinchor a été relié télégraphiquement à Sédhiou et, par Sédhiou, à Saint-Louis et à la France. Un poste d'agent d'agriculture a été créé, et un service régulier de vapeurs s'organise avec Dakar. De nom-

breuses routes sont en voie de percement. De récentes marches militaires sur les frontières de la Gambie, dans la région du Fougny, le pays des Balantes et celui des Bayotes, viennent d'enlever aux indigènes les dernières velléités d'insubordination. Bref, à l'heure actuelle, la Casamance est lancée à grande vitesse dans la voie du progrès matériel.

En est-il de même pour le progrès moral, et la diffusion de l'Évangile? Nous osons répondre affirmativement, quoique, ici, les progrès soient moins apparents et moins bruyants.

En 1874, le P. Gabriel Sène, originaire de Saint-Louis, fit en Casamance une tournée apostolique qui fut consolante. L'année suivante, le P. Lacombe fit le même voyage avec les mêmes résultats. En 1876, une Mission, sous le vocable de Saint-Jean, était fondée à Sédhiou. Pendant plusieurs années, le P. Lacombe, Supérieur, aidé de confrères indigènes ou européens, s'y dévoua, mais presque inutilement, à la conversion des populations environnantes. Le ministère des Pères se borna à l'école, à la visite des malades et aux soins religieux de la population chrétienne qui, de la Colonie du Sénégal, avait suivi, nombreuse, le commerce européen à Sédhiou. Après plusieurs années de patiente attente, le P. Lacombe se fixa à Carabane, devenu du reste, à ce moment, le principal entrepôt commercial. Là on se trouvait en contact avec les Diolas. On ne prêcha plus dans le désert : bientôt plusieurs centaines d'indigènes se pressèrent autour du missionnaire. Ils sont présentement un millier d'excellents Chrétiens et on vient de leur construire une vaste église.

Vers la même époque, on essaya une fondation au centre même du pays Diola, dans le Fougny. Une guerre entre les peuplades obligea les Pères à se retirer au bout de quelques mois. Aujourd'hui, il y a dans ce même endroit deux jeunes catéchistes qui instruisent un grand nombre de catéchumènes.

Quand la Mission de Carabane fut définitivement assise, le P. Lacombe fit une nouvelle tentative à Sédhiou afin de pouvoir entrer en

contact avec les Balantes et les Peuls et rester en relation avec l'administration française. Il n'obtint que peu de résultats, et Mgr Barthet, gêné d'ailleurs par la pénurie de personnel, décida la fermeture de la Mission de Sédhiou, la réduisant à l'état de Station à visiter plusieurs fois l'an par un Père en résidence à Ziguinchor.

Ce dernier village devint, dès l'occupation française (mai 1888), un important centre de Mission. Mgr Picarda, alors Vicaire apostolique, accompagna même le commandant Brosselard-Faidherbe, chargé d'en prendre possession au nom du gouvernement français, et la croix y fut plantée définitivement le même jour que le drapeau tricolore. On y trouva un assez grand nombre de Chrétiens, baptisés, lors de la domination portugaise, par des prêtres du diocèse du cap Vert, mais complètement étrangers à toute pratique chrétienne.

La Casamance compte 3000 Chrétiens et 400 à 500 catéchumènes. La religion, jadis inconnue ou méprisée, y est devenue influente, dirigeant la vie sociale dans les principaux centres, et connue jusqu'au fond de la brousse. Nos jeunes Chrétiens d'hier sont un élément important avec lequel il faut compter. Dans un centre commercial, les Européens voulurent un jour travailler le dimanche. La population, en majorité chrétienne, refusa un salaire allant parfois jusqu'au triple de celui de la semaine, et, grâce aux Noirs, la loi du repos du dimanche est maintenant observée par les Blancs!

Nous avons commencé à nous servir de catéchistes. L'expérience a été heureuse, et dès que nos ressources nous le permettront, nous en établirons dans tous les villages importants.

En résumé, le Vicariat apostolique de la Sénégambie compte 15000 Catholiques, contre 3000 hérétiques, sur une population totale de 4000000 d'habitants. Il y a eu 322 conversions en 1901. Le personnel de la Mission comprend 39 prêtres européens, 6 prêtres indigènes, 32 Frères de la Doctrine chrétienne, 21 Frères du Saint-Esprit, 70 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, 8 Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, et 28 Sœurs indigènes. On y trouve 20 Résidences de

missionnaires, et une cinquantaine de postes visités par eux, un séminaire et un noviciat, et 5 communautés de Sœurs indigènes, 24 écoles de garçons, 16 écoles de filles, 4 œuvres agricoles, 15 dispensaires, 7 hôpitaux ou hospices.

Le trouble et la désorganisation causés par la fièvre jaune de 1900 se sont fait sentir encore très péniblement en 1901 : 14 membres de la Mission ont péri, et beaucoup d'œuvres sont restées stationnaires par suite de manque de personnel. La mort de Mgr Buléon a été suivie d'un intérim d'une année entière. Tout semble reprendre aujourd'hui. Le Sine et le Saloum ont été parcourus, et la Casamance donne chaque jour de plus grandes espérances.

Ouvrages à consulter. — P. Labat, *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, Paris, 1828-1829. — Abbé Boilat, *Esquisses sénégalaises*, Paris, 1853. — Pitra, *Vie du P. Libermann*, in-8, Paris, 1855. — A. Barthélemy, *Guide du voyageur dans la Sénégambie française*, Bordeaux, 1883. — Delaplace, *Vie de la Rév. Mère Javouhey*, 2 vol. in-8, Paris, 1886. — Dr Bayol, *Voyages en Sénégambie*, 1880-1885, Revue marit. et col., 1887-88. — Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire de géographie universelle et son supplément*. — *Bulletin de la Congrégation du Saint-Esprit*, Paris, et *Annales apostoliques*, depuis janvier 1884.



CONAKRY : PONT DE TOUMBO, RELIANT L'ILE AU CONTINENT

CHAPITRE V

GUINÉE FRANÇAISE, SIERRA LEONE, LIBÉRIA

LA GUINÉE FRANÇAISE

La Guinée française a été détachée du Vicariat apostolique de Sierra Leone et érigée en Préfecture par décret de la Propagande, le 18 octobre 1897. Elle est comprise entre la Guinée portugaise et la colonie anglaise de Sierra Leone, englobe à l'intérieur le superbe massif du Fouta-Djalon et, par suite d'une convention récente, s'étend au delà du Niger, dans une partie du Soudan.

Au point de vue politique, la Guinée, qui dépendait autrefois du Sénégal, sous le nom de *Rivières du Sud*, avait reçu son autonomie dès le 1er janvier 1890. Située entre le 9° et le 11° 45′ latitude Nord, elle a environ 300 kilomètres de côtes, sur une profondeur variant entre 400 et 500 kilomètres. Elle est partagée en 13 cercles administratifs : Boké, Boffa, Dubréca, Benty, Bambaya, Faranah et Timbo, et depuis le décret de dislocation du Soudan (17 octobre 1899), Dinguiray, Siguiri, Kouroussa, Kankan, Kissidougou et Beyla. A la tête

de chacun d'eux est placé un administrateur relevant du gouverneur, qui réside à Conakry.

La Mission est actuellement divisée en 4 districts : Conakry, résidence du Préfet apostolique, Rio Pongo, Rio Nunez, Vallée du Niger.

Ce nom de « Guinée » a eu une singulière fortune. Parvenu d'abord aux oreilles des Européens par les marchands du Maroc qui rapportaient de l'Intérieur africain de l'or et des esclaves, il entre bientôt dans la langue des découvreurs normands et portugais des XIVe et XVe siècles. Après l'expédition de Diogo-Cam, qui découvrit le Congo en 1484, le roi Jean II de Portugal ajouta à tous ses titres celui de *Seigneur de Guinée*, comprenant sous ce nom toute la côte occidentale d'Afrique, depuis le Maroc jusqu'à l'Orange. C'est en ce sens que fut érigé, en 1842, le Vicariat apostolique des « Deux-Guinées » (la septentrionale et la méridionale). Mais peu à peu chaque pays a repris son nom, et celui de Guinée est resté aux seules terres resserrées entre la Sénégambie et Sierra Leone.


CONAKRY : UNE AVENUE

Du massif du Fouta-Djalon, qui donne déjà naissance au Sénégal, à la Gambie et au Niger, coulent de nombreuses rivières : le Rio Compony, le Rio Nunez, le Rio Pongo, la Dubréca, la Mellacorée, etc.

La population de la Guinée française, environ 1 500 000 habitants, peut se partager en trois groupes : les Foulas ou Peuls, de famille hamitique, qui habitent les hauteurs du Fouta-Djalon et

commandent de là tout le pays ; les Sousous, refoulés par les précédents vers le Rio Nunez et le Rio Pongo, jusqu'à Sierra Leone, où ils sont connus sous le nom de Mandés ; enfin quelques tribus, les plus anciennes du pays, chassées par les Sousous jusque sur le littoral, les Nalous, les Bagas, les Landoumans et les Timenés.

Les Foulas sont tous musulmans et tous propagateurs de l'Islam. Parmi les Sousous, les uns sont musulmans, les autres sont demeurés fétichistes ; d'aucuns, enfin, associent volontiers les fêtes et pratiques païennes aux musulmanes : l'essentiel est que le rhum en fasse les frais.



CONAKRY : UN VILLAGE INDIGÈNE

On ne peut parler de la religion de ces fétichistes sans signaler la curieuse société secrète connue sous le nom de *Simo*. C'est une vraie franc-maçonnerie, avec ses mystérieuses initiations, ses rites, ses exécutions terribles. L'apprentissage dure une année entière et se fait sous la direction d'un vieux sorcier, dans les retraites les plus sombres de la forêt. Le profane qui viole ces retraites est voué à une mort certaine. Quant à l'initié, il sort de là le corps chamarré de peintures étranges, la tête ornée de plumes, mais aussi avec l'air insolent, sournois et méchant qui fait le vrai Simo. Les femmes ont également leurs sociétés secrètes, mais pour elles l'initiation ne dure que trois mois.

Qu'y a-t-il au fond de ces mystères ? Un vieux Noir qui avait gardé un reste d'honnêteté disait un jour : « Si j'avais su ce que

c'était que le Simo, jamais je n'y serais entré, mais j'y suis et je ne puis plus en sortir ! » On dit que c'est là que s'organise le culte des mauvais esprits ; c'est là, en tout cas, que se décide la mort des suspects, qui disparaissent un beau jour sans que personne sache ce qu'ils sont devenus.

L'enfant est salué à sa naissance par force coups de fusil. Au huitième jour, on le sort « pour lui montrer le soleil ». A 16 ans, il est circoncis. Il se mariera quand il pourra payer sa fiancée. Le prix est de 200 à 300 francs. Ses amis vont alors enlever la jeune fille et la portent en triomphe à sa case, les fusils retentissent, le rhum coule : c'est la noce. Les vieillards sont respectés et secourus. Mais la mort est difficilement acceptée comme chose naturelle et l'on procède toujours à une enquête pour savoir s'il n'y a pas eu maléfice. On en trouve trop souvent; et alors l'accusé — généralement quelque pauvre vieille — est noyé ou brûlé vif.

Les morts sont enterrés assis, comme les Lybiens d'Hérodote, dans la tombe que l'on recouvre de branches et de terre. Les Bagas, qui de leur vivant s'habillent d'une ficelle avec un léger chiffon, revêtent leurs défunts de tous les costumes qu'ils ont pu se procurer.

Les Nalous ont adopté l'Islam ; mais les Bagas et les Landoumans le repoussent. Vivant d'agriculture et de pêche, ces derniers sont laborieux, honnêtes, monogames, et prêtent volontiers l'oreille à l'Évangile.

Conakry. — En 1890, le misérable îlot de Toumbo, amas de sable mélangé de grès rougeâtre, ne comptait que trois pauvres villages formant ensemble une population de 300 à 400 habitants, lorsque la France choisit Conakry, l'un de ces villages, pour centre et chef-lieu de sa future colonie. Avec le gouverneur, M. Clément Thomas, arrivait, le 8 février 1890, le P. Raimbault qui, soutenu par l'Administration, se mit aussitôt à l'œuvre. Un de ses premiers actes

LA VÉGÉTATION EN GUINÉE

fut de bénir l'hôtel du Gouvernement, en mai 1891, à la demande du lieutenant-gouverneur, M. Bayol. En face s'élève la Mission. L'école des garçons comptait une soixantaine d'enfants appartenant à toutes les religions. Le soir, un cours d'adultes réunissait de 40 à 120 indigènes. Aujourd'hui, l'école est confiée aux Frères de Ploërmel et subventionnée par la colonie. Les Sœurs de Saint-Joseph



CONAKRY : LA MISSION

de Cluny (1895) enseignent aux jeunes filles, outre l'instruction religieuse, des notions professionnelles de couture, de blanchissage, de cuisine, etc. L'hôpital, élevé par le Gouvernement, est également confié aux Sœurs, sous la direction d'un médecin.

A 1200 mètres de là, on vient d'établir une école professionnelle et agricole, sur un terrain de 9 hectares donné par l'Administration. Déjà un vaste jardin, cultivé par les enfants, donne au marché de Conakry de fort beaux légumes. En même temps une cinquantaine d'enfants, formés à divers métiers, se disperseront dans la Guinée et



ÉCOLE DES SOEURS A CONAKRY

y seront, espérons-le, comme leurs frères aînés des autres Missions, un élément de civilisation et de progrès.

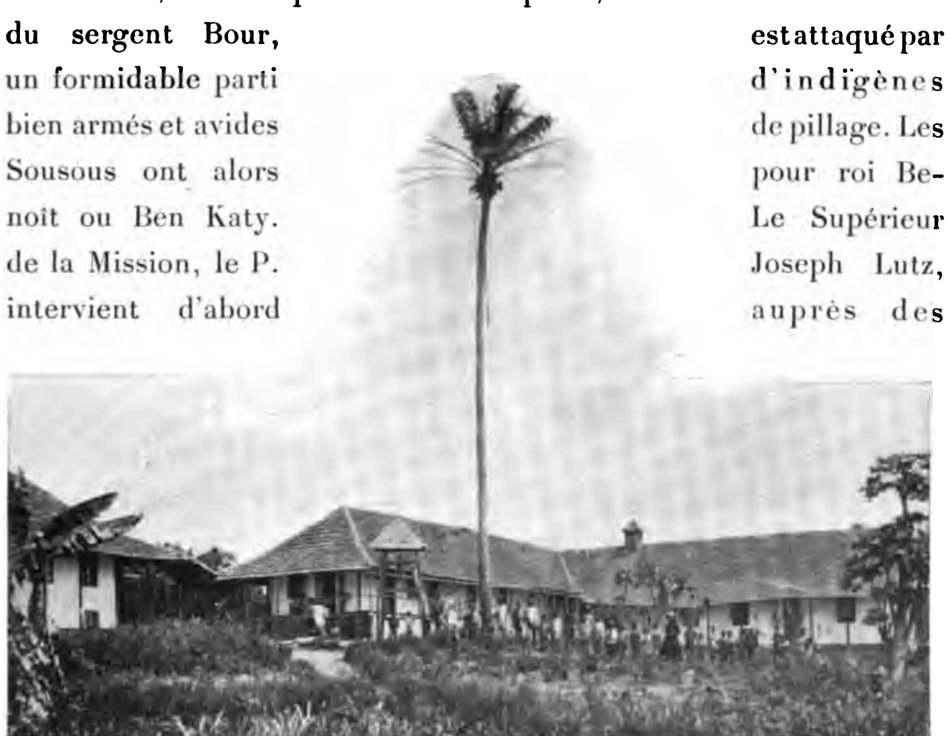
Le P. Raimbault a succombé le 14 novembre 1892, mais son œuvre a continué à se développer, étendant sa sollicitude aux Chrétiens d'Europe, aux Ouolofs du Sénégal et aux Protestants de Sierra Leone, comme aux indigènes. Le noyau des Catholiques de Conakry est aujourd'hui de 1200 à 1500.

La colonie elle-même n'a cessé de prospérer, et Conakry est aujourd'hui une ville de 15000 âmes. En 1899, on y a fait pour 25 millions d'affaires. Un budget de 2 millions permet d'ouvrir des routes, d'améliorer le port et de préparer la voie ferrée qui doit relier la côte à Kouroussa, l'Atlantique au Niger. Cette prospérité de la Guinée française, devant laquelle a dû s'incliner la colonie anglaise de Sierra Leone, est en grande partie due au regretté M. Ballay.

Saint-Joseph de Boffa, au Rio Pongo. — Le long du Rio Pongo

et de son affluent, la rivière Thia, s'étend le royaume sousou de Thia qui comprend une population de 60 000 habitants et est soumis au protectorat français depuis 1866. Le pouvoir est aux mains de la famille Katy. Les trois jeunes princes Jean-Jacques, Benoît et Emmanuel, élevés à la Mission de Dakar par Mgr Kobès, se firent Chrétiens et, rentrés chez eux, s'empressèrent de demander des missionnaires. Un contrat fut signé en janvier 1878 entre les Pères et le roi de Thia, et une Mission, consacrée à Saint-Joseph, fut établie près du poste français de Boffa. L'église pour les catéchismes et les offices, l'école pour les jeunes gens sont très fréquentées. Des grammaires, des dictionnaires et des catéchismes en langue sousou ont été publiés par le P. Raimbault. Enfin un hôpital pour les malades rend de très grands services.

Le 29 novembre 1883 éclate une vraie révolte; le poste français, mal fortifié, avec cinq soldats et un caporal, sous le commandement du sergent Bour, est attaqué par un formidable parti d'indigènes bien armés et avides de pillage. Les Sousous ont alors pour roi Benoît ou Ben Katy. Le Supérieur de la Mission, le P. Joseph Lutz, intervient d'abord auprès des



LA MISSION DE BOFFA

Français pour les prier d'attendre, puis auprès du roi. « Ben, lui dit-il, que vas-tu faire? Ne sais-tu pas que ta tête roulera la première? Si tu réussis contre le poste, un vaisseau viendra et il détruira tout, hommes, cultures, villages.... Viens avec moi au poste, je réponds de ta vie. » Au poste, tout fut vite réglé. Mais les Noirs comptaient sur un riche butin. Bientôt ils reprennent l'offensive, et le poste est envahi; un homme est tué, un autre blessé; la vue du sang fait des envahisseurs des tigres; ils veulent tout massacrer, saccager, incendier.... « Arrêtez! leur crie le P. Lutz, c'est moi qui suis ici le *mangué* (roi). Amenez le blessé à la Mission, on le soignera.... Et vous, Français, cessez le feu et écoutez-moi.... » On l'écouta, et à force d'instances il désarma les uns et les autres.

Quelques jours plus tard arrivait le *Héron*; le commandant voulut à son tour détruire le roi et le village. Le P. Lutz le calma, et, comme conclusion de toute cette affaire, M. Bayol, gouverneur, lui adressa une lettre de félicitations et de remerciements où il lui dit : « Votre intervention a prévenu une épouvantable boucherie.... »

Parmi les nombreuses conversions qui vinrent consoler les missionnaires, signalons celle d'un Musulman lettré, très instruit dans le Coran, qui fit une étude sérieuse des deux religions et ne se rendit qu'après avoir bien établi par écrit la supériorité de la religion chrétienne, par conséquent son unité et sa nécessité; car, dit-il, « un seul Dieu, un seul culte du seul Dieu ». Il est aujourd'hui devenu apôtre à son tour.

En 1898, on a étendu la Mission aux Bagas, qui, tout en ayant leur propre idiome, comprennent néanmoins le sousou. Outre la visite des missionnaires, ces indigènes ont au milieu d'eux, à Sobané et à Taboria, des catéchistes instituteurs.

Sangha. — A six lieues en amont de Boffa, sur le Rio Pongo, dans un air plus pur et près d'une source limpide, s'élève le village

de Sangha. On y a établi une Station dédiée à saint Jean-Baptiste. En 1897, le chiffre des baptêmes d'adultes s'élevait déjà à 300.

Farinthia. — Nulle côte plus que celle du Rio Pongo n'a alimenté le trafic des esclaves. La Société secrète du Simo se prêtait du reste admirablement à l'organisation de la « chasse à l'homme ». Des mulâtres des Antilles, attirés par les gros profits à réaliser, y établirent des nègreries en règle, avec magasins et marchandises à échanger contre « l'ébène », voire des forts pour leur défense. Parmi ces mulâtres était la famille Lightburn, retranchée dans les hauts de la rivière. Elle avait à sa tête, à l'époque dont nous parlons, une femme belliqueuse, lady Ferreira. « Cette femme est un homme! » disaient les Sousous. Elle ne sortait jamais sans une paire de pistolets à la ceinture et visitait chaque semaine les sept fortins qui protégeaient sa nègrerie, afin de s'assurer si ses canons étaient entretenus, ses artilleurs à leurs pièces, ses 6000 esclaves bien armés. Faidherbe, faisant sa tournée des Rivières en 1863, l'honora de sa visite. — « Et qui t'a permis, lui dit en plaisantant le général, d'établir des canons sur une rivière française? — Cela ne te regarde pas, lui répondit-elle; en tout cas, ils ne sont pas braqués contre les Français. — Mais si je les fais enlever? — Essaie donc si tu l'oses.... » Cette discussion... courtoise n'empêcha pas lady Ferreira d'offrir au général un magnifique anneau d'or avec d'autres présents. La vénérable matrone est morte en 1880. Elle avait, dit-on, cent



MISSION DE BOKÉ

vingt ans. Elle fit baptiser un petit enfant dont elle était la trisaïeule et déclara qu'elle voulait aussi mourir catholique, donner le terrain nécessaire pour la Mission, bâtir la chapelle et aider de tout son pouvoir les missionnaires. Son fils, Staël Lightburn, souscrivit volontiers à toutes les dispositions de sa mère, ainsi que les Marsden, ses descendants, qui se sont également faits Catholiques. La chapelle bâtie par eux est consacrée à la Sainte Vierge, et la Station de Farinthia, desservie par les Pères de Sangha, n'attend, pour donner des fruits plus abondants, que la résidence fixe des missionnaires.



UN CATÉCHISME

Boké, au Rio Nuñez. — Le plateau de Boké, fertile et sain, offrait de magnifiques assises pour une Mission. Les peuplades qui l'entourent sont les Bagas, les Nalous et les Landoumans. — « Qui es-tu? et que viens-tu faire ici? demandèrent-ils au missionnaire. — Je viens vous sauver, vous conduire au bonheur du ciel qui ne finit jamais. — En ce cas, restez au milieu de nous. » Et l'on se fixa au milieu d'eux, et les catéchismes commencèrent, et les écoles s'ouvrirent par un éloquent discours de M. Milanini, commandant du cercle de Boké. La chrétienté naissante, consacrée au Sacré-Cœur, prend racine et se développe heureusement.

La Préfecture apostolique de la Guinée Française compte actuellement 1785 Catholiques, 2525 hérétiques et 1245000 infidèles. Il y a eu 96 conversions en 1901. Son personnel est de 15 prêtres, 10 Frères et 5 Sœurs. On y trouve 6 chapelles, 4 cases-

chapelles, 3 orphelinats, 12 écoles, 2 écoles professionnelles, 1 ferme, 1 hôpital et 7 pharmaciens.

SIERRA LEONE

Le nom de Sierra Leone (Mont du Lion) a été donné par les anciens navigateurs portugais à cette partie de la côte qu'enserrent la Guinée française au Nord et la République de Libéria au Sud, non à cause des lions qui la fréquentent — on n'en a jamais vu — mais à cause de la ressemblance qu'affecte la croupe des montagnes avec les formes d'un lion couché.



LE P. CH. GOMMENGINGER, UN DES FONDATEURS DE LA MISSION DE SIERRA LEONE

Les Anglais visitèrent ces côtes dès le XVIe siècle. De 1562 à 1568, le trop fameux négrier Hawkins en enleva plus de 60000 esclaves. Et Dieu sait s'il eut des imitateurs jusqu'à ce que, vers 1787, s'élevât au sein du Parlement anglais l'énergique cri de protestation de Wilberforce! Avec Granville, Sharp, Smeathman, une société philanthropique se forme alors, qui achète Sierra Leone pour en faire une colonie ouverte à tous les nègres avides de liberté. On y transporte tout d'abord un groupe de 470 Noirs, de Londres, abandonnés de leurs maîtres; puis un autre de 1190, qui avaient passé dans la Nouvelle-Écosse, fidèles à l'Angleterre vaincue aux États-Unis; vers 1800, s'adjoint un troisième convoi composé des nègres marrons de la Jamaïque; à tout cela s'ajoutent 300 familles irlandaises déportées, en 1804; puis, plus tard, 800 Noirs kroumen, des Sousous, des Foulas, des Ouolofs, enfin quelques ouvriers anglais.

Cette population était de 2000 âmes en 1808, quand la colonie

« passa à la Couronne »; elle s'élève à 10000 en 1815, à 40000 en 1838; aujourd'hui, à 500000, en tenant compte de l'île Sherbro et des terres de l'intérieur.

Les Anglais auraient bien voulu s'étendre jusqu'au Niger, et ils trouvèrent avantageux, dans ce but, de favoriser Ahmadou-Ségou et Samory. Mais ils durent se contenter du bassin des Scarcies, laissant à la France la Mellacorée au Nord, et le Djoliba ou Niger supérieur à l'Est, suivant la convention du 10 août 1899.

Toutes les sectes protestantes d'Amérique, ayant leurs représentants dans les émigrations mentionnées plus haut, eurent aussi leurs temples et leurs ministres à Sierra Leone. L'Église établie d'Angleterre n'hésita pas à dépenser 1 500000 francs dans la construction de la cathédrale, qui eut son *bishop* et ses *deacons*. Mais personne n'eut l'idée de donner un temple et des prêtres aux Catholiques irlandais, qui, du reste, périrent en masse. Sous le gouvernement de Mac Carthy, qui marqua une ère de grands progrès pour la colonie (1814-1824), il fut pourtant question d'y appeler des missionnaires. La Mère Javouhey y séjourna en 1823 pour organiser les hôpitaux. Mac Carthy eût voulu la retenir; elle dut lui promettre des Sœurs de Saint-Joseph pour les malades et les écoles. Mais le gouverneur périt en 1824 dans une expédition malheureuse contre les Achantis. Blessé sur le champ de bataille, les sauvages l'achevèrent avec la plus barbare cruauté. Le roi fit enchâsser d'or son crâne et, au rapport du P. Gommenginger, qui visita Coumassie en 1874, il s'en servait comme de coupe aux jours solennels.

Au décret de création du Vicariat apostolique des Deux-Guinées, en 1842, la colonie de Sierra Leone est mentionnée comme faisant partie de la Mission. Mgr Barron y vint et fut si bien accueilli des quelques Catholiques irlandais et du gouverneur, Mac Donald, qu'il eût voulu aussitôt y établir une Station : « A Sierra Leone, il y a de 60 à 70 Catholiques bien abandonnés, écrit-il de Freetown, le 17 février 1844; les autorités anglaises seraient bien aises que

nous établissions une Mission : ils sont dégoûtés des Méthodistes.... N'oublions pas non plus Grand-Bassam, Assinie, etc.... Si vous avez des martyrs, envoyez-les ! » Hélas ! les martyrs s'immolaient à ce moment même, non loin de là, au cap des Palmes et à Grand-Bassam : c'étaient les 10 premiers missionnaires envoyés en Afrique par le P. Libermann. D'autres allaient venir quelques années plus tard, qui consommeraient leur sacrifice en ces pays.

Le 20 novembre 1858, est détaché des Deux-Guinées le Vicariat apostolique de Sierra Leone, allant du Rio Nuñez au Nord jusqu'à la rivière Cavally au Sud. Mgr de Marion Brézilhac, fondateur des « Missions africaines » de Lyon, en devient le premier titulaire. Il aborde à Freetown avec 3 prêtres et 1 Frère, au mois de mai 1859, en pleine épidémie de fièvre jaune. Elle les emporta tous.

En 1864, la Mission est reprise par les Pères du Saint-Esprit. Aussitôt les cloches des temples et des chapelles des 42 sectes de la ville appellent leurs adeptes. « Il ne s'agit pas, leur dit-on, d'un incendie ou d'une invasion, mais d'un malheur bien plus épouvantable. L'Antechrist dont nous vous avons souvent parlé, le Pape de Rome, qui veut ruiner l'œuvre du Christ et damner nos âmes, vient d'envoyer dans ce but deux émissaires parmi nous. Malheur à qui les écoutera !... »

La foule assaille d'une grêle de pierres la demeure des missionnaires, qui n'échappent au danger que grâce à la protection du gouverneur, sir W. Blackhall. En réponse à cet accueil, les Pères se mirent à soigner les malades, à se dévouer au service des pauvres, à accueillir tous les cœurs avides de vérité ; leur maison ne désemplissait pas, et leur pauvre chapelle fut bientôt trop étroite pour les offices et les catéchismes.

Trois Sœurs de Saint-Joseph arrivent en 1866 et ouvrent une école qui a vite fait de grouper 200 élèves et de conquérir le pas sur toutes ses rivales. En même temps, le Fr. Claver a une école de garçons qui donne des résultats plus consolants encore. Les

baptêmes et les abjurations se comptent bientôt par centaines.

De pareils résultats étaient achetés par de lourds sacrifices, par des morts multipliées, et parfois par des accidents comme l'épouvantable naufrage, en 1868, de la *Florence Nightingale*. Elle allait de Gambie à Sierra Leone, ayant à bord les PP. Fritsch et Baumgartner, un jeune néophyte nommé Albert, 7 femmes de Gambie, 11 hommes d'équipage et 2 Kroumen. Le 26 décembre, elle donna sur un écueil et sombra. On n'eut que le temps d'improviser un radeau sur lequel chacun emporta trois rations de biscuits. L'un des Kroumen s'était noyé. Ballotté treize jours sur les flots, le nouveau radeau de la Méduse devait être témoin des mêmes spectacles d'horreur que l'ancien : révolte de l'équipage, famine, scènes de cannibalisme. Quand on parla de s'entre-dévorer, les missionnaires s'y opposèrent énergiquement. La première chose à faire, leur répondit-on, était de se partager les « black peoples », auxquels on ajouterait les Pères. Les marins ouvrirent les veines du krowman et se repurent de son sang, se réservant de le dépecer le lendemain. Il mourut dans la nuit, et les Pères l'immergèrent. Le lendemain on aperçut l'une des îles des Idoles ou « îles de Los », qui bordent les rivages guinéens. Les indigènes accourus prodiguèrent aux naufragés les soins les plus urgents, puis les conduisirent à une île voisine chez deux négociants français, MM. Pons et Gaillard. Une embarcation fut armée, et, le 8 janvier 1869, les Pères étaient à Freetown. Mais la secousse avait été trop violente. Le P. Baumgartner succomba peu après, et le P. Fritsch dut regagner la France.

De 1870 à 1874 arrivèrent le P. D'hyèvre, Supérieur, les PP. Kayser, Richert et Gommenginger. Sous l'impulsion du premier, l'établissement des Sœurs devient un véritable monument, avec son pensionnat vite florissant, ses ouvroirs et orphelinats, ses écoles et externats, formant ensemble un groupement de 500 élèves.

Un double événement heureux pour la Mission fut l'arrivée, en 1872, d'un gouverneur catholique, sir John Pope Hennessy, et la

conversion de lady Hennessy, sa femme. L'assistance de sir John aux offices et son assiduité à fréquenter les sacrements édifiaient tout le monde et attiraient à l'église une foule d'hésitants. « Puisque le gouverneur appartient à la religion catholique et fréquente son église, disaient les Noirs, il faut bien croire que cette religion n'est pas aussi mauvaise que nos prédicants nous le répètent. » Et ce qui donnait encore plus de force à l'argument, c'est que nul gouverneur n'avait encore égalé sir John dans l'administration et n'avait conquis au même point l'affection générale.



LA PREMIÈRE CHAPELLE CATHOLIQUE A FREETOWN

Lady Hennessy était protestante. Peu après son arrivée à Freetown, elle perdit son fils unique, ravissant petit enfant de trois ans. On l'inhuma dans l'église; une riche pierre de granit recouvre la tombe, avec ce seul mot : « Baby ». Les missionnaires firent comprendre à cette mère en larmes que le cher enfant, ayant reçu le baptême, jouissait déjà au ciel d'un bonheur que toute l'affection de ses parents eût été impuissante à lui procurer sur terre. Ce fut pour elle un trait de lumière et d'espérance. La conclusion venait d'elle-même : « Pour le revoir plus sûrement au ciel, il était sage d'embrasser la religion de son enfant », et elle abjura le Protestantisme en la fête de Sainte-Anne, le 26 juillet 1872.

Une fois la Mission solidement établie à Freetown, on se préoccupa de son expansion dans le reste du Vicariat. Dans ce but, le P. D'hyèvre fit un voyage dans les Scarcies. Le P. Ch. Gommenginger, qui le remplaça en 1874, se livra à des explorations à Porto

Loko, chez les Timenés; au Rio Pongo, chez les Sousous; puis à la Côte d'Or et dans la République de Libéria.

Les Anglais faisaient alors leur grande expédition contre les Achantis. Les Pères servirent d'aumôniers aux troupes britanniques. Avec Garnett Wolseley, général en chef, revint à Sierra Leone un Français, M. Bonnat, qui avait été cinq ans prisonnier des Achantis et que le roi Kaffi-Calcally envoya pour solliciter la paix. Il demeura près d'un an à la Mission, d'où il retourna à Paris multiplier les démarches pour la création chez les Achantis d'une Mission catholique.

Cependant le P. Blanchet est replacé à Freetown en 1879, avec le titre de Provicaire apostolique. Admirant combien il a plu à Dieu de bénir son œuvre, il veut la couronner par l'érection d'une grande et belle cathédrale. Tous, Protestants et Catholiques, souscrivent généreusement. La première pierre est posée le 29 juin 1883, et le gros œuvre terminé en 1884; les décorations se firent les années suivantes, et la dédicace solennelle eut lieu le 30 octobre 1887.

Nous ne pouvons que mentionner les Stations nouvelles fondées à cette époque : Murraytown, à la sollicitation d'un groupe de Protestants convertis, le leader Johnson à leur tête; Benty, sur la Mellacorée; Waterloo, Libéria, qui aura son historique à part; Sherbro et enfin Sangotown, point terminus, à 40 kilomètres de Freetown, de la 1re section du chemin de fer de pénétration, section qui a été inaugurée solennellement le 1er mai 1899.

Sherbro. — A 165 kilomètres au sud de Freetown se trouve la grande île de Sherbro, qu'habitent deux tribus différentes, les Sherbros et les Mendis, « les plus grossiers et les plus immoraux du globe », dit un voyageur avec un peu d'exagération. Ceux du continent sont, de plus, livrés à des pratiques d'anthropophagie invétérées. Enfin les terres basses et marécageuses engendrent des fièvres pernicieuses. Il faut pourtant civiliser, sauver ces peuples. C'est pourquoi une Mission fut fondée en 1893 à Bonthe, la capitale, avec



UN POSTE DE MISSION

3 Pères, 2 Frères et 3 Sœurs de Saint-Joseph. Deux de celles-ci moururent dès la première année. Les progrès furent encore retardés par la mort des PP. Walsh et Tuohy. Mais les PP. Schields et Noirjean tiennent ferme au poste, et la population se montre très bien disposée. Moyamba est déjà occupé, Mobay va l'être, et l'un des chefs Mendis du littoral ne cesse ses instances pour décider les missionnaires à se fixer dans son pays.

Vis-à-vis de Sherbro, au pays d'Impéri, existe depuis de longues années une nombreuse société secrète d'anthropophages. Pour saisir leurs victimes, ils se lancent dans des barques en forme de crocodiles; sur terre, ils se couvrent de peaux de léopards, et ils se réunissent pour leurs horribles festins. La justice anglaise s'en est émue; elle a saisi et pendu dernièrement cinq coupables à Ghambayah, où elle a laissé l'échafaud en permanence. C'est là que la Mission va s'implanter pour adoucir, si possible, et civiliser ces cannibales.

Une particularité à noter ici, c'est que, dans l'insurrection de 1896, des Timenés du Nord et des Mendis du Sud, sur le continent et à Sherbro, les hordes insurgées veulent massacrer tous les blancs, et de fait ils se plongent dans le sang des Anglais. Mais tous ont la consigne d'épargner les missionnaires catholiques. « Ceux-là, disent-ils, sont les seuls qui veulent sincèrement du bien aux Noirs. Gardons-les. »

En 1892, le P. James Brown succède au P. Blanchet. Les baptêmes d'adultes, abjurations et conversions, continuent jusque dans les rangs des leaders et catéchistes du Protestantisme, tels MM. Johnson, Mac Loud, Tucker, etc.; puis ce sont l'avocat de la Reine, M. Donaldson, le négociant luthérien allemand Rosenbusch, l'un des chefs wesleyens, le commandant d'un steamer, la sœur et les deux neveux du président des Affaires indigènes, la femme d'un ministre anglican, la fille et les petits-enfants d'un autre, etc. Telle est l'influence conquise par l'Église catholique à Freetown, qu'en cette ville de 50000 âmes, qui compte 70 temples protestants desservis par 120 ministres avec 18000 adeptes et 20000 Mahométans, les missionnaires catholiques en sont venus à faire passer triomphalement à travers ses rues et dans le plus grand ordre la procession du T. S. Sacrement. Cette belle manifestation eut lieu pour la première fois le 20 juin 1897.

La Mission compte actuellement 12 Stations, autour du centre de Freetown.

MISSION DE LIBÉRIA

Les idées d'affranchissement et de liberté semées à profusion dans les États américains par la guerre de l'Indépendance, la proclamation des Droits de l'homme en 1789, le livre de Clarkson sur les colonies nègres d'Afrique, le premier essai de ces colonies tenté par les Anglais à Sierra Leone, l'interdiction de tout trafic d'esclaves stipulée dans les traités de 1814 et de 1815, l'état précaire des deux millions d'hommes de couleur épars sur les États de l'Union, enfin la faveur des présidents Jefferson (1810) et surtout Monroë (1817-1825), furent autant de causes qui donnèrent naissance en 1817 à la *Société américaine de Colonisation*, dont le principal promoteur fut Elias Caldwell. De 1820 à 1823, divers groupes de colons s'embarquent pour l'Afrique, et, après des arrêts infructueux sur les terres de Sierra Leone et dans l'île de Sherbro, à l'instigation du gou-

verneur anglais, sir W. Mac Carthy, qui leur « conseillait » de s'établir « plus loin », une première colonie est fondée dans la baie de Mesurado, à l'embouchure de la rivière Saint-Paul. La capitale s'appela Monrovia, du nom du président Monroë. Le soin de cette première colonie, comme pour celle de Mississipi, qui s'établit en 1836 dans les mêmes parages, était confié à des missionnaires protestants. Les Catholiques du Maryland, sous l'impulsion de lord Baltimore, fondèrent à leur tour (1831-1833), au cap des Palmes, avec le Dr Hall pour chef, la colonie du Maryland en Libérie, qui demeura distincte de celle de Monrovia jusqu'en 1856.

Mais pour ces colons du Maryland, comme aussi pour les quelques Catholiques des autres colonies, il fallait des missionnaires. Le deuxième concile de Baltimore, tenu en octobre 1833, s'en préoccupa. Par son canon VI, il demande que, « dans le but d'assurer le salut des Noirs qui émigrent de ces régions dans la Libéria, cette Mission soit confiée par le Saint Siège aux Pères de la Compagnie de Jésus ».

Les démarches de la S. C. de la Propagande auprès de la Compagnie n'ayant pas abouti, Mgr Kenrick, de Philadelphie, y envoya son vicaire général, M. Edward Barron, dont nous avons raconté plus haut les démarches et les travaux, suivis de la mort prématurée des sept premiers missionnaires.

Le pays, dès 1847, s'était érigé en État indépendant, avec un président, deux Chambres, 5 ministres secrétaires d'État, 5 régiments de milice, et la devise : « *The love of Liberty brought us here!* »

La population totale serait de 718 000 habitants, dont 18 000 émigrés d'Amérique et leurs descendants, et 700 000 appartenant aux diverses tribus indigènes. Plusieurs d'entre celles-ci sont intéressantes, en premier lieu, les Vaïs, seule tribu noire qui possède une écriture propre. Cette écriture est syllabique, chaque caractère ayant la valeur d'une syllabe; elle n'a aucune analogie avec les écritures

usitées en Afrique — arabe, éthiopienne, latine. — On écrit de droite à gauche. Contrairement à ce qu'affirme l'Américain Forbes, les Vaïs possédaient cette écriture bien avant le XIXe siècle. Les Vaïs sont païens, et forment la digue qui, de ce côté, arrête l'Islam envahisseur.

A l'intérieur se déploient les Mandingues, peuplade de trafiquants et disciples de Mahomet.

Les Krous (Krao), qui habitent au Sud-Est une côte de 350 kilomètres de développement, sont robustes, courageux et fidèles. Aussi les recherche-t-on pour former les équipages des navires, et pour travailler dans les colonies voisines, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. En 1885, une partie de cette tribu se plaça sous le protectorat français, et tout le territoire à l'est du Cavally forme la frontière Est, qui sépare la Libérie des possessions françaises.

Le sol est d'une étonnante fertilité. Tous les produits des tropiques y réussissent, mais surtout le café, qui y pousse à l'état libre dans les forêts et donne des récoltes abondantes. Aussi l'a-t-on acclimaté au Brésil, dans les Antilles, à Ceylan et jusqu'en Océanie. Les forêts vierges, immenses, recèlent des bois de teinture et d'essences diverses, le caoutchouc en quantité. Enfin les rivières, qui sont nombreuses, charrient de l'or. C'est à l'embouchure de l'une d'elles, le Grand Sesters, que les Normands du XIVe siècle avaient leur établissement de Paris; près de là aussi se trouvait Petit-Dieppe.



LES PALÉTUVIERS

Le 25 février 1884, les PP. Blanchet et Lorber jettent les fondements de la nouvelle Mission catholique à

Monrovia, sous le vocable de la Nativité de Marie. Le président de la République, M. Johnston, le maire et toute la population accueillirent très bien les missionnaires. Par contre, les ministres des diverses sectes protestantes firent rage pour obtenir l'expulsion de ces « idolâtres, qui méprisaient Jésus-Christ et sa Bible, et adoraient Marie ». M. Johnston laissa passer l'orage, et, scandale suprême, il vint même assister aux offices catholiques. L'excommunication fut alors prononcée contre toute famille dont un membre se ferait Catholique, ou seulement enverrait ses enfants aux écoles de la Mission et aux catéchismes. Les Pères furent suivis dans toutes leurs sorties, et la maison dont ils franchissaient le seuil était dénoncée. Ils ouvrirent néanmoins leur chapelle et y célébrèrent les saints offices dès le premier dimanche qui suivit leur débarquement. Il y eut ce jour-là 35 assistants, dont deux seulement étaient Catholiques. Le nombre de ces derniers ne tarda pas à augmenter : on en comptait 50 l'année suivante. Un « Révérend » qui avait pu se procurer un de nos livres de prières, n'y trouva rien, à sa grande stupéfaction, que de fort édifiant, et il en fit les « délices de son âme ».

En 1885, la Mission reçoit du renfort : le P. Bourzeix et quelques autres. Elle ouvre une école de garçons, qui s'emplit dès le premier jour. Malheureusement le Frère qui la tenait mourut en avril de la même année, et le P. Lorber, miné par les fièvres, dut se retirer peu après.

Les missionnaires s'efforcèrent de s'étendre hors de la ville. Un terrain de 40 hectares leur fut donné par le président dans les hauts de la rivière Saint-Paul qui coule à Monrovia, pour des écoles agricoles et professionnelles.

A l'extrémité nord de la ville est le grand village de Krowtown, ainsi appelé des Krows ou Krous qui l'ont établi. Une chapelle y fut érigée au milieu de la place publique. La dédicace s'en fit en grande solennité le 16 novembre 1884, au milieu d'un concours immense. Un Frère s'y rendait deux fois la semaine pour l'école. Le P. Bourzeix

se met résolument à l'étude de la langue; il compose un catéchisme et des cantiques. Plus tard il publiait en France une fort intéressante histoire de Libéria.... Mais voilà que la maladie l'emporte en 1886, et, depuis, ce pays n'a plus été visité que par intervalles par les missionnaires de Sierra Leone. Quand pourra-t-on reprendre, d'une façon suivie, l'évangélisation de ces parages et surtout des tribus inexplorées de l'intérieur?

Ouvrages à consulter. — Villaut de Bellefond, *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée*, Paris, 1669. — Walekenaer, *Histoire générale des voyages*, Paris, 1827. — De Santarem, *Chronico do discrobimento e conquista de Guiné*, Paris, 1841. — Le P. Ch. Gommenginger, *Le Rio Pongo* (les Missions catholiques, nos 344-5, 1876.) — Aspe Fleurimont, *La Guinée française, Conakry et les Rivières du Sud*, Paris, 1900. — Claudius Madrolle, *En Guinée*, Paris, 1895.

Pour Sierra Leone: J. Matthews, *A voyage to the River Sierra Leone on the coast of Africa*, Londres, 1788, in-8. Il y a une traduction, Paris, an IV, in-18. — H. Hecquard, *Voyage dans l'Afrique occidentale*, Paris, 1853. — *Britische Annexionen an der Sierra Leone*, Petermann's, Mittheilungen, 1883. — P. Barret, *Sénégambie et Guinée*, Paris, 1887. — J. Bonnat, *La Côte de Guinée*, l'Explorateur, n° 73-75, 1876. — Norton, *A residence at Sierra Leone*, London, 1849.

Pour Libéria : Le P. Bourzeix, *La République de Libéria*, Revue diplomatique, Paris, 1887. — W. Lugenbut, *Sketches of Liberia*, Washington, 1850. — Colonel Wauvermann, *Les prémices de l'œuvre d'émancipation africaine*, Anvers, 1884. — Le *Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique française*, etc....

CHAPITRE VI

LES MISSIONS AFRICAINES DE LYON



MARIGOTS DE GRAND-BASSAM — PALÉTUVIERS

La Société des Missions africaines de Lyon fut fondée en 1856 par Mgr de Marion Brésillac qui, après 12 ans de vie apostolique dans les Indes, conçut l'ardent désir de porter les lumières de la foi aux peuplades de l'Afrique les plus abandonnées. Il commença par établir un séminaire à Lyon. Puis, la Propagande lui ayant confié le Vicariat apostolique de Sierra Leone, il s'y rendit avec trois prêtres et un Frère, laissant au R. P. Planque, Supérieur actuel de la Société, la direction de la Maison de Lyon. Il débarqua à Free-Town. Une épidémie de fièvre jaune y sévissait avec une violence terrible. En moins de six semaines, il vit mourir sous ses yeux ses missionnaires et la plus grande partie de son troupeau, et il tomba lui-même moissonné par le terrible fléau.

Tout paraissait perdu. Avec une confiance invincible en la protection de ces premiers martyrs, le R. P. Planque n'en poursuivit qu'avec plus d'énergie l'œuvre commencée. Les vocations se multi-

plièrent, et en 1860 le Saint-Siège confia à la Société naissante la nouvelle Préfecture apostolique du Dahomey.

Aujourd'hui la Société des missionnaires de Lyon compte sur la côte occidentale d'Afrique trois Vicariats et deux Préfectures apostoliques : les Vicariats de Bénin, du Dahomey et de la Côte d'Or, — ces deux derniers érigés tout récemment (mai 1901), — et les Préfectures apostoliques du Niger et de la Côte d'Ivoire.

CÔTE D'IVOIRE

La colonie française de la Côte d'Ivoire ne jouit de son autonomie que depuis 1893. A la vérité, nous possédions les deux comptoirs de Grand Bassam et d'Assinie depuis le XIVe siècle, époque à laquelle des marins dieppois s'y établirent pour y acheter de l'or, de l'ivoire, de la gomme arabique. En 1870 nous en retirâmes les quelques soldats d'infanterie de marine que nous y avions établis, pour les protéger contre les Achantis de l'Est et les Malinkés de l'Ouest, et il ne resta pour représenter la France que les deux comptoirs de la maison Verdier. Cela dura jusqu'en 1889, quand l'exploration et les publications de Binger ramenèrent l'attention sur la Côte d'Ivoire. Le pays fut étudié, de nouveaux comptoirs furent établis, les limites furent fixées à l'Ouest avec la république de Libéria (1892); la Côte d'Ivoire, qui jusque-là avait relevé du Sénégal, devint autonome (1893), l'œuvre de pénétration se poursuivit jusque vers les États de Kong; Samory fut vaincu et fait prisonnier, et, ses Etats annexés, la convention du Niger fixa les limites Orientales vers le pays des Achantis : la colonie actuelle de la Côte d'Ivoire se trouva définitivement constituée.

Telle qu'elle est aujourd'hui, elle s'étend de l'Est à l'Ouest des 5° au 10° long. Ouest du méridien de Paris et se prolonge dans le Nord, depuis le golfe de Guinée jusque vers le 10° parallèle. Elle a 250 000 kilomètres carrés de superficie, la moitié de celle de la

France, et 2 500 000 habitants, 10 par kilomètre carré, très inégalement répartis. Les deux tiers de sa surface sont occupés par la plus luxuriante et la plus riche des forêts, comparable seulement à celle du Congo ou du Brésil; le reste par les lagunes, qui s'étendent le long de la côte depuis le 5° jusqu'au 8° de long. Ouest, sur une surface de 2400 kilomètres carrés, et par trois clairières importantes au nord des lagunes de Grand-Bassam, au nord de celle de Grand-Lahou, et au cœur du pays, dans le Baoulé. Les États de Moréno, de Baoulé et de Kong sont très peuplés. Les lagunes sont partout navigables pour des vapeurs calant 1 m. 10, et constituent comme des petites mers intérieures. C'est au fond de l'une de ces lagunes, celle de Grand-Bassam, dans la baie d'Abidjean, que l'on creuse un port qui ne le cédera en rien à celui de Bizerte, et que l'on bâtit la future capitale de la colonie, Bingerville, pour remplacer la ville de Grand-Bassam, brûlée en 1899 après avoir été désolée par la peste et la fièvre jaune : c'est là qu'aboutira le chemin de fer.



FALAISE ROCHEUSE A SAN PEDRO

Les richesses naturelles de la Côte d'Ivoire sont d'abord ses forêts, qui renferment les essences les plus précieuses, acajou, palmiers à huile, cocotiers, lianes à caoutchouc, arbres à kola, karité, guiton, etc.; son sol, qui produit tous les fruits des tropiques, l'igname, le maïs, le riz rouge, le mil, la banane, le haricot arborescent, l'oranger, le papayer, le citronnier, le manguier, l'ananas, surtout le café et le cacao dont il y a déjà quelques belles planta-

tions; les mines, surtout les mines d'or, imparfaitement connues et qui cependant ont permis d'exporter de 1890 à 1897 pour 3836845 francs de poudre d'or, et les mines de cuivre.

Il n'y a plus de panthères, sauf dans l'extrémité nord où l'on rencontre également quelques lions, petits et noirs; presque plus d'éléphants, sauf au plus épais de la forêt. Par contre il y a beaucoup d'hippopotames dans les hautes vallées, et une foule inconcevable de singes noirs ou rouges, dans la forêt. De même une foule d'oiseaux, sous le couvert, des aigrettes, des pigeons, des pintades, etc., ou dans les marécages, des canards, des flamants roses, des pélicans. Les poissons abondent dans les cours d'eau, et les insectes, en particulier les termites qui dévorent tous les bois sauf l'acajou, et dans certaines zones de la forêt une mouche aussi dangereuse pour le bétail que la fameuse *tsétsé* de l'Afrique du Sud.



TERMITIÈRES

Il y a beaucoup de volailles, de porcs, de chèvres dans les villages, des moutons à poil ras dans le Baoulé, mais ni chevaux, ni ânes, ni bœufs.

Parmi les diverses tribus qui peuplent la colonie on peut citer les Appoloniens, autour des lagunes, superbes et intelligents, qui ont monopolisé le commerce et la récolte du caoutchouc; les Lôs du Nord-Ouest, plus beaux encore, guerriers indomptables que Samory ne put jamais soumettre; les Bambaras et les Malinkés au Nord, aussi industrieux et intelligents que les Achantis, agriculteurs, tisserands,

teinturiers, tanneurs, vanniers, etc., et une foule d'autres très dispersées et n'ayant entre elles que fort peu de communications.

Ces diverses tribus sont à peu près tranquilles maintenant, elles respirent enfin, délivrées de l'implacable tyrannie de Samory, de ses recrutements de guerriers et de porteurs, de ses massacres, de ses razzias d'esclaves, des famines provoquées par ses invasions.

Il n'y a presque aucune industrie, à la Côte d'Ivoire, surtout sur la côte, les habitants achetant aux Européens pour de la poudre d'or tout ce dont ils peuvent avoir besoin.



PÈRES AFRICAINS ET PETITS ESCLAVES

La colonie tout entière ne compte que 300 employés, le plus grand nombre indigènes, et 200 miliciens qui suffisent à y maintenir l'ordre. Son budget en 1900 était de 1 403 000 francs. Son commerce, constamment en augmentation, s'est élevé en 1898 à 8 127 383 francs d'importation.

La Mission de la côte d'Ivoire est la plus récente de celles de la côte occidentale. Sa fondation ne remonte qu'à l'année 1895, mais là comme ailleurs les premiers missionnaires ont dû payer de beaucoup de sacrifices et de privations, et souvent de leur vie, les débuts de leurs installations dans ces contrées malsaines.

Six Stations y ont été créées : celles de Dabou, Grand-Bassam, Mousso, Assinie, Jacqueville et Memni. Dabou, résidence actuelle du Préfet apostolique, est située près de la grande lagune de l'Ebrié. Bâtie sur le sommet d'une colline, elle est relativement salubre.

Outre une école où les indigènes apprennent la langue française, Dabou possède encore une école professionnelle et, dans quelque temps, les missionnaires espèrent pouvoir y établir un orphelinat pour les esclaves libérés. Grand-Bassam, Mousso, Assinie, Jacqueville et Memni sont des Stations plus ou moins récentes ayant chacune leur dispensaire et leur école.

350 garçons et 15 filles fréquentent les 9 écoles de la Préfecture, qui ne compte encore que 550 Catholiques, et est desservie par 19 Pères, 4 Frères et 6 Sœurs. Il est permis d'espérer que ce pays, avec ses gisements aurifères et ses nombreux produits d'exportation qui lui assurent un développement et une prospérité considérables, ne tardera pas d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile.

Près de la république de Libéria, se trouve la tribu bien connue des Kroumen, que l'on a surnommés les Gaulois de l'Afrique. Grands, forts, énergiques, et surtout très dévoués, ils sont très appréciés des commerçants européens établis sur la côte. Aussi la plupart émigrent-ils jusqu'au moment où ils ont acquis un pécule qui leur permette de vivre en paix dans leur pays natal.

Habiles canotiers et redoutables à la guerre, ils sont cependant d'humeur pacifique et s'adonnent de préférence à la culture du riz.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CÔTE D'OR

La Côte d'Or anglaise s'étend sur le golfe de Guinée du 2° au 5° de long. Ouest, jusque vers le 9° de lat. Nord. Sa superficie, indépendamment du pays des Achantis, est d'environ 100 000 kilomètres carrés et sa population de 1 473 382 habitants, dont 500 Européens. Ses villes principales sont Accra, 16 267 habitants, Elmina, 10 530, Cape Coast Castle, 11 614, Kwitta, Saltpond, Winneba, Axim et Akuxe. Ses principaux produits sont l'huile de palme, la gomme, les bois précieux dont l'exportation va grandissant chaque jour, l'or en plusieurs endroits. Les écoles sont en grande partie entre

les mains des missionnaires : Wesleyens, Protestants allemands et Catholiques français. En 1899, il y avait 11 000 élèves, et l'État leur accordait une subvention de 87 775 francs.

Il y a quelques années seulement, le peuple guerrier des Achantis, répandu dans l'intérieur, respectait encore moins peut-être que les Dahoméens, la vie de son semblable. La fête annuelle des Ignames, la mort des grands du royaume, faisaient couler des torrents de sang. La mort du roi surtout était accompagnée d'une atroce boucherie humaine. Dès que le souverain avait rendu le dernier soupir, les princes du sang, se répandaient armés dans la ville, suivis des exécuteurs à leurs ordres, et massacraient indistinctement ceux qu'ils rencontraient dans les rues de Coumassie. Ce carnage durait huit jours, pendant lesquels la population épouvantée fuyait dans les bois et les campagnes. Passé ce temps de désordre, la tuerie légale s'organisait. Un nombre considérable d'esclaves et de femmes étaient sacrifiés sur la tombe du maître et enterrés avec lui. Puis on célébrait la « grande coutume », pendant laquelle un jour par semaine était réservé aux sacrifices humains. L'influence des Anglais vainqueurs est parvenue à mettre fin à ces horribles pratiques.



LE R. P. CHAUTARD
AVEC SON FILLEUL EUGÈNE

C'est en 1895-1896 qu'une expédition anglaise partit de la Côte d'Or contre Coumassie, la capitale des Achantis. Admirablement préparée, elle eut un complet succès. Le roi des Achantis se soumit, et il est maintenant, avec ses principaux chefs, gardé prisonnier à Sierra Leone. Le pays, définitivement placé sous le protectorat anglais depuis le 27 août 1896, et gouverné par un Résident demeu-

rant à Coumassie, se trouve ainsi ouvert au commerce et à l'exploitation de ses mines d'or. Un chemin de fer est en construction depuis Sekondi, sur la côte, à Tarkwa, et des études ont été faites de Tarkwa et d'Appam à Coumassie, sur une longueur totale de 290 kilomètres. On songe également à une ligne d'Accra à la Volta.

La Mission de la Côte d'Or, fondée en 1881, a été cruellement éprouvée jusqu'à ces dernières années. Ses premiers missionnaires ont été décimés par les privations, les rudes travaux de leurs premières installations et surtout par les épidémies de fièvre jaune. Cependant, actuellement, son avenir s'annonce plein d'espérances. Elle a été érigée en Vicariat apostolique en mai 1901. Elle compte déjà une chrétienté assez nombreuse, surtout à Elmina et à Cape-Coast. Près de 2000 enfants des deux sexes fréquentent ses écoles, et dernièrement les missionnaires ont fondé deux fermes et trois orphelinats. La dernière expédition contre les Achantis vient de lui ouvrir les routes de l'intérieur, et l'on espère pouvoir s'établir bientôt à Coumassie, capitale des Achantis qui, située à plus de 200 kilomètres dans l'intérieur, est appelée à devenir le centre d'un réseau de voies ferrées pour desservir toute la région minière du pays. Bref ce pays, arraché d'hier à sa barbarie, fait entrevoir les plus belles espérances pour la diffusion de notre foi et de notre civilisation.

Elmina, vue de la mer, offre l'aspect imposant d'une ville fortifiée. Elle est de fondation dieppoise et l'on peut en faire remonter l'origine vers 1383. Villaut de Bellefonds rapporte en effet que les premiers voyageurs qui de son temps la visitèrent, remarquèrent les armes de la France dans une chapelle convertie en magasin, et le millésime de 13... (les derniers chiffres illisibles) au frontispice d'une porte portant le nom de « Tour des Français ». Elle devint portugaise, probablement vers 1481, avec la presque totalité de la Côte d'Or. Plus tard elle devint hollandaise; elle est aujourd'hui anglaise depuis 1872.

En 1881, lorsque les missionnaires de Lyon arrivèrent, ils y

trouvèrent des vestiges du Christianisme : on y célébrait chaque année une fête dite de Santa Maria. Ils ont obtenu d'excellents résultats de cette ancienne colonie portugaise.

Elmina compte aujourd'hui plusieurs milliers de Catholiques, et près de 500 élèves fréquentent les écoles dirigées par les missionnaires et les Religieuses.

Cape-Coast est la résidence du Vicaire apostolique et du Gouverneur. Elle aura bientôt une église assez vaste qui permettra de recevoir plus commodément les Chrétiens de plus en plus nombreux. Déjà elle possède une vaste école de garçons et une école de filles, fréquentées par plus de 800 enfants. Par la situation, par son commerce et par la ligne ferrée qui la reliera bientôt avec l'intérieur, Cape-Coast est appelée à un brillant avenir.



FEMMES CHRÉTIENNES D'ELMINA

Quitta, près du Togoland, est de fondation toute récente. Elle ne compte encore qu'un petit nombre de Chrétiens, mais les Religieuses espèrent y ouvrir bientôt une école.

Salt-Pond, où une Mission fut établie en 1897, avait eu, en quelques semaines, quatre de ses missionnaires emportés de la fièvre jaune.

Ces sacrifices semblent devoir être le gage de succès futurs. Déjà d'heureux résultats ont été obtenus, et l'école que les missionnaires y ont ouverte réussit admirablement.

La Mission de la Côte d'Or compte 4 Stations, 18 Pères, 10 Sœurs, 5800 Catholiques, 11 écoles avec 1400 élèves, dont 1100 garçons et 300 filles.

DAHOMEY

Au XVIIIe siècle, le Dahomey comprenait trois monarchies dont les capitales étaient Whidah, Allada et Canna. Cette dernière était gouvernée par le roi Dâ (serpent).

Le royaume d'Allada primait les deux autres par son étendue, le nombre de ses habitants et la richesse de son territoire. A la mort de son roi, ses trois fils, avides de régner, se firent la guerre, et la fortune favorisa le plus jeune. L'aîné prit la fuite vers le littoral, et le deuxième se réfugia auprès du roi de Canna, qui l'accueillit en prince et lui fit don d'une partie de ses États. Cette générosité ne put le satisfaire : « Prince d'Allada, lui fit dire un jour le roi de Canna fatigué de ses obsessions, tu es un ingrat et ton intention est de bâtir tes cases jusque sur mon ventre. » C'était là en effet le projet de l'aventurier. Dès qu'il se sentit assez fort, il attaqua son bienfaiteur à l'improviste, le fit prisonnier et le jeta tout vivant dans une fosse creusée au centre de ses terres. On la nomma Agbomey. Comme le malheureux roi l'avait pressenti, son ventre fut la première assise d'un palais qui porta le nom de Dâ-homey (ventre de Dâ), lequel a passé à toute la contrée.

Enflé de ses succès, l'usurpateur voulut avoir les richesses, les fusils, la poudre et les eaux-de-vie du roi de Whidah. A la tête de son armée aguerrie il eut facilement raison de la bande de pillards qui occupaient le littoral, et le royaume du Dahomey se trouva ainsi définitivement constitué.

Son gouvernement était une monarchie héréditaire et despotique, tempérée uniquement par les anciens usages et l'influence des féticheurs qui savaient, à l'occasion, se faire obéir du terrible monarque. Les sujets les plus élevés dans l'ordre hiérarchique n'étaient

devant le souverain que ses premiers esclaves dont il pouvait d'un signe faire tomber la tête. Dire du mal du roi était un crime puni de mort. Le premier de tous les dignitaires était le cuisinier en chef; car, à l'aide du poison, il lui était facile de se défaire de son maître. Au-dessous de lui et à côté du trône, étaient une douzaine de poètes occupés à chanter la gloire du monarque, la force de ses armées et la noblesse de ses ancêtres, avec accompagnement de musique tapageuse et de gestes grotesques. En un mot, un despote maître de la vie de ses sujets, adulé bassement par des chanteurs à gages, tremblant devant son cuisinier et une bande de féticheurs : tel était le gouvernement du Dahomey.

Le fétichisme africain cache, sous son extérieur grossier et sous ses légendes décousues, un enchaînement de doctrines assez bien suivies et tout un système religieux où le spiritualisme tient la plus grande place. « Ses doctrines offrent une assez grande analogie avec celles du paganisme antique, dit le P. Baudin, et il n'est pas difficile de reconnaître, sous leurs appellations dahoméennes, Mars, Neptune, Mercure et Priape. On y retrouve même des souvenirs de la mythologie égyptienne. Peut-être y a-t-il là quelque indice de l'origine de ces peuplades barbares; car l'ensemble de leurs traditions, ainsi que quelques-unes de leurs coutumes, apparaissent comme une réminiscence de la civilisation de l'antique Égypte, dont elles auraient conservé, au milieu de leur décadence, une idée vague et incomplète. »

Le culte du fétichisme, dont le Dahomey semble être le dernier repaire, a pour premier représentant le grand Féticheur, qui est en quelque sorte le chef d'une véritable armée de jongleurs, dispersés dans les villes et les villages. Les femmes peuvent faire partie de cette association religieuse, qui parle une langue spéciale, complètement différente de la langue nationale.

Le fétichisme considère tout reptile comme une divinité et lui rend un culte spécial. Un noir rencontre-t-il un serpent, aussitôt

il se prosterne devant lui, lui adresse ses hommages en se frottant les mains, s'en approche avec respect et le saisit délicatement pour le porter au temple, sa demeure sacrée. Le boa constrictor a les honneurs souverains; c'est le protecteur du pays, aussi est-il traité en grand seigneur. Dans plusieurs localités, il a sa case à lui et plusieurs nègres attachés à son service, parmi lesquels un médecin spécialement chargé de veiller à l'heureuse issue de ses pénibles digestions. Pendant longtemps, une fois chaque année, il était promené en grande pompe dans les rues de Whidah. Ce jour-là, il était défendu, sous peine de mort, de sortir de sa maison, et même d'en ouvrir les portes et les fenêtres. Avant d'arracher de son temple l'animal sacré, les féticheurs le gorgeaient de viandes. Quand il était repu, le plus digne d'entre eux se prosternait devant lui, le soulevait de terre avec des précautions infinies et le plaçait comme une masse inerte dans un hamac. Aussitôt les chants retentissaient de toutes parts, le cortège se formait et parcourait les rues de Whidah, qui ressemblait à une vaste nécropole hantée par un spectre hideux. Dès que le monstre commençait à sortir de son inertie, on s'empressait de le reporter dans son temple, de peur sans doute de quelque accident.

Le Protestantisme s'implante surtout dans les villes maritimes et le long des côtes. Dans l'intérieur, jusqu'aux frontières du Soudan, l'Islamisme se dresse comme une barrière contre laquelle viennent échouer toutes les tentatives d'apostolat. Depuis un siècle, il a fait de sensibles progrès, surtout du côté du Niger, où des villes entières ont été converties par les marabouts.

A la fois prêtres et maîtres d'école, d'une gravité affectée dans leurs vêtements amples, les marabouts n'ont aucune difficulté à faire admettre à ces esprits simples une doctrine supérieure au fétichisme et une morale si indulgente à la nature. Le Coran interdit bien l'usage des boissons alcooliques; mais la feuille qui porte cette défense est déchirée, de sorte que le nègre mahométan greffe

ses croyances disparates sur ses anciennes superstitions, et de cet amalgame est sorti un culte hideux qui forme la religion dominante du centre de l'Afrique. Ce sont des milliers d'âmes vivant dans la confusion de tous les désordres; c'est l'homme pillant son voisin plus faible; c'est la femme avilie, dégradée, s'estimant ce qu'on l'estime, c'est-à-dire : rien.

La famille, dans le vrai sens du mot, n'existe pas au Dahomey. Le père connaît à peine ses enfants et la mère ne s'en occupe que jusqu'à ce qu'ils puissent pourvoir eux-mêmes à leur nourriture.

Les funérailles sont l'occasion de réjouissances publiques. Dès qu'un Noir a rendu le dernier soupir, parents, amis, voisins accourent en foule dans sa case, pour chasser de son corps le mauvais génie par des cris déchirants et une musique étourdissante. Bientôt les flacons d'eau-de-vie circulent, et alors commence une sarabande infernale, agrémentée de cris et de hurlements féroces. La sépulture a lieu le jour suivant. On creuse une fosse au centre de la case, dans laquelle on descend le défunt, revêtu de son plus beau pagne, et avec lui une provision d'eau-de-vie, qui lui servira de viatique pour le grand voyage.



AYD-LI-AGBO, ROI D'ABOMA, FRÈRE DE BÉHANZIN

Une particularité bien curieuse du Dahomey, c'étaient les amazones, cette armée de femmes que nos armes ont enfin fait disparaître. On fait remonter son origine en 1728. Mais c'est Guezo qui, il y a quelques années, donna au corps tout son prestige, en l'élevant au-dessus de l'armée masculine. Le P. Borghéro, pendant

son séjour à Agbomey (1861), fut témoin de la discipline qui présidait à leurs manœuvres et de leur sauvage énergie. Voici ce qu'il raconte d'un assaut simulé exécuté par toutes les amazones, et auquel le roi l'avait fait assister. « Dans un espace approprié aux exercices, on avait élevé un talus, non de terre, mais de faisceaux d'épines très piquantes, long de 400 mètres, large de six et haut de deux. A quarante pas plus loin et parallèlement au talus, se dressait la charpente d'une maison d'égale longueur avec cinq mètres de largeur et autant d'élévation. Les deux versants de la toiture étaient couverts d'une épaisse couche de ces mêmes épines. Quinze mètres au delà de cette étrange maison, venait une rangée de cabanes. L'ensemble simulait une ville fortifiée qu'il s'agissait d'enlever d'assaut. Les guerrières, pieds nus, devaient monter sur le talus qui figurait les courtines, descendre dans l'espace vide qui tenait lieu de fossé, escalader la maison qui représentait une citadelle hérissée de défenses, et prendre la ville simulée par les cabanes. Deux fois repoussées par l'ennemi, elles devaient au troisième assaut remporter la victoire, et, comme gage de succès, traîner les prisonniers aux pieds du monarque.

« Toutes sont au poste, en attitude de combat, les armes élevées, les coutelas ouverts. Le roi se lève, va se placer en tête des colonnes qu'il harangue de paroles enflammées. Au signal donné, elles se précipitent avec une furie indescriptible sur le talus d'épines, en redescendent comme refoulées par un retour offensif, reviennent par trois fois à la charge : le tout avec une telle précipitation que l'on a de la peine à les suivre. Elles montaient en rampant sur les constructions d'épines avec la même facilité qu'une danseuse voltige sur un parquet; et pourtant elles foulaient de leurs pieds nus les dards acérés des cactus. »

Nos premiers établissements et nos premiers droits sur le littoral du Dahomey remontent aux années 1851, 1868, 1878. Un moment l'on espéra pouvoir pénétrer dans l'intérieur par les seuls

moyens pacifiques. Mais bientôt il devint évident qu'on ne briserait que par les armes la tyrannie sanguinaire de Behanzin, et notre intérêt aussi bien que le souci d'arrêter les ravages, les razzias d'esclaves, les sacrifices humains de ce monstre, nous obligèrent aux expéditions de 1870 (commandant Terrillon) et 1892 (général Dodds) qui nous valurent enfin la possession du Dahomey, si bien organisé depuis par M. Ballot.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la colonie du Dahomey s'étend sur la Côte des Esclaves, entre le Lagos anglais à l'Est, et le Togo allemand à l'Ouest, depuis le 0°41' Ouest, jusqu'au 0°26' Est de Paris, sur une étendue d'environ 125 kilomètres, et en latitude depuis le 6°14 jusqu'au 9°. Sa superficie, depuis la dernière annexion, en 1900, de Say et Nebba, est de 180 kilom. carrés, et sa population d'environ 1 million d'habitants.



UNE FORGE A WHIDAH

La colonie se divise en deux parties distinctes : les territoires annexés de Grand-Popo, d'Agoué, de Whidah, de Kotonou, et d'Abomey-Calavi; et les territoires protégés qui comprennent les royaumes de Porto-Novo, d'Allada, d'Abomey, la République des Ouatchis et celle des Ouéré-Kétou.

La capitale est Porto-Novo, une ville de 50000 habitants. Les autres principales villes sont Grand-Popo, Kotonou, Whidah, Abomey (15000 hab.), à 112 kilomètres dans l'intérieur, l'ancienne capitale du Dahomey, Allada, Agoué, Nikki et Say sur le Niger.

La température sur la côte est très peu variable et d'une

moyenne de 30°. Il y a quatre saisons : grandes pluies du 15 mars au 15 juin, petites pluies jusqu'au 15 août, petite saison sèche jusqu'au 15 novembre, grande saison sèche jusqu'au 15 mars. L'atmosphère y est lourde et l'humidité constante. Les fièvres paludéennes y sont nombreuses et dangereuses. Dans le Nord, l'air est sec et les écarts de température atteignent jusqu'à 20° en un jour.

La végétation est très puissante. On y récolte du maïs, des patates, des bananes, du café, du cacao; il y a de grandes forêts de palmiers — l'arbre par excellence du Dahomey — dont on extrait l'huile de palme (32 kilogrammes en moyenne par arbre), l'arbre à beurre, le cocotier, le baobab, etc. Le minerai de fer est abondant, mais non exploité, non plus que les autres richesses minérales.

Le mouvement commercial de la colonie a été en 1900 de 13950000 francs d'importations, et de 14300000 francs d'exportations, donnant un total de 28250000 francs.

Il n'y a que fort peu de routes dans l'intérieur, et les transports s'y font encore par caravanes de porteurs. On a commencé la construction d'un premier tronçon du chemin de fer de Kotonou au Niger, et achevé une ligne télégraphique entre Kotonou, Abomey, le Niger et le Sénégal. Sur la côte on se sert de navires à vapeur, et de pirogues sur les lagunes et les rivières. Le port de Kotonou, depuis l'établissement de son wharf, devient de plus en plus fréquenté, mais nulle part la barre n'est aussi dure que sur les côtes du Dahomey.

Le Vicariat apostolique du Dahomey comprend 9 Stations, parmi lesquelles celles de Porto-Novo, Agoué, Whidah, Athiémé, Abomey, Calavy, Zagnanado et Kétou.

Porto-Novo est une des villes les plus importantes du Dahomey, remarquable surtout par ce fait que, nulle part ailleurs, sur la Côte des Esclaves, le contraste entre la barbarie et la civilisation n'apparaît plus saisissant. Il y a comme deux villes : la ville païenne et fétichiste et la ville catholique et religieuse ; l'une avec ses rues

tortueuses et sales où pullulent des nègres déguenillés, l'autre dans une situation saine et élevée, avec des constructions à l'européenne, des écoles, un hôpital, une maison de la Mission et une belle église aux vitraux coloriés.

Ce fut en 1864 que les premiers missionnaires abordèrent à Porto-Novo. Sur les instances du Gouvernement français, un vaste terrain leur avait été concédé par le roi du pays. Cette concession englobait l'extrémité d'un bois sacré, résidence du terrible dieu Chango, maître du tonnerre. Ce bois était le théâtre de pratiques infâmes et sanglantes. Le culte de la croix allait y remplacer celui du démon. Ce ne fut pas sans résistances ni difficultés. Les ouvriers craintifs et superstitieux osaient à peine toucher aux arbres sacrés. Souvent le grand féticheur, écumant de rage et les yeux injectés de sang, sortait de sa case en appelant le feu du ciel sur les profanateurs. Les prêtresses, véritables furies, attaquaient les travailleurs épouvantés. Une foule considérable entourait le chantier dans l'attente fébrile du dénouement. Il ne tarda guère. Tous les arbres tombèrent successivement sans qu'aucun des sacrilèges fût foudroyé; les spectateurs en furent vivement frappés et les féticheurs couverts de confusion.


TEMPLE DES SERPENTS A WHIDAH

Aujourd'hui la Mission de Porto-Novo est très florissante. Ses écoles, qui pendant longtemps avaient végété, par suite de la rivalité des Protestants et de la terreur qu'inspiraient les féticheurs, ont pris

un grand développement, depuis surtout l'établissement de notre protectorat. Le fétichisme perd tous les jours de son crédit et tout fait prévoir que, dans un avenir prochain, la population de Porto-Novo sera entièrement catholique.

La ville d'Agoué compte 9000 habitants. Une Mission y fut établie en 1874. Mais longtemps les missionnaires ont eu à y lutter contre la profonde ignorance de tous et le désordre de quelques anciens esclaves venus du Brésil, qui mêlaient aux croyances chrétiennes les pratiques du fétichisme. La régénération vint, comme toujours, par les écoles et par les enfants. Agoué possède aujourd'hui une église fréquentée par 2000 Catholiques, deux écoles et deux dispensaires dirigés, l'un par les missionnaires et l'autre par les Sœurs. Ces deux derniers établissements surtout leur permettent d'exercer une heureuse influence sur la population.



ENFANTS DE GRAND-POPO TRAVAILLANT A LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE

Port principal du Dahomey, Whidah est bâtie dans une grande île formée par les canaux et la lagune maritime. C'est une ville très ancienne et célèbre par le commerce d'esclaves qu'on y faisait autrefois. Actuellement elle compte près de 20 000 habitants. Son importance lui vient de sa situation près du littoral et des lagunes qui coupent son territoire et constituent les routes naturelles du pays. Rien n'est plus riant que son aspect. On dirait une vaste agglomération de ruches d'abeilles disséminées de la façon la plus irrégulière au milieu des arbres et de la verdure.

C'est de l'année 1660 que date le premier essai de Mission sur ce rivage africain. Deux Religieux de l'Ordre de Saint-François y furent appelés par les résidents de notre nation. Leur zèle paraissait

devoir être couronné de succès. Le roi converti allait recevoir le baptême avec une partie de son peuple, lorsque les traitants protestants, Anglais pour la plupart, effrayés de la double influence catholique et française, excitèrent les féticheurs contre le roi et les missionnaires. L'un fut empoisonné et les autres contraints de partir. En 1674, le dominicain Gonsalvez, venu d'Assinie pour relever la Mission, rencontra, avec ses deux compagnons, les mêmes obstacles. Ils moururent empoisonnés. En 1699, un Religieux augustin de l'île de Saint-Thomas fit une nouvelle tentative. Reçu poliment par le roi, il dut bientôt rembarquer pour échapper au poison. Depuis lors, la Mission du golfe du Bénin resta abandonnée jusqu'en 1860, époque à laquelle arrivèrent les PP. Borghero et Fernandez, de la Société des Missions africaines.

Athiémé, Abomey-Calavi et Zagnanado sont des Stations dont l'origine remonte seulement à quelques années. Cette dernière, fondée en 1896, possède un orphelinat où on recueille et instruit près de 200 enfants.

Kétou et Péréré, détachées du Bénin, appartiennent aujourd'hui au Vicariat du Dahomey. La première, qui possède une chapelle et une école, fut fondée en 1896, à environ 100 kilomètres de la côte, et la seconde à 350 kilomètres, dans une des villes les plus importantes du royaume de Nikki, sur la demande et grâce au généreux concours de M. Ballot, ancien gouverneur du Dahomey.

La Mission du Dahomey compte actuellement 9 Stations, 33 Pères, 3 Frères, 25 Sœurs, 7500 Catholiques et 15 écoles avec 1485 élèves, dont 1055 garçons et 430 filles.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU BÉNIN

Les postes existants de ce Vicariat sont compris dans la colonie et le protectorat anglais de Lagos.

La colonie de Lagos était autrefois un petit royaume indépendant et l'un des principaux foyers de la traite des noirs. Fondée en 1862, elle a rapidement progressé. Elle comprend l'île de ce nom et la partie de la côte située entre la Nigéria anglaise et le Dahomey. Son étendue est de 2 550 kilomètres carrés et sa population de 85 607 habitants. Sa position exceptionnelle et l'importance de son commerce l'ont fait appeler le Liverpool africain.

Le protectorat de Lagos s'étend beaucoup plus loin vers l'intérieur, entre le Dahomey au Nord et au Nord-Ouest et la Nigéria au Nord-Est et à l'Est; il comprend le royaume de Yorouba. Sa superficie dépasse 54000 kilomètres carrés et sa population est d'environ 3 millions d'habitants, tous païens, sauf 12 000 Mahométans et 6 000 Chré tiens. Un chemin de fer de 96 kilomètres relie Lagos à Abéokouta, et sa prolongation d'Abéokouta à Ibadan, sur une longueur de 106 kilomètres, est sur le point d'être achevée. Les principaux produits du pays sont l'huile de palme, l'ivoire, la gomme copal, le coton, le cacao, le café.

Le Vicariat apostolique du Bénin comprend les 9 Stations, de Lagos, de Tokpo, d'Abéokouta, d'Oyo, d'Ibadan, de Badagry, d'Itolo, d'Awé et d'Eboute-Méta.

Lorsque, pour la première fois, les missionnaires de Lyon descendirent à Lagos en 1862, ils y trouvèrent une population composée en grande partie d'esclaves Nagos, emmenés jadis au Brésil, puis rapatriés. Imbus d'un commencement de civilisation et ayant reçu quelques éléments d'instruction, ces esclaves offrirent un champ particulièrement favorable à l'apostolat, d'autant plus que le protectorat anglais assurait aux missionnaires une complète liberté. De plus, il y avait parmi eux un véritable apôtre, un ancien esclave

libéré dont l'histoire est touchante et mérite d'être racontée.

D'abord esclave au Brésil où il embrassa le Christianisme, Antonio profita de l'édit d'émancipation pour retourner aussitôt à Lagos, son pays natal. Là, il constate avec douleur que tous ses compatriotes libérés sont retournés au fétichisme. Aussitôt il se met à l'œuvre, et, n'écoutant que son ardente charité, il dresse une chapelle et s'ingénie



DÉBARQUEMENT SUR LA CÔTE D'AFRIQUE

à reproduire de son mieux les cérémonies du culte catholique. Il réunit ses frères égarés ou chancelants, les instruit, prépare les mourants à paraître devant Dieu et accompagne les funérailles des psalmodies de son rituel. Il réussit ainsi à ramener un certain nombre d'apostats, baptise plusieurs païens et préserve son petit troupeau des séductions de la propagande protestante. Aussi l'appelait-on le *Padre Antonio*. Quand plus tard le premier missionnaire catholique débarqua à Lagos, il le reçut comme un ange du ciel, lui remit ses fonctions et sa chapelle et se fit son humble et dévoué auxiliaire.

Au bout de 8 ans, Lagos ne comptait pas moins de 3000 Chrétiens et, aujourd'hui, il y a plusieurs écoles catholiques avec plus de 2000 enfants. C'est la résidence du Vicaire apostolique. Son église, avec ses tours à la fois imposantes et gracieuses, a été complètement bâtie par la population chrétienne de la ville. On y voit aussi des hôpitaux, deux colonies agricoles et une école normale supérieure. Cette dernière est destinée à devenir une pépinière de précieux auxiliaires pour les missionnaires en leur fournissant les catéchistes et les instituteurs nécessaires à la formation de nouvelles écoles catholiques, soit dans les villes où ils sont établis, soit dans les localités circonvoisines. Lagos est la grande station de la côte. On dirait une bonne et grande paroisse de France. Le mariage chrétien y est en honneur, même auprès des vieux païens, et un gouverneur anglais, témoin du zèle et du dévouement des missionnaires catholiques, a bien traduit leur situation en disant que « l'avenir était à eux ».

En 1877, le Gouvernement anglais céda à la Mission catholique, sur le territoire de Lagos, entre la mer et la lagune, une presqu'île de 1200 mètres de large sur 14 kilomètres de longueur. C'est sur ce vaste domaine que fut établie la ferme agricole de Tokpo. Sa position est fort avantageuse, la brise de mer la rendant relativement salubre, et la lagune la reliant avec Porto-Novo, Badagry, Lagos et l'intérieur. C'est là que les missionnaires peuvent recueillir une foule de petits nègres à qui l'on enseigne à pratiquer et à aimer le travail de la terre; là aussi qu'ils trouvent quelques ressources alimentaires pour les Missions de la côte et que les Pères fatigués ou convalescents peuvent venir se reposer.

Abéokouta est aussi sur la rive gauche de l'Ogoun, sur un terrain granitique, aux collines recouvertes de végétation.

Quoique, dans l'imagination des indigènes, elle joue le rôle des cités les plus fameuses de l'ancien monde, elle est cependant de fondation toute moderne. Les Egbas, longtemps victimes des razzias meurtrières des tribus voisines et fatigués de fournir un trop nom-

breux contingent d'esclaves, conçurent, vers l'année 1825, le dessein d'abandonner leurs villages et de se défendre contre les nouvelles attaques du Dahomey et du Yorouba. Pour y arriver, ils se groupèrent au pied d'une masse imposante de rochers qui s'élève à 80 mètres au-dessus du sol, et fondèrent ainsi la ville d'Abéokouta, dont le nom signifie « sous les rochers ». Bientôt d'autres peuplades vinrent les rejoindre, de telle sorte qu'aujourd'hui Abéokouta est probablement la ville la plus populeuse de toute l'Afrique occidentale, renfermant, d'après le P. Holley, qui l'a visitée en 1880, une population de 200 000 habitants. Ses 140 villages sont répartis en sept quartiers principaux qui ont conservé leur autonomie, leurs droits, leurs privilèges, leurs coutumes et jusqu'aux nuances de leurs dialectes.



QUARTIER DE LA VILLE D'ABÉOKOUTA

La Société des Missions africaines y compte trois établissements, dont une œuvre de lépreux qui occupe une sorte de faubourg de la ville et leur donne une grande influence. Les écoles de garçons et de filles y sont très prospères et tout fait prévoir que, grâce à la fraternité des tribus d'Abéokouta avec le royaume si peuplé de Yorouba, les missionnaires catholiques tiennent la clef de cet immense pays.

Oyo est une ville très importante et la capitale nominale du Yorouba. Une Station y fut fondée en 1885, sur les instances du roi qui accueillit avec bienveillance les premiers missionnaires. Malheureusement, déjà entamée par l'Islamisme, elle se montre réfractaire à notre enseignement et les conversions y sont plus difficiles qu'ailleurs, malgré le succès de l'école de la Mission.

En 1891, les missionnaires qui, six ans auparavant, avaient visité Ibadan, ville importante du Yorouba, y fondèrent une Résidence et y ouvrirent une école aujourd'hui très fréquentée. Enfin en 1897, ils bâtirent une chapelle à Itolo, un des faubourgs de Lagos, et y ouvrirent deux écoles aujourd'hui très prospères et dont l'une est tenue par des Religieuses.

Actuellement la Mission du Bénin compte 9 Stations, 27 Pères, 4 Frères, 28 Sœurs, 7600 Catholiques, 15 écoles avec 1678 enfants dont 1060 garçons et 618 filles.

Dans chaque Résidence, tant des Pères que des Religieuses, il y a un dispensaire et un orphelinat. A Abéokouta il y a une crèche pour bébés orphelins et un hôpital très fréquenté. De plus, la Mission a deux léproseries qui abritent une trentaine de pauvres lépreux, et deux asiles pour vieillards abandonnés.

L'ensemble des postes des Missions africaines de Lyon, y compris la Préfecture apostolique du Niger, dont nous parlerons au chapitre suivant, compte 34 Stations, 104 Pères, 11 Frères, 78 Sœurs, 21 343 Catholiques, 57 écoles avec 5156 élèves, dont 3755 garçons et 1401 filles.

Ouvrages à consulter. — BINGER, *Du Niger au golfe de Guinée*, 1 vol. grand in-8, Paris, 1892. — Commandant TOUTÉE, *Dahomé, Niger, Touareg*, in-18, Paris, 1897. — Pierre MILLE, *La Côte d'Ivoire*, notice pour l'Exposition de 1900, in-8, Paris, 1900.

CHAPITRE VII

LE BAS-NIGER

LA RECONNAISSANCE ET LA CONQUÊTE DU NIGER

Le Niger, qui reçoit des populations riveraines divers noms, a été connu d'Hérodote, qui le confondait avec le Nil. Pline l'appelle le « Nigris », vu qu'il arrose les terres des « Nigrites ». Les géographes arabes, changeant son cours pour le faire verser d'Occident en Orient, lui ont donné le nom de Nil des Esclaves (*Nil-el-Abib*). Au XVIIe siècle, le P. Labat l'identifiait encore avec le Sénégal, dont la Gambie aurait formé une des bouches principales.

Cependant les Maures commerçants, dont les caravanes traversaient le Sahara, persistaient à affirmer qu'il y avait, par delà le Sénégal, « un autre grand fleuve roulant de grandes eaux ». L'Association Africaine de Londres, en 1787, voulut en avoir le cœur net, et dépêcha d'abord Houghton (1790), puis Mongo Park, jeune médecin écossais, à la découverte du fleuve mystérieux. Le premier périt; le second, dans son voyage de 1795-1797, découvrit le Niger à Ségou, le 21 juillet 1796. « Large comme la Tamise à Westminster, écrit-il, il étincelait des feux du soleil levant et roulait vers l'Orient ses flots majestueux. »

En 1805, Mongo Park, avec un subside de 1 250 000 francs du Gouvernement anglais, entreprend un second voyage, plein de dangers et de péripéties : il périt aux passes de Boussa. En 1828, René

Caillé part du Rio Nuñez, aborde Djenné et remonte le Niger jusqu'à Tombouctou, où il réside quelques jours, le premier d'entre les Européens. En 1863, MM. Mage et Quintin explorent le Haut-Niger, et ses sources — ce fameux *caput Nigeri* — sont fixées en 1879, par MM. Zweifel et Moustier, agents de la Maison Verminck, de Marseille.

Auparavant, en 1830, les frères Lander, partis de Badagry, atteignent le fleuve et le descendent jusqu'à la mer. A cette nouvelle, tout Londres s'émeut, d'amples subsides sont votés à Lander, qui reparaît les années suivantes (1832, 1833, 1834), pour explorer les différentes branches; avec lui, les frères Allen reconnaissent le Bénoué, l'affluent principal, qui forme une voie tout ouverte sur le Tchad. En 1841, l'anglais Trotter exécute la « Grande expédition du Niger », qui établit des comptoirs à Lokodja et Egga.

Plus tard viendront Mizon, Monteil et beaucoup d'autres, parmi lesquels Galliéni, Vallières, Piétri, Borgnis-Desbordes. Le drapeau français flotte sur le fleuve, le 1er février 1883. La canonnière le *Niger*, avec le commandant Caron, parcourt le Haut-Fleuve, puis le Moyen, en 1887. Ce Moyen-Niger avait été exploré par l'Allemand Barth dès 1854, de Kabaro jusqu'à Say. En 1895, le commandant Toutée franchit les rapides de Boussa, et, bientôt après, une mission, dirigée par le lieutenant de vaisseau Hourst, part de Tombouctou, descend le fleuve jusqu'à la mer, et en complète ainsi la reconnaissance.

Par la longueur de son cours (environ 4000 kilomètres), le Niger est le troisième fleuve de l'Afrique. Sorti d'une petite colline de 800 mètres d'altitude, aux frontières de Sierra Leone et de Libéria, et, après un coude immense vers le Soudan, revenant à la mer au-dessous du Bénin, il a pu être comparé à « un serpent qui se mord la queue ».

Passant deux fois par les mêmes latitudes, il se trouve soumis au climat équatorial dans sa partie supérieure, et au climat tropical

dans l'autre partie de son cours; il est coupé de rapides et de barrages rocheux jusqu'à Bamako et Koulikoro, s'étendant en un inextricable réseau de lacs et de canaux jusqu'à Tombouctou, large et tranquille jusqu'à Ansongo, obstrué de nouveau par de dangereux rapides jusqu'à Boussa, et enfin majestueux, calme et accessible à la grande batellerie jusqu'à la mer.

Aujourd'hui, plus des trois quarts du cours du Niger, depuis ses sources jusqu'à Ilo, appartiennent à la France. Le reste, c'est-à-dire le Bas-Niger, sauf nos deux comptoirs à l'embouchure du Forcados et à Badjibo-Arenberg, sont à l'Angleterre. Mais la navigation y est ouverte à tout pavillon.

Avant les Gouvernements, les Sociétés commerciales avaient essayé de s'emparer de la vallée du Bas-Niger. En 1786 et 1788, le capitaine Landolphe, au nom de la *Compagnie française d'Owhyère et de Bénin*, avait acheté des deux rois de ces pays un territoire de 30 lieues de côté. Il y bâtit un fort qu'il arma de 30 pièces de canon. Le capitaine de Flotte, de la marine royale, y dressa le pavillon français pour la protection des intérêts commerciaux. En 1841, à la suite de la *Great expedition* de Trotter, les négociants de Liverpool, de Manchester et de Londres multiplient leurs comptoirs, et fondent, pour l'exploitation du Niger, la *West African Company*. D'autres Sociétés anglaises surgissent qui toutes, bientôt, se fusionnent en une seule, *The National African Company*, au capital d'un million de livres sterling, pour écraser la concurrence française : c'était en 1880. Cette année-là, un ancien officier de tirailleurs algériens, le comte de Semellé, fonde, avec la Maison Desprez-Huchet, une société anonyme, au capital de 500000 francs, pour aller disputer aux Anglais le commerce et l'influence politique du Niger. Parti de Nantes le 20 avril sur sa goélette en acier *Adamaoua*, armée de deux canons de montagne, il arrive à Brass en janvier 1881. Il organise là ses dépôts et ses magasins, loue la chaloupe à vapeur l'*Amélie*, remonte le fleuve, et fonde coup sur coup six comptoirs importants. Malheu-

reusement, il tombe malade en octobre, se rembarque pour la France et meurt en mer. La Compagnie double son capital, achète un second bateau, le *Noupé*, et investit de la succession de M. de Semellé, le commandant Mattei. Le ministre de la Guerre lui donne toute autorisation, celui des Affaires Étrangères le nomme consul général de France. M. Mattei déploie une telle activité qu'en 3 ans le commerce français peut opposer aux 33 comptoirs anglais, 32 établissements des mieux achalandés. C'est alors que le commerce anglais se coalise, se fortifie de l'appui effectif du Pouvoir, comble de riches présents les chefs indigènes, harcèle la Compagnie française qui, abandonnée par le Gouvernement, se voit obligée de céder : en 1884, elle vend pour trois millions ses comptoirs et son matériel à la Compagnie anglaise. En 1886, une charte de S. M. Britannique vient couronner le triomphe de la *Royal Chartered Niger Company*, qui devient dès lors la maîtresse souveraine, et trop souvent tyrannique, du Bas-Fleuve.

Seuls, après tant d'efforts et de sacrifices, selon la remarque d'un historien de ces tristes événements, M. d'Arminel, sont demeurés à leur poste les missionnaires français, les Pères des Missions africaines sur la rive droite, et les Pères du Saint-Esprit sur la rive gauche.

LES MISSIONS AFRICAINES DE LYON — LA PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU NIGER

Les PP. Chausse et Holley firent en 1883 un long et intéressant voyage dans les pays du Niger. Tantôt par eau, tantôt par terre, ils poussèrent une reconnaissance vers le Nord jusqu'à Bida, sur la rive droite du grand fleuve. Là ils se trouvèrent en plein pays musulman et apprirent des choses intéressantes sur les deux villes, situées plus au Nord, de Gando et de Sokoto. Ils remontèrent également la Bénoué, affluent du Niger, jusqu'à Soko, à 100 kilomètres du confluent.

MARCHÉ AU BORD DU NIGER

Presque partout ils constatèrent une grande fertilité et une grande activité agricole et commerciale. De nombreuses populations se pressent dans ces contrées; chaque ville ou village contient un marché bruyant et animé. Malheureusement les guerres locales, dues au fanatisme religieux des Musulmans ou à des rivalités particulières, sont le fléau de la région. Les deux missionnaires traversèrent plusieurs villes ruinées de fond en comble, visitèrent de petits rois vaincus et dépouillés, et firent des étapes dans des camps retranchés au milieu de populations en armes, sans pouvoir conclure la paix entre des ennemis acharnés.



A LA MISSION D'ILLAH

Ce fut en 1889 que les missionnaires de Lyon fondèrent la Mission du Niger. Le premier poste fut Lokodja, sur le confluent du Niger et de la Bénoué. En butte aux tracasseries et surtout au mauvais vouloir d'une population presque entièrement musulmane, les Pères jugèrent opportun de se retirer jusqu'à Assaba, où réside actuellement le Préfet apostolique. Cette ville, située à 250 kilomètres de la côte, compte près de 12000 habitants et occupe une position très favorable au milieu d'une contrée fort peuplée et presque toute païenne. Au centre d'Assaba s'élève une église catholique fréquentée par une jeune chrétienté pleine d'avenir. Deux écoles assurent l'éducation chrétienne aux enfants des deux sexes, qui commencent à s'y porter en foule.

Les quatre autres Stations, Illah, Issélé, Ibousa et Agonobédé, sont des centres très importants et très populeux qui ont leur école. Les populations de ces contrées, qui depuis si longtemps ont connu les horreurs de la guerre et de l'esclavage, semblent prêtes aujourd'hui à se ranger sous l'étendard de notre religion qui vient leur apporter la paix et la liberté.

Il y a, dans les 6 postes de la Mission, 12 Pères et 9 Sœurs; 493 Catholiques, et 6 écoles avec 228 élèves, 190 garçons et 38 filles.

LES PÈRES DU SAINT-ESPRIT — LA PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-NIGER

Ce fut le 8 octobre 1885 que s'embarquèrent, à Liverpool, quatre Pères du Saint-Esprit pour la fondation des Missions du Bas-Niger. Leur chef était le P. Lutz, que ses travaux au Rio-Pongo avaient déjà préparé à cette difficile entreprise. Le 20 novembre, ils mettent pied à terre à Akassa, et se lancent sur le fleuve. On leur a vanté Atanny et sa reine, qu'on dit être l'amie des Blancs. Ils vont la voir. La malheureuse est ivre, et l'on n'en peut rien tirer.

On remonte le Niger jusqu'à Onitcha, une ville d'environ 20000 habitants, située sur la rive gauche du fleuve à près de 400 kilomètres du littoral et à mi-chemin du confluent de la Bénoué. Ici au moins le roi, Enéozonou, accueille avec empressement les missionnaires, et leur concède un terrain de 20 hectares sur les bords du clair ruisseau Nkessi, en dehors de la ville. On se met à bâtir. Les Noirs sont convoqués, le Saint Sacrifice est offert, et l'on déploie toute la pompe attrayante des cérémonies catholiques. — « *O naka!* » — C'est beau! répétaient les Noirs dans leur naïve admiration. On dit la prière dans la langue du pays, on chante des cantiques qu'ils comprennent et qu'ils goûtent : ils viennent en foule à la Mission.

Cette population du Bas-Niger est l'une des plus denses de toute

l'Afrique : nombreuses sont les villes de 10 000 à 20 000 habitants, qui gardent toutefois l'aspect de la campagne. Ce sont des bosquets de verdure que dominent les énormes baobabs et d'autres arbres géants; dans l'intervalle se dressent des futaies de palmiers; plus bas, ployant sous leurs pesants régimes, les bananiers ombragent le seuil même des cases. Celles-ci ne sont pas dénuées d'élégance, s'élevant au milieu de jardinets bien entretenus où domine surtout l'igname, principal élément de la nourriture du pays.



L'HOPITAL ET LA CRÈCHE A ONITCHA

La population de la Préfecture s'élève à environ dix millions d'âmes.

Les habitants, Ibos, Igaras, Haoussas, Malinkès, tout en se considérant comme frères de race, sont en guerre perpétuelle de tribu à tribu, de ville à ville. Cela tient aux terribles fléaux qui les désolent encore : l'anthropophagie, l'esclavage, la sorcellerie et l'infanticide. Mais le plus grand obstacle à la pénétration du pays a été longtemps la *Royal Niger Company*, dont les agissements, les vexations et les injustices ont laissé un douloureux souvenir. Heureusement, depuis 1900, elle a cédé tous ses droits à la Couronne, et la Nigéria se trouve être désormais territoire anglais.

Près des indigènes, la Mission d'Onitsha ne tarda pas à être reconnue de tous comme un « asile inviolable ». On y recueillit les

nombreuses victimes que condamnaient la sorcellerie locale, l'épreuve du poison, l'esclavage, l'anthropophagie. Toutes les misères de l'humanité, la lèpre, les plaies, les maladies trouvent là, surtout depuis l'arrivée des Sœurs, refuge et hôpital, soins et remèdes, souvent guérison et liberté, toujours consolation et assistance suprême de la religion. Ce ministère, tout de charité, a frappé les ministres protestants eux-mêmes qui en sont venus, tantôt à appeler les Pères à leur secours, tantôt à leur envoyer leurs propres malades. Un de leurs chefs a même fini par demander des Sœurs pour ses propres établissements !

Le 25 juillet 1889, la Mission, qui jusque-là avait appartenu au Vicariat apostolique des Deux-Guinées, fut érigée en Préfecture et confiée au P. Joseph Lutz.

Aujourd'hui, après des épreuves multiples, après la mort d'un bon nombre de missionnaires dont le Préfet, remplacé aujourd'hui par le P. Lejeune, elle comprend, avec le chef-lieu, Onitcha, les quatre Stations d'Agouléri, de Nsoubé, d'Ossamori et d'Igbariam. D'autres sont en préparation à Brass, dans le delta du Niger, à Ogouta, dans l'intérieur des terres, et dans la région de Cross River.

Onitcha. — L'installation de la Mission d'Onitcha est terminée, mais les constructions sont pauvres à l'excès et la chapelle est devenue insuffisante. C'est qu'il a fallu tout construire avec le bois de la forêt, la terre battue, le chaume des marais. La « Royal Company », avec son monopole, vendait aux missionnaires les matériaux d'Europe à des prix exorbitants, majorés encore de 25 pour 100 en rémunération d'une légendaire protection qui ne s'exerçait jamais.

Néanmoins, dans cette humble chapelle, la vie catholique s'épanouit d'un tel éclat, que les registres de chrétienté ont déjà inscrit plus de 2000 baptêmes. Les deux écoles sont très fréquentées.

Maîtres et maîtresses s'accordent à trouver aux petits Ibos des charmes particuliers entre tous les Africains : gentillesse naturelle, intelligence précoce, cœur délicieux, tendances innées à la piété, talents musicaux. Les ateliers de charpente et de menuiserie, de forge, de couture et de cordonnerie forment des ouvriers. Le difficile est de leur trouver des femmes chrétiennes, par suite de l'usage néfaste de vendre les petites filles avant l'âge nubile. Les enfants qui viennent à l'école des Sœurs sont souvent ainsi engagées, vendues, et à des prix assez élevés que les fiancés devront acquitter avant d'être mis en possession de leurs futures. Ce sont là, on le comprend, de sérieux obstacles à l'établissement de la famille. Néanmoins, le village chrétien, situé dans le voisinage de la Mission, va chaque année grossissant.

Le prosélytisme musulman a peu fait jusqu'ici dans ces tribus. Il a néanmoins apparu dans le Nord et menace plusieurs villages de ses envahissements. Il est temps de multiplier les Missions sur la Bénoué pour lui opposer une digue qu'il ne puisse franchir.

La propagande des Protestants s'exerce sur une plus vaste échelle, et surtout avec des fonds bien supérieurs aux nôtres. Leurs adhérents l'emportent par le nombre; mais c'est un christianisme incomplet qui n'est qu'à la surface, les âmes capables de percevoir la vérité intégrale passant chez les Catholiques, tandis que les autres gardent au fond du cœur leur ancien paganisme.

Cependant il fallait songer à s'étendre vers l'intérieur, où vivaient des peuplades anthropophages et féroces.

L'évêque protestant l'avait déjà tenté, en envoyant un catéchiste annoncer aux indigènes la prochaine arrivée du « Grand-Prêtre des Blancs ». Le même messager rapporta cette réponse : « Si ton Grand Blanc tient à garder sa grande tête sur ses grandes épaules, qu'il se garde bien d'exécuter ses grands projets. »

Les Pères ne crurent pas devoir s'arrêter devant ces menaces. On s'avança donc, et l'on fut bien reçu.

En résumé, le succès de la religion catholique au Niger est considérable. Les Protestants européens sont les premiers à le reconnaître et, à ce titre, un récent article d'un de leurs journaux est significatif. Voici ce qu'on lisait dans *The West Africa* (Londres), en septembre 1900 :

« Tout le monde dit au Niger que si les missionnaires catholiques romains avaient à leur disposition les fonds qu'ont les Protestants, le fleuve serait chrétien de la Bénoué jusqu'à la mer, et, si humiliant qu'il soit pour un Protestant de faire cet aveu, cette assertion est fondée. Les missionnaires catholiques, peu nombreux et faiblement rétribués, sont de très durs travailleurs, et — aucun de ceux qui connaissent le Niger ne le niera — ils font plus de bien à eux seuls que tous les missionnaires protestants ensemble, si largement dotés. Il faut ajouter qu'ils ont l'estime universelle, celle des Européens comme celle des indigènes. »

Saint-Joseph d'Agouléri. — Au débarcadère de la Mission d'Onitcha, le Niger forme un coude où il reçoit les eaux de l'Amambara. A 20 milles en amont, sur la rive gauche de cet affluent, au milieu des bosquets les plus gracieux, est Agouléribo, capitale du roi Idigo, chef des Agouléris. Idigo avait dépêché plusieurs messagers au P. Lutz, le priant de venir enseigner, à lui et à son peuple, la religion des Blancs. En mai 1890, le Père répondait à son appel. Aussitôt, Idigo fait retentir son olifant, et le peuple est bientôt réuni sur la place publique. Pendant que le catéchiste John Samuel prépare l'autel, à l'ombre d'un figuier sauvage, le Père prononce sa première homélie et annonce son intention de fonder une Mission. A ces mots, Idigo se prosterne devant ses idoles, s'écriant : « O mes divinités, je vous remercie de m'avoir aujourd'hui envoyé ce Blanc. Ce sera pour tous le bonheur et la paix. — Laisse tes idoles, dit le

P. Lutz, elles ne sont pour rien dans mon arrivée. Mais voici qui est infiniment mieux : le grand Dieu qui a fait le ciel et la terre va descendre ici, invisible, au milieu de vous. Je vais faire la prière et il va vous bénir : soyez tous silencieux. » Et le sacrifice fut offert. John Samuel et les rameurs chrétiens d'Onitcha entonnèrent leurs plus beaux cantiques en langue ibo. Le bosquet sacré devint le siège de la Mission, et les catéchismes commencèrent. Le plus assidu de tous était Idigo. Il fit généreusement les sacrifices nécessaires, celui de ses idoles et celui de ses femmes. Parmi celles-ci, il conserva celle qui goûtait le plus la doctrine chrétienne et, en présence de tout son peuple, il déclara s'unir à elle par les liens indissolubles du mariage. La cérémonie du baptême fut des plus solennelles. Le roi eut le bonheur de voir baptiser avec lui sept de ses enfants. Quand, après le baptême, Idigo apparut drapé dans sa superbe robe blanche de néophyte, il était vraiment beau ! A Noël, il fut admis au banquet sacré, puis confirmé, son fils aîné à ses côtés. Le lendemain, il alla visiter le roi et les plus grands chefs d'Onitcha, les engageant à se faire Chrétiens. Revêtu de son brillant habit de néophyte, et portant au cou sa croix d'or, il produisit sur ces personnages une profonde impression. Partout l'accueil le plus brillant lui était réservé. L'un des chefs alla jusqu'à tirer le canon ; mais Idigo l'arrêta en lui disant qu'il n'était « ni un Dieu, ni un



ÉCOLE DES CATÉCHISTES D'ONITCHA

envoyé de Dieu ». Cependant on annonça peu après une irruption des Adas, une des peuplades les plus féroces de l'Afrique sauvage. Les missionnaires s'arment pour soutenir Idigo, puis négocient et sont assez heureux pour arrêter sans coup férir le torrent envahisseur. Cette intervention leur attire la reconnaissance des deux peuples, celle des Agouléris, qui dès lors se convertissent en masse, à l'exemple de leur roi, et celle des Adas eux-mêmes qui envoyèrent à la Mission des messagers et des présents pour lier amitié. On répondit à ces avances de la plus importante et de la plus redoutée des tribus voisines, et il s'agit maintenant de faire courber le front de ces « fiers Sicambres » sous le joug de l'Évangile : ce travail est commencé.

Notre-Dame de Nsoubé, *Igbariam*, *Ossamori*, *Ogouta*. — L'exemple d'Idigo ne pouvait manquer d'avoir une sérieuse influence dans tout le bassin de l'Amambara. Nsoubé, ville de 8 à 9000 âmes, à 5 kilomètres en amont d'Agouléribo, reçut la visite du roi et de la reine, et, à leur instigation, demanda avec instance des missionnaires. En 1892, les Pères y vont, en dépit des sorciers et de leurs fétiches. Les rangs des néophytes et des catéchumènes grossissent d'une façon consolante, et en 1900 a lieu l'établissement définitif. En ce moment, grâce à leur présence permanente, à leur action et à leur zèle, se produit un mouvement qui rappelle celui de l'Ouganda. Tous les chefs de Nsoubé, réunis à la Mission en conseil, ont promulgué avec une union parfaite les trois lois suivantes :


UN CATÉCHISTE D'ANGOULÉRI

L'école obligatoire pour tous les enfants de la ville, sous la direction des missionnaires;

L'assistance à la messe et à l'instruction chrétienne pour toute la population;

L'entretien de deux grandes routes reliant la Mission à la ville.

De larges cases, dans divers quartiers de Nsoubé, sont mises à la disposition des Pères et de leurs catéchistes pour les écoles élémentaires. L'école supérieure se fait à la Mission même.

Et le P. Ganot ajoute : « Il est vraiment beau de voir une ville entière montrer un désir sincère et unanime de se convertir; c'est chose assurément rare dans l'histoire de l'Église africaine.... Le jour de l'Assomption, le P. Lejeune est venu conférer le baptême à un roi influent qui sera pour Nsoubé ce que le regretté Idigo fut pour Agouléri. »

Ce mouvement de Nsoubé gagne les villes voisines : Mnéi, où les principaux chefs veulent aussi que leurs enfants fréquentent le catéchisme et l'école, Omouatoulou qui demande un catéchiste, Ntedjé qui compte 25000 habitants, Ola qui en a près de 60000....

En remontant l'Amambara jusqu'à une trentaine de kilomètres à partir d'Agouléribo, on pénètre sur les terres des Igbariams, qui, agriculteurs doux et paisibles, avaient reculé jusque chez les Agouléris devant les Okoussous envahisseurs, soutenus par les Adas. Là, bon nombre d'entre eux étaient devenus Chrétiens ou catéchumènes. Le jour où l'appui des Adas vint à manquer aux Okoussous, les Igbariams, forts de l'appui moral des missionnaires, regagnèrent leurs foyers. Mais leur roi Ebo multipliait ses instances pour avoir sa Mission propre. En 1898, le P. X. Lichtenberger put enfin se rendre à ses vœux. — « Voici notre Père, voici l'ami d'Ebo! » s'écriaient ces heureux néophytes, saluant son arrivée. Un terrain est choisi, une case bâtie, une grande croix de 11 mètres érigée. Un catéchiste est installé, et la Station est régulièrement visitée par un Père, en attendant un établissement définitif.

Dans une autre direction, Ossamori est plus avancé. Une chapelle-école, une case pour le Père qui vient y passer une semaine

chaque mois, un catéchiste pour l'instruction des catéchumènes et la visite des malades, un bon groupe de Chrétiens, beaucoup de personnes désirant le baptême, voilà autant de préliminaires qui demanderaient aussi une Station régulière. La ville d'Ossamori compte de 8000 à 10000 âmes, avec beaucoup de villages populeux aux alentours. Elle est assise sur le Niger, au sud d'Onitcha.

Ogouta, sur le lac du même nom, compte de 12000 à 15000 âmes. La crique Ogamili, qui part d'Abo et alimente le lac Ogouta, communique avec le Calabar et ouvre la voie à de nouvelles conquêtes. Les populations environnantes ne sont entamées ni par le Protestantisme, ni par l'Islam. Le roi et tous ses sujets sont pleins d'empressement. Le P. Lejeune, Préfet apostolique, est sur les lieux, assisté du vieux monarque, pour créer la Station. Il doit se rendre ensuite à Brass, qui attend toujours sa fondation, décidée déjà depuis plusieurs années.

Enfin Onitcha-ville, où des écoles ont été établies, et une chapelle importante est commencée, appelle toute l'attention des missionnaires par un récent événement d'une haute portée, l'élection au trône du catéchiste catholique John Samuel Okosi Okolo. Il y a sept ans, Samuel était Protestant évangéliste et ennemi fanatique du « Romanisme ». Les hôpitaux, refuges, léproseries, villages de libérés, l'ont converti en même temps que le diacre Éphrem, les évangélistes Jacob, Charles et un autre Samuel. Pendant sept ans il est resté à Nsoubé et à Agouléri. C'est là que ses concitoyens sont venus le chercher pour l'opposer, comme aspirant au trône, au fils païen de l'ancien roi païen, et au candidat des Protestants. Malgré les lois d'Onitcha, qui non seulement l'écartaient du trône, mais le bannissaient pour avoir refusé de faire périr ses enfants jumeaux, malgré sa résolution fermement déclarée de n'avoir jamais d'idoles, il a été élu par le peuple et reconnu par le Gouvernement de la Nigéria. Son premier acte a été de remettre aux missionnaires « la grande idole royale », pièce de bois informe dont les rois se ser-

vaient pour maudire et désigner au supplice les malheureux esclaves. Puis, à droite de son trône, il a placé un beau crucifix à qui tous rendent hommage. Il a déclaré abolis les sacrifices et les malédictions, et rompu définitivement avec toutes les pratiques du paganisme.

On conçoit que S. S. Léon XIII ait envoyé à ce nouveau roi chrétien des présents avec sa bénédiction. Sa Sainteté eût pu renouveler, en y changeant un mot, la légende de la médaille frappée par Léon X pour le premier roi chrétien du Congo : *Et Niger agnovit Pastorem*!


IDIGO, ROI DES AGOULÉRIS, AVANT SA CONVERSION

La Mission du Bas-Niger compte 1731 Catholiques, 8000 hérétiques et environ 10 millions d'infidèles. Il y a eu 233 conversions en 1901. Son personnel comprend 9 prêtres, 5 Frères, 4 Sœurs et 14 catéchistes. On y trouve 11 écoles, 10 ouvroirs, 5 ateliers, 2 crèches, 6 hôpitaux et dispensaires, 2 léproseries, 2 refuges, 3 villages de liberté, 1 école séminaire en formation.

L'année 1901 a été bonne pour la Mission. On a perdu un Père et deux Sœurs, et deux ouragans ont causé de grandes ruines. Mais on a repris ou commencé trois ou quatre nouveaux postes. Les rois indigènes sont bien disposés ou se convertissent. Les écoles sont partout remplies. Le Gouvernement est favorable, les mariages sont solides, les sacrifices abolis en beaucoup de villes, l'esclavage est supprimé.

Ouvrages à consulter. — MUNGO PARK, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique en 1796-97-98*, trad. de CASTERA, 2 vol. in-8, Paris, an VIII. — René CAILLÉ, *Rapport sur un voyage fait à Tombouctou*, Paris, 1828 ; du même : *Journal d'un Voyage*, etc., Paris, 1830, 3 vol. ; et d'AVEZAC, *Réponse aux objections faites en Angleterre contre le voyage de René Caillé*, Paris, 1830. — J. LANDER, *Narration of the adventures and sufferings*, etc., London, 1832 ; traduction, Paris, 1832. — Dr O. BARTH, *Travels and discoveries in North and Central Africa, in the years* 1849-1855, 5 vol., Londres, 1857-1858. — A. MATTEI, *Rapport sur le Niger et le Bénin*, Arch. miss. scientif., 1883, p. 417 et suiv. ; *50 mois au Bas-Niger et dans le Bénoué*, Miss. cath., 1890, t. XXII. — E. VIARD, *Au Bas-Niger*, Paris, 1886. — P. DUPARQUET, *Voyage au Calabar*, Bulletin général de la Cong. du Saint-Esprit et Annales apostoliques passées. — JOHNSTON, *The Niger Delta*, Proceed. of the Royal Geog. Soc., 1889. — A. Pr. MOCKLER, *Up the Niger Narration of major Mac Donald's Mission to the Niger and Benue rivers, West Africa*, London, 1892. — PILLET, *La liberté de navigation du Niger*, Paris, 1896, in-8. — Commandant TOUTÉE, *Dahomé, Niger, Touareg*, Paris, 1897. — HOURST, *La mission Hourst sur le Niger*, Paris, 1898. — Camille GUY, *Les résultats géographiques et économiques des expéditions du Niger*, Bulletin du Comité de l'Afrique française, janvier, février, mars 1899.



LA MISSION SAINTE-MARIE DU GABON

CHAPITRE VIII

LE CONGO FRANÇAIS. LE GABON

LES COMMENCEMENTS DE LA MISSION

Les archives de la Propagande et celles de la Marine française font mention d'une Mission fondée par les Capucins italiens, à l'embouchure ou sur l'estuaire du Gabon (les Portugais disaient *Gabão*), avant 1777. Mais bientôt les missionnaires sont contraints de quitter le pays « depuis qu'ils ne peuvent plus avoir l'hospice dans les îles de São Thome et du Prince, en conséquence des décrets que la Cour de Portugal a faits de ne plus recevoir de Religieux étrangers dans ses États ». (*Arch. de la Marine. Doc. hist. Sénégal*, 1770-79.) Nous retrouvons donc même ici le contrecoup des décrets de Pombal et de la haine anti-religieuse qui les avait inspirés. Il y en aura bien d'autres : bientôt, le Portugal perdra la plupart de ses immenses et riches colonies; l'Espagne, qui l'imite par la Pragmatique de Charles III, en 1767, subira les mêmes désastres; la France elle-même, qui sous l'impulsion des Jansénistes et de la marquise de Pompadour, bannissait les Jésuites en 1764, allait être entraînée

dans le même torrent. La civilisation, de ce fait, sera retardée de plus d'un siècle pour ces contrées.

Portalis, dans son rapport à l'Empereur pour le rétablissement des congrégations de missionnaires en France (1805), aura bien soin de faire remarquer que, à cette décadence des Missions catholiques, conséquence des expulsions des Religieux, partielles en France, complètes en Portugal, correspond l'action inverse des Anglais qui exploitent dès lors l'action des pasteurs protestants pour envahir la place des Catholiques. Ils y réussiront si la France ne ressaisit sa place, notamment en Afrique, et la seule place qui lui convienne : la première.

Fort heureusement la France « se ressaisit ». Mais il n'en est pas moins vrai que les ruines s'étaient amoncelées au point que, sur ces côtes de Guinée, il ne restait d'autres vestiges du passage des Chrétiens que de vieux canons hollandais et portugais qui servaient jadis à annoncer aux marchands d'esclaves que le navire négrier était là, dans l'estuaire, prenant cargaison. Ce fut la résolution de mettre décidément fin à ce trafic déshonorant qui amena les cabinets de Paris et de Londres à conclure les traités de 1831 et de 1839, établissant des croisières pour la surveillance des côtes. Le choix du Gabon, comme point de station et de ravitaillement, revient au prince de Joinville et aux officiers de la *Belle Poule*, envoyée en 1836 à Sainte-Hélène pour en rapporter les restes de Napoléon.

L'amiral Bouët-Wuillaumez chargea M. de Mauléon de conclure un arrangement avec le roi Louis, chef de la rive droite de l'estuaire. Le comptoir était fondé en 1842, avec trois autres : ceux de Grand-Bassam, d'Assinie, et de Garroway ou Cap des Palmes. Le gouvernement français se préoccupa dès l'abord d'y avoir des missionnaires, « quelques Religieux des deux sexes, bien choisis, patients et persévérants », comme l'écrivait le 31 décembre 1843 le ministre de la Marine, M. de Mackau. « Dès que j'ai appris, poursuivait-il, la création de nos factoreries du Gabon et d'Assinie, je me suis occupé des moyens

d'étendre, par l'influence religieuse, notre action politique et morale sur les populations africaines. Il fallait, pour atteindre ce but, une association de missionnaires, et je me suis adressé à M. Libermann. Suivant la teneur d'un traité passé avec ce digne abbé, chaque comptoir recevra 3 missionnaires et 3 Frères convers, auxquels vous servirez le traitement colonial. J'appelle votre attention sur la disposition qui permet que les missionnaires aient la liberté d'aller faire des tournées à l'intérieur, pour prêcher la parole de Dieu. Cette clause m'a été demandée par le P. Libermann, et j'y ai adhéré volontiers.... »

C'est en vertu de ces ordres que le commandant de Mauléon allait recueillir, au Cap des Palmes, le P. Bessieux et le Fr. Grégoire, et les déposait, le 28 septembre 1844, au fort d'Aumale, à l'entrée de l'estuaire du Gabon. Les missionnaires y furent bien traités; mais, désirant se rapprocher des populations et agir avec plus de liberté, ils construisirent, près de là, la pauvre case que Mgr Bessieux voulut habiter jusqu'à sa mort. Un territoire d'une vingtaine d'hectares fut acheté aux rois Louis et Kwaben. La Mission de Sainte-Marie du Gabon était fondée en même temps que la France elle-même prenait pied sur ce coin de terre, d'où devait sortir l'immense domaine du Congo français.

Deux familles, au type bien tranché, se partagent ces pays : les *Négrilles* ou *Pygmées*, et les *Bantous*.

Les premiers sont peu nombreux, sauvages, changeant continuellement de campements au milieu de la forêt, et à peu près inaccessibles.

La grande famille dite des Bantous se divise en deux groupes :

1° Le groupe Mpongoué, c'est-à-dire les Mpongués de l'estuaire, les Oroungous du cap Lopez, les Galoas du Bas-Ogoué, les Nkomis du Fernan-Vaz, et, avec une langue différente, toutes les populations côtières qui s'étendent de l'estuaire du Gabon au Cameroun : Bengas, Balenguis, Kombés et autres.

2° Le groupe Fang ou Pahouin, de beaucoup le plus important,

qui comprend aussi les Shékianis, Shékès ou Boulous, les Bosyébas, les Dzèm, les Dzandzamas, etc. Citons enfin les Kèlès (Ba-Kèlè) et autres tribus éparses qui envoient de l'intérieur à la Côte un certain nombre de leurs représentants.

Les Mpongoués et les populations côtières, depuis longtemps en relations avec les négriers, les trafiquants et les voyageurs européens, ont pris à leur contact un léger vernis de civilisation matérielle, qui, à leurs propres yeux, les rend bien supérieurs aux « sauvages » de la brousse : ils vivent de ce commerce, et, avec les Européens, ils ont appris à *tout* exploiter. Mais, en même temps, ils fournissent un exemple curieux et saisissant du résultat que peuvent avoir sur un peuple la désorganisation de la famille, la recherche de la jouissance et du luxe, le manque de base morale : ce sera, à brève échéance, l'extinction de la race.



TYPE BANTOU

Les populations de l'intérieur, comme les Fangs, n'ayant pas encore été désorganisées dans la famille et la constitution sociale, sont beaucoup plus vigoureuses, plus denses et plus saines.

Toutes vivent de la culture — manioc, bananes, maïs, etc. — de la cueillette, de la pêche et de la chasse. Il y a peu d'élevage : des poules, des cabris, des moutons, des cochons, et, çà et là sur la côte, quelques bœufs.

Par ailleurs, on trouve ici le bœuf sauvage, le sanglier, le léopard, de nombreuses variétés de singes, parmi lesquelles le chimpanzé, si facile à apprivoiser et si curieux, et le monstrueux gorille.

L'éléphant se rencontre encore parfois jusqu'à la Côte. Dans les rivières, les fleuves et les lacs, si nombreux et parfois si beaux en ce pays équatorial, s'ébattent les lourds hippopotames, les lamantins à la chair délicieuse, les crocodiles et de nombreux poissons. Beaucoup d'oiseaux aussi, et des insectes partout.

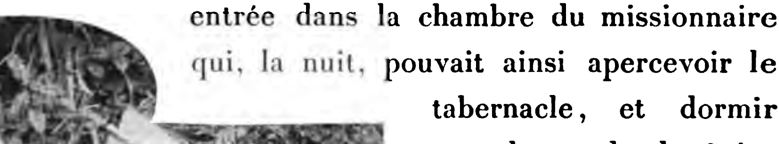
Mais où la vie semble déborder, c'est dans le règne végétal. Chaque jour, ou presque, pendant neuf mois de l'année, un orage éclate et répand l'eau sur cette terre qui, quoique argileuse et en général peu fertile, se couvre avec une rapidité et une vigueur étonnantes d'herbe, d'arbustes et d'arbres, ceux-ci souvent énormes, superbes, qui donnent à tout le pays l'aspect d'une indestructible forêt vierge.

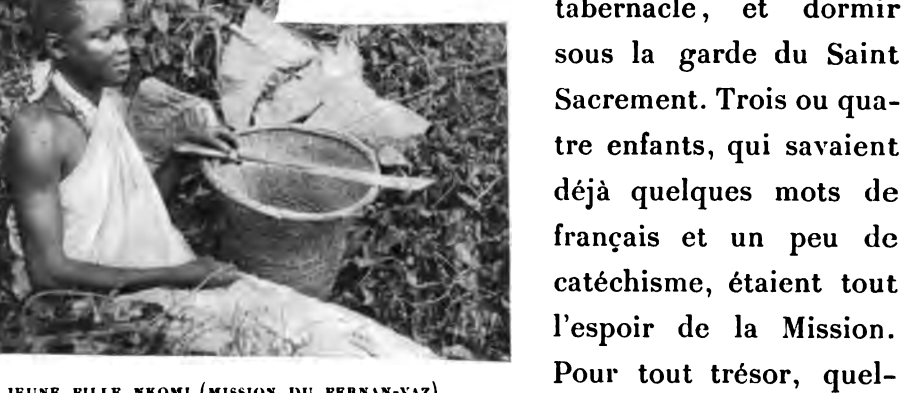

UN JEUNE PAHOUIN DE LA MISSION

C'était au milieu de cette nature équatoriale que restait abandonné le P. Bessieux. Enfin, le 1er août 1846, les PP. Briot de la Maillerie et Le Berre, avec le Fr. Pierre, s'embarquent à Gorée pour aller le rejoindre, à bord du navire de guerre le *Caïman*. Dans les discussions quotidiennes, la plupart des officiers, imbus des utopies phalanstériennes de l'époque, voulaient amener les missionnaires à appliquer à l'entreprise nouvelle les théories de Saint-Simon, Fourier et Victor Considérant. Ancien officier de marine lui-même, le P. Briot de la Maillerie soutenait vaillamment le choc, pendant que, plus réservé, le P. Le Berre passait ses journées à prier. Parmi les officiers du *Caïman*, le plus en vue se confessa et communia, avec un de ses camarades, en débarquant au Gabon. A la fin de la campagne, il démissionna et se fit Jésuite. C'était le P. Clerc, le futur

martyr de la Commune. C'est là aussi que, plus tard, retrouva la foi le Dr Fonsagrives, le futur professeur de la Faculté de Montpellier.

« Notre première visite fut pour la chapelle, raconte le P. Le Berre. Elle occupait la chambre du milieu de l'humble case en bois. Une ancienne caisse de genièvre, garnie à l'intérieur d'un morceau de toile blanche, et fermée par une pierre plate, formait le tabernacle. Un vieux baril de « petit salé », recouvert d'un léger tissu, servait de piédestal à une pauvre statuette de la Vierge. Une porte donnait entrée dans la chambre du missionnaire qui, la nuit, pouvait ainsi apercevoir le tabernacle, et dormir sous la garde du Saint Sacrement. Trois ou quatre enfants, qui savaient déjà quelques mots de français et un peu de catéchisme, étaient tout l'espoir de la Mission. Pour tout trésor, quelques pièces de tissus, du tabac en feuilles, et... un sou, un misérable petit sou, qui faisait peur à voir, tellement il paraissait abandonné ! »





JEUNE FILLE NKOMI (MISSION DU FERNAN-VAZ)

En 1848, le P. Bessieux, nommé Vicaire apostolique des Deux-Guinées, ramène de France les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres. Leur dévouement devait y rester à la hauteur de toutes les épreuves. Plusieurs déjà sont tombées. Deux ont péri dans un naufrage à la hauteur du cap Santa-Clara. La Mère Louise, venue des premières, y est restée 40 ans. La Sœur Saint-Charles y travaille encore avec une vaillance qu'aucun jour n'a démentie, après bientôt 50 années de séjour.

Cependant, l'année suivante (1849), la frégate *Pénélope*, ayant saisi à bord du négrier *Elizia* 46 nègres et négresses du Congo, il

parut facile au gouverneur de créer le phalanstère tant rêvé. On débroussa, près de la côte, un vaste plateau, un peu au sud du Fort Joinville. Le P. Le Berre fut officiellement chargé de faire au nouvel établissement « un cours de morale ». Mais peu à peu le village se désagrège, les nouveaux libérés meurent ou s'établissent plus loin, et bientôt le Gouvernement, quittant le Fort d'Aumale, s'établit au Plateau. La capitale du Congo français était fondée sur les ruines du phalanstère; elle en garda le nom de Libreville.



MGR BESSIEUX,
FONDATEUR DE LA MISSION

La Mission ne suivit point le Gouvernement; elle préféra rester à l'endroit où la Providence avait conduit son fondateur, à Sainte-Marie, à une distance de 20 minutes du Plateau. Elle hérita du blockhaus, ou plutôt de l'emplacement laissé disponible par le fait du transfert des services à Libreville. Ces bâtiments étaient, du reste, de mince valeur, et bientôt un incendie, dû à la malveillance d'un chef voisin, vint, au jour de Noël 1858, les réduire en cendres.

On profita de cet accident pour reconstruire plus solidement une église dédiée à la Sainte Vierge, des bâtiments pour les missionnaires, les ateliers et les écoles. Bientôt, une centaine d'enfants, presque tous Mpongoués, se groupèrent à la Mission, où, avec la religion et le français, on leur apprend divers métiers. Le commandant Bouët a buriné le caractère de ces populations, en les appelant des « courtiers intelligents, mais fainéants et astucieux ». Bien peu, en effet, brillent par l'amour du travail. Un jour que Mgr Bessieux essayait de leur en démontrer la nécessité, l'un deux lui objecta : « Mais les Blancs ne travaillent pas ! » Frappé de cette parole, le pré-

lat désormais, chaque jour après sa messe, sortait, la machette à la main, la bêche sur l'épaule, et, tout en chantant psaumes et cantiques, commençait à « débrousser » la forêt qui entourait la Mission. Les Noirs le contemplaient d'un œil émerveillé; mais malgré ses efforts, le préjugé contre le travail persista. On manda alors de France des Frères pour les mettre à la tête d'ateliers de charpente, de menuiserie, de maçonnerie, etc., afin de former des ouvriers indigènes. On transforma le terrain de Sainte-Marie en de magnifiques allées de manguiers, de cocotiers, d'arbres à pain, de bananiers, d'avocatiers, de mandariniers et d'orangers. Bientôt on cultiva des cannes à sucre, des caféiers, des cacaoyers, de la vanille, des légumes de France et des tropiques.

Au point de vue religieux, des établissements avaient été fondés dans l'Estuaire, à l'île Konikè, par le P. Briot, en 1846; en face de Libreville, au village du Roi-Denis, appelé Saint-Thomas, par le P. Ramboz; à Saint-Jacques, sur la Remboué, affluent du Komo, par le P. Peureux, le tout sans succès appréciable; puis, en 1849, à Saint-Joseph des Bengas, au Cap Estérias; au Cap Lopez, sur lequel le baron Didelot venait d'étendre le protectorat français. Mgr Bessieux songeait même à se lancer vers l'intérieur. Mais nul ne consentit alors, ni parmi les Noirs, ni parmi les Européens, à l'aider : l'intérieur était considéré comme inaccessible.

La situation de la colonie, ou plus exactement, de notre « comptoir » du Gabon, était trop précaire, en effet, pour se prêter à une entreprise de quelque importance. Il y eut plus : après les malheurs de 1871, on remit en question l'abandon, ou du moins l'échange de la colonie contre la Gambie anglaise. En 1873, l'affaire parut résolue en principe. L'amiral commandant l'escadre de l'Atlantique eut ordre d'en aviser la Mission, en lui proposant ses bons offices pour transporter ailleurs son personnel et son matériel. — « Non, répondirent à la fois Mgr Bessieux et celui qui depuis quelques années était le Supérieur effectif de l'établissement, le P. Le Berre, c'est ici

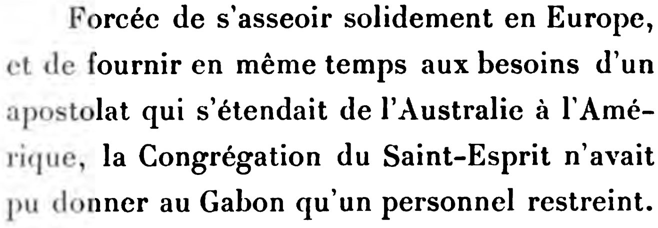
que la Providence nous a conduits, c'est ici que nous resterons, pour y représenter, seuls, s'il le faut, et l'Église Catholique et notre chère France. Nous sommes ici à une porte : d'une année à l'autre elle peut s'ouvrir sur un immense continent. Nous attendrons. » Cette fermeté des missionnaires fit impression sur l'amiral. La mesure fut ajournée, et, depuis, « la porte s'est ouverte ». Sans nos missionnaires, nous ne posséderions peut-être pas le Congo.

Le 30 avril 1876, Mgr Bessieux s'éteignit doucement à Sainte-Marie, à l'âge de 73 ans, après 34 ans de dévouement continu, de patience inaltérable, d'efforts sans défaillance, unis à un esprit de pauvreté, de mortification et de prière qui rappelle et égale la vie des saints fondateurs de nos églises d'Europe. Il était chevalier de la Légion d'honneur, comme le fut aussi son collaborateur et successeur, Mgr Le Berre. Et, aujourd'hui, devant l'église en pierre qui remplace l'humble case des premiers temps, ces deux vaillants reposent, comme ils ont travaillé, à côté l'un de l'autre, pendant que sur leurs tombes s'épanouissent les fleurs qu'ils ont importées, et se développent, autour de leurs restes vénérés, les œuvres dont ils ont été les initiateurs.

Cependant des temps nouveaux s'annonçaient. Des explorations plus ou moins heureuses avaient successivement étendu le cercle de notre action dans l'intérieur : c'étaient, en 1856, Du Chaillu, ancien élève de la Mission; en 1862, Griffon du Bellay; en 1866, Walker; en 1867, Aymès; en 1872, Marche et Compiègne, puis Oscar Lenz. En 1875, le lieutenant de vaisseau P. Savorgnan de Brazza, accompagné du Dr Ballay et de Marche, remonte le cours de l'Ogoué. Des subventions des Sociétés savantes et des Chambres permettent ensuite à M. de Brazza de continuer ses voyages; et, par une série heureuse et brillante d'explorations, de traités avec des chefs indigènes, de mémoires géographiques fixant des limites et conférant des droits que les chancelleries enregistrent fidèlement, de manœuvres diplomatiques enfin qui ont inauguré un nouveau système de conquêtes, il s'est trouvé que ce misérable comptoir du Gabon, qui,

en 1842, représentait quelques mètres carrés, s'est étendu successivement jusqu'à former un territoire immense, où le pavillon de la France flotte depuis l'Atlantique jusqu'au bassin du Nil. En 1885, M. de Brazza était nommé Commissaire général; et de Libreville, qui est resté le chef-lieu, son autorité s'est étendue sur tout ce qu'on est convenu d'appeler « le Congo français ».

Les progrès de l'action catholique se sont développés parallèlement à l'action politique de la conquête.



Forcée de s'asseoir solidement en Europe, et de fournir en même temps aux besoins d'un apostolat qui s'étendait de l'Australie à l'Amérique, la Congrégation du Saint-Esprit n'avait pu donner au Gabon qu'un personnel restreint. Mais peu à peu ces 1000 lieues de côtes, sans limites dans l'intérieur, avaient été partagées en Vicariats et Préfectures apostoliques qui, aujourd'hui, s'élèvent au nombre de 22. Les Deux-Guinées sont devenues le Vicariat apostolique du Gabon, qui ne comprend plus que 350000 kilomètres carrés, coupés par la ligne équatoriale.



SŒUR SAINT-CHARLES

Désormais donc, après avoir fourni aux Missions voisines partie de ses ressources et de son personnel, la Mission du Gabon se préoccupera de s'étendre dans les limites qui lui restent. Et c'est ainsi que l'on a vu s'établir successivement: en 1879, la Mission de Saint-Pierre de Libreville ou du Plateau, puis celle de Donguila sur le fleuve Komo; en 1881, celle de Lambaréné sur l'Ogoué; en 1883, celle de Lastoursville dans la tribu Douma; en 1884, celle du Caméroun, remise depuis aux missionnaires Pallotins allemands; la même année, celle du Rio Benito; en 1885, celle du Bas-Niger, depuis érigée en Préfecture; en 1887, celle du Fernan-Vaz; en 1890, celle de

Bata; en 1891, celle du Mouny; en 1896, celle des Eshiras; en 1897, celle de Ndjolé, puis celle de Franceville, celle-là dans le Moyen-Ogoué, celle-ci dans la Passa, son premier affluent; en 1898, celle de Samba, dans la Ngounié, affluent du Bas-Ogoué; en 1900, une autre dans la Haute-Ngounié, destinée à relier à la côte les Missions de la Passa.



MGR LE BERRE, DEUXIÈME ÉVÊQUE DU GABON

En 1891, le 16 juillet, mourait à Sainte-Marie Mgr Le Berre, à l'âge de 72 ans, après 45 ans de continuel et patient labeur, laissant après lui une mémoire vénérée.

Après Mgr Le Berre, le titre des Deux-Guinées, désormais sans réalité géographique, cessa d'exister. Son successeur, Mgr Le Roy, précédemment missionnaire au Zanguebar, fut nommé Vicaire apostolique du Gabon, qu'il quitta après trois années de séjour, pour devenir Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. Son vicaire général, le P. Adam, élu pour le remplacer, était, le 6 juin 1897, sacré évêque par son confrère du Congo, Mgr Carrie, à l'endroit même où, le 29 septembre 1844, le P. Bessieux avait offert, pour la première fois sur ces plages, le Sacrifice de la Messe.

Le Vicariat apostolique du Gabon compte 12345 Catholiques, 3000 hérétiques, 5000000 d'infidèles. Il y a eu 833 conversions en 1901. On y compte 35 prêtres, 20 Frères et 34 Sœurs européens,

3 Frères de Saint-Gabriel, 1 prêtre, 1 Frère, 2 Sœurs et 5 séminaristes indigènes. Il y a 1 séminaire, 17 orphelinats, 6 écoles professionnelles, 3 hôpitaux et 13 dispensaires, 3 refuges, 1 village chrétien.

SAINTE-MARIE ET SAINT-PIERRE DE LIBREVILLE
SAINT-JOSEPH DES BENGAS

Sainte-Marie, la première Station fondée au Gabon, est demeurée le centre de l'administration du Vicariat.

L'école primaire, qui comprend une centaine d'élèves, a été dirigée par le P. Klaine depuis 1865. Elle a fourni des centaines de traitants, d'employés de commerce, de marins, d'interprètes, etc., parlant le français et nous rendant de très grands services. En même temps, le P. Klaine créait le premier jardin d'essai qui ait existé au Congo, importait la vanille, les meilleures variétés de manguiers, les plantes tropicales les plus utiles. Son nom est connu parmi les savants de Paris, de Genève, de Berlin, de Kew, etc.; il a recueilli 1600 plantes nouvelles, dont plus de 200 portent son nom.

Plus loin s'élève l'école professionnelle, avec une centaine d'apprentis, répartis en divers ateliers dirigés par les Frères : charpente, maçonnerie, forge, cordonnerie, boulangerie, culture, etc. Tous sont de condition libre. Ils sont venus, d'eux-mêmes, s'enfermer là pour deux, pour trois, pour quatre ans, sachant bien qu'ils travailleront beaucoup plus qu'ils ne travailleraient chez eux, ne demandant en échange qu'à être instruits, baptisés, préparés à la première communion et confirmés. A leur sortie de la Mission, on remet à ceux qui ont appris un métier les outils qui leur seront nécessaires pour l'exercer.

Mais ces enfants persévèrent-ils? Quelques Européens l'ont contesté, surtout ceux qui ne « persévèrent » pas. Évidemment, il y a des déchets. Mais ce qui est étonnant, c'est que tous ne retournent pas à la vie païenne au milieu de laquelle ils sont plongés, que



SOEURS AU TRAVAIL

tous ne soient pas victimes des exemples, des entraînements, des sollicitations, des sarcasmes, des menaces qu'il leur faut subir. Or, plutôt que de rejeter la croix ou le scapulaire qu'ils portent au cou, ou d'abandonner la pratique de leur religion, plusieurs, chaque année, renoncent à des situations avantageuses, quittent le service d'Européens, surtout de fonctionnaires, qui parfois exercent contre leur foi une véritable persécution. L'un de ces enfants, dernièrement, était ainsi engagé pour un an ; il n'était pas baptisé, mais il voulait l'être ; et, le dimanche, son travail fini, il étudiait le catéchisme et se rendait à la Messe. — « Si tu veux te faire Chrétien, lui dit son maître, c'est ton affaire ; mais je retrancherai de ton paiement tous les jours où tu seras allé à l'église. — Retranchez tout, lui répondit le jeune Noir, je vous servirai pour rien : mais je veux être baptisé. » Et ainsi fut fait de part et d'autre.

En réalité, il en est de ces nouveaux Catholiques comme de beaucoup d'anciens : les uns persévèrent dans le bien, là surtout où le

milieu est favorable; d'autres fléchissent, tout en gardant leur foi vivante; tous conservent d'excellents sentiments pour la Mission, pour leurs « Pères », et ils le prouvent à l'occasion.

Parmi les apprentis de Sainte-Marie, deux sections méritent une mention spéciale : celle des agriculteurs, que, dans un champ d'essai, on initie aux cultures tropicales, cacaoyers, caféiers, vanille, etc., et qui continueront ces travaux chez eux ou en d'autres exploitations; et celle des charpentiers et forgerons, si utiles pour les installations, constructions et réparations de la Mission.

Sainte-Marie possède en outre une école de catéchistes, composée des jeunes gens les plus intelligents et les meilleurs. Formés peu à peu, par une instruction solide et par la pratique de l'apostolat, qu'ils apprennent en accompagnant le missionnaire dans ses courses et en instruisant sous ses yeux tous ceux qu'ils peuvent gagner, ils sont ensuite placés dans les villages. De temps à autre le Père les visite et s'assure de leurs travaux et de leur persévérance.

En 1901, l'école de Sainte-Marie a été réunie à celle de Libreville et confiée à 3 Frères de Saint-Gabriel.

Saint-Pierre est l'église officielle de Libreville, et le « curé » qui y est attaché — avec deux autres missionnaires — est le seul prêtre rétribué dans tout le Congo français. Bien plus, au Congo, toutes les écoles sont des écoles libres, soumises cependant à l'inspection officielle et recevant de ce fait une subvention équivalant, à peu près, à l'entretien d'un enfant sur vingt.

Les besoins du commerce ont attiré à Libreville un certain nombre d'Européens. La force armée y est représentée par un dépôt de miliciens noirs, dont beaucoup sont Sénégalais — les seuls Musulmans du Congo, à part ceux de la Haute-Sanga et du Tchad. — Les Noirs, qui forment la population, appartiennent aux diverses races déjà décrites : Mpongoués, Fangs, Loangos, Kroumen, Sierra-Léonais, etc. C'est au milieu de tout ce monde, de ces anciens et de ces

nouveaux venus, que s'exerce le ministère des missionnaires de Libreville.

A côté de l'école primaire de garçons, qui compte 150 élèves, les Sœurs de l'Immaculée-Conception, de Castres, réunissent un groupe de 120 à 150 petites filles, qui sortent de l'école sachant parler français, lire, écrire, laver, coudre, repasser, etc. Cette éducation, pourtant nécessaire, leur est souvent funeste. Sollicités par l'appât d'un gain facile, d'une vie commode, de tout un ensemble d'avantages plus ou moins avouables, souvent les parents de ces pauvres enfants les utilisent, les louent à titre de « bonnes à tout faire » aux Européens et à leurs employés. Sous les yeux de l'Administration, qui déclare n'avoir à intervenir dans les affaires indigènes qu'en cas de rixes ou de meurtres bien caractérisés, cette exploitation de la femme et de la jeune fille est devenue, parfois, une véritable industrie. On les transporte dans tout le Congo, on les exporte au Caméroun allemand, et l'on a vu tel paquebot en embarquer 10, 20 et 30 à la fois.... C'était monstrueux. Des questions précises furent, à ce sujet, par deux fois posées à la Chambre des Députés par M. l'abbé Lemire; et, dans la séance du 11 décembre 1899, M. Decrais promettait solennellement de faire cesser ces abus. En même temps, un projet de législation, préparé par Mgr Le Roy et M. Arthur Desjardins, membre de l'Institut, était mis en avant pour donner un lien civil aux mariages religieux des indigènes, et les empêcher d'être à la merci de la cupidité et de la passion.



M. SAVORGNAN DE BRAZZA EN EXPÉDITION

Les Pères de Saint-Pierre desservent en même temps la nouvelle chapelle de Notre-Dame des Victoires à Glass, centre du commerce anglais et allemand, au milieu de populations évangélisées depuis de longues années, sans résultats bien appréciables, par la Société des Missions presbytériennes de Boston.

Saint-Joseph des Bengas. — A 8 lieues au nord de Sainte-Marie, près du cap Estérias, habite une tribu de pêcheurs hardis, de pilotes intrépides : la tribu des Bengas. Dès 1849, le P. Bouchet y fonda une Mission, à propos de laquelle le commandant du Gabon écrivit alors au Supérieur : « Citoyen Lossedat, je désirerais savoir quelle est l'autorité qui a déclaré l'urgence d'un nouvel établissement de missionnaires au cap Estérias. N'ayant jamais ouï dire que le Gouvernement eût intérêt de diriger une mission de ce côté, d'après ce qui nous reste à faire au Gabon, je vous prierai de me faire connaître les pouvoirs qui vous ont fait agir. Salut et fraternité. » Naturellement Mgr Bessieux, qui arriva peu après, passa outre à cette étrange prétention : le citoyen commandant n'insista pas.

Les dispositions des Bengas, très favorables d'abord, se modifièrent vite. Le P. Bouchet fut accusé d'avoir révélé les mystères de leur religion. On attaqua la Mission, et le P. Poussot reçut un coup de hache qui lui fit sur la bouche une large entaille. Le vieux chef Vané, survenu pour calmer les assaillants, fut frappé d'entendre le P. Poussot réclamer, pour toute vengeance, le pardon de son assassin. « Cet homme, se dit-il, pratique la doctrine qu'il nous enseigne. Ce qu'il prêche est la vérité. » Et de ce jour Vané fut chrétien en son cœur. Instruit avec toute sa famille, il fut baptisé. Tous les jours il assistait à la messe. Son fils se mit au service de la Mission; son petit-fils est catéchiste, et un arrière-petit-fils est au Petit-Séminaire, avec espoir de devenir missionnaire à son tour.

La Mission, abandonnée alors, fut reprise en 1879. En 1894, en face du peu de résultats acquis, on parlait de se retirer de nouveau.

Un palabre mémorable eut lieu. Le plus lettré de la tribu, Hyacinthe, ancien élève de la Mission, rédigea une pétition qui fut signée de tous et adressée à Mgr Le Roy, alors Vicaire apostolique du Gabon, qui voulut traiter lui-même l'affaire sur place.

C'était un dimanche. Après la messe, les Bengas, réunis en assemblée solennelle, convinrent des points suivants :

1° Suppression graduelle de la polygamie;

2° Défense d'apporter aux mariages d'autres empêchements que ceux de l'Église et du Code civil français;

3° Défense de livrer à des polygames les fillettes baptisées ;

4° Défense de marier les enfants avant leur nubilité, et sans leur consentement. Des amendes contre les délinquants seront fixées par les chefs, et partagées entre eux;

5° Obligation de légitimer les unions; de se faire instruire; enfin, d'assister régulièrement à la messe.

Les Bengas ont fait, ou à peu près, honneur à leurs engagements. Un souffle d'en haut a passé sur ce peuple : 150 baptêmes, dont 30 d'adultes, 50 premières communions de retardataires, 40 mariages furent faits à la suite de cette intervention. La chapelle est toujours comble à la messe du dimanche. Hyacinthe est devenu un catéchiste zélé, entouré de respect et d'autorité, et précieux auxiliaire des missionnaires.



EN CONSTRUCTION

Sans doute les vieilles idées superstitieuses ne se

sont pas si aisément déracinées, témoin cet épisode, qui nous fera connaître les mœurs de ces peuples et dont le dénoûment a revêtu un caractère providentiel. Une famine éclate. Une invasion de sangliers et de porcs-épics a ruiné les plantations de manioc. « Les sangliers, expliquent les Bengas, ont été appelés par d'anciens sorciers que la jalousie dévore jusque dans le tombeau; on les connaît bien; c'est Tokonié et Ngoké. Inutile de faire la chasse aux sangliers, ils sont ensorcelés; inutile même de clore les champs. Les bêtes ont un chef, Imoli, incarnation d'une vieille sorcière. » Un grand palabre, présidé par Hyacinthe, conclut à mander Mgr Le Roy. Le prélat arrive, et l'on palabre trois jours durant. Il voit chaque chef de famille, et exige la remise de tous les fétiches. On découvrit une case qui en était remplie. Là, tous les jours, brûlaient des torches au milieu de crânes, d'ossements, de statuettes, d'offrandes : un vrai temple du diable. Le jour de l'Ascension, tous les fétiches entassés dans une pirogue furent submergés au large; un arbre sacré fut coupé; les ossements des ancêtres inhumés. Imoli et tous les fétiches qui auraient pu échapper aux recherches furent exécrés, et l'on jura sur l'Évangile, baisé avec respect, une sorte de renouvellement des promesses du baptême et fidélité aux pratiques de la vie chrétienne.

Depuis, le vieux chef des Bengas a terminé ses jours. Le peuple, réuni en assemblée générale, a élu pour lui succéder Hyacinthe, le catéchiste de la Mission. Le Gouvernement a reconnu l'autorité du nouveau chef, dont la vie chrétienne et l'influence légitime assurent la conversion des derniers disciples de l'ancienne superstition.

LE MOUNI. — BATA

Le Komo. — Le Rio Mouni n'est autre chose qu'un vaste et bel estuaire dans lequel se jettent 4 grandes rivières. Longtemps ce pays a été contesté entre la France et l'Espagne, et il était convenu entre les deux gouvernements qu'aucun n'y créerait de poste d'occupation.

Seuls, les missionnaires s'y sont installés, en 1880, et n'ont pas tardé à faire accepter partout le pavillon français, quoique cette population, en grande majorité composée de Fangs consciencieusement anthropophages, soit l'une des plus mal famées de ces parages. Depuis, un accord intervenu entre la France et l'Espagne laisse à cette dernière puissance tout le pays situé au nord du Mouni, jusqu'aux frontières de la colonie allemande du Cameroun (Convention du 30 juin 1900). La Mission, établie à Boutika, sur la rive gauche, reste à la France, ainsi que le cours de la Noya, où l'on a plusieurs catéchistes.

Des difficultés de toutes sortes entravèrent les premiers efforts : insalubrité du poste choisi, rareté des communications, sauvagerie des indigènes. Aujourd'hui la position est conquise. Le missionnaire peut passer partout; il reçoit les anthropophages les plus avérés, il élève leurs fils qu'il place ensuite dans le village paternel, où ils répandent à leur tour la vérité chrétienne, et peu à peu tout ce pays se transforme. Cette année, on a fait 218 baptêmes d'adultes; il y a eu 56 communions pascales et 180 enterrements chrétiens.

Bata. — C'est maintenant un pays de domination espagnole. Il est traversé par un fleuve important, le Rio Benito ou Woleu, que deux missionnaires, les PP. Trilles et Tanguy, viennent de reconnaître jusqu'à ses sources, et dont ils ont dressé la carte, au cours d'un long, dangereux et intéressant voyage en pays presque partout inconnu (1900-1901). Les côtes sont habitées par diverses petites tribus qui vont en s'éteignant, mais dont les Kombés, apparentés aux Bengas du cap Estérias, forment le principal appoint. Derrière, mais tout près, commencent les villages de l'immense tribu des Fangs, que l'on rencontre ensuite partout dans l'intérieur, jusqu'à la Sanga. C'est ici que, par une transmutation de lettres commune à ces peuples, le mot *Fang* est devenu *Mpang*, d'où bientôt les Mpongoués ont fait *Mpang-wé* et les Français *Pahouin....*

Ce fut avec les chefs Kombés, maîtres du pays, que Mgr Le Berre fit, en 1884, un traité qui plaçait cette région sous le protectorat français. Une Mission catholique fut fondée près de l'embouchure du Rio Benito, rive gauche, en face de l'établissement, plus ancien, de la Mission protestante américaine, dont le centre est à Corisco. Le P. Delorme y devint vite très populaire : mais il y avait fort à faire pour changer cette race pervertie, exigeante, querelleuse, qui, pour un rien, jetait ses esclaves à la mer. Une fois, le Père faillit lui-même être assassiné, et l'un de ses confrères fut malheureusement empoisonné.



DONGUILA

En 1890, on se transporta plus au Nord, dans la petite baie de Bata : les PP. Davezac et Ferré y ont construit une Mission avec hôpital, cultures, écoles pour les garçons et pour les filles, celles-ci dirigées par les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, etc. Dans les principaux villages, des catéchistes ont leur école et leur chapelle. Le P. Ferré a composé en kombé des dictionnaires, un catéchisme et divers autres ouvrages qui facilitent singulièrement le travail de l'apostolat. Lui-même parcourt souvent les divers villages, du Benito au Campo.

Le territoire contesté de Bata, nous l'avons dit, vient d'être cédé à l'Espagne. Mais les Pères du Saint-Esprit continuent à s'en occuper.

A Tiga on a construit une chapelle devenue rapidement trop petite.

Saint-Paul de Donguila. — L'estuaire du Gabon est formé par la réunion de deux rivières principales : la Remboué et le Komo. Au fond de la première, à Ntchi-Nchoua, Mgr Bessieux avait, dès 1850, établi la Mission de Saint-Jacques : elle ne vécut que 2 ans. Ce premier insuccès retarda l'évangélisation du Komo, qui ne fut reprise que 28 ans plus tard (juin 1878), grâce à l'initiative du P. Delorme. C'est par le Komo que sont descendues au Gabon les diverses tribus qui l'ont occupé : les Kélés, les Mpongoués et



LAMBARÉNÉ : LA MISSION CATHOLIQUE

aujourd'hui les Fangs. Ces derniers sont maintenant les maîtres, et leurs villages sont partout sur les deux rives de la rivière et de ses affluents.

On s'établit à Donguila, sur une petite élévation d'où la vue s'étend au loin sur le fleuve et que les efforts persévérants du P. Stalter ont transformée, par les constructions, les cultures, et tous les aménagements possibles, en une station modèle. L'accueil fait aux missionnaires, en particulier par le chef Shoké, de qui fut acheté le terrain, fut des plus empressés. Mais bientôt la situation changea : tantôt c'était un chef qui, avant de mourir, faisait égorger toutes ses femmes, tantôt c'était un festin de chair humaine auquel étaient convoqués les amis; toujours c'étaient des vols, des attaques, des guerres entre familles ennemies.... Les Pères voulaient-ils

s'opposer à cette barbarie insolente? On se retournait contre eux, et plus d'une fois ils ont failli être victimes de la brutalité sauvage de leurs « paroissiens ». Récemment encore, le P. Bailly-Comte était arrêté dans un village, frappé et menacé de mort. Mais au milieu de ces luttes, et, en dépit de tous les obstacles, la Mission n'a cessé de se développer.

Parmi ces obstacles, le plus général et le plus difficile à surmonter est l'étrange condition sociale ici faite à la femme. La femme n'est pas, à proprement parler, esclave : il n'y a pas d'esclavage chez les Fangs. Mais elle *appartient* à son père et à sa famille au point d'être le principal élément commercial du pays, celui qu'on vend, qu'on achète, qu'on échange, qu'on engage, qu'on prête, qu'on loue, qu'on vole; celui aussi qui est la cause à peu près unique de tous les procès, de toutes les inimitiés, de toutes les guerres. Pour essayer de remédier à ce lamentable état de choses, Mgr Le Roy établit en 1894 une communauté de Sœurs à Donguila : elle eut, dès le principe, un succès inespéré. Les familles lui confièrent volontiers leurs fillettes... pour leur donner une valeur plus grande. Mais celles-ci, devenues Chrétiennes, ont pris conscience de leur dignité, refusent de se laisser vendre « comme des poules », et c'est ainsi que, là encore, une révolution heureuse a commencé par l'Évangile.

Par ailleurs, avec les enfants et les jeunes gens sortis de la Mission, la foi se disperse au loin dans les villages. Grâce à leur zèle, les conversions se multiplient, et, arrivés au terme de leur vie, nombre de vieux anthropophages demandent et reçoivent le baptême.

Mais nous sommes loin encore des conversions en masse. Cependant, pour l'année 1900, on a eu 300 baptêmes. Parcourez les rivières, vous y compterez trois chapelles, cinq Stations de catéchistes, un millier de Chrétiens : c'est, au milieu d'un des peuples les plus sauvages et les plus dégradés de l'Afrique, l'œuvre de 20 ans!



EN VOYAGE AU GABON : LE DINER SUR UN BANC DE SABLE

SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE LAMBARÉNÉ

L'Ogoué se jette dans la baie du cap Lopez, au-dessous du Gabon, après avoir formé un véritable delta dont trois branches sont navigables. Son cours est d'environ 760 kilomètres; mais à partir de Ndjolé, en amont, il est constamment coupé de rapides et de chutes qui ne permettent qu'aux seules pirogues indigènes de le parcourir, au prix de continuels dangers. Sa physionomie est très variable, suivant la saison et la hauteur des eaux. En général, il coule au milieu d'un sol argileux, entre deux haies de forêts magnifiques, que dominent des arbres au tronc énorme et où s'étendent des lianes gracieuses et variées. Sur l'un et l'autre bord, paraissent les villages. Dans le cours inférieur, les indigènes sont apparentés aux Mpongoués, dont ils parlent la langue; au-dessus de Lambaréné et surtout de Ndjolé, reparaissent les Fangs; et enfin, dans le cours supérieur, viennent diverses populations qui, toutes, se rattachent à la grande famille des Bantous.

La reconnaissance de ce fleuve n'a pas été facile. Chaque tribu riveraine en gardait jalousement l'accès dans sa zone, afin de garder aussi les bénéfices de la douane qu'elle avait établie et qui devaient disparaître avec la liberté du parcours. Après divers essais partiels, MM. Savorgnan de Brazza, Ballay et Marche (1875-1879) le remontèrent enfin jusqu'à son confluent avec la Passa, où fut plus tard établi Franceville. Les missionnaires se mirent en route avec les explorateurs, les uns aidant les autres, et aujourd'hui nous voyons en pleine activité, dans le bassin de l'Ogoué, les centres de Missions suivantes :

Dans le cours inférieur, Saint-François-Xavier de Lambaréné (1880);

Dans le cours moyen, Saint-Michel de Ndjolé (1897);

Dans le cours supérieur, Saint-Pierre Claver de Lastoursville, et Saint-Hilaire de Franceville (1897).

Un peu en amont de Lambaréné, rive gauche, débouche un affluent assez considérable, la Ngounié, navigable en vapeur jusqu'aux chutes Samba, près du plateau de Douaniména; à ce point, une Mission a été récemment fondée. Plus haut, dans l'intérieur d'un pays encore inexploré, à Saint-Martin des Apindjis, Mgr Adam en établit une autre en ce moment même.

La première et la plus importante de ces Missions est celle de Lambaréné, au milieu de la tribu galoa. Là aussi se trouve un poste de l'Administration, plusieurs factoreries, une Mission protestante fondée par les Presbytériens de Boston, et, depuis, cédée par eux à la Société évangélique de Paris.

Nos premiers missionnaires, en arrivant dans l'Ogoué, y trouvèrent nombre de Catholiques Mpongoués, anciens élèves de Sainte-Marie du Gabon, établis comme traitants ou employés des commerçants européens, qui les accueillirent avec enthousiasme et leur furent d'un secours précieux. Plus tard vinrent des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres. Les constructions provisoires firent place à des bâtiments solides et bien construits, dus en entier



NDJOLÉ : LA MISSION



UN FLEUVE AFRICAIN : L'OGOUÉ (MISSION DE NDJOLÉ)

à nos enfants, dirigés par les missionnaires, à la tête desquels il convient de citer l'intrépide P. Lejeune : briques, tuiles, carreaux, charpentes, meubles, ils ont tout trouvé sur place et tout mis en œuvre. Une briqueterie s'est même organisée, qui fournit ses produits aux autres Missions et aux maisons de commerce établies sur le fleuve.

Peu à peu, des catéchistes, formés à la Mission, ont été placés dans les principaux villages, chez les Galoas comme chez les Fangs, et jusque sur les bords des lacs où l'Ogoué se déverse et qui forment, sur la rive gauche, une succession de cinq magnifiques réservoirs, semés d'îlots d'un aspect ravissant. Presque toujours en voyage, le missionnaire parcourt ces villages, achevant les instructions commencées, administrant les sacrements, réglant les cas difficiles, affermissant la foi, développant la vie chrétienne.

La Mission compte aujourd'hui plus de 2000 Catholiques, avec 20 catéchistes, 4 Pères, 2 Frères et 3 Sœurs.

Plusieurs ouvrages ont été composés, surtout par le P. Lejeune : dictionnaire fang, traités de controverse, cantiques fangs, cantiques galoas, etc. Et ce n'est pas l'un des spectacles les moins intéressants de ce pays que de rencontrer les jeunes gens, quand, le soir, en pirogue, ils regagnent lentement leur village, faisant retentir de nos airs populaires les rives de leur grand fleuve et de leurs lacs enchantés.

Stanley, dans son merveilleux voyage de 1874-1877, avait découvert et descendu le cours du Congo depuis Nyangoué jusqu'à la mer. Au-dessus de Stanley-Pool, le fleuve est libre, mais de là à son embouchure il est coupé par une série de 32 cataractes, qui ne permettent pas aux vapeurs de l'utiliser. C'est pourquoi le grand voyageur écrivait que « sans chemin de fer il ne donnerait pas un penny du Congo ». Aussi les Belges ont-ils établi une voie ferrée qui, sur la rive gauche, relie Matadi à Léopoldville et permet de gagner, au-dessus de ce point, les 1 200 kilomètres navigables du grand fleuve.

M. de Brazza eut la pensée que, peut-être, on pourrait obtenir le même résultat par la voie de l'Ogoué, d'où l'on passerait à l'Alima, affluent du Congo, au-dessus du Stanley-Pool. En 1883, toujours avec le Dr Ballay, il se remettait en route, formait à Ndjolé un énorme convoi de 80 pirogues et de 1 800 hommes, et emmenait avec lui les PP. Davezac et Bichet. Arrivés chez les Doumas (Ba-douma), en un bel endroit qui fut depuis appelé Lastoursville, en mémoire de M. de Lastours qui y mourut, ceux-ci fondèrent une Mission, à laquelle Jules Ferry lui-même voulut concourir par une allocation de 10000 francs.

Plus tard, les Pères, poussant toujours plus loin, se sont établis sur la Passa, affluent du Haut-Ogoué, non loin de l'endroit où avait été fondé le poste de Franceville, aujourd'hui abandonné. La population y est très douce, et plus de 600 Chrétiens sont déjà répartis dans les villages environnants.

Mais l'accès de ces deux Missions est d'une difficulté extrême, à

cause de l'interminable série de rapides et de chutes qui barrent le cours du fleuve au-dessus de Ndjolé. Depuis longtemps il a fallu renoncer à atteindre le Congo par cette voie. C'est même le contraire qui est arrivé, et les Missions du Haut-Ogoué ont été remises au Vicaire apostolique du Congo supérieur qui, de Brazzaville, les dessert plus facilement par l'Alima.

On s'est donc rabattu sur des pays plus accessibles, et en 1897 a



LES SCIEURS DE LONG DE LA MISSION

été fondée la Mission de Ndjolé. Ndjolé est du reste un centre important, où plusieurs maisons de commerce sont établies, où des exploitations coloniales ont été commencées et où se sont groupés de nombreux villages fangs. C'est là, dans un îlot pittoresque, couvert de grands arbres, qu'ont été relégués les ministres de Behanzin, Samory et son fils, ainsi que les chefs récalcitrants que, de temps à autre, le gouvernement français trouve sur son chemin, du Sénégal au Congo. Tous y deviennent les amis et parfois les élèves de la Mission catholique.

Enfin, la Ngounyé, qui se jette dans l'Ogoué, presque en face de Lambaréné, réclamait à son tour des postes de missionnaires. Un premier était établi en 1899 près des chutes Samba : en souvenir de sa chère Alsace et d'un lieu de pèlerinage célèbre, près duquel il est né, Mgr Adam lui a donné le nom de Notre-Dame des Trois-Épis.

En 1893, Mgr Le Roy et le P. Bichet, partis du Haut-Ogoué, s'étaient lancés à travers la grande forêt vierge, dans la direction de la Côte, pour reconnaître les pays et les populations de cette partie du Vicariat. Après 30 jours de marche, ils aboutirent sur la Ngounyé, qu'ils descendirent en radeau jusqu'à Lambaréné. Mais, depuis, on n'avait pas remonté cette rivière, dont les bords cependant étaient au loin habités par de nombreuses tribus, celle, en particulier, des Apindjis. C'est au milieu de cette dernière que le P. Nicolas vient de fonder une nouvelle Mission, avec un « village de liberté » — Sainte-Élisabeth, du nom de S. A. la Comtesse d'Eu — qu'a subventionné la Société anti-esclavagiste de France. Puisse-t-il, bientôt, être pour ces malheureux Noirs, si longtemps exploités, volés, vendus par leurs voisins, un foyer de lumière et de rédemption!

SAINTE-ANNE DU FERNAN-VAZ

Sur la rive gauche de l'Ogoué et près de son embouchure, un bras important du fleuve va se répandre dans une dépression qui mesure plus de 70 kilomètres de longueur sur 30 environ de largeur. Au Sud débouche une autre rivière, le Rembo Nkomi, et c'est ainsi qu'est alimenté le magnifique lac du Fernan-Vaz, qui s'écoule dans l'Atlantique par une ouverture de 300 mètres que les bateaux ont de la peine à franchir à cause de la barre.

Cette nappe d'eau et le pays qu'elle baigne tirent leur nom d'un ancien négrier portugais, Fernão Vaz ; les Noirs l'appellent « le lac

des Nkomis ». Les Nkomis, ce sont les indigènes du pays ; ils parlent la même langue que les Mpongoués et ont à peu près les mêmes mœurs. C'est une belle race, intelligente, industrieuse, commerçante, mais de mœurs déplorables et souvent très cruelle dans ses pratiques religieuses. Longtemps les Nkomis furent les intermédiaires recherchés, comme au Gabon les Mpongoués, entre les négriers européens et les tribus de l'intérieur. Peu à peu, un autre



LA TRAVERSÉE DU LAC (FERNAN-VAZ)

genre de commerce s'est substitué à celui-là, et aujourd'hui, comme partout dans le Congo, des Compagnies concessionnaires essaient de tirer parti du pays, de ses productions et de sa population.

Souvent, les Nkomis avaient demandé une Mission à Mgr Le Berre. Le 6 mars 1887, les PP. Bichet et Buléon débarquaient à la pointe Igoumbi, sur le lac, et y achetaient un terrain. Les constructions marchèrent vite. Depuis, l'œuvre a été complétée par l'installation des Sœurs. Un « village de liberté » a été ouvert pour tous les malheureux qui, maltraités par leurs maîtres, souvent même menacés de mort, sont venus demander à la Mission le rachat et la vie.

C'est là aussi, dans le calme d'une nature superbe, qu'a été transféré le séminaire de Sainte-Marie de Libreville. Un prêtre, le premier du Gabon, vient d'en sortir, qui exerce le ministère avec un grand zèle et une grande intelligence à la Mission des Chutes Samba.

Cependant de nombreux obstacles s'opposaient à l'établissement de la vie chrétienne en ce pays. Comme chez les Mpongoués, les enfants appartiennent, non au père ou à la mère, mais au chef de la famille ou du clan, qui n'a d'autre souci que d'en tirer le plus de profit matériel possible. Les garçons ne rapportent guère ; aussi les laisse-t-on volontiers grandir et chercher leur voie. Mais les filles ont une valeur vénale telle que, souvent, elles sont engagées dès leur bas âge, quelquefois même avant leur naissance. Celui qui les acquiert a tout droit sur elles ; il les loue, il les prête, il les marie, le tout contre rétribution. Mais les jeunes gens ne peuvent que difficilement se marier, car toute la fortune, qui consiste en objets d'échange, est entre les mains des anciens.

Un jour, un grand palabre eut lieu sous la présidence de Mgr Le Roy, où tous les principaux chefs furent convoqués et où, finalement, on promulgua des lois pour l'abolition de ces coutumes désastreuses. Malheureusement l'Administration civile, que la morale intéresse peu, ne crut pas devoir soutenir la Mission, et celle-ci allait être débordée dans ses projets de réforme quand, de concert avec son Vicaire apostolique, le P. Bichet prit un grand parti : celui de se substituer, à prix d'argent, à tous les vieux prétendants du Fernan-Vaz.... Doué d'une fortune personnelle considérable, il entra en relations avec les chefs de famille, donna les arrhes nécessaires et se vit bientôt le maître légal d'une centaine d'enfants. Des Sœurs ont été appelées pour les élever, et à mesure que grandissent ces petites négresses, elles se marient aux jeunes gens de la Mission, reçoivent des terres, et ainsi se constituent des villages nouveaux devant lesquels, peu à peu, disparaissent les villages païens.



LE FERNAN-VAZ

Ceux-ci, d'ailleurs, ne sont pas négligés. L'évangélisation y est portée par des catéchistes qui y sont parfaitement accueillis. C'est que la Mission a acquis une influence telle que, souvent, elle est prise comme arbitre des différends qui ne cessent de se produire entre indigènes, familles et tribus. Les choses en arrivèrent au point que, en 1897, tous les chefs réunis élurent le P. Bichet « Renima », c'est-à-dire roi des Nkomis.

Ce *Renima* a trouvé une monture digne de lui : c'est un jeune éléphant que les Fangs du voisinage prirent un jour et que les Pères de la Mission ont merveilleusement domestiqué. C'est le premier éléphant africain qui l'ait été depuis les Romains. Aujourd'hui *Fritz* rend de vrais services pour le transport des bois et l'exploitation de la forêt voisine. Chose curieuse, il a même appris à discerner que le dimanche est jour de repos ; dès le matin il rentre dans les bois pour n'en revenir que le soir.

Le Fernan-Vaz est également connu par la présence du gorille, au sujet duquel plus d'une légende a couru. C'est là que le fameux Américain Garner débarqua un jour, avec une cage en acier dans laquelle il avait annoncé qu'il se renfermerait, au milieu de la forêt tropicale, pour étudier le langage simien. Il resta là trois mois, coucha paisiblement à la Mission, vida toute la réserve de vin du P. Buléon, ne vit jamais de gorille, et fit sur la langue de cet an-

tique parent un livre qu'ont longuement étudié les savants des deux mondes.

« La Mission catholique du Fernan-Vaz fait honneur au P. Bichet, son fondateur, écrivait dernièrement, après une visite, M. Lemaire, lieutenant-gouverneur du Congo français. L'exemple y est donné, pratique, éloquent, de ce que peuvent le travail et la suite dans les idées ; 200 hectares sont scientifiquement, géométriquement aménagés, travaillés, plantés en toutes sortes d'arbres fruitiers, caféiers, cacaoyers. » (Dans le *Journal officiel* du Congo.)

En décembre 1901 mourait le P. Bichet. Son corps repose dans le caveau qu'il avait creusé lui-même, devant la porte de l'église qu'il a bâtie et en face de ce lac tranquille et magnifique où, si souvent, sa pirogue a glissé pour aller porter dans les villages qui le bordent une parole de paix, de salut et de liberté....

SAINTE-CROIX DES ESHIRAS

De la Mission du Fernan-Vaz est née celle du pays eshira. En remontant le Rembo-Nkomi qui, nous l'avons vu, se déverse dans la partie méridionale du lac, Mgr Le Roy et le P. Buléon, dans deux explorations successives, avaient atteint et visité, en 1894, une région intéressante habitée par une tribu peu connue, celle des Eshiras. Un nouveau voyage y amena la fondation d'une Mission, dans la plaine Ndolo, sorte de plateau découvert, sec et salubre, entouré d'une belle ceinture de forêts. Le P. Buléon en fut chargé. Rapidement, il éleva les constructions provisoires,



MISSION DES ESHIRAS

fit faire les cultures nécessaires, lia connaissance et amitié avec les indigènes et trouva le moyen, entre temps, d'apprendre la langue et de rédiger catéchisme, histoire sainte, livre de prières, cantiques, etc. Le plan était de ne réunir à la Mission que les enfants et les jeunes gens capables d'être formés comme catéchistes; ceux-ci, placés dans les villages des alentours, devaient instruire leurs compatriotes et préparer la voie au missionnaire. C'est ce que l'on essaie de faire, avec les alternatives ordinaires de succès et de revers. L'un des gros obstacles est la difficulté des relations avec la côte.



CHAPELLE DE LA MISSION DES ESHIRAS

En 1899, le P. Buléon était nommé Vicaire apostolique de la Sénégambie, où il mourut six mois après, victime de la fièvre jaune. En offrant sa vie pour la terre d'Afrique, il eut un souvenir attendri pour Sainte-Croix des Eshiras.

Sainte-Croix des Eshiras n'oubliera pas non plus celui qui fut son fondateur !

Ouvrages à consulter. — E. Bouet Willaumez, *Commerce et traite des noirs aux côtes occidentales d'Afrique*, Paris, 1848. — Paul du Chaillu, *Explorations and adventures in equatorial Africa*, Londres, 1861. Édition française, Paris, 1863. — M. T. Griffon du Bellay, *Exploration du fleuve Ogo-Waï, août et septembre* 1862, Revue marit. et col., septembre et octobre 1863. — A. Aymès, *Exploration de l'Ogowé*, Revue marit. et col., avril et mai 1870. — Fleuriot de Langle, *Aperçu historique sur les reconnaissances faites au Gabon, de* 1843 à 1868; *Croisières à la côte d'Afrique*, Tour du monde, 1872. — Marquis de Compiègne, *Voyage dans l'Afrique équatoriale*, le Correspondant, 25 septembre 1874. — de Compiègne et Marche, *Voyage dans le Haut-Ogowé*, etc.; autres ouvrages du même. — Savorgnan de Brazza et

Ballay, *Expédition sur les cours supérieurs de l'Ogowé, de l'Alima et de la Sanga*, Bulletin de la Soc. de géog., février 1879. — Biographies de N. N. S. S. Bessieux et Le Berre, des PP. Duparquet, Bichet et autres missionnaires; rapports et articles, dans les *Annales de la propagation de la foi et de la Sainte-Enfance* et les *Missions catholiques*.

CHAPITRE IX

VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS OU LOANGO

Autrefois compris dans le grand royaume du Congo, le Loango devint indépendant sur la fin du XVIe siècle : il s'étendait alors depuis l'embouchure du Kouilou jusqu'à celle du Congo. Les Portugais y ont eu longtemps une autorité plus ou moins vague, et la traite des esclaves s'est maintenue sur cette côte jusqu'à une époque récente : elle est aujourd'hui remplacée par le commerce de l'huile de palme, de l'ivoire, du caoutchouc. Des plantations ont été essayées avec succès : on trouve, du reste, dans le pays, le café à l'état sauvage.

En 1885, des traités entre la France, le Portugal et l'Association Internationale Africaine firent rentrer tout ce pays dans le domaine du Congo français, sauf l'enclave de Cabinda qui resta au Portugal. L'administration religieuse fut elle-même modifiée. Du Vicariat du Gabon fut détaché, par décret du 21 octobre 1886, celui du Congo français ou Congo inférieur, qu'il eût été plus juste d'appeler du nom de Loango, et, en 1890, celui du Congo supérieur ou de l'Oubangui. Des Missions avaient été fondées par les Pères du Saint-Esprit à Boma, à Banane, à Nemlao, à Kwamouth, au Kassaï; elles furent remises aux missionnaires de la Société du Saint-Cœur de Marie de Scheut-lez-Bruxelles, lorsque fut constitué l'État Indépendant (1888).

A la tête du Vicariat apostolique du Congo français ou Loango

fut placé l'un des anciens missionnaires du pays, Mgr Carrie, aujourd'hui encore ferme et vaillant à son poste. Son personnel se compose de 17 missionnaires européens, 3 prêtres indigènes, 10 Frères européens et 8 loangos, plus 25 catéchistes-instituteurs. La Mission possède un séminaire avec une vingtaine d'étudiants, et deux noviciats, un pour les Frères et un pour les Sœurs indigènes, 7 écoles principales avec 400 enfants, plus 25 annexes avec 700 ou 800 catéchumènes, 6 établissements de Mission, et nombre de petits postes régulièrement visités.

La Mission de Loango comprend actuellement 2677 Catholiques et 55 hérétiques sur un nombre inconnu d'infidèles. L'année 1901 a enregistré à elle seule 1055 conversions.

Le pays a un aspect moins exubérant de végétation que le Gabon, mais il est plus varié : lagunes bordées de palétuviers sur les côtes, falaises taillées à pic dans l'argile rouge, bouquets d'arbres, grandes étendues semblables à des parcs où les fourrés épais succèdent aux prairies couvertes de hautes herbes, coins cultivés et, surtout vers le Nord, superbes forêts vierges que traversent de petits sentiers. Le baobab, que l'on ne trouve point sous l'équateur, reparaît ici, avec certains palmiers et autres essences qu'on n'avait pas revus depuis la Guinée.

Quant aux indigènes, ils sont connus sous le nom générique de *Fiots*, qui signifie « Noirs ». Ce sont, en réalité, des Vilis (Ba-vili), avec de nombreuses tribus similaires qui toutes appartiennent à la grande famille bantoue. De nombreux travaux ont été faits sur la langue, notamment par Mgr Carrie, le P. Ussel, le P. Sublet, mais surtout par le P. Dérouet et le P. Marichelle. Une imprimerie fonctionne même depuis longtemps à la Mission de Loango.

Bien que ces populations aient été évangélisées autrefois et aient acquis, du moins à en croire les relations anciennes qui nous parlent de villes, de rois et de princes, un degré de culture relati-

vement élevé, nos missionnaires n'ont trouvé que de bien faibles traces de tout ce passé. De petits chefs locaux ont remplacé les anciennes autorités centrales, et le fétichisme, tour à tour absurde, grossier et cruel, s'est de nouveau étendu sur toutes ces populations.

La ville de Loango, qui a compté plus de 15000 âmes, n'est plus guère qu'un groupe de factoreries, près desquelles sont fixés quelques Noirs, serviteurs des Européens, porteurs de caravanes, employés, etc.



MGR CARRIE, PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS

Un peu en avant et au Sud, sur une lagune côtière séparée de la mer par un petit banc de sable, s'est établie la Mission, aujourd'hui ombragée par de grands manguiers dont le vert sombre fait ressortir la blancheur des habitations. C'est de Loango et de la Mission qu'est partie la première caravane de porteurs pour se rendre au Stanley-Pool et à Brazzaville, organisée et conduite par des missionnaires. Ce fut un événement : il inaugura sur cette côte un mode de transport qui, pendant seize ans, devait être pour l'administration et le commerce le seul moyen de communiquer avec l'intérieur. Toutefois, pendant que, sur le territoire français, on se heurtait aux rapides de l'Ogoué et, plus tard, aux difficultés de la navigation du Kouilou-Niari, la compagnie du chemin de fer belge, en grande partie montée avec des capitaux français, achevait la voie ferrée qui relie Matadi à Léopoldville et atteint la partie navigable du Congo. Aussi, les caravanes de Loango se bornent-elles, aujourd'hui, à communiquer avec les établissements voisins.

Une autre initiative de la Mission a consisté, comme au Sénégal, au Gabon, au Congo portugais, dans l'Angola, etc., à essayer de développer les cultures et d'introduire en ces pays si longtemps abandonnés les légumes, les arbres fruitiers et les diverses essences capables d'être utilisées. Chaque Mission a son jardin d'essai, profitable aux Noirs et aux Blancs, ouvert aux uns et aux autres. C'est là aussi que, agents, explorateurs et commerçants trouvent les soins et les remèdes nécessaires aux jours trop fréquents où la fièvre les frappe.

La Mission de Loango a été fondée en 1884. Mais ce ne fut qu'en 1886 que Mgr Carrie y fixa sa résidence et y transféra de Landana, qui restait au Portugal, son séminaire, le noviciat des Frères indigènes, l'école des catéchistes et l'imprimerie. Là aussi se trouve la procure des Missions de l'intérieur. Outre le Vicaire apostolique, l'établissement possède actuellement 3 Pères et 1 prêtre indigène, avec 3 Frères, des écoles de garçons et de filles, 2 villages chrétiens et 1500 fidèles. Six stations annexes sont réparties, depuis le Kouilou au Nord jusqu'à Masabi au Sud, où le P. Marichelle a des écoles, des catéchistes et un groupe nombreux et consolant de catéchumènes.


CONGO FRANÇAIS : UN VIEUX CHEF

Mgr Carrie s'est, dès le principe, préoccupé de la formation d'un clergé indigène et il a eu la consolation de voir ses efforts couronnés d'un certain succès : 4 prêtres noirs, tous excellents, sont déjà sortis de son séminaire, et d'autres se préparent à suivre leurs traces. Mais le voisinage du commerce européen, avec les situations qu'il apporte, n'est pas favorable à ces vocations spéciales : aussi, les œuvres de formation — séminaire, et noviciat — ont-elles été transférées à la Mission de Mayoumba, où

elles trouvent à la fois une vie plus calme, un entretien plus facile et une sécurité plus grande.

Mayoumba. — Au nord de Loango et de l'embouchure du Kouilou, s'ouvre la longue lagune de Yombo, séparée du littoral par une sorte de cordon sablonneux où se sont établis le poste français et les factoreries européennes. Près de là, à une hauteur de 55 mètres, est assise la Mission du Saint-Esprit de Mayoumba, fondée en 1888 par le P. Ignace Stoffel.



PONT DE LIANES AU CONGO FRANÇAIS

Le chef du pays était le fier Matchindo. Disposant d'une troupe de 300 esclaves armés de fusils, il s'était refusé à toute relation avec l'autorité française, soit qu'on lui enjoignît de maintenir l'ordre dans la contrée, soit qu'on l'appelât au poste pour recevoir des cadeaux : « Je recevrai vos présents chez moi, disait-il, mais chez vous, jamais! » Navire de guerre, troupes de débarquement, bombardement et fusillade, lui firent enfin comprendre que les balles des Français portaient d'autres coups que les fragments de marmites dont les fusils à pierre de ses esclaves étaient bourrés. Il demanda la paix et offrit sa soumission à la seule condition qu'il traiterait avec le P. Stoffel. Le missionnaire, à la demande du commandant Vincent, l'accompagna, et, après une longue discussion, l'entente fut conclue à la satisfaction commune.

Néanmoins, l'amour de « la plus grande liberté » poussa Nami Matchindo à chercher à cinq jours de marche à l'intérieur un air plus respirable. Mais, en s'éloignant, il demeura attaché aux missionnaires et leur confia ses enfants.

Cette influence acquise d'abord au missionnaire, en raison même de sa qualité d'homme de Dieu, se rencontre partout dans ces pays d'Afrique. Parfois des gouverneurs, administrateurs, chefs de poste en sont grandement froissés; d'autres, plus avisés, s'en servent, et c'est au carnet de l'un de ces derniers, visitant Mayoumba, que nous empruntons les réflexions qui suivent : « Les Pères, investis de la confiance des chefs, ne peuvent que les incliner favorablement envers la France et ceux qui la représentent. Si ces derniers ont besoin de renseignements sur le pays et les habitants, sur leurs dispositions favorables ou hostiles, les menées cachées des tribus, nul n'est mieux placé pour les leur donner que le missionnaire : il pénètre partout; nul ne sera meilleur intermédiaire, plus loyal interprète, conseiller plus conciliateur. A Mayoumba, l'impôt n'a pu être d'abord perçu que dans les stations et les villages qui possédaient des catéchistes. Ailleurs, refus persistant. »

« Le 12 septembre, visite à la Mission catholique de Mayoumba, écrit de son côté M. Lemaire. Comme celle du Fernan-Vaz, la Mission de Mayoumba est une leçon de choses : cultures potagères, plantations riches, élevage de tous animaux, plumes, pattes et soies, tout est entrepris et paie de ses efforts le laborieux ouvrier de colonisation qu'est le missionnaire en Afrique. » (*Officiel du Congo*, 15 décembre 1901.)

Les deux moyens d'action du missionnaire sont l'instruction et le travail. La première se donne aux enfants dans les catéchismes et les écoles, puis aux tribus éparses dans les villages, aux adultes, aux familles, par le moyen des catéchistes formés à la Mission centrale. Le travail, il faut en donner l'exemple aux populations, et c'est pourquoi l'on a des écoles professionnelles, avec ateliers

divers. Il importe surtout de favoriser les cultures, celles du pays, sans doute, mais aussi les plantations industrielles, café, cacao, caoutchouc, etc. La Mission a reçu dans ce but deux concessions de 216 et de 486 hectares de forêt qu'il a fallu d'abord défricher, puis planter. On y a même introduit la charrue. M. de Brazza a fourni de Libreville 400 pieds de café, 400 de cacao, 200 d'autres plantes; le tout pousse à merveille. On va les multi-



LA MISSION DE LOANGO

plier, puis en donner aux indigènes, ainsi que les graines et boutures de caoutchouc.

Si la terre est exploitée, la lagune l'est aussi. Très poissonneuse, on y fait la pêche à la dynamite; dernièrement quatre cartouches ont donné 140 kilogrammes de poisson, dont un thon pesant 37 kilogrammes. Il y a même un banc d'huîtres énormes, long de 4 kilomètres. Et telle est l'abondance du produit, que les navires européens y envoient puiser à pleines pirogues, pendant que les Noirs, à l'époque des basses eaux, en font des chargements. Ce sont les femmes qui plongent. Elles rapportent quantité de ces huîtres et vont ensuite sur le rivage les cuire et en faire des conserves. Des coquillages laissés en tas les missionnaires font d'excel-

lente chaux. A son tour, le sol argileux fournit à la Mission briques, tuiles et carreaux.

A quelque distance de là, au fond de la lagune, était établie une Mission protestante. Découragé, le ministre s'est retiré après avoir vendu les terrains et les bâtiments de sa station au P. Carrer. Celui-ci y établit immédiatement un catéchiste instituteur, Étienne Ngoyo, marié à la fille du prince Mambi Mouéni Kibinda. De son côté, le P. Garnier, aidé d'un prêtre indigène, M. Maonde, qui l'un et l'autre parlent les divers idiomes fiots, parcourent les villages des tribus voisines et s'avancent assez loin dans l'intérieur; ils visitent même, en 1899, les Yakas et les Nzabis. Dans une vingtaine de villages ont été aussi fixés des catéchistes, et les conversions sont nombreuses. Mais les *gangas*, ou sorciers, voyant leur influence s'en aller, se sont parfois vengés : les catéchistes de Mombi, de Banda, de Panga ont été empoisonnés. A tous les points de vue il est fâcheux que ces crimes, portés à la connaissance de l'Administration, soient demeurés impunis, par suite d'un système d'abstention difficile à comprendre, plus difficile à excuser. Un autre sujet de rage pour les féticheurs, c'est de voir les chefs remettre aux missionnaires leurs fétiches. Le P. Le Mintier de la Motte Basse, qui a succédé au regretté P. Carrer, s'est fait livrer par le vieux Mandaki Nioundou, son fameux *nboïo*, terreur de tout le pays : c'est un fétiche dans lequel entrent trois crânes de chefs et trois d'esclaves.

La statistique de la Mission de Mayoumba accuse pour 1901 les chiffres suivants : 14 élèves au Petit Séminaire, 18 aspirants au noviciat des Frères indigènes, 3 villages chrétiens, 20 catéchistes, et 580 Chrétiens, avec quelques milliers de catéchumènes et d'adhérents, dispersés dans le pays d'alentour.

Bouanza. — Sur la voie des caravanes de Loango à Brazzaville, au confluent du Bouanza et du Niari-Kouilou, s'élève le village de

Bouanza, à la fois siège d'une Mission consacrée à la Sainte Trinité et d'un poste militaire français. Les indigènes appartiennent aux tribus Kamba, Bembé et Diandé. La fondation remonte à 1892. Les débuts ont été des plus pénibles. On avait d'abord occupé un poste abandonné par le gouvernement dans la vallée du Niari. Mais, à la saison des pluies, le torrent déborda, emporta tout, et, au retrait des eaux, les fièvres eurent vite abattu les santés. On sortit de là pour aller s'établir sur un plateau bien aéré, arrosé, ombragé et fertile, que céda le chef Ndamba. On y bâtit en briques et en bois des bâtiments spacieux pour les missionnaires, les Sœurs et les enfants, et aussi pour recevoir les confrères de passage, les étrangers et les malades.

Les moyens employés, ici comme ailleurs, sont le soin des malades, les écoles pour la jeunesse, les encouragements au travail. Sur ce dernier point, les Bembés commencèrent par refuser, puis consentirent à se louer pour la demi-journée, puis pour la journée, et pour la semaine, et pour la saison. Fiers alors de leurs gains, ils allaient se montrer dans les villages avec leurs beaux pagnes et, après quelques mois de liberté, revenaient travailler à la Mission, amenant avec eux des recrues nouvelles : c'est ainsi qu'on a créé la main-d'œuvre en ce pays. Ces ouvriers apprennent à construire, à cultiver, à parler français; ils assistent aux offices du dimanche, aux prières, aux catéchismes. De plus, des catéchistes sont envoyés dans les villages environnants. Parmi les enfants des écoles, les uns appartiennent à des familles libres, d'autres ont été rachetés, ou plutôt arrachés à la mort à laquelle les condamnaient les supersti-



EN RÉCRÉATION (CONGO FRANÇAIS)

tions singulièrement enracinées dans ces tribus. Ainsi *ndoki*, c'est-à-dire mangeur d'âme, est le pauvre enfant dont la peau révèle quelque tache, ou la chevelure quelque poil roux; *ndoki*, l'enfant qui subit une dentition irrégulière; *ndoki*, surtout le petit malade qui revient à la santé sans avoir suivi l'ordonnance du féticheur. Et tout *ndoki* doit périr égorgé ou noyé dans le Niari.

Signalons ici un mal étrange et contagieux qui fait de nombreuses victimes, chez les Diandis plus que partout ailleurs : c'est la somnose ou maladie du sommeil, répandue au Sénégal et dans tout le Congo. Le malade qui en est atteint a des accès de sommeil de plus en plus fréquents, de plus en plus difficiles à secouer jusqu'au jour où il s'endort pour ne plus se réveiller. Tous les remèdes ont été essayés, aucun n'a réussi. Une mission scientifique portugaise vient enfin de découvrir le microbe producteur de cette terrible affection : espérons qu'on arrivera à l'enrayer.



UNE FAMILLE CHRÉTIENNE AU CONGO FRANÇAIS

Bouanza, se trouvant sur le chemin des caravanes, recevait de nombreux visiteurs et se faisait un plaisir de pratiquer une large hospitalité. Mais depuis l'inauguration du chemin de fer belge, les caravanes ont presque entièrement disparu. La Mission n'en continue que mieux l'évangélisation des alentours dans la paix et la solitude. Un gracieux canot, *Sœur-Colombe*, lui a été donné, et, léger, il vogue sur le Niari et ses affluents, portant à ces pauvres tribus, avec l'envoyé de Jésus-Christ, la lumière de l'Évangile et les innombrables bienfaits de la charité chrétienne



PAYSAGE ÉQUATORIAL (CONGO FRANÇAIS)

Boudianga. — Au Nord, sur une petite rivière qui va se jeter dans la Louessé, un des principaux affluents du Niari, vient d'être fondée la Mission de Boudianga, point central entre les Stations de Loango, de Bouanza, de Mayoumba et du Haut-Ogoué. Les tribus sur lesquelles doit s'étendre l'influence de la Mission sont les Kougnis, les Sandjis, les Yakas, les Kotas et les Tékés. Mgr Carrie, les premiers travaux d'installation achevés, y a laissé les PP. Moulin et Duclos, avec un Frère indigène. En même temps que les constructions, les catéchismes ont commencé. Mais voici que, tout à coup, un gros incident s'est produit. Tout ce pays a été donné par le Gouvernement français en propriété à une Compagnie qui prétend, par le fait même, avoir tout droit sur les terres et sur leurs produits. Les indigènes, sans doute, y ont des réserves, mais de ces réserves ils n'auraient que l'usufruit. Le missionnaire est établi sur une de ces réserves indigènes, à lui cédée par le chef, fort étonné de savoir que la terre, sur laquelle ses ancêtres vivent depuis des siècles, appartient à des Européens dont personne en ce pays, n'avait entendu parler jusqu'ici. Il est vrai que la Compagnie propriétaire n'entend pas fermer aux missionnaires le chemin de cette partie de l'Afrique que les missionnaires eux-mêmes ont ouvert les premiers. Mais il y a là une question de principe de la plus grande importance. Sera-t-elle tranchée ?

Linzolo. — Envoyé à la découverte par le P. Carrie, alors Préfet apostolique du Congo, le P. Augouard était arrivé, en 1881, au lac Nkouna, aujourd'hui le Stanley-Pool, sur le rivage même duquel il aurait voulu s'établir. Mais la haine suscitée par le passage sanglant de Stanley ne s'était pas encore dissipée. D'autre part, les hommes du fameux Makoko ne voulaient céder à qui que ce fût un pouce de terrain avant le retour de M. de Brazza, qui avait laissé là, pour la garde du poste, le sergent Malamine et deux Sénégalais. Tout ce que put faire le P. Augouard, après avoir ravitaillé et approvisionné de

cartouches le brave sergent, ce fut de se replier hors de la zone des Ba-Téké et des Ba-Fourou du lac, chez les Ba-Lali. Ceux-ci lui vendirent un terrain de 20 hectares sur lequel il établit aussitôt la Mission. M. Dolisie en fut le premier hôte.

Commencée le 17 septembre 1883, la Station reçut de précieux appuis et encouragements d'abord du Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, puis de M. Duclerc, alors président du Conseil, qui lui accorda une subvention de 11 000 francs, de MM. de Brazza et Ballay, de M. Mizon. « Courage, mon Père, écrivait ce dernier au P. Augouard, vous travaillez pour votre Dieu qui est le mien; je travaille pour ma Patrie qui est la vôtre : unissons nos efforts pour Dieu et la France ! » Stanley, lui, ne pouvait pardonner au P. Augouard de l'avoir devancé en certains points du Congo, non plus qu'à M. de Brazza dont le prestige et l'autorité l'avaient éclipsé. D'autres émules se montrèrent plus magnanimes : les chefs de l'État Indépendant, par exemple, cédèrent au missionnaire français leurs Stations de Loukolika et de Kwamouth. Cette dernière, avantageusement située au confluent du Kassaï, le grand affluent de la rive gauche du Congo, devint bientôt une Mission florissante : mais après la signature de l'Acte de Berlin, elle fit retour aux missionnaires belges.

Cependant, Saint-Joseph de Linzolo, sous l'impulsion du P. Paris, avait vu s'élever chapelle, maison d'habitation, écoles, hôpital; tout près de là, deux villages chrétiens étaient commencés : Saint-Paul et Saint-Isidore.

Aux débuts, ces braves Lalis ne comprenaient guère la nécessité de l'école. — « Qu'as-tu besoin de nos enfants? disaient-ils au missionnaire. Est-ce qu'il n'y a pas d'enfants chez toi, que tu viens en chercher si loin jusque chez nous? » Là pourtant, comme ailleurs, l'espoir de la Mission repose dans l'éducation des enfants, les adultes étant perdus dans le fétichisme, la polygamie et l'anthropophagie. Les soins prodigués aux malades ne laissent pas néanmoins de les toucher; et volontiers ils se rendent aux offices, dont la beauté les

frappe; ils entendent les instructions, et peu à peu l'idée chrétienne les pénètre.

En débouchant du bassin de l'Ogoué sur le grand fleuve du Congo, M. de Brazza fit avec Makoko le traité fameux qui mettait tout ce pays sous le protectorat français. Pour cimenter cette alliance pacifique, on enterra la guerre. M. de Brazza est là avec ses compa-



L'ÉTUDE DES PARLERS INDIGÈNES AU CONGO FRANÇAIS

gnons; Makoko a convoqué les chefs du Congo. Sur les bords du grand lac, on creuse un trou profond; les chefs africains y vident leurs cornes de poudre, nos Sénégalais y jettent leurs cartouches; la terre ensevelit le tout et l'on plante l'arbre, symbole et témoin de la paix. « Voilà la guerre enterrée », dit l'un des principaux chefs. Et M. de Brazza répond : « La paix ne sera troublée que lorsque cet arbre produira des balles. »

L'arbre a-t-il produit des balles? Peut-être, car, dernièrement, on ne sait trop par quel malentendu ou quelle fantaisie, les Ba-lali les

virent pleuvoir sur eux. Que firent les Noirs? Voyant venir les miliciens français pour les attaquer, ils plantèrent un autre arbre, une grande croix sur les voies qui conduisent à leurs villages, en demandant que la guerre fût interdite sur tout le territoire qui s'étend au delà de ces arbres. « La Croix, disent-ils, c'est le signe des Pères dont nous sommes les enfants. » — « Paix donc aux villages que protège l'ombre de la Croix! » prononça M. Foureau, venu pour juger le différend.

Setté Cama. — En remontant le littoral vers l'Équateur, on rencontre le poste français de Setté Cama, par 2° 31′ de latitude Sud. A 15 kilomètres de là, sur l'entrée du lac Ndogou, surgit la gracieuse île de Ngalé : c'est là qu'est établie la Mission de Saint-Benoît Labre.

C'était en 1890. Un jour les chefs du pays demandèrent à l'Administrateur pourquoi les Européens se contentaient d'acheter aux Noirs leur caoutchouc, et ne leur apprenaient pas les choses des Blancs. — « Mais cela se peut, répondit celui-ci; il y a précisément à Loango des Blancs qui vont chez les Noirs exprès pour les instruire. — En ce cas, fais-les venir. » Et une pétition fut sur le-champ rédigée que signèrent de grandes croix plus ou moins régulières Kienda, chef des Ba-Yambi, Kibamba, des Ba-Voukou, et Makaïa, des Ba-Loumbou. A cette demande,



EN TOURNÉE DE VOYAGE

Mgr Carrie envoya le P. Ussel fonder la Mission. L'île entière, d'environ 200 hectares, lui fut cédée. De là, en pirogue, on rayonnera dans les villages nombreux et très peuplés des environs, on y installera des écoles et des catéchistes.



INSTALLATION D'UNE SCIERIE DANS LA FORÊT

Au catéchisme en kivoukou, idiome compris de tous, on a ajouté un catéchisme en varama, un autre en fang-méké. Ces Fangs, si redoutés de toutes les autres tribus, ont aussi demandé des écoles, mais avec cette différence que, au lieu de mendier des cadeaux auprès des missionnaires, ils se chargent volontiers d'une partie des dépenses.

Cette région ressemble beaucoup à celle du Fernan-Vaz, dont nous avons déjà parlé.

Ici pareillement, le lac Ndogou s'étend sur une longueur de 75 kilomètres et une largeur de 40 à 50, avec nombre d'îles et d'îlots couverts de verdure. Il est alimenté par une rivière qui vient du pays eshira.

La carte du lac et des contrées environnantes a été relevée par le P. Murard.

Ouvrages à consulter. — P. Labat, *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, contenant la description du royaume du Congo, Angola et Matamba, Paris, 1732, 5 vol. — Stanley, *Through the dark Continent*, Londres, 1874, 2 vol. in-8 ; *Descente du fleuve Livingstone jusqu'à l'Atlantique*, Paris, 1879. — *Protocoles et documents de la conférence de Berlin*, Berlin, 1885, 2 vol. in-4. — J. Joorin, *L'Acte général de la conférence de Berlin*, Bruxelles, 1885, in-8. — G. Oppelt, *Léopold II, roi des Belges, chef de l'État indépendant du Congo; fondation de l'œuvre internationale africaine,*

Bruxelles, 1885, in-8. — J. du Fief, *Question du Congo depuis son origine jusqu'aujourd'hui*, Bulletin de la Société de géographie belge, 1885, n° 3 ; *Le partage de l'Afrique entre les puissances européennes*, Bruxelles, 1890, in-8. — E. Froment. *Trois affluents du Congo français*, Bulletin de la Soc. de géographie de Lille, 1887. — Baron de Béthune, *Les Missions catholiques d'Afrique*, Lille, 1889, in-8. — L. Guiral, *Le Congo français*, Paris, 1889.

CHAPITRE X

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OUBANGUI

Cette immense Mission, qui s'étend de la région du Stanley Pool au bord du Tchad et au bassin du Nil, a été détachée du Vicariat apostolique du Congo Français par un décret de la S. C. de la Propagande, du 14 octobre 1890. Elle en est séparée par la rivière Djoué, qui coule entre Brazzaville et Linzolo. Mgr Prosper Augouard en fut nommé Vicaire apostolique. La Mission, qui ne comptait alors que 2 Stations, en avait 4 en 1894 et 7 en 1900.

Brazzaville est le chef-lieu des établissements français du Congo. Longtemps on n'y eut accès que par l'étroit et difficile sentier qui partait de Loango; aujourd'hui la voie ferrée amène les voyageurs de Matadi jusqu'à Kinchassa, en face de Brazzaville qui, dans ces derniers temps, s'est trouvé envahi par les représentants des nombreuses sociétés concessionnaires entre lesquelles ont été partagés les bassins du Congo et de ses affluents.

Le plateau sur lequel est situé Brazzaville est presque nu, mais sa position est superbe. Dominant de plus de 40 mètres le point où le Congo sort du Stanley Pool, il commande tout le pays. De là, avec sa magnifique nappe d'eau, ses îles boisées et basses, ses rives formées par des falaises ou couvertes d'une abondante végétation, les montagnes qui ferment au loin l'horizon, le Stanley Pool offre un spectacle grandiose et que l'on aime à contempler.

Le pays est habité par les Ba-téké, commerçants avides et peu

disposés à recevoir la parole évangélique. Au-dessus d'eux, sur les bords du Congo et de l'Oubangui, sont les Ba-yanzi, « tribu qui se nourrit autant de chair humaine que de poisson », sans toutefois atteindre la férocité qui distingue le Bondjo, écumeur de fleuves, pillard sanguinaire, cannibale raffiné. Les esclaves, produits de ses razzias, ne seront pas vendus, mais engraissés pour ses horribles festins. Pour attendrir les chairs de la victime, on la soumet toute vivante, les jambes rompues, au courant de l'eau : vingt-quatre heures après, l'épiderme s'enlève comme une pelure, la viande est à point. Le Bondjo déterre les morts pour les manger; telle Mission a dû apposer des sentinelles armées aux abords de son cimetière, telle expédition militaire a fait incinérer les morts pour les soustraire aux dents de leurs ennemis. Tous les tirailleurs du poste militaire de Sétéma, dans le Haut-Oubangui, ont été massacrés et mangés. Tués et mangés, M. Musy et 12 de ses hommes en 1889; tués et mangés, M. de Pommeyrac et ses miliciens en 1892, sur la rivière Koto. Et combien d'autres !...

Pour adoucir de pareilles mœurs, les missions scientifiques et d'exploration ouvrent les voies; les missions militaires et de conquête établissent la sécurité; les missions commerciales et de gouvernement affermissent les bonnes relations, les missions chrétiennes éclairent, convertissent et sauvent. Sans ces dernières, les autres échoueront misérablement.

Malheureusement, les Européens n'apportent que trop, en ces pays perdus, les utopies, les préjugés et les haines religieuses qui, pourtant, ne paraissaient point faites « pour l'exportation ». Parfois même elles augmentent de ce fait que la conduite des missionnaires est pour la leur une condamnation tacite, et ils ne peuvent supporter qu'un malheureux nègre devenu chrétien leur soit moralement supérieur.

Sans aller aussi loin, d'autres, qui se sentent trop faibles pour se plier eux-mêmes aux règles d'un Christianisme intégral, rêvent

pour les Noirs d'une religion plus commode, d'un certain Protestantisme, de l'Islam, ou, simplement de la morale du Code civil. Et, plus ou moins ouvertement, on les voit alors se faire missionnaires contre les missionnaires !

Et pourtant, quel bien ne réaliserait-on pas en ces pays nouveaux, si l'on savait être Chrétien ! Empêcher l'infanticide, la vente des esclaves, soit vivants, soit dépecés à la boucherie, l'anthropophagie, l'épreuve par le poison et par le feu ; combattre l'alcoolisme, l'exploitation systématique de la femme, les abus d'autorité ; se rappeler que le Décalogue et l'Évangile sont les seuls codes possibles du monde civilisé ; multiplier les écoles ; inspirer le goût et les habitudes du travail, voilà ce qu'on pourrait tenter. Et, comme tout cela les missionnaires le font avec un incontestable succès, ne serait-il pas d'une bonne administration de favoriser les Missions, d'augmenter leurs moyens d'action, de les aider enfin, au lieu de leur imposer des charges ruineuses d'impôts, de droits de douane, etc., et de les contrecarrer dans leur action ?



LES TÊTES DES VICTIMES

A ces difficultés qui viennent de la part des hommes, noirs ou blancs, s'en ajoutent d'autres qui naissent du pays et des distances.

Jusqu'à ces derniers temps, une tonne de marchandises, qui coûtait 50 francs de port de France à Loango, devait, là, être partagée en 36 charges de 30 kilogrammes, et payer 1200 francs jusqu'à Brazzaville, plus un impôt de 2 francs par porteur et de 25 francs par contremaître.

Le chemin de fer belge a simplifié les moyens de communication. Mais, de Brazzaville aux stations éloignées, il reste encore à parcourir 1000, 1200 et 1500 kilomètres. Fort heureusement, on est servi par les incomparables voies fluviales du grand Congo et de ses affluents, et, de ce fait, les voyages d'évangélisation se font surtout en bateau. Dès 1886, on fit l'acquisition du premier *Léon XIII* en tôle d'acier, long de 11 m. 50. L'année suivante on le munit d'une machine à vapeur. Bientôt il fut insuffisant. En 1898 on fit venir de France, pour la somme de 35000 francs, un vapeur à fond plat, de 20 mètres de long sur 3 m. 50 de large et pouvant porter 15 tonnes. Le petit *Léon XIII* légua son nom à son grand frère, et prit celui de *Diata-diata* (Vite-vite), qui est le nom indigène de Mgr Augouard. La Mission possède en outre une baleinière destinée au transport des animaux, et une flottille de pirogues pour les besoins des diverses Stations. Le *Léon XIII* a aussi plus d'une fois servi les intérêts français.



UN RACHAT

Quand le commandant Marchand était dans la région du Bahr-el-Ghazal et allait atteindre Fachoda, des renforts arrivés à Brazzaville

ne pouvaient le rejoindre faute de bateaux. Mgr Augouard embarque sur le *Léon XIII* dix Européens avec leurs tirailleurs sénégalais et tout un ravitaillement, et prend lui-même le commandement du vapeur. Hélas! à peine débarqués à Bangui, ils apprenaient, frémissants d'angoisse, le triste dénouement....

En 1899, M. Gentil reparaît au Congo avec mission d'achever la conquête du Chari et du Tchad où, le premier, il avait fait flotter le pavillon français. On venait d'apprendre le massacre de la mission Bretonnet par l'armée de Rabah, mais les moyens de transport man-



LES SŒURS DE SAINT-JOSEPH DE CLUNY EN ROUTE POUR BRAZZAVILLE

quaient pour aller venger le sang français. Le *Léon XIII* et son capitaine sont aussitôt prêts. M. Gentil part avec son expédition; Rabah est battu deux fois, et sa mort ouvre à la France ces contrées désormais pacifiées. Le Gouvernement vient du reste de reconnaître les services exceptionnels de Mgr Augouard, en lui décernant la médaille coloniale.

A Brazzaville, les missionnaires ne sont pas seuls. Le 25 juin 1892 s'embarquaient à Marseille 4 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny qui devaient être bientôt suivies de 3 autres sur le chemin de l'intérieur du continent africain. Grande fut la joie à Brazzaville le jour de leur arrivée, le 21 août 1892.

Le Gouvernement a mis à leur disposition un beau terrain situé à 800 mètres de la Mission. On leur a construit de solides bâtiments

en briques, maison d'habitation, chapelle, école où elles vont travailler à instruire les petites négresses, enfants des tribus les plus féroces du monde.

Enfin, elles ont une maison où elles soignent toutes les misères. A défaut d'hôpital pour les Européens, la Mission les reçoit et fait de son mieux pour leur venir en aide. Le climat, en effet, est dur à ceux qui l'affrontent. Sur 31 missionnaires, l'année 1897-98 en a vu succomber 10, 6 Pères et 4 Frères!

Brazzaville. — Le Vicariat apostolique de l'Oubangui compte aujourd'hui (1900) sept Stations principales. La première en importance est celle de Brazzaville. En 1883, le P. Augouard avait échoué dans ses démarches pour s'y établir. En juillet 1887, Mgr Carrie, aidé des subsides du Gouvernement et du concours de M. de Chavannes, alors résident de Brazzaville et depuis lieutenant-gouverneur du Gabon, put sans peine fonder la Mission sur une fertile colline située à 1500 mètres du fleuve. Le gouvernement lui octroya gratuitement un terrain de 200 hectares. Le P. Augouard et le Fr. Savinien furent chargés des premières installations. Ils reçurent bientôt un puissant renfort par suite du transfert à Brazzaville de la Mission, personnel et matériel, de Saint-Paul du Kassaï. On poussa les défrichements et les constructions avec une activité fébrile, l'exploitation des bois dans la forêt commença, et l'on se livra à la fabrication des briques.

M. de Chavannes et son successeur, M. Dolisie, tout aussi dévoué, accueillirent chez eux les missionnaires et favorisèrent grandement leurs travaux. Bientôt la cathédrale est entreprise; elle mesure 37 mètres sur 12 et 9 sous voûte; elle a trois nefs, des colonnes en bois précieux que couronnent de magnifiques chapiteaux, une toiture métallique et un gracieux clocher qui élève la croix à 20 mètres dans les airs. Les 17 fenêtres ont reçu des vitraux et des grisailles, dons de généreux bienfaiteurs, M. le duc d'Uzès, M. le prince de Croy, M. Greshoff, etc.



L'ARRIVÉE D'UNE CARAVANE A BRAZZAVILLE

La bénédiction de l'édifice sacré s'est faite en grande solennité le 3 mai 1894. Jamais rien de pareil ne s'était vu sur les rives du Congo. Mgr Augouard, en habits pontificaux, était entouré d'une douzaine de Pères, accourus des Missions environnantes. Tous les Européens étaient là, les représentants du Gouvernement en tête, et une foule de Noirs.

Les Sœurs ont aussi chez elles leur chapelle. Elles élèvent les fillettes que les autres Stations leur envoient en grand nombre, pendant que les Pères et les Frères dressent les garçons aux métiers et à la culture.

En 1895, le Vicaire apostolique bénit les deux premiers mariages chrétiens contractés entre les élèves de la Mission. Après le festin de noces, on conduisit les jeunes époux aux cases qui leur avaient été préparées.

En même temps, la Mission s'étend aux villages voisins. La statistique dernière (1900) donne pour la Station de Brazzaville 1 évêque, 4 Pères, 4 Frères et 120 apprentis, 7 Sœurs et 100 fillettes,

2 hôpitaux, 2 écoles et 1 village chrétien ; 12 catéchistes, un millier de Chrétiens et de catéchumènes.

« Le commissaire général du Gouvernement a été vivement frappé des résultats obtenus par les missionnaires et leur a adressé ses plus sincères félicitations, écrit à ce propos dans son rapport officiel le gouverneur, M. de Lamothe. S'occupant avec discernement tant de l'instruction que de l'éducation des enfants, ils s'efforcent de leur inculquer des goûts et des habitudes de travail dont les effets se feront sentir dans un avenir peu éloigné. Ils forment surtout des cultivateurs.... »

Les cultures, en effet, sont remarquables, aussi bien les cultures d'Europe que celles des tropiques. Les étables ont leurs troupeaux de bœufs, de mules, de chèvres et de moutons, et la basse-cour présente la même prospérité.

Dans l'Alima. — A 300 kilomètres en amont du Stanley-Pool, sur la rive droite, on rencontre un delta marécageux formé par une rivière importante, l'Alima, découverte en 1878 par M. de Brazza. Par l'une de ses sources, elle ne se trouve qu'à quelques kilomètres de la Passa, affluent de l'Ogoué ; aussi avait-il été question de relier par là le Gabon au Congo.

L'Alima a un cours très sinueux, mais elle est navigable pour les petits vapeurs sur près de 600 kilomètres. Plusieurs tribus habitent ses rives ; toutes peuvent être évangélisées par les trois Missions que Mgr Augouard a récemment fondées en 1897, 1899 et 1900 : Sainte-Radegonde dans la Basse Alima, à Sambikio ; Saint-François-Xavier de Boundji, dans la Moyenne Alima ; enfin, Notre-Dame de Lékéti, à 1500 kilomètres de la côte, au milieu d'une population sympathique tout entière gagnée à la cause chrétienne.

Nous avons déjà vu précédemment que la Mission fondée sur la Passa avait été remise au Vicaire apostolique de l'Oubangui. Il s'y fait un ministère très actif chez les tribus d'alentour.



LES DEUX BATEAUX DE LA MISSION DE L'OUBANGUI

Dans l'Oubangui. — Toujours en remontant le Congo, le deuxième grand affluent qu'on rencontre sur la rive droite ou française, après l'Alima, est la Sanga, dont les sources viennent de l'Adamaoua et nous mènent vers le bassin du Tchad. Par son cours, nous entrons en relations avec les populations musulmanes qui se trouvent ici en contact avec des tribus fétichistes, nombreuses, disciplinées et relativement laborieuses. Depuis longtemps une Mission est réclamée dans ces parages; elle n'a pu, jusqu'à présent, être fondée.



MGR AUGOUARD, ÉVÊQUE DE SINITA

C'est plus haut, vers le grand et mystérieux Oubangui, que les premiers efforts se sont portés.

Le 3 avril 1889, avec le concours dévoué de M. A. Dolisie et du poste français, les PP. Paris et Allaire et le Fr. Savinien établissaient une Mission à Liranga ; c'est le point où l'Oubangui et le Congo se confondent en une nappe immense qui ne mesure pas moins de 12 kilomètres de largeur. Un terrain est acquis d'un chef yanzi nommé Zingoli. Mais c'est la brousse, pis que cela, c'est le marais, et l'on est bientôt obligé de se transporter à 1500 mètres plus loin. Là, les troupeaux d'éléphants et de buffles abondent, avec des léopards, des singes, des caïmans et des hippopotames. Souvent ce dernier « gibier » sert d'aliment à la Mission. Le Congo, avec ses affluents, est son domaine. Il y vit en société, maître du rivage et des eaux, des bancs de sable et des îlots. Le chasseur peut l'approcher et le tirer presque à bout portant. L'animal blessé disparaît sous les flots qu'il rougit de son sang ; puis, une heure ou deux après, il remonte à la surface. C'est alors que les bras s'unissent pour le traîner sur le rivage et le dépecer, d'abord en gros quartiers, puis en minces tranches que l'on fait boucaner et que

l'on garde en réserve dans des sacs. Tout l'animal est bon, même les entrailles. Le pied est un morceau de choix, mais il devra bouillir de 15 à 20 heures. Il peut rassasier 12 personnes. Le filet, qui pèse 7 à 8 kilos, est réservé aux fines fourchettes.

Chassé à outrance, tantôt par nécessité, tantôt par pure distraction cynégétique, on peut craindre qu'il n'ait bientôt disparu, aussi bien que l'éléphant.

Les Noirs de l'Oubangui font aussi leurs délices du chien. Un jour de fête qu'ils se régalaient à la Mission des dépouilles de Fox, un Père leur dit : « C'est bon ? — Bon beaucoup, Père, répondit un bambin de neuf ans, mais li pas si tant bon comme viande d'homme! » Ce mot d'enfant ne fait-il pas frémir ? Cet autre d'un indigène à un Blanc qui lui reprochait son anthropophagie n'est pas moins suggestif : « Qui peut te reprocher de manger une poule ou un mouton qui t'appartient ? Alors pourquoi viens-tu me chercher querelle pour avoir tué et mangé un esclave que, moi, j'ai acheté et payé ? C'est ma viande! » Un bateau accostant un jour près d'un village, arrive un indigène mangeant, dans une sorte de petit plat rond, un mets encore fumant. C'était une moitié de tête qui contenait la cervelle d'une victime humaine. Le crâne avait servi de casserole, et pour l'instant servait d'assiette!



UNE BONNE AUBAINE (OUBANGUI)

A cet horrible cannibalisme et à l'esclavage qui l'alimente, on oppose un double remède. D'abord, c'est un « village de liberté » à l'abri de la Croix et du drapeau français. Les esclaves qui réussissent à échapper aux coups et à la dent de leurs maîtres viennent à la

Mission dans un pitoyable état de maigreur. Ils ne veulent pas d'abord manger de peur d'engraisser. La plupart toutefois nous restent, sont instruits et peuplent le village chrétien.

Une autre tactique, c'est la course sur le *Léon XIII*. Le hardi corsaire, monté par le P. Allaire qui, après dix ans d'apostolat, y a



POUR LE DÉJEUNER

laissé sa vie, se lançait jusqu'à 200 et 300 lieues dans les rivières, au milieu des peuplades les plus féroces, et ne rentrait à la Mission qu'avec un précieux butin d'enfants, tantôt rachetés, tantôt ravis au supplice et aux barbares festins. Les uns sont élevés à Saint-Louis de Liranga, les autres sont dirigés sur Brazzaville.

Voici dix ans que la Mission de Saint-Louis est à l'œuvre. Le chiffre des rachetés de l'esclavage dépasse le millier. Deux villages chrétiens grandissent dans le travail et la prospérité ; les horreurs de l'anthropophagie tendent à disparaître, du moins elles n'osent plus

s'afficher; une douzaine de missionnaires ont passé là, dont cinq, les PP. Paris, Allaire, Goblet, Leclercq et le Fr. Thiébault sont morts. Des écoles et des ateliers élèvent la jeunesse, un hôpital soigne les malades; une belle église en briques, bénite en 1898, des bâtiments pour la Mission, les bateaux toujours sillonnant les eaux explorées et inexplorées; pour la seule année 1898, 54 baptêmes d'adultes, 12 mariages, 31 enterrements, 42 confirmations, voilà ce qui se voit aujourd'hui à la place du vieux marais de Liranga.



UNE NOUVELLE MISSION

Saint-Paul des Rapides à Bangui. — Le banc de sable de Linga marque le point terminus de la navigation à vapeur de l'Oubangui : il est à 1800 kilomètres de la côte. Là commence une série de rapides qui obligent à recourir aux pirogues. On trouve en cette région peut-être les plus habiles pagayeurs d'Afrique, sorte d'hommes amphibies qui vivent bien moins sur terre que dans leurs pirogues. Presque toujours on les voit dans l'eau, à la pêche le long du fleuve, ou simplement exerçant leurs muscles dans la lutte contre les flots. C'est le Nziri, que nous retrouvons à la Station suivante. Mais à Bangui nous sommes au milieu de quatre tribus rivalisant entre elles de férocité : les Bondjos des Rapides, cannibales de la pire espèce, embusqués la nuit comme les léopards pour saisir leur proie, femmes ou enfants, population hideuse, souvent couverte de plaies repoussantes; les Bouzérous, encore plus abjects, qui attaquent,

tuent, volent uniquement pour avoir de la chair à manger, qui ont déjà goûté du Blanc en la personne de M. Musy, et dont les villages misérables vous donnent le frisson par les ossements et les crânes qu'on y voit épars de tous côtés; les Bagbas, beaux hommes au regard franc, barbares aussi et féroces sans doute, mais du moins opérant au grand jour, qui se rapprochent du fleuve, selon toute apparence avec la mission providentielle d'éliminer les Bondjos et les Bouzérous; enfin les Ndris sont là aussi, peuple d'agriculteurs, tout aussi anthropophages que les autres, mais plus accessibles à la civilisation chrétienne. Ils sont même venus prendre des terres dans le voisinage de la Mission. Une seule condition leur a été imposée, c'est qu'ils renoncent à « la viande d'homme ». Ils s'y sont engagés. Et il semble que l'Évangile ouvre déjà leurs esprits à la vérité.



LES PROGRÈS DE LA CIVILISATION

C'est dans ce repaire de bêtes féroces que le P. Rémy, le P. Sallaz et le Fr. Germain allèrent dresser la Croix en janvier 1894. Il furent reçus avec la plus grande cordialité par le chef de poste de Bangui, qui les retint chez lui avec leurs travailleurs jusqu'à ce qu'ils eussent constitué leur stationnement en une sorte de camp retranché. Il leur fournit aussi des sentinelles contre les attaques et les rapines des Bondjos et des Bouzérous.

Là où la jeunesse surtout est enlevée et vendue pour la boucherie, la première œuvre des apôtres du Rédempteur devait être une œuvre de rédemption. Pour éviter d'autre part de favoriser, même de loin, l'esclavage, le rachat se limita à cette seule catégorie :



UNE CHAPELLE DE MISSION

le prix convenu est de deux cabris pour un enfant de 5 à 12 ans. Les petites filles sont provisoirement dirigées sur Brazzaville pour être confiées aux soins des Sœurs, les garçons sont gardés à la Mission, où il faut les défendre contre la rapacité de nos horribles voisins. On n'y réussit malheureusement pas toujours.

La Sainte-Famille des Ba-nziri. — Le dernier poste de missionnaires sur le Haut-Oubangui est celui de la Sainte-Famille, à 2200 kilomètres du rivage. Il a été fondé en 1895 par le P. Moreau, au sein de populations plus pacifiques que les précédentes, les Banziri, ou mieux Nziris, dont nous avons déjà dépeint les goûts aquatiques. Les premiers fruits de la Mission sont consolants. Un fils de chef a déjà fait sa première communion et s'est marié chrétiennement. On en a fait un catéchiste, qui sera d'un grand secours pour la conversion des siens et des tribus environnantes.



UNE REMONTRANCE

A la Mission primitive s'est adjoint dernièrement un « village de liberté », le village Saint-Henri, ainsi nommé en l'honneur de M. Henri Wallon, président

de la Société anti-esclavagiste de France. Les dernières nouvelles reçues de cette petite république sont de nature à le réjouir.

La Sainte-Famille possède aujourd'hui tout ce qu'une Mission bien installée peut comprendre. C'est le point tout désigné pour servir de centre à une nouvelle juridiction ecclésiastique qui, d'une part, rejoindrait le Tchad, et, de l'autre, remonterait l'Oubangui jusqu'aux sources de ses deux grands affluents, le Mbomou et le Wellé, vers le bassin du Nil. C'est de là, déjà, que voyageurs et conquérants sont partis, Crampel, Maistre, Gentil, pour arriver à l'extermination du dangereux Rabah et à l'annexion du bassin du Chari; de là aussi que Liotard d'abord, Marchand ensuite, ont remonté le cours du fleuve pour y porter le drapeau de la Patrie. Aux missionnaires, maintenant, d'y planter la Croix rédemptrice!

Ouvrages à consulter. — Mgr Augouard, *La Mission de l'Oubanghi*, Poitiers, 1890; *Dernier voyage dans l'Oubanghi et l'Alima*, Ligugé, 1899. — Dybowski, *La Mission Jean Dybowski vers le Tchad*, Tour du monde, 1893, vol. LXV, p. 113, sq. — Duchesse d'Uzès, *Le voyage de mon fils au Congo*, Paris, 1894. — C. Maistre, *La Mission Maistre du Congo au Niger à travers l'Afrique centrale*, Paris, 1894, in-8. — *La Mission Gentil*, Bulletin du Comité de l'Afrique française, 1898, p. 280. — *Les Missions Liotard et Marchand, de l'Oubanghi au Nil*, ibid., 1878, p. 325 et 363. — *Le R. P. Allaire, missionnaire au Congo, d'après ses écrits et sa correspondance*, Paris et Poitiers, 1899.



MISSION DE TYIVINGUIRO

CHAPITRE XI

CONGO ET ANGOLA

LA RESTAURATION DES MISSIONS DU CONGO ET DE L'ANGOLA

Vers la fin du xv[e] siècle, des missionnaires portugais, partis de São-Thomé, évangélisèrent les populations situées à l'embouchure du Zaïre (Congo). Et tels furent les progrès de la foi que, dès l'an 1595, Clément VIII institua un évêché à San-Salvador, capitale du Congo. Le second évêque fut un prince nègre, sacré à Rome par le Souverain Pontife lui-même. Ses successeurs, pour la facilité des communications, transférèrent leur résidence à Saint-Paul de Loanda, ville alors fort importante et qui compte encore aujourd'hui 20 000 âmes. C'était la capitale de la vaste colonie portugaise de « Congo è Angola ». L'évêché en prit le nom, et bientôt il étendit sa juridiction à l'ensemble des colonies portugaises du Sud-Ouest africain.

Mais ses prêtres, absorbés par les Stations du littoral, négligèrent forcément celles de l'intérieur. Aussi le roi chrétien du Congo Alvarès III envoya-t-il, en 1620, vers Paul V, une ambassade solennelle pour réclamer des missionnaires. Une Préfecture apostolique fut alors créée et confiée aux Capucins espagnols, qui ne purent se

rendre à destination. Nouvelle requête d'Alvarès III, en 1640, auprès d'Urbain VIII, qui chargea de la Mission les Capucins italiens. Ceux-ci firent des prodiges de conversions, et ils se répandirent aussi dans le diocèse d'Angola pour y seconder le clergé séculier portugais. Malheureusement, les décrets de Pombal ruinèrent bientôt leur Mission.

En 1766, MM. Belgarde et Descourières, des Missions Étrangères de Paris, avec quelques confrères, s'y rendirent à leur tour pour essayer de reprendre l'œuvre. Le Saint-Siège leur avait confié la rive droite du Zaïre, le Loango, le Cacongo, le Ngoïo, et une partie du Congo. La nouvelle Préfecture ne se soutint guère plus de dix ans. Un siècle environ plus tard, en 1873, les PP. Duparquet et Carrie, de la Congrégation du Saint-Esprit, voulurent visiter leur résidence, Kilonga. Il ne restait d'eux qu'un obscur souvenir dans l'esprit de quelques vieillards, qui ne purent qu'indiquer vaguement le lieu probable de leur sépulture.

Les Capucins s'éteignirent aussi vers 1835. En octobre 1866, le P. Poussot se mit à la recherche de leur fameux couvent de Saint-Antoine; il a disparu aussi, ne laissant d'autres traces que quelques tamariniers dont la symétrie évoque l'idée d'un ancien jardin. Mais les divers chefs lui montrèrent avec fierté les grands crucifix laissés, au départ des missionnaires, à leurs ancêtres et qu'ils ont conservés avec un respect mêlé de quelque superstition. Le roi surtout, vénérable vieillard à barbe et cheveux blancs, donne à son crucifix un rôle prépondérant dans le cérémonial de ses réceptions. Assis sur son trône, il le tient élevé pour recevoir la vénération de ses sujets qui s'inclinent en approchant, et, avec son crucifix, le roi fait un mouvement qui semble les bénir.

En 1876, le P. Carrie, parcourant le Sonho, est surpris d'y rencontrer une cloche, au millésime de 1700, que les Noirs lancent à toute volée pour saluer son arrivée, puis un reste d'église. A l'entrée, dans un mortier, de l'eau bénite par les derniers missionnaires est

conservée par le procédé additionnel connu ; le chef en asperge la foule à la sortie. Voici encore un autel avec un grand Christ et des chandeliers, des statues — celle de la Sainte Vierge et de Saint-Antoine portant des couronnes d'argent ; — un calice, sans patène ; des livres, mal conservés ; un encensoir en argent, avec sa navette, de 1668.

Une population de 2000 à 3000 âmes est groupée tout autour : on les appelle les « gens d'Église », et ils jouissent de l'autonomie. Ils se réunissent en ce pauvre sanctuaire pour y réciter des lambeaux de prières qui n'ont plus de sens pour eux. Le P. Carrie leur promit le retour prochain de leurs « padres ».

LA NOUVELLE MISSION

En 1842, Mgr Barron songea à relever de ses ruines cette Eglise de la Guinée méridionale. Dans ce but, il sollicita et obtint de la Propagande 4 Capucins, qui ne vinrent pas. En 1855 un roi du Congo demanda au gouverneur portugais d'Angola un prêtre catholique pour baptiser ses enfants. Le gouverneur avertit Rome, et la Propagande fit appel à diverses Sociétés pour reprendre l'œuvre du siècle précédent. Or, à cette époque, le P. Charles-Aubert Duparquet, missionnaire au Gabon, brûlant du désir de se dévouer aux Missions portugaises d'Afrique, se livrait à des études approfondies sur leur passé et leur condition présente. Ces recherches prenaient corps en des rapports lumineux adressés à son Supérieur général, le T. R. P. Schwindenhammer, qui les mettait à son tour sous les yeux du cardinal Barnabo, Préfet de la S. C. de la Propagande. Les Capucins, sollicités de nouveau, ne purent répondre à cet appel, et résignèrent leurs droits séculaires, en 1865. On s'adressa enfin à la Congrégation du Saint-Esprit, et le P. Poussot, un vétéran de la Guinée, fut nommé Préfet apostolique. Avec lui s'embarquèrent, vers la fin de 1865, le P. Espitallié et le Fr. coadjuteur Billon, dans le dessein de se

rendre à San-Salvador, pendant que le P. Duparquet se portait sur Mossamédès pour étendre la Mission jusqu'aux régions méridionales.

Mais le gouvernement de Lisbonne veillait. Il n'entendait pas que Rome envoyât, sans entente préalable, des missionnaires en un pays soumis au Royal Patronat, à plus forte raison des missionnaires français. Sur place, les Pères éprouvaient mille difficultés de la part des autorités civiles et religieuses. A Lisbonne, les Chambres étaient encore plus hostiles. Aussi, dès 1867, le P. Duparquet quitte le Plateau de Huilla et Mossamédès, s'embarque pour la capitale du Portugal, et va résolument au-devant des pouvoirs publics. Là, appuyé par le nonce apostolique et l'ambassadeur de France, soutenu enfin par le Patriarche de Lisbonne et l'évêque d'Angola, il est autorisé à fonder à Santarem des séminaires destinés au recrutement des sujets portugais, séculiers et réguliers, en faveur des colonies d'Afrique; ce fut l'origine des établissements de la Congrégation du Saint-Esprit en Portugal.


TYPE BANTOU DE L'ANGOLA

Entre temps, le P. Espitallié mourait à Loanda, le dimanche de Pâques 1869. Le Fr. Billon l'avait précédé dans la tombe, et le P. Lapeyre ne lui survivait que six mois. Déjà le P. Poussot avait dû rentrer en France, où il mourait le 3 octobre 1870. Ses successeurs, les PP. d'Hyèvre et Carrie, n'arrivèrent à Loanda que pour rendre les derniers devoirs au P. Lapeyre, et constater l'impossibilité de tenir, pour le moment du moins, en pays de patronat portugais. Ils rentrèrent alors en France, pour soumettre à leurs Supérieurs des plans nouveaux en vue d'un établissement sur des territoires voisins, mais libres. C'était en 1870.

Ici, nous retrouvons le P. Duparquet : c'est lui qui va présider à cette seconde fondation avec le P. Carrie. Le littoral Nord de l'em-

bouchure du Zaïre relevait alors des trois royaumes indigènes de Ngoïo, de Cacongo et de Loango. Sur la rive gauche est le Congo, dont la capitale, San-Salvador, vient de recevoir une garnison portugaise. Des prêtres portugais ne tarderont pas à lui arriver (1880). Mais voici Landana, entre le 4° et le 5° lat., à 2 kilomètres au sud du Tchiloango, sur les terres du Cacongo : c'est la ville des Blancs. Elle est choisie pour être le siège de l'œuvre nouvelle et, de fait, elle deviendra successivement la mère féconde de toutes les nombreuses et florissantes Missions de tous les Congos, Congo portugais, Congo belge et Congo français. On s'y établit solidement. Bientôt s'élèvent une chapelle en bois, que l'on remplace en ce moment (1901) par une belle église en pierres, des logements divers, des classes et des magasins; puis, en 1883, une maison pour les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, une imprimerie, des séminaires et des noviciats pour les indigènes.



UN ÉLÉPHANT DOMESTIQUE A HUILLA (ANGOLA)

Cependant l'immense contrée de l'Afrique Australe comprise entre le Cap et la colonie portugaise du Congo, et autrefois désignée sous le nom de Cimbébasie, restait complètement dépourvue de missionnaires. En 1879, le P. Duparquet, laissant la Préfecture apostolique du Congo au P. Carrie, entreprit une campagne nouvelle auprès de la S. C. de la Propagande pour l'évangélisation de ces peuples. Un décret du 3 juillet 1879 le nomma Préfet apostolique de toute la Cimbébasie avec, pour limites, le fleuve Orange au Sud, le

Counène, le Kassaï et la Liba au Nord, le Zambèze et le Transvaal à l'Est, l'Atlantique à l'Ouest.

Sur son wagon, le *Saint-Raphaël*, traîné par huit paires de bœufs, le vaillant missionnaire parcourut en tous sens cette vaste étendue, le Griqualand, le Damaraland, l'Ovampo, etc., fonda une première Mission à Omarourou, puis d'autres à Houmbé, à Ombandja, aux Amboëllas, etc. En 1886, il part de nouveau pour le Betchuanaland et y fonde une autre Mission, dont il place le centre à Mafeking, à cent lieues de Kimberley.

Rentré en Europe, il contribue à l'organisation des Vicariats apostoliques du Congo français et s'embarque de nouveau pour l'Afrique. Sa carrière était finie : il mourait, le 24 août 1888, à Loango, entre les bras de son fidèle compagnon de mission, Mgr Carrie, et de son excellent ami, le Dr Lucan, un dévoué coopérateur de ses œuvres.

Savant botaniste, le P. Duparquet avait su profiter de ses connaissances variées pour doter ses diverses Missions de plantations utiles, et pour enrichir de plantes exotiques fort intéressantes, dont plusieurs portent son nom, le Jardin des Plantes de Paris ; il avait le titre de Correspondant du Muséum, et il était membre de plusieurs Sociétés savantes, françaises et étrangères. Fort écouté à Rome, on ne manquait pas de le consulter sur toutes les questions relatives aux Missions d'Afrique, qui ont été la préoccupation de sa vie entière.

De 1874 à 1880, avant l'apparition de Stanley et de Brazza, les Pères du Saint-Esprit avaient parcouru les deux rives de la partie navigable du Congo, de Banane à Noki et Vivi. Des Missions furent fondées, à Saint-Antoine du Sonho, sur la rive gauche ; à Banane et à Boma, sur la rive droite. En 1883 et 1884, les missionnaires se lancent dans l'intérieur, les premiers, par voie de terre, et s'établissent au-dessus des cataractes, à Linzolo, puis à Kwamouth. Ils venaient de Loango, où ils s'étaient établis à la demande du roi indigène, qui les avait connus à Landana. A son tour, le Gouvernement français,



CASCADE DU LUPOLO (PLATEAU DE HUILLA)

sur l'indication de M. de Brazza, envoie le *Sagittaire* planter son drapeau sur ce point de la côte, qui devient en 1886 le siège du Vicariat apostolique du Congo français, avec Mgr Carrie pour titulaire. Le P. Jauny remplace celui-ci à Landana en qualité de Préfet apostolique du Congo portugais, charge qu'il cède l'année suivante au P. Campana.

En 1885 se tient la Conférence de Berlin. Léon XIII fait insérer à l'acte diplomatique qui la couronne, sur la demande du représentant de la France, une clause assurant aux missionnaires la protection des Gouvernements, et la liberté de conscience aux néophytes. On fixe enfin d'une façon plus précise les limites des juridictions, en les faisant cadrer avec le partage accompli tant par la Conférence que par les traités qui suivirent (1885-1887). C'est alors que la Préfecture apostolique du Congo cède aux missionnaires belges ses postes de Nemlao, de Banane, de Boma, et de Kwamouth ; tout le Congo français se détache pour former un, puis deux Vicariats apostoliques; la Préfecture, gardant toujours son siège à Landana, étend sa juridiction sur l'enclave portugaise de Cabinda, et, au delà du Zaïre, sur les régions du diocèse d'Angola, non occupées par des prêtres portugais « à une distance de trois heures ».



PRÊTS A PARTIR

Plus tard encore (1900), cette partie plus ou moins distincte de son domaine se détache, en fait, pour se constituer en administration

particulière sous le nom de *Mission de la Lounda* ou *Mwata-Yamvo.*

Depuis longtemps les dispositions primitives du Portugal vis-à-vis des missionnaires se sont modifiées, grâce surtout à l'intervention du feu roi Dom Luiz, de Mgr José Netto, évêque d'Angola, aujourd'hui Patriarche de Lisbonne, et de M. Fernando Pedroso, qui vient de mourir (1901). Ce dernier, membre très-actif du « Comité Colonial », fit voir à ses concitoyens que le relèvement de l'empire du Portugal ne peut se produire que par l'apostolat catholique. Le Roi lut, avec le plus vif intérêt, les mémoires du P. Duparquet qui lui montraient les pays du Patronat portugais, les immenses régions de la Cimbébasie, envahis à la fois et par les missionnaires protestants anglais, et par les Boers huguenots établis jusque sur le Plateau de Huilla. Enfin Mgr Netto, appelé en 1880 à succéder à Mgr Castro sur le siège de Loanda, était enchanté de recevoir le concours des missionnaires; il leur délivra les pouvoirs les plus étendus et dans l'Angola et dans la colonie de Mossamédès.

SITUATION ACTUELLE

Congo Portugais. — La Préfecture apostolique du Congo portugais, ou Bas-Congo, se trouve donc réduite, aujourd'hui, à ce qu'on appelle l'Enclave de Cabinda, enclave, en effet, resserrée entre la rive droite du Congo, l'État Indépendant et le Congo français. Un fleuve, le Tchiloango (Petit Loango), traverse ce petit pays; il est formé de deux affluents principaux, le Louali et le Loukoula, qui, l'un et l'autre, ont reçu des Stations de missionnaires. A son embouchure s'étend Landana, centre commercial assez important. Landana est resté le siège ordinaire du Préfet apostolique : le P. Campana en a été le titulaire, après le P. Jauny et le P. Carrie. Toutes les œuvres habituelles, écoles primaires et professionnelles de garçons et de filles, hôpital, séminaire, noviciat, villages chrétiens, magnifiques cultures, sont ici représentées, dominées par une belle église en pierres encore inachevée.

Cabinda, au Sud, est le lieu de résidence du Gouverneur. Là aussi, existe une Mission intéressante.

Enfin, dans l'intérieur, l'une du côté du Congo français, l'autre sur la frontière du Congo belge, deux Stations achèvent l'occupation de toute l'Enclave. D'anciens « enfants de la Mission », aujourd'hui des jeunes gens et des hommes, sont répartis comme catéchistes dans les villages indigènes. Sans doute, les anciens se rangent mal à ce nouvel état de choses, mais la jeunesse est gagnée, et la jeunesse c'est l'avenir. Malheureusement, les avantages matériels appellent trop souvent les jeunes gens vers le Congo belge, et, par ailleurs, la redoutable maladie du sommeil fait dans les villages des ravages inquiétants.



LANDANA : UNE MAISON DE LA MISSION

Grâce au zèle des catéchistes, on a pu enregistrer cette année 580 nouveaux baptêmes. La Mission de Landana à elle seule en compte 195. Le nombre des mariages chrétiens va toujours grandissant. Ceux des enfants qui l'ont quittée pour entrer au service des Européens sont tout heureux de revenir à la Mission pour faire bénir leurs mariages, et, si faire se peut, pour s'y établir. C'est ainsi que Landana a vu se former 37 nouveaux ménages, et d'autres se préparent.

Le grand et le petit séminaire se maintiennent, ainsi que les différents postulats des Frères indigènes. Dernièrement, un des grands séminaristes a reçu les ordres mineurs, et un autre vient d'entrer en philosophie.

Quant aux Stations, tout fait prévoir une abondante moisson

d'âmes. Le village de Ngobé, évangélisé par les missionnaires, compte aujourd'hui une centaine de Chrétiens, presque tous adultes.

Lounda. — L'importante ville de Loanda, autrefois très prospère, est le siège d'un évêché. Les paroisses du diocèse sont confiées aux prêtres sortis du Séminaire colonial de Sernache (Portugal), et c'est ainsi que sont occupés San-Salvador, Ambriz, Benguella, Mossamédès, etc.

Mais, en dehors des paroisses régulièrement constituées, dans les limites et en dehors des limites du diocèse, nombre de pays et de populations sont dépourvus de prêtres. C'est à l'appel de ces abandonnés qu'essaient de répondre les Pères du Saint-Esprit, et c'est dans ce but qu'ont été établies la Mission de la Lounda, dont le siège est à Malange, la Préfecture de la Haute-Cimbébasie, avec Caconda pour centre, et la Mission du Counène, dont le Supérieur réside à Huilla.

A Loanda même, depuis 1887, les Pères ont une procure et prêtent aux œuvres de la ville le concours de leur ministère, surtout à l'hôpital, desservi par 10 Sœurs franciscaines; auprès des transportés, le Gouvernement portugais ayant fait de l'Angola une colonie de relégation; enfin, près des Noirs qui, au nombre de 10000, la plupart Chrétiens de nom, vivent dans une ignorance totale et un complet abandon. Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont à Loanda une belle école, avec 6 Religieuses et 120 élèves.

C'est à Malange, centre important situé à 600 kilomètres du littoral, que réside le chef de la Mission. La Station est desservie par 3 Pères, 3 Frères et 3 Sœurs de Saint-Joseph. Les écoles et les œuvres d'apostolat sont prospères, notamment les œuvres anti-esclavagistes que l'on a établies près de là, à Kanamboa. Les conversions se multiplient dans des proportions consolantes.

Jusqu'ici les communications ont offert des difficultés. Le chemin de fer de pénétration, qui doit être prolongé jusqu'à Malange et

au delà, n'est encore qu'à quelque distance d'Ambaca. De Malange, les missionnaires, aidés par le Gouvernement portugais, se proposent de rayonner dans toute l'étendue de la vaste province de la Lounda. Ils n'ont encore que deux Missions terminées : l'une sur le Couanza, au Sud, date de 1893; l'autre sur le Koango, à l'Est, est reliée à Malange par la station de Loui, et s'étend aux vastes régions, à peu près inexplorées, bornées par le Kassaï et l'État Indépendant. La Mission a fixé son centre à Moussoukou, par le 8° lat. Sud et le 15° 20′ long. Est, au milieu de tribus qui ont fait un accueil enthousiaste, le roi Quipacaça en tête, au *Tata Nzambi*. Les dispositions de ces peuples et de ceux qui les environnent paraissent encourageantes. On constate des progrès réels, et l'avenir en promet de plus manifestes encore.

La Préfecture (Landana et Lounda) compte 6475 Catholiques et 632 hérétiques, sur un nombre inconnu d'infidèles. Il y a eu 560 conversions en 1901. Le personnel compte 18 prêtres, 21 Frères dont 4 indigènes, 15 Sœurs et 6 catéchistes. Il y a un grand et un petit séminaire, 7 postulats et noviciats, 12 orphelinats, 18 écoles, 12 hôpitaux, 12 œuvres agricoles et ateliers, 5 ouvroirs, 12 pharmacies et 12 villages chrétiens.

Cimbébasie. — La Mission de la Cimbébasie est née et a grandi dans des difficultés exceptionnelles.

Omarourou, la première Station fondée par le P. Duparquet dans le Damaraland, succombe sous les jalouses persécutions des ministres luthériens allemands, qui ne rougissent pas de pousser les chefs Noirs à la violence contre la personne même des missionnaires catholiques.

Obligés de céder à l'orage, les PP. Hogan et Lynch se retirent d'abord à Walfish-Bay, d'où ils vont fonder la Mission de Houmbé, au delà du Counène. Ils entreprennent ensuite celle de N.-D. des Amboëllas, dans l'Ovampo, où ils meurent l'un et l'autre des mêmes

fièvres, à moins d'un mois d'intervalle (12 février — 6 mars 1885). Trois mois après, aux premiers jours de juin, le P. Louis Delpuech et le Fr. Lucien sont massacrés par les Noirs dans la Mission de Saint-Michel du Kouanyama. Le P. Charles, en même temps assiégé dans Houmbé, en territoire portugais, ne doit son salut qu'à l'arrivée des soldats, dont le P. Antunès s'est constitué l'aumônier. Le Fr. Narcisse, à la tête de wagons à bœufs dont il est l'énergique conducteur, va recueillir les enfants et le matériel échappés à ces désastres, pour les réunir, partie à Huilla, partie à N.-D. des Amboëllas. Dans cette dernière Station, en octobre de la même année 1885, le feu est mis à un baril de poudre, et tout le mobilier devient la proie de l'incendie. Le P. Schaller, malade de la fièvre, n'échappe aux flammes que par miracle, et le Fr. Anastase a le bras gravement brûlé. Là-dessus, les PP. Lecomte et Génié surviennent, et l'on décide le transfert de la Mission à Cassinga. Enfin, en mai 1892, le Fr. Carlos, puis en août de la même année, le Fr. Angelo, sont dévorés par les lions, qui abondent sur la route de Benguela à Caconda, et à Caconda même.

Rien ne put décourager le P. Emonet, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, ni le P. Duparquet, ni ses confrères. On envoya des renforts; on multiplia les postes sur les deux rives du Counène, et l'on compta bientôt 20 Stations et plus de 60 missionnaires. Au P. Duparquet succéda, en 1887, le P. Schaller, qui fut à son tour remplacé par le P. Ernest Lecomte, aujourd'hui Préfet apostolique.

En 1892, on provoque une nouvelle répartition de ces territoires pour en faciliter l'évangélisation, et la Cimbébasie fournit cinq Préfectures nouvelles : la rive droite du fleuve Orange, confiée aux Oblats de Saint-François de Sales, de Troyes; la Cimbébasie inférieure et le Bechuanaland, cédés aux Oblats de Marie; la Cimbébasie supérieure et la Mission du Counène, laissées aux Pères du Saint-Esprit, à l'ouest de ce fleuve.

La Cimbébasie supérieure comprend sept Stations : Caconda,

Bihé, Baïlondo, Cassinga, Massaca, Catoco et Kouanyama, formant un vaste cercle qui n'a plus qu'à se resserrer pour occuper toute la région.

La Station la plus importante est celle de Caconda, tant par sa nombreuse école de garçons qui fournit des catéchistes à toute la contrée, que par la communauté des Sœurs de Saint-Joseph qui



BAPTÊME D'UN CHEF

tient l'hôpital et l'école des filles. Elle compte 4 Pères, 6 Frères et 6 Sœurs.

La Mission possède en tout 16 Pères, 16 Frères, 5 Sœurs, 6 églises, 2 chapelles, 8 cases-chapelles, 8 écoles primaires avec 466 élèves, 13 écoles rurales avec plus de 100 élèves, 3 dispensaires, 7 villages chrétiens, 7655 Catholiques contre 150 hérétiques et plusieurs millions d'infidèles. Il y a eu 66 baptêmes d'adultes et 481 d'enfants en 1901.

Longtemps, la partie méridionale a été en butte aux dépré-

dations des Kouanyamas, et le gouvernement portugais lui-même ne savait comment contenir ces tribus remuantes et pillardes. Le P. Lecomte, qui avait vu la Mission de Saint-Michel, autrefois établie dans ce pays, et qui gardait pour cette population une sympathie particulière, en raison même des dangers qu'il y avait courus, eut alors une véritable idée de missionnaire : il alla droit au Kouanyama, fut reçu par la Reine mère, retrouva comme chefs des enfants qu'il avait connus et aimés, et fut autorisé d'enthousiasme à fonder une Mission.



A CHEVAL SUR UN BOEUF

De nos sept Stations, la plus récente, celle du Kouanyama, est en train de s'installer. Celle du Bihé n'a pas produit jusqu'ici de grands résultats, par suite surtout de l'invasion des trafiquants européens qui sont un véritable fléau pour le pays. Les cinq autres sont en plein développement, et l'évangélisation s'y poursuit d'après un plan qui donne les meilleures espérances pour l'avenir et nous a déjà procuré de précieuses consolations.

Sur les 1200 catéchumènes qui fréquentent les catéchismes, nous comptons obtenir un certain nombre de bons Chrétiens : 15 jeunes familles, constituées ces derniers temps, en sont une garantie.

Counène. — La Mission du Counène, pour la partie située en

deçà de ce fleuve, se trouve englobée dans le diocèse d'Angola. Aussi son Supérieur, le R. P. José Maria Antunès, est en même temps reconnu par le Gouvernement portugais comme Vicaire-général et curé de Huilla.

Une concession fort étendue — plus de 2000 hectares — avec deux autres propriétés acquises un peu plus tard, ont permis aux



LE CATÉCHISME

missionnaires de grouper dans ce centre les œuvres les plus diverses : des champs de cultures et d'élevage; des ateliers, des fermes, des moulins, des briqueteries, une brasserie, une imprimerie; le grand et le petit séminaire de Loanda, avec un bon nombre d'élèves, transférés à Huilla par l'accord de Mgr Netto et du Gouverneur de Loanda, et confiés aux missionnaires; le noviciat des Frères indigènes; puis des écoles, des orphelinats, des hôpitaux. Pour toutes ces œuvres, il y a trois communautés de missionnaires, comptant ensemble 8 Pères, 2 Prêtres indigènes, 30 Frères, 7 Sœurs de Saint-Joseph, françaises et portugaises, venues de Lisbonne. Une particularité à noter : à

l'embarquement de ces dévouées auxiliaires des missionnaires, les conduisant au bateau qui devait les porter à Mossamédès, on remarquait, à côté de l'infatigable M. Pedroso, le marquis de Pombal, l'arrière-petit-fils du trop fameux Carvalho de Pombal, qui avait autrefois ruiné les Missions en ruinant les Ordres religieux. L'histoire a de ces retours et de ces réparations....

L'imprimerie, outre ses travaux ordinaires, a entrepris et mené à bien de nombreux ouvrages sur les langues indigènes, du P. An-



MISSION DE KIHITA (ANGOLA)

tunès, du P. Bonnefoux, du P. E. Lecomte, Préfet de la Cimbébasie. Ici également, comme au Fernan-Vaz (Gabon), on a réussi à domestiquer l'éléphant africain et à en obtenir les mêmes services. Un observatoire astronomique et météorologique est installé dans de bonnes conditions, et tels Pères sont membres correspondants de la Société de Géographie de Lisbonne et de plusieurs autres sociétés savantes.

Une centaine de familles de fermiers boers, et des colons venus de Madère, en plus grand nombre, exploitent les campagnes de Humpata et de Loubango, et reçoivent des missionnaires les secours reli-

gieux. Les Boers adultes restent huguenots endurcis, du moins pour la plupart, mais les enfants suivent les écoles, et leurs parents ne s'opposent pas à leur conversion. De même les missionnaires visitent régulièrement et avec fruit les villages des environs de Huilla.

La Mission compte, outre Huilla et ses annexes, cinq autres Stations :

1° *N.-D. des Victoires du Jaou*, érigée en 1889, et desservie par 2 Pères, 1 Frère, 3 catéchistes. Des Sœurs y seront bientôt installées. Là s'est déjà formé un beau village chrétien de 40 à 50 familles.



SUR LE COUNÈNE

2° *Saint-Benoît de Tyivinguiro*, fondé en 1892, compte 3 Pères, 4 Frères et 3 catéchistes. L'orphelinat n'élève pas moins de 130 enfants. Là aussi on attend des Sœurs. Il y a déjà un village chrétien, et ceux des environs sont évangélisés.

3° *Saint-Michel de Kihita*, fondé en 1893, a 2 Pères, 1 Frère et 3 catéchistes. Le petit royaume de Kihita sera bientôt tout entier chrétien, après son roi Dom Miguel et sa reine Dona Maria Amelia, qui, avec quelques autres membres de la famille royale, ont reçu le baptême en grande solennité le 29 septembre 1898.

4° *Saint-Antoine des Gambos* (1894) a aussi 2 Pères, 2 Frères et 4 catéchistes. Les chefs de villages acceptent volontiers de se grouper sous la protection de la Mission. Deux conditions seulement leur sont demandées : ils se feront instruire et observeront la mono-

gamie. Neuf villages se sont déjà ainsi constitués en fédération chrétienne.

5° La Station du *Saint-Esprit* à Kouvalé est en voie de fondation.

L'évangélisation a continué, mais avec un certain ralentissement parmi les adultes.

Dès le début, notre espoir s'était porté tout spécialement sur l'éducation de la jeunesse. Les révélations recueillies au sujet des pratiques abominables des sorciers, sur l'anthropophagie à laquelle ils s'adonnent en secret, l'évocation des mauvais esprits, les sacrifices humains et les mystères de la religion fétichiste, nous ont ménagé de tristes surprises insoupçonnées jusqu'à présent. Ayant commencé à combattre ces pratiques abominables, nous avons vu s'élever, suscitée par les sorciers, une persécution sourde mais bien constatée, contre nos Chrétiens. Le but des persécuteurs visait à éloigner du missionnaire la jeunesse catholique du pays. Heureusement, ils n'ont pas réussi.

La Mission du Counène compte actuellement 4214 Catholiques, 400 Protestants, 4 000 000 d'infidèles; 20 prêtres européens et 2 prêtres indigènes; 30 Frères dont 6 indigènes; 7 Sœurs et 32 catéchistes; 1 grand séminaire, 2 petits séminaires, 1 noviciat de Frères, 1 école de catéchistes, 13 écoles primaires, 2 écoles professionnelles, 6 fermes agricoles, 4 hôpitaux, 8 pharmacies et 7 villages chrétiens. Il y a eu 752 conversions en 1901.

Ouvrages à consulter. — De Paivo Masso, *Historia do Congo*, Documentos, Lisboa, 1882. — Le P. Eucher, *Le Congo. Essai sur l'histoire religieuse de ce pays depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Portugal em Africa, Lisboa. — Le P. Duparquet, *Voyage en Cimbébasie*, Lyon, 1881; *Documents relatifs à la Préfecture apostolique du Congo*, brochure in-8, Paris, 1881. — Cameron, *Across Africa*, London, 1877, 2 vol. Traduction française, Paris. — Livingstone, *Missionary travels and researches in South Africa*, London, 1857. — *Missions catholiques* (*passim*), Lyon.

CHAPITRE XII

LA MISSION DU FLEUVE ORANGE

La Mission du fleuve Orange, érigée récemment en Vicariat apostolique, doit son nom au grand cours d'eau qui la traverse de l'Est à l'Ouest. L'Orange a un lit généralement bourbeux, peu profond et parsemé de roches. Dans les temps de sécheresse il se réduit à quelques filets d'eau qui se dissimulent à travers ces roches; à l'époque des pluies, l'eau arrivant à flots des montagnes environnantes couvre une vaste étendue, sur laquelle les bateliers sans expérience seraient mal venus à se risquer, car ils pourraient être entraînés vers l'une de ces cascades qui, de place en place, font retentir les échos du bruit de leur chute.

Sur les rives de ce fleuve habitent différentes races : des Hottentots, des Damaras, des Boers et des Métis. Les Hottentots sont les plus nombreux; ils ne sont pas à proprement parler noirs; ils sont seulement bronzés; ils ont les pommettes saillantes et les cheveux laineux. Petits, grêles, peu remarquables au point de vue de l'intelligence, ils sont paisibles, de relations faciles, ne cherchant pas à tromper par le mensonge. Mais par contre ils sont indolents et incapables de la moindre industrie pour améliorer leur condition. Satisfaits d'une maigre pitance dans leurs misérables huttes, ils ne travaillent guère, ou même ils volent, s'ils le peuvent, pour s'exempter du travail.

Les Damaras sont plus énergiques que les Hottentots. Types

de nègres, avec de grosses lèvres et bien membrés, ils sont travailleurs et courageux en présence du danger. Ils saisissent mieux la pensée qu'on leur inculque et sont plus capables de la transformer en une détermination pratique. Mais chez eux les passions sont très fortes et le bien ne triomphe, le plus souvent, qu'après une longue lutte.

Les Boers descendent de paysans hollandais établis dans la contrée à l'époque de la colonisation. Ils semblent avoir pris quelques traits des races aborigènes. Occupés de leurs troupeaux, leur intelligence s'est rétrécie, pour n'avoir jamais tendu plus haut que les intérêts matériels. Aussi sont-ils étroits dans leurs idées, incultes, et de commerce peu agréable.

Du mélange de ces races sont résultés des métis, fortement bronzés, à la barbe peu fournie, généralement plus industrieux et plus intelligents que les Boers.

Le centre de la Mission du fleuve Orange est Pella, à 150 milles de la mer, non loin du fleuve Orange, entre de hautes montagnes qui terminent le désert de Calvinia. Pella se trouve dans un terrain d'alluvion. L'eau y est abondante mais d'un goût salé, et les pâturages en particulier y sont excellents.

Le terrain de Pella, 58000 hectares, avait d'abord été concédé par le Gouvernement anglais à une Mission protestante, laquelle abandonna la place à la suite d'une sécheresse et des ravages d'une guerre des Boschimans qui, insurgés contre la dureté des Boers, avaient, dans le cours de la lutte, tué le fils du ministre. A cette époque le P. Gaudeul était arrivé à Springbok, envoyé par la Société des Missions africaines pour y tenter la fondation d'une Mission. Il entendit parler de Pella et de sa situation. Il demanda au Gouvernement anglais l'autorisation de prendre la place que les Protestants avaient laissée, l'obtint facilement et se fixa à son nouveau poste en 1875.

Pella était alors complètement désert, et ne contenait plus que

quelques ruines des maisons habitées avant l'insurrection. Pendant deux ans, le P. Gaudeul et son compagnon, le Fr. Georges, couchèrent sous les arbres. Ils rouvrirent les pièces d'eau obstruées par une végétation marécageuse et bâtirent une chapelle qui servit aussi d'école.

Les Boers se rassemblèrent peu à peu autour d'eux, dressèrent leurs huttes, firent des jardins et envoyèrent leurs enfants à l'école. Puis les Hottentots et les Damaras, à la suite des Blancs, vinrent de leur côté. Cependant il ne fallut pas moins de sept ans pour permettre à la localité de se reconstituer et réparer les désastres de la guerre.



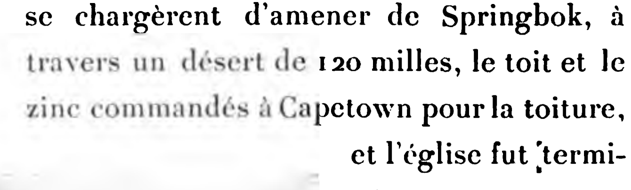
GROUPE DE HOTTENTOTS

Les Pères des Missions africaines ne pouvant suffire à leur tâche, et voulant envoyer sur d'autres points les missionnaires du fleuve Orange, offrirent en 1882 à l'Institut des Oblats de Saint-François de Sales de prendre en main pendant deux ans, à titre d'essai, cette partie de l'Afrique australe. Les deux ans terminés, le T. R. P. Brisson, Supérieur général des Oblats, accepta définitivement la charge de la Mission. Le premier ouvrier qu'il y envoya fut le R. P. Simon, aujourd'hui Vicaire apostolique.

Avec ses deux premiers compagnons et l'aide de trois Sœurs Oblates de Saint-François de Sales, le P. Simon conduisit l'œuvre

avec une énergie que le succès couronna bien vite. Chaque année le nombre des Catholiques augmenta, et bientôt tous ceux qui se groupèrent autour des missionnaires furent instruits avec soin et embrassèrent le Catholicisme, avec toutes les garanties désirables de sincérité. Le P. Simon, sous la protection si libérale du gouvernement anglais, succédait, prêtre catholique, à tous les droits concédés autrefois au ministre protestant. Chef temporel en même temps que pasteur spirituel de la population de Pella, tandis qu'il répondait aux espérances du Saint-Siège en initiant les âmes aux pratiques de la vie chrétienne, il justifiait la confiance du gouvernement en assurant à son petit peuple les moyens d'existence, en le maintenant dans la paix et la concorde, en le formant par son exemple, plus encore que par ses paroles, à des habitudes de travail et d'industrie.

Bientôt la première petite chapelle provisoire devint insuffisante et l'on sentit le besoin d'une église proprement dite. On la commença en 1886, sous la direction du P. Simon devenu architecte, tandis que les Pères, au nombre de sept, furent avec lui tour à tour maçons, charpentiers, couvreurs, etc.... Les Noirs charrièrent les briques cuites en plein air sur les bords de l'Orange. Les Boers se chargèrent d'amener de Springbok, à travers un désert de 120 milles, le toit et le zinc commandés à Capetown pour la toiture, et l'église fut terminée en sept ans.





L'ÉGLISE DE PELLA

C'est un édifice de style roman, renfermant une nef soutenue par vingt-huit colonnes et deux bas-côtés. Sa longueur totale est de



UN CONVOI DANS LE PAYS DES BOSCHIMANS

110 pieds et sa largeur de 45. Sur la façade est un clocher de 65 pieds de haut. Une tribune a été aménagée pour le chœur. La chaire octogone, œuvre spéciale du P. Simon, supporte une belle statue du Sacré-Cœur autour de laquelle se lisent ces mots : « Pella au Sacré-Cœur », avec les noms de tous les habitants de la localité. Environ 300 noms catholiques y sont inscrits. Mgr Rooney, coadjuteur de Mgr Léonard, Vicaire apostolique du Capetown, qui se rendit à Pella en 1895 pour la bénédiction de la nouvelle église, la caractérisa d'un mot : « Je ne croyais pas, dit-il, entrer dans une cathédrale. » Cathédrale, elle était digne de l'être et elle devait en effet le devenir bientôt.

L'église était à peine terminée qu'une longue et douloureuse épreuve frappa la Mission. Le climat de Namaqualand est sujet à des sécheresses périodiques environ tous les douze ou treize ans. Après la sécheresse de 1882 qui dura deux ans, survint celle de 1896 qui fut de trois ans. Pas une goutte d'eau ne tomba du ciel pendant cette période. Les nuages rares et clairsemés ne s'arrêtaient pas sur cette terre desséchée et brûlée. Tout le bétail périt. Une multitude de gens sans nourriture affluèrent à Pella, espérant y trouver quelques ressources. Hélas! les habitants eux-mêmes de Pella n'avaient pas de quoi manger. On recourut au gouvernement dont la réponse fut que les pauvres affamés devraient se diriger

vers les centres miniers où ils trouveraient du travail. Ce fut alors que nombre de Catholiques se réfugièrent aux environs de Springbok. Providentiellement, une Station, succursale de Pella, avait déjà été établie à Matjes-Klopf près de Springbok, avec deux Pères, un Frère et trois Sœurs. La mortalité était effrayante. Les missionnaires n'avaient de repos, ni le jour ni la nuit, appelés à toute heure pour



GROTTE DANS LA MONTAGNE DE PELLA

baptiser ou administrer les mourants. L'un d'eux, prêtre depuis deux ans, s'y dépensa à ce point que ses forces le trahirent et qu'il mourut, littéralement victime d'un dévouement incapable de rien calculer. Ce fut le regretté P. Rougelot, dont le souvenir est encore vivant dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre.

Au sortir de cette cruelle épreuve, la Mission de Matjes-Klopf se trouvait embrasser un circuit immense que les missionnaires devaient parcourir à cheval chaque semaine pour visiter les différents centres. Aussi décida-t-on, en 1899, de fonder une nouvelle Station à Nababeep où une riche mine de cuivre s'était ouverte et

UNE HUTTE DE HOTTENTOTS

groupait une population toujours croissante de Blancs et de Noirs. Une petite église y fut bénite à la fin de l'année. Comptant 40 pieds de long sur 20 de large, déjà elle est insuffisante à contenir l'assistance qui s'y presse chaque dimanche. Dans la semaine, elle sert d'école, et les enfants y affluent. Le soir, après les travaux, nombre d'adultes viennent demander aux missionnaires le pain de l'instruction religieuse.

En 1886, les Pères du Saint-Esprit avaient cédé aux Pères



PELLA : ÉGLISE ET MISSION

Oblats de Saint-François, sur la rive nord de l'Orange, dans le territoire appartenant à l'Allemagne, la partie appelée Grand Namaqualand. Des difficultés administratives entravèrent les premiers essais. Elles s'aplanirent enfin, grâce à la bienveillance du gouvernement allemand, et dès 1898, les missionnaires firent l'acquisition, sur la frontière Est des territoires allemands, non loin du fleuve Orange, d'une propriété de 200000 hectares, connue sous le nom d'Heiragabis, qui, dans la langue des Noirs, signifie « terre de la gomme », par allusion à une gomme très estimée que fournissent en abondance les arbustes épineux de la région. C'est à Heiragabis que se sont fixés les premiers missionnaires du Namaqualand, deux Pères et trois

Sœurs. Ces dernières sont à la tête d'une école déjà florissante. Tout en donnant leurs soins aux soldats catholiques des troupes allemandes, les Pères font le catéchisme aux Noirs et constatent avec consolation une grande docilité parmi ces pauvres déshérités à qui la lumière se révèle pour la première fois.

Pour récompenser les premiers résultats de la Mission du fleuve Orange, pour en provoquer d'autres en lui donnant encore une plus vive impulsion, le Saint-Siège la constitua, il y a trois ans, en Vicariat apostolique et conféra le titre de premier Vicaire apostolique de l'Orange à celui qui avait eu la principale part dans la fondation et le développement de cette Mission, au R. P. Simon.

Mgr Simon fut sacré à Troyes, le 21 septembre 1898, sous le titre d'évêque de Thaumacos et Vicaire apostolique du fleuve Orange, par Mgr Pélacot, évêque de Troyes, assisté de Mgr de Briey, évêque de Meaux, et de Mgr Chapon évêque de Nice. Il fut le premier évêque Oblat de Saint-François de Sales. Le T. R. P. Brisson, Supérieur général des Pères Oblats, le retint quelques mois près de lui, et ce n'est qu'au mois de mars suivant qu'il retourna dans sa chère Mission pour y recevoir un accueil enthousiaste et y officier pontificalement, le jour de Pâques de l'année 1899, dans la cathédrale qu'il avait bâtie de ses mains.

Un champ chaque jour plus vaste est ouvert au zèle du nouvel évêque. O'okiep, grand centre minier, voisin de Springbok, voit chaque jour le nombre de ses Catholiques s'augmenter, et un des Pères de Matjes-Klopf y va tous les dimanches. Les fidèles éloignés de Calvinia et de Port-Nolloth réclament depuis longtemps une Station. Dans le territoire allemand, Keepmanshop, Warmbad nous appellent également. Combien d'autres centres sont à évangéliser où nous trouverions des âmes de bonne volonté qui ne demandent que la lumière! Il faut à Mgr Simon des secours matériels, il lui faut des ouvriers, il lui faut les prières de tous ceux qui s'intéressent à l'extension du règne pacifique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.



GUERRIERS ZOULOUS AU NATAL (BOUCLIERS, LANCES ET PLUMES)

CHAPITRE XIII

LE NATAL, L'ORANGE ET LE BASOUTOLAND, LE TRANSVAAL

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NATAL

Le Natal est une contrée merveilleuse, pittoresque à l'extrême, s'étageant en gradins depuis l'Océan Indien jusqu'au Drakensberg, qui la limite comme un mur à l'Occident. La zone côtière, profonde d'une quinzaine de milles est couverte d'une végétation tropicale, le courant du Mozambique, qui va du Nord au Sud, y entretenant une température plus élevée que ne le ferait supposer son éloignement de l'Équateur. Chaque terrasse, à mesure que l'on monte, devient de plus en plus fraîche, sans qu'aucune soit froide, et leur climat convient admirablement à l'Européen.

De nombreux cours d'eau, 35 au moins, sur une étendue de côtes de 376 milles, sortant des monts Drakensberg, ou des terrasses qui leur succèdent, arrosant merveilleusement un sol riche par



lui-même, tout y pousse avec une admirable fécondité, des arbres dans les forêts, de l'herbe dans les vallées que l'on dirait autant de superbes prairies. Sur la côte prospèrent le sucre, le café, le gingembre, le tabac, la banane, le poivre, le thé récemment introduit; sur les pentes moyennes, les céréales et les autres cultures européennes. Les districts supérieurs se composent surtout de prairies pour l'élevage du mouton, des chevaux, etc. Les mines de charbon sont très étendues et reliées par des voies ferrées au port de Durban, et l'on s'occupe d'utiliser les riches minerais de fer que l'on a découverts en plusieurs endroits.

On compte dans le Natal, sur une étendue de 29 200 milles carrés, 929 970 habitants, dont 64 951 Européens, 794 650 indigènes et 70 369 coolies indiens.

Ces indigènes sont des *Bantous*. Les Mahométans et les Portugais les ont appelés par mépris du nom de *Cafres*, c'est-à-dire infidèles ou païens.

Grands, beaux et forts, les Bantous, qui autrefois se faisaient mutuellement des guerres acharnées, ont été complètement domptés par les Anglais. Sous leur domination, au Natal, comme partout dans l'Afrique du Sud, ils se multiplient très rapidement, leur race étant peut-être la plus prolifique du monde.

Ils habitent des huttes en forme de ruches à abeilles, faites d'une sorte d'ajoncs et où l'on pénètre en rampant : un feu brûle au centre, et la fumée n'ayant pas d'issue s'accumule sous le chaume! La famille s'accroupit autour du foyer et y passe les heures les plus froides de la journée. Le Cafre ne travaille pas; il cultive autour de son *kraal* — parc à bœufs, par extension village — quelques champs d'une variété de millet *amabèle*, et du maïs, mais c'est la femme qui bèche et remue la terre, son enfant fixé sur son dos par un pagne; c'est elle qui porte les fardeaux pendant que son seigneur et maître la regarde ou s'éloigne pour la chasse.

L'habillement pour la femme est rudimentaire : une peau de

vache autour des reins, qui lui dure toute la vie; pour l'homme, une ceinture de queues d'animaux à fourrures ou de lanières coupées dans leur peau, avec des verroteries, des bracelets de cuivre ou d'herbes tressées, des colliers de dents d'animaux féroces, des amulettes, un sac à médecines, une petite cuiller en os qui sert à se moucher et aussi racler la sueur, une petite gourde au poignet, un étui de bois ou tabatière dans l'oreille.



CHUTE DE L'UMGENI (100 MÈTRES DE HAUTEUR) A HOWICK (NATAL)

La richesse du chef de famille, au moins la source de cette richesse, ce sont ses filles. Tout Cafre qui veut se marier, doit donner au père de sa fiancée un certain nombre de têtes de bétail, au moins dix. Il se rattrapera vite, car sa femme préparera sa nourriture, cultivera son champ, et lui donnera à son tour des filles qu'il échangera plus tard pour des troupeaux entiers. Aussi à mesure que ses ressources s'augmenteront, le nombre de ses femmes augmentera de même, chacune de celles-ci vivant avec ses enfants dans une hutte séparée. Avant l'arrivée des Anglais le Cafre ne connaissait pas le divorce.

La religion des Cafres est obscure et indéterminée, se plaisant dans le vague et le mystérieux. Quoi qu'on en ait dit, il est certain qu'ils croient en Dieu. Le « Très-Grand », *Unkulunkulu*, est le premier ancêtre des Bantous. Un jour, disent-ils, il envoya un vent puissant qui secoua fortement les roseaux, et du milieu des roseaux sortirent un homme et une femme qui enseignèrent aux


UN SORCIER CAFRE

hommes à remuer la terre, à traire les vaches et à brasser la bière. Mais le « Très-Grand » ne s'occupe plus de ses enfants, il est trop haut et trop loin pour les entendre. Il a laissé son autorité aux esprits des morts, qui sont immortels, qui ne quittent pas les compagnons de leur vie d'ici-bas, tout-puissants pour leur causer du mal ou leur faire du bien. C'est au moyen des « Isanusi », prêtres, docteurs ou sorciers, que l'on communique avec les esprits des ancêtres, par eux qu'on adoucit leur colère, qu'on découvre ceux qui ont commis un crime, ou sont cause d'une maladie. Le gouvernement anglais a interdit aux Isanusi l'exercice de leur fonction; mais il leur reste la ressource d'un diplôme de médecin.

Ainsi donc le Cafre croit à la vie future, mais pour lui la vie future ne peut être qu'heureuse et il n'a point l'idée de châtiments à venir. Il ne prie pas Dieu, mais il tâche de se rendre propices les âmes des ancêtres. A peine a-t-il rendu le dernier soupir que ses amis s'emparent de son cadavre, l'attachent dans la position d'un homme assis et lui creusent une fosse profonde dans le kraal. Bon nombre de tribus Bantou pratiquent la circoncision, et l'accomplissement de ce rite donne lieu à de grandes réjouissances.

La morale des Cafres est très relâchée. Il n'y avait cependant chez eux ni adultère, ni inceste, leur sens de la justice commutative était très développé et ils avaient, dit-on, horreur du vol, avant de venir en contact avec la « civilisation ».

Au commencement du siècle dernier, le Natal était habité par 94 tribus cafres — à peu près 1 000 000 d'âmes — dispersées au

flanc des collines, dans les forêts plus nombreuses et plus fortes qu'aujourd'hui, dans les vallées couvertes de longues herbes, dont elles disputaient la possession aux nombreux éléphants qui s'y promenaient en toute liberté, aux lions et aux panthères cachés dans les rochers, aux élans et aux antilopes qui sillonnaient les plaines, aux hippopotames et aux crocodiles qui peuplaient les rivières.

C'est en 1486 que Bartholomeo Diaz atteignit pour la première fois le Cap, qu'il appela Cap des Tempêtes, et que son souverain, le roi Jean II, nomma Cap de Bonne-Espérance. Onze ans plus tard, le 25 décembre 1497, Vasco de Gama découvrit le Natal.

On n'en entend plus parler jusque vers 1820. A ce moment, le roi des Zoulous, Tshaka, franchit le Tugela, ravage le pays, tue les habitants, incendie les kraals, emmène le bétail et fait un vaste désert de ce pays. Vers 1825, quelques colons anglais venus du Cap, lui prêtent assistance dans ses combats contre les Pondos du Sud et s'établissent sur le point de son empire appelé depuis Port-Natal ou Durban, qu'il leur concéda en même temps que l'autorisation de faire le commerce dans ses États. Tshaka fut tué et remplacé en 1829 par son frère Dingaan, et l'établissement du Natal ne fit que végéter.



CAFRES PRENANT LEUR REPAS

Cependant les fermiers, ou *Boers* du Cap, ne pouvaient s'habituer au joug de leurs nouveaux maîtres, ni se soumettre à leurs lois arbitraires. Aussi, quand vint l'abolition de l'esclavage, qui les ruinait, l'indemnité promise n'étant accordée qu'à des conditions irréalisables, une foule d'entre

eux résolurent de quitter le Cap et de remonter vers le Nord pour y fonder une nouvelle colonie. Ils passèrent le fleuve Orange, chantant leurs hymnes et luttant contre les tribus noires qui s'opposaient à leur marche. Des groupes s'avancèrent jusqu'au nord de la rivière Vaal. D'autres passèrent les montagnes du Berg, et descendirent sur le Natal, conquérant le pays et repoussant les guerriers de Dingaan. A la tête de cette dernière colonne se trouvaient deux héros, Pieter Retief et Gert Maritz.

Pieter Retief, à la tête de 70 cavaliers, se présenta en 1838, à Kingkloof, devant Dingaan, et demanda à lui acheter le territoire compris entre le Tugela et l'Umzimvulu. Dingaan les fit massacrer tous dans un guet-apens et, à la tête de 40000 guerriers, surprit pendant la nuit leurs compagnons campés sur la rivière Bushman. Ceux-ci repoussèrent l'ennemi, mais après avoir perdu 616 des leurs dans ce combat sanglant, dont le lieu porte encore le nom de *Weenen*, « les pleurs ». Ils reçurent des renforts, pénétrèrent à la fin de 1838 dans le territoire zoulou, sous la conduite d'André Pretorius, et battirent Dingaan, qui, l'année suivante, leur fit demander la paix, leur abandonnant le pays que son frère Tshaka avait concédé aux colons anglais, c'est-à-dire le territoire du Natal (mars 1839).

Peu de temps après, un frère de Dingaan, Umpande, s'allia aux Boers. La guerre recommença avec Dingaan, qui finit par être battu et dut se réfugier chez les Swazies, sur la baie de Delagoa où il mourut. Umpande fut proclamé roi et il abandonna aux Boers 36000 têtes de bétail et tout le territoire entre le Tugela et l'Umvolosi. La République du Natal était fondée. Mais le gouverneur du Cap refusa de la reconnaître, et, en 1841, il envoya contre les Boers le capitaine Smith et un petit corps de troupes. Battu d'abord à Port-Natal, Smith se retira dans une redoute où il resta bloqué. Des renforts lui furent envoyés, et il s'empara du Natal qui, en 1843, fut déclaré possession anglaise et annexé à la colonie du Cap. Devenu

en 1856, colonie séparée avec des institutions représentatives, il obtint, en 1893, son autonomie.

Parmi les 65 000 Blancs qui l'habitent, les Boers prédominent encore dans le Nord où ils s'étaient jadis établis, mais partout ailleurs ce sont les Anglais qui forment dans l'ensemble le gros de la population blanche.

D'Urban, Durban ou Port-Natal, est le grand port de la côte Sud-Est, et c'est là qu'aboutissent les chemins de fer du Transvaal et du nord de l'Orange. C'est donc par là que se fait tout le commerce de la colonie. Sa population est de 48 410 habitants. Pietermaritzburg, la capitale, ainsi nommée en souvenir des deux chefs du grand trek, Pieter Retief et Gert Maritz, est situé dans l'intérieur, à 54 milles de Port-Natal, et compte 28 500 habitants.

En 1897, par lettres patentes royales, d'accord avec une délibération du Parlement de Natal, fut annexée à la colonie de Natal la province de Zoulouland qui comprend les 2/3 environ des anciennes possessions des Zoulous, et qui s'étend au nord du Tugela entre la possession portugaise, le Transvaal et le Swaziland.

LES PREMIERS MISSIONNAIRES

Avant 1851, la vaste étendue de territoire qui formait alors le Vicariat apostolique du Natal était sous la juridiction de Mgr Devereux, Vicaire apostolique de la Province orientale du Cap. Vers 1848, voulant se rendre compte de cette partie encore inconnue de son immense Vicariat, il y envoya le R. P. Murphy qui, débarquant à Durban, y trouva à sa grande surprise environ 160 Catholiques, soldats, colons anglais et français de Maurice. Il en découvrit un nombre presque égal à Pietermaritzburg, et, après un séjour de quelques mois, il s'en revint à Grahamstown, rendre compte à son évêque des bonnes dispositions de ces Catholiques et de leur désir d'avoir des prêtres. Mgr Devereux en référa à la Propagande et demanda la

création d'un nouveau Vicariat. Et c'est ainsi que le Vicariat du Natal fut créé en 1851 avec, pour frontières, au Sud le Vicariat oriental du Cap et la rivière Key, à l'Est l'Océan Indien, au Nord les Tropiques, renfermant ainsi une partie de la colonie du Cap, la colonie du Natal, une partie des colonies portugaises, et ce qui devint plus tard le Transvaal, l'Orange, le Basoutoland et le Bechouanaland.

On le confia aux Oblats de Marie Immaculée.

Récemment fondée, la nouvelle congrégation accepta cette charge, sans se laisser arrêter par le manque de ressources, ni le petit nombre de ses ouvriers; et, le 15 mars 1852, cinq missionnaires, le P. Allard, un prêtre irlandais et trois Français, le P. Sabon, dont nous aurons à reparler par la suite, un diacre et un Frère convers, saluèrent les horizons du Natal.

Le P. Allard venait du Canada où il avait déjà dépensé une partie de ses forces et de sa vaillance, dans des affaires parfois délicates et épineuses. Mandé à Marseille, il y fut consacré par Mgr de Mazenod et chargé d'aller fonder la nouvelle Mission. Arrivé à Capetown, il s'y lia d'amitié avec notre consul, M. Blanchetton, qui se mit tout entier à son service, ouvrant même une souscription en sa faveur à Capetown, « heureux, disait-il, d'être utile aux missionnaires et d'avancer la cause de son pays ».

A Durban, les Pères furent reçus cordialement. Mais ils manquaient de tout. Une chambre, prêtée par un Protestant marié à une femme catholique, fut leur première chapelle; ils la remplacèrent bientôt par un abri provisoire, élevé sur un terrain que leur avait concédé le gouvernement. A Maritzburg, le gouvernement leur accorda aussi un terrain sur lequel, avec les quêtes faites parmi les Catholiques et les dons des Protestants, ils bâtirent également une petite chapelle, que desservait, malgré une énorme distance de 60 milles, le P. Sabon, déjà chargé de Durban. Avec les orages, le chaume de la chapelle de Durban laissa passer la pluie et il fallut la remplacer. Cette fois encore, Catholiques et Protestants se mon-



CAPETOWN ET LA BAIE DE LA TABLE

trèrent généreux, et le P. Sabon put bâtir une véritable église, acheter quelques terrains, se loger, et d'une partie de sa maison faire une école où, sachant à peine l'anglais, il se mit à l'enseigner à une vingtaine d'enfants, catholiques ou protestants. A cette école le gouvernement garantit un secours d'un millier de francs.

Le nombre des Catholiques du Vicariat, s'élevait alors à peine à 1200, disséminés sur une étendue plus vaste que la France entière, avec seulement trois prêtres pour s'occuper d'eux !

Cependant des Indiens, importés par le gouvernement du Natal, venaient d'arriver pour la culture de la terre et les plantations de cannes à sucre. Parmi ces *coolies* se trouvaient plusieurs familles catholiques. Le P. Sabon se fit un devoir de les visiter et se mit à étudier, inutilement, hélas ! étant trop âgé pour cela, leur langue si difficile. En même temps étaient arrivés de Maurice un certain nombre de familles catholiques. A ceux-là aussi le P. Sabon prodigua son dévouement et sa charité, et, peu à peu, le nombre de ses fidèles augmenta.

Maritzburg progressait également et, dès le 25 décembre 1853, jour anniversaire de la découverte de la colonie, était bénite la première église catholique du nouveau Vicariat.

En 1854, des secours arrivèrent en la personne de deux missionnaires qui devaient laisser une trace profonde de leur passage dans l'histoire du Vicariat, le P. Barret et le P. Gérard. Chargé bientôt de Maritzburg et de l'immense district qui l'environne, le premier est encore aujourd'hui, malgré son âge et ses fatigues, à la tête de cette Mission et de ses œuvres développées et agrandies. Le second se consacra à la conversion des indigènes, et c'est encore parmi les Noirs du Basoutoland qu'il dépense le reste de ses forces.

En 1873, la Mission de Pietermaritzburg, qui s'étendait aux quatre cinquièmes de la colonie, comptait 577 Catholiques, dont 160 soldats, et celle de Durban, 384 dont 100 coolies venus de l'Inde. Le principal soin des Pères était de maintenir les Catholiques, de

visiter, autant que cela leur était possible, leurs districts des campagnes, de diriger leurs écoles. Cependant, en l'espace de 15 ans, ils avaient reçu 50 abjurations de Protestants. Si les soldats catholiques ne dépassaient pas 25, ils avaient toute liberté d'aller à l'église et de pratiquer leur religion, mais sans avoir droit à un aumônier. Quand ils dépassaient ce chiffre, le gouvernement rétribuait un aumônier, qui naturellement était le missionnaire, et, les jours de dimanche et de fête, ils se rendaient militairement à l'église.

Mgr Allard était d'instinct porté vers les indigènes. Si d'abord il s'était occupé des Blancs, si abandonnés au point de vue religieux, ce fut toujours avec l'ardent désir et l'arrière-pensée de se consacrer au plus tôt à ces millions de Noirs qui l'entouraient et dont personne ne s'inquiétait. Il commença par les visiter. Puis il tenta un premier établissement dans une tribu cafre voisine de Maritzburg. Pendant plus d'un an, deux Pères séjournèrent avec lui aux milieu d'eux, vivant de leur vie, et s'efforçant sans livres d'apprendre leur langue. Une église fut bâtie et la Mission Saint-Michel fondée. Elle ne leur procura que des angoisses et des déceptions. Les Cafres venaient aux instructions, espérant tirer profit de la présence des missionnaires; mais à peine de retour dans leurs kraals ils se moquaient de leurs enseignements. Les hommes interdisaient aux femmes d'aller à l'église afin d'empêcher leur conversion, et, pendant huit ans, pas un seul homme ne se convertit. Entourés comme ils l'étaient de Catholiques et de diverses sectes protestantes, le spectacle de plusieurs religions chrétiennes troublait leur faible intelligence et ils ne savaient pas choisir. Enfin une guerre de tribus éclata et les Cafres évangélisés se virent expulser de leur terrain par un chef plus puissant. Tout était à recommencer.

Les Oblats s'adressèrent alors au gouvernement, qui leur octroya un terrain sur lequel leurs Cafres vivraient en sûreté. Et le travail reprit, ardu, difficile, pénible et stérile, hélas! Heureux les missionnaires, quand, malgré les sorciers, ils pouvaient administrer furtive-

ment le baptême à quelques pauvres enfants. Les Cafres eux-mêmes, qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer leur dévouement, leur conseillaient de renoncer à leur entreprise : « Pourquoi vous affliger? leur disaient-ils, c'est à nous seuls la faute si nous ne vous suivons pas. » Les grandes vérités les rendaient tristes; ils ne pouvaient se résoudre à abandonner leurs jouissances matérielles pour des joies à venir que leur intelligence assombrie par la superstition était incapable de comprendre. Ils ne pouvaient échapper au joug de leurs sorciers, ni renoncer à la polygamie. Même au lit de mort ils ne se rendaient point, « préférant mourir en Cafres, après avoir vécu en Cafres », suivant l'expression d'un missionnaire.



ÉGLISE SAINT-JOSEPH DE DURBAN

Obligés enfin d'abandonner ces pauvres endurcis, les Pères se dirigèrent vers un autre site, plus éloigné des grands centres, et ils fondèrent une nouvelle Mission qu'ils nommèrent Notre-Dame des Sept Douleurs. Ce fut une nouvelle succession de souffrances morales et physiques et d'insuccès.

Cependant une autre partie du Vicariat réclamait l'attention du missionnaire : les colonies portugaises et en particulier Delagoa Bay, où se trouvaient, disait-on, nombre de Catholiques sans prêtres et sans sacrements. Le P. Bompart y fut envoyé. Le Gouverneur l'accueillit parfaitement mais refusa de lui laisser accomplir aucun acte de son ministère, en vertu du fameux « Beneplacitum Regium ». Ce privilège date de 1486, et il était particulièrement odieux en cette occasion et pour les Chrétiens portugais, entièrement abandonnés

depuis longtemps, et pour le missionnaire venu de si loin inutilement. On lui offrit de se faire naturaliser Portugais et de se soumettre à l'archevêque de Goa. Il refusa. Bientôt il tomba gravement malade, et il ne dut son salut qu'à sa constitution robuste et à son invincible courage. Enfin il put repartir après l'arrivée d'un prêtre portugais.

MONSEIGNEUR JOLIVET

La Mission du Natal était fondée : Mgr Allard y avait suffi, mais il était vieilli et usé, parfois timide et porté à s'occuper exclusivement des Noirs. Peut-être, en ce moment où il fallait donner aux œuvres un élan plus fort, avait-on besoin d'un homme aux conceptions plus vastes, aux idées plus larges et doué de cette audace apostolique qui fait les grands missionnaires. Mgr Allard le pensa et, ayant donné sa démission, il se retira à Rome où il vécut quelques années encore, regretté de ses anciens compagnons de labeur, mais édifiant par sa sainteté et son humilité admirables ses jeunes frères du scolasticat. Le Saint-Siège lui donna pour successeur le R. P. Jolivet.

Né sous le ciel de Bretagne, doué d'une foi ardente et des larges vues qui dénotent les grands esprits et les grands cœurs, le P. Jolivet était l'homme de la situation, et nul plus que lui ne laissera son empreinte dans la Mission des Oblats du Sud-Africain. Envoyé en Angleterre après son ordination, il avait passé près de vingt ans dans le quartier le plus pauvre de Liverpool. Appelé ensuite à faire partie du conseil général de la Congrégation, il s'était fait remarquer par la sagesse de ses conseils et l'ardeur de son zèle.

Son premier soin, même avant son départ, fut de réduire les limites de son vaste Vicariat. La Propagande confia aux Jésuites le Haut Zambèze et lui enleva les possessions portugaises. Il demanda et obtint un nouveau contingent de Sœurs de la Sainte-Famille, et il partit, plein de cette confiance en la Providence qui ne devait

jamais lui faire défaut. Le 4 mars 1875, il débarquait à Durban où il laissa un premier groupe de Sœurs, pour la direction de l'École fondée par le P. Sabon.

Salué à Maritz-burg par deux des principaux magistrats de la ville, MM. Gallway et Bird, tous deux Catholiques, fêté par tous, invité par le Gouverneur, visité par de nombreux Protestants,



ZOULOULAND : ENDROIT OU FUT TUÉ LE PRINCE IMPÉRIAL
(La place exacte où tomba le prince est indiquée par un Cafre debout.)

même par les deux évêques protestants, Mgr Jolivet se mit immédiatement à l'œuvre. Comprenant que l'éducation de la jeunesse est le fondement et le sûr garant d'avenir pour la Mission, il donne aux Sœurs le terrain qui leur est destiné, leur cède sa maison épiscopale, et trace le plan d'une école supérieure, que le dévouement des Religieuses saura bientôt faire fleurir à l'égal de tous les autres établissements similaires. Il ordonna le premier prêtre que le Natal ait vu consacrer, le P. de Lacy, et, le plus pressé étant achevé, commença, insoucieux des fatigues, la visite de son immense Vicariat. Il parcourut ainsi successivement l'État libre d'Orange, Kimberley et le

Basoutoland, et il s'occupa activement d'organiser la Mission du Transvaal. Sa visite achevée, il retourne au Natal, afin de surveiller de là le mouvement imprimé partout par sa féconde initiative, le diriger et le mener à bonne fin. Et cela était d'autant plus nécessaire que le développement rapide de ces pays demandait des décisions promptes et une vigilance de tous les instants.

Son premier soin fut l'organisation de l'enseignement pour les Blancs. Dans ce but il fonda à Maritzburg trois écoles : une école paroissiale aidée par le gouvernement et soumise aux examens présidés par les envoyés du Département de l'Éducation; une école pour les petits enfants de famille aisée, appelée « Jardin d'Enfants »; enfin une école supérieure pour les jeunes gens, l'école Saint-Charles, confiée au P. de Lacy et qui fut bientôt en pleine prospérité : ces deux dernières, indépendantes du Gouvernement. Non seulement les Catholiques, à peu d'exceptions près, nous envoient leurs enfants, mais aussi nombre de Protestants. Des écoles similaires furent ensuite établies en d'autres points du Vicariat, recevant à la fois des internes et des externes. Partout elles réussissent, grâce surtout au dévouement des Sœurs.

Mais voici que la guerre éclate entre les Anglais et les Zoulous. Les Anglais subirent de sanglantes défaites, mais enfin ils triomphèrent, et les Zoulous furent définitivement soumis. C'est à cette époque (1879) qu'arriva à Natal le jeune prince, fils de Napoléon III. Il s'arrêta à Durban, se montra simple et bon avec les Pères, assista à la messe et promit un secours pour l'église qu'on était en train de bâtir. Hélas! il devait y être ramené bientôt, cadavre mutilé par la lance des Zoulous. Tombé dans une embuscade, abandonné par un officier anglais qui ne songea qu'à son propre salut, il succomba du moins en Français, face à l'ennemi. Son corps fut rapporté à Maritzburg, puis à Durban, où on fit le service funèbre; il fut de là envoyé en Angleterre, où l'attendait dans les larmes sa mère, l'Impératrice Eugénie.

Celle-ci voulut après la guerre visiter les lieux témoins de son deuil; elle aussi se montra chrétienne et laissa durant ce douloureux pèlerinage des marques durables de sa générosité à l'égard des œuvres catholiques.

L'année 1881 vit éclater une guerre plus terrible encore entre les Anglais et les Boers du Transvaal, et les noms de Lang's Neck et de Majouba resteront inscrits en lettres sanglantes dans les annales de l'Angleterre. Dans ces deux guerres, le Vicariat du Natal fournit aux



MARIAN HILL

troupes anglaises des aumôniers dont tous admirèrent le courage, l'entrain et le dévouement. Monseigneur lui-même paya de sa personne, fut fait prisonnier, mais bientôt remis en liberté.

Cependant les œuvres de la Mission n'eurent pas trop à souffrir de ces épreuves. L'église de Durban, qui est sûrement la plus belle du Vicariat, fut inaugurée cette même année 1881, et celle de Maritzburg fut également élargie et embellie.

Une autre œuvre s'imposait à Durban : des Cafres venus des possessions portugaises s'étaient installés sur la falaise qui domine la ville, vivant de pêche et de petite culture. L'un d'eux, Saturnino, se mit à prêcher la religion catholique dont il avait été instruit, et

quand il eut formé un petit noyau de catéchumènes, il vint demander un missionnaire à Monseigneur. Sa demande fut accueillie avec bonheur. On acheta un vaste terrain où les Cafres catholiques purent vivre et s'instruire, et le P. Baudry fut chargé de construire la chapelle de Saint-François-Xavier, autour de laquelle se développa bientôt, grâce au dévouement de Saturnino, une Mission florissante.

En 1886, Mgr Jolivet put enfin réaliser un projet conçu depuis longtemps et que la guerre du Transvaal de 1881 l'avait empêché de faire aboutir plus tôt : la division de son vaste Vicariat. Un décret de la Propagande du 15 mars, confirmé par un bref du 4 juin, laissa au Vicariat apostolique du Natal, le territoire compris entre l'Océan à l'Est, les Possessions portugaises et le Transvaal au Nord, le fleuve Greats-Kei au Sud, les monts Drakensberg à l'Ouest, c'est-à-dire le Natal proprement dit, le Zoulouland et le Griqualand Est ou Cafrerie, et créa le Vicariat apostolique de l'État libre d'Orange et la Préfecture du Transvaal.

Ainsi déchargé d'un surcroît de travail écrasant, Mgr Jolivet se consacra tout entier à son nouveau Vicariat du Natal.

Il y avait aux environs de Grahamstown une colonie de Trappistes autrichiens qui s'y étaient fixés pour travailler aux Missions, mais dont le zèle avait été jusque-là paralysé par la sécheresse du pays et aussi par le manque d'entente avec leur Vicaire apostolique. Ils écrivirent à Mgr Jolivet, et s'offrirent à lui pour la conversion des Noirs. Monseigneur accepta avec empressement. Ils vinrent donc, achetèrent d'immenses terrains et, sous l'habile conduite du P. Franz, fondèrent parmi les Cafres des œuvres qui font l'admiration et l'envie des Protestants. Les Cafres, si rebelles il y a quelques années, commencèrent à se convertir, et les Trappistes, riches en sujets et en ressources, multiplièrent leurs Stations. Églises, écoles, couvents, écoles industrielles, fermes-écoles, ils ne négligèrent rien, et aujourd'hui, aidés par des Sœurs qui leur sont affiliées, ils ont une magni-

fique abbatiale. 18 Stations en dépendent, et c'est par milliers qu'ils comptent les Cafres chrétiens.

A un autre point de vue, les médecins de la colonie protestante étaient souvent venus demander à Mgr Jolivet de leur fournir des Sœurs catholiques et des hôpitaux pour leurs malades. Monseigneur s'assura le secours des Sœurs Augustines de la Miséricorde de Jésus, et bientôt sur le Berea, colline qui domine le port de Durban, s'éleva un sanatorium. Estcourt, puis Ladysmith, eurent aussi le leur, et enfin Maritzburg.



TYPE BASOUTO

Monseigneur avait placé les anges de la Miséricorde près des malades, il voulut placer des anges tutélaires près des nombreux orphelins de son troupeau. Les Sœurs de la Sainte-Famille se dévouèrent là comme partout, et fondèrent deux orphelinats, l'un pour garçons en bas âge, et l'autre pour jeunes filles. Cela ne suffisait pas, car on n'avait pas seulement des orphelins dont les parents étaient morts, mais d'autres encore que leurs parents avaient abandonnés. Il était urgent de trouver des ouvrières nouvelles. Les Sœurs de Nazareth, qui sont en Angleterre ce que les Petites Sœurs des Pauvres sont en France, accoururent et recueillirent, avec les enfants abandonnés, les pauvres vieillards. Aidées par les Catholiques et les Protestants, elles créèrent une œuvre florissante, dont Durban s'enorgueillit à bon droit. Une autre famille vient d'apporter son appoint au travail commun, les Filles de Jésus de Kermaria, établies à Umzinto.

Cependant le développement des œuvres nouvelles n'arrêtait pas le progrès des œuvres anciennes, et Mgr Jolivet pensait à tout et surveillait tout. Le nord du Natal vit fonder 4 nouvelles Missions, Est-

court, Ladysmith, Newcastle et Dundee, ces deux dernières confiées aux Sœurs Dominicaines. Les mêmes Sœurs, dirigées par l'infatigable P. Mathieu, créèrent à Oakford, à 20 milles de Durban, sur la côte, un établissement qui compte 4 excellentes écoles pour garçons et pour filles blanches, pour mulâtres et pour les Cafres à Genazzano. Parmi les cinq Missions dépendant d'Oakford, signalons au moins celle de Verulam, créée pour les créoles français de Maurice. Dans le Griqualand Est, des Oblats aidés par les Sœurs de Sainte-Croix, fondèrent trois nouveaux centres de Missions, Umtata, Cala, Kokstad, qui maintenant rivalisent de succès avec leurs aînées. Deux Missions étaient enfin fondées pour les Noirs au Zoulouland et se développaient rapidement. Auparavant, à Maritzburg, une Mission indienne avait été ajoutée aux Missions blanches.

Ainsi donc, l'Église de Natal est vraiment drapée d'un vêtement aux riches couleurs : ses prêtres et ses Sœurs, Oblats et Trappistes, Sœurs de la Sainte-Famille, Sœurs Dominicaines, Sœurs Trappistines, Sœurs de Sainte-Croix, Sœurs Augustines; ses fidèles, blancs, noirs ou bruns de toutes nuances, la placent au rang des plus belles Missions. De nouvelles œuvres se préparent encore qui seront l'histoire de demain.

Il y a deux ans, Mgr Jolivet célébrait un triple jubilé, le jubilé d'or de sa profession religieuse et de son ordination et le jubilé d'argent de son épiscopat. De toutes les parties de son ancien Vicariat, du Transvaal, de l'État libre, du Basoutoland, etc., arrivèrent des messages, des félicitations, des délégués pour s'associer à sa joie. Ce furent de grandes fêtes qui occupèrent l'attention de la colonie tout entière, et auxquelles prirent part les Protestants comme les Catholiques. On y célébra le grand missionnaire, l'éducateur, l'évêque et l'homme en même temps. Les chiffres parlèrent éloquemment, et ce fut un cri d'admiration quand on rappela comment, en 25 ans, la face du Vicariat avait changé ; comment toutes les provinces, jadis sous la commune juridiction de Mgr Jolivet, avaient répondu à l'élan qu'il



CHARIOT DE VOYAGE ET ATTELAGE DE BOEUFS

leur avait imprimé. Là où il avait trouvé 6 prêtres, on en compte 114; le nombre des Frères convers s'est élevé de 3 à 284; celui des Religieuses de 8 à 867; celui des églises de 5 à 81; celui des couvents de 1 à 14; celui des chapelles à 92; 46 internats et 26 externats se sont ouverts à la jeunesse. Et pour nous borner aux seules œuvres de son Vicariat apostolique du Natal, il comptait à ce moment 11 300 Catholiques, 65 Prêtres dont un indigène, 39 églises ou chapelles, 53 écoles, 3 orphelinats, 5 sanatoria et asiles pour vieillards, avec environ 350 conversions dans le courant de l'année.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

L'État Libre d'Orange est compris entre le Transvaal au Nord et au Nord-Est, la colonie du Cap à l'Ouest et au Sud, le Basoutoland et le Natal à l'Est. Sa superficie est de 48 326 milles carrés et sa population était en 1890 de 207 503 habitants, dont 77 716 Blancs et 129 787 indigènes. Il constitue, à l'ouest des monts Drakensberg, un plateau d'une hauteur moyenne de 1300 à 1400 mètres, montagneux à l'Est et au Sud, se développant en larges plaines vers le Nord et vers l'Ouest. Il est arrosé par l'Orange et ses affluents, le Vaal et le Calédon, qui l'entourent et l'enserrent en quelque sorte au lieu de le traverser.

Son climat est très sec, les vents humides de l'Est étant arrêtés par le Drakensberg et ceux du Sud par le Stornsberg, tandis que l'Ouest et le Nord-Ouest sont ouverts aux vents desséchés du Kalahari. Il est également très salubre, moins chaud que celui du Cap, avec des hivers parfois froids et rigoureux.

Le pays, encore insuffisamment connu, est surtout un pays de pâturages et d'élevage. De nombreux troupeaux d'antilopes, de congyas et de buffles parcourent ses immenses régions herbeuses. Dans les parties montagneuses de l'Est, qui sont mieux arrosées, le blé, le maïs, d'autres céréales, nos fruits et nos légumes réussissent très bien. Il y a de l'or et des diamants vers l'Ouest.

Le commerce n'est pas encore très développé et il se fait exclusivement par les deux ports de Natal et de Port-Élisabeth. La capitale est Bloemfontein. Avant la dernière guerre, son gouvernement était une république, avec un président élu pour 5 ans, et une assemblée législative composée des représentants des divers districts. Au commencement de ce siècle, le territoire actuel de l'État d'Orange était occupé par quelques tribus de Bushmen, de Koranas et de Bechouanas, toujours en guerre les unes avec les autres. Au milieu d'elles s'étaient établis quelques Griquas. Dès 1815, des colons hollandais du Cap, en haine de la domination anglaise, s'enfuirent vers l'intérieur et se fixèrent sur les bords du fleuve Orange. D'autres vinrent lors du grand treck de 1837 et se fixèrent dans les plaines au nord de l'Orange où les Anglais ne les inquiétèrent pas. En 1848, l'Angleterre, en proclamant sa souveraineté sur le territoire compris entre le Vaal et l'Orange, provoqua de nouvelles luttes et de nouveaux exodes, vers le Nord, de la population hollandaise. Mais en 1852, fatiguée par une longue lutte contre les Basoutos, elle retira ses troupes et signa avec les Boers la convention du 23 février, qui reconnaissait l'indépendance de « l'État Libre de la rivière Orange ». En 1859, le jeune Pretorius, qui avait remplacé son père comme président du Transvaal, fut élu également comme président de l'État d'Orange, ce qui entraî-

nait la réunion des deux pays; mais sur l'opposition de l'Angleterre qui se réclamait des traités de 1852 et de 1854, il se désista et resta au Transvaal. En 1867, la découverte des mines de diamant dans le Griqualand-Ouest, amena de nouvelles difficultés entre l'Orange, le Transvaal et la Colonie du Cap. L'Orange se contenta d'une indemnité pécuniaire et l'Angleterre garda les mines de diamant.

Tout le monde sait l'origine, les péripéties et la fin de la guerre



LA RÉCOLTE DES ANANAS AU TRANSVAAL

entre l'Orange et le Transvaal d'un côté et l'Empire britannique de l'autre, et tout le monde a admiré la fidélité de l'Orange à la parole donnée et à ses frères du Transvaal. Nous n'en dirons donc rien ici.

Mgr Devereux avait envoyé jadis, avant l'arrivée des Pères Oblats, un Religieux à Bloemfontein, pour y prendre soin d'une centaine de Catholiques qui s'y étaient établis. Ce fut le premier missionnaire dans l'Orange. Lors de la création du Vicariat apostolique du Natal, il y resta provisoirement et se mit sous la juridiction de Mgr Allard.

En 1859, le Père chargé de Bloemfontein pouvait enfin ouvrir

une école dans une maison donnée par le gouvernement anglais, qui y possédait encore quelques propriétés. Mais, en 1873, il n'avait d'autre église qu'une chambre de sa maison. Les 300 Catholiques de l'État libre étaient disséminés dans les fermes à de très grandes distances, et son ministère consistait à parcourir ces fermes à cheval, en voiture légère ou en wagon, c'est-à-dire dans une lourde charrette traînée par un attelage de 10, 12, 13 paires de bœufs. Deux localités seulement, Smithfield et Fauresmith, où il y avait 20 et 50 Catholiques, possédaient une chapelle.

Quelques années s'écoulèrent après le premier établissement de Bloemfontein, et voici que des diamants furent découverts dans la région nord de la colonie du Cap. Au mois de mars 1867, un Irlandais, John O'Reilly, revenant de la chasse, rencontra sur les bords du Vaal et près de la ferme « De Kalk » des enfants qui jouaient avec une pierre étincelante. Frappé de l'éclat de cette pierre, il la compara avec le diamant enchassé dans son anneau et il commença à en soupçonner la valeur. Il l'essaya sur du verre qu'elle coupa, la montra à un lapidaire qui lui assura que c'était un diamant et la vendit au gouverneur du Cap pour 500 livres sterling. Ce diamant pesait 24 carats 1/4. Quelque temps après, des chercheurs en éveil firent d'autres découvertes au confluent du Vaal et de l'Orange. Puis, on ne trouva plus rien et on commença à douter. Deux ans après, un fermier, Van Niekerk, aperçut une pierre brillante entre les mains d'un Cafre. Il l'acheta 400 livres et la vendit 11 000 à deux Juifs. C'était un diamant de 83 carats 1/2, « l'Étoile de l'Afrique du Sud », un des plus beaux qui aient été trouvés, et qui fut revendu dans la suite jusqu'à 25 000 livres.

On vit accourir de toutes parts une foule de chercheurs, qui bientôt atteignirent le chiffre de 10 000. Il y eut un certain désappointement au début : les mines nouvellement ouvertes de Dutoitspan, de Bultfontein, de Kimberley, semblaient ne point devoir donner ce que l'on en espérait. D'autre part, la vie était pénible. Au

milieu d'une lande à perte de vue, d'où émergent de distance en distance quelques roches arides, une ville de tentes avait surgi, sans eau potable suffisante, sans communications aisées, à 650 milles du Cap et à 500 de Port-Élisabeth. Mais enfin une nouvelle découverte, non loin de Dutoitspan, près de la ferme Voornitzigt appartenant à De Beers, bientôt suivie de deux autres, fut le commencement de la prospérité. En 1874, le gouvernement reconnut comme mines Du-



UNE HUTTE DE HOTTENTOTS

toitspan, De Beers, Kimberley et Bultfontein en 1882. Des compagnies se formèrent, absorbant les premiers possesseurs de *claims*, et, la pratique aidant, on parvint à une organisation prospère. Les fouilles amenant de nouvelles découvertes, Priel, Hebron-Gouzon, Waldeksplant, amenaient aussi la création de nouvelles compagnies. Dans l'intervalle une voie ferrée a été construite vers le Cap; des agglomérations des différentes mines une ville s'est constituée tout à fait sur le pied des villes européennes, et enfin, sous l'accroissement de l'influence de De Beers et l'impulsion de Cécil Rhodes, les noms des anciennes compagnies ont disparu pour s'amalgamer en un seul. De sorte qu'on peut dire aujourd'hui qu'il n'y a plus, dans

le pays du diamant qu'une compagnie, la De Beers, et une ville, Kimberley. Jagersfontein seule, avec la peu importante mine de Koffyfontein, dans l'État libre d'Orange, se trouve séparée du groupe; ses diamants sont en général de plus belle eau que les autres.

Dès la première nouvelle de l'affluence humaine vers le Griqualand-Ouest, on s'occupa de lui fournir des missionnaires. Deux Pères y furent envoyés vers 1869 dont le P. Idien, missionnaire de grande valeur. La foule des mineurs s'élevait alors à 40 000 dont 10 000 Blancs, parmi lesquels 3000 entrepreneurs ou patrons, et 1000 Catholiques. Pour qui a compris la fascination et la fièvre qui saisissent ceux qui viennent ainsi chercher la richesse, il est facile de se rendre compte des difficultés que rencontrait le missionnaire pour arracher quelques instants à leur travail acharné des centaines de Catholiques et les faire songer à leur âme. Le P. Idien fonda une société catholique, il commença un hôpital, il prépara la construction d'une église et la création d'écoles. Il avait travaillé jour et nuit, ne s'accordant nul repos. La fièvre vint, il ne voulut point cesser son travail. C'en était trop, il tomba vaincu par la maladie et il mourut dans les bras du P. Bompart, consolé et fortifié par les derniers sacrements. Il avait pris pour devise : « Beaucoup aimer pour bien souffrir. Beaucoup souffrir pour bien aimer. » Il avait beaucoup aimé, ses Noirs d'abord, puis les enfants blancs, et il souffrit beaucoup. Un, puis deux Pères, prirent sa place et continuèrent son œuvre.

Un des premiers soins de Mgr Jolivet fut, après son arrivée au Natal, de visiter la Mission d'Orange. Reçu triomphalement à Bloemfontein, il y réorganisa l'éducation, obtint un terrain du gouvernement pour un pensionnat de filles, se fit architecte et quêteur. A Kimberley, où l'attendaient de nouveaux triomphes, il imprima un nouvel élan aux œuvres de zèle et aux œuvres scolaires.

En 1886, le Vicariat apostolique de Natal fut fractionné. La partie détachée, qui prit le nom de « Vicariat apostolique de l'État Libre d'Orange », était limitée au Sud par le fleuve Orange, à l'Ouest par

le Gross Namaqualand, au Nord par la rivière Molopo (Protectorat du Bechouanaland) et le Transvaal, à l'Est par la chaîne du Drakensberg. Le nouveau Vicariat comprenait ainsi le Basoutoland, l'État libre d'Orange, le Griqualand-Ouest ou pays des mines de diamant et le « British Bechuanaland ». Cette division fut maintenue pendant six ans. En mai 1892, la Propagande ajoutait à ces territoires la partie du « Bechuanaland Protectorate » qui s'étend du « British Bechuanaland » au tropique du Capricorne et qui jusque-là avait appartenu aux Pères du Saint-Esprit; et, en mai 1894, elle lui enlevait le Basoutoland pour en former une Préfecture apostolique distincte. Le Vicariat d'Orange comprend donc actuellement l'État Libre, le Griqualand-Ouest, le « British Bechuanaland » et une partie du « Bechuanaland Protectorate ».



GROUPE DE HOTTENTOTS

C'est Mgr Anthony Gaughren qui, en 1886, prit la charge de cette immense Mission. Kimberley étant le centre le plus favorable à tous points de vue, il y établit sa résidence. Nous avons vu les œuvres catholiques prendre naissance à Bloemfontein, puis à Kimberley, par la venue des missionnaires, l'érection de chapelles et la fondation de petites écoles. En 1881 un établissement avait été fondé à Jagersfontein. La tâche de Mgr Gaughren fut de développer ces embryons, de faire éclore les projets dont ils n'étaient que l'ébauche et d'étendre plus loin son champ d'action.

Bloemfontein possède aujourd'hui deux églises et cinq écoles, dirigées par les Sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux, et dont l'une est un pensionnat. Jagersfontein a aussi son église, et près de l'église une école avec un couvent de Sœurs. A l'opposé de Jagersfontein, dans la partie est de l'État et au pied de la crête du Drakensberg, à Harrismith, il y a une autre Mission d'abord très prospère, qui l'est moins aujourd'hui, beaucoup de ses habitants se portant vers le pays de l'or.

Mgr Gaughren concentra un certain temps ses efforts sur Clocolan, dont il fit une Résidence, et où il bâtit le magnifique collège Saint-Léon pour l'éducation des jeunes Boers et des jeunes Européens. Ce collège a été brûlé pendant le cours de la dernière guerre sud-africaine.

Une autre œuvre de l'État Libre, c'est la visite périodique des petits centres, situés souvent à proximité de la voie ferrée, et où passe de temps à autre un missionnaire venu de Bloemfontein. Tels sont Brandfort et Ladybrand qui ont des chapelles, Kroonstad qui aurait aujourd'hui son église sans la guerre, Heilbron et Hoopstad, Rouxville, Smithfield.

Tout cet ensemble d'établissements ou de postes forme comme un réseau qui permet d'atteindre, autant que faire se peut, les Catholiques disséminés, par petits groupes, dans les diverses parties de l'État Libre d'Orange.

La région des mines fait partie de la colonie du Cap, dont elle forme à peine le vingtième. Encore la population se masse-t-elle toute vers l'Est, dans l'angle formé par le fleuve Orange et le Vaal, son affluent. On pourrait dire qu'il n'y a là que Kimberley et ses dépendances. Les œuvres catholiques y ont été amenées à une pleine prospérité. On a développé surtout les écoles. Ici comme à Bloemfontein, les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux se sont faites les admirables auxiliaires du prêtre. Dans Kimberley même, elles tiennent trois écoles : une école primaire pour les enfants européens

pauvres, une autre pour les Indiens, et enfin un pensionnat pour les enfants de familles plus aisées désirant une instruction plus étendue.

Les vieillards trouvent un refuge au couvent des Sœurs de Nazareth, et les enfants, qui seraient à charge à certains parents ouvriers, des mères et des institutrices. Toutes les écoles primaires reçoivent des subventions du Gouvernement. Les Frères des Écoles chrétiennes



UNE MINE D'OR

(Irlandais) ont été également appelés à Kimberley, où ils ont un établissement pour l'éducation des garçons. A Beaconsfield, un faubourg de Kimberley, Mgr Gaughren a fait construire une église et une école primaire que dirigent aussi les Sœurs de la Sainte-Famille.

Restait le territoire du Bechouanaland. Le premier soin du Vicaire apostolique, après être allé lui-même à Vryburg et à Mafeking, fut de le faire explorer. Il chargea de ce soin un des vétérans de la Mission des Basoutos, le P. Porte, qui, pendant 3 mois, avec deux serviteurs indigènes « dont l'un était le modèle de tous les vices, et l'autre le

modèle de toutes les vertus », sur un chariot traîné par 14 bœufs dont 12 furent tués par la foudre, parcourut, à travers un pays rempli de forêts inextricables, de prairies naturelles où l'herbe « atteint des proportions étonnantes », et de déserts où l'eau manque pendant plusieurs jours, 715 milles, examinant tout, se rendant compte de tout, s'efforçant de tout décrire exactement.

« La nouvelle addition qui a été faite à votre Vicariat, écrit-il dans son rapport à Mgr Gaughren, comprend, du fleuve Molopo jusqu'au tropique du Capricorne, 360 milles, et du levant au couchant, de la frontière du Transvaal jusqu'aux montagnes du Damaraland et du Namaqualand, 500 milles, soit une superficie de 449680 kilomètres carrés, presque celle de la France. En général le Bechouanaland est un pays plat, sablonneux, sec et manquant d'eau.... Plus on avance vers le Nord, plus le sol devient noirâtre, argileux, fertile et pourvu d'eau de source. » Et il prévoit un immense avenir, surtout pour l'élevage et la culture, dans ces vastes étendues « qui valent infiniment mieux que leur réputation ».

Le climat y est de plus en plus chaud à mesure que l'on approche du tropique, mais il y est parfaitement tolérable, et les nuits y sont délicieuses. Le pays, plat dans le Sud, sillonné de vallons, de montagnes et de collines dans le Nord, dépasse souvent 1100 mètres d'altitude. Les forêts, jadis peuplées de lions et d'autres grands mammifères, les ont vus devenir chaque jour plus rares; mais le gibier abonde : cerfs, biches, chevaux, faisans, perdrix, cailles, lièvres, lapins, et aussi les serpents, pour la plupart extrêmement dangereux.

Le Bechouanaland se divisait en trois parties: le « British Bechuanaland » au Sud : 16,800 milles carrés, 125000 Bechouanas confinés dans des réserves et de 300 à 400 fermes (sur 700 à 800 qu'il y avait autrefois) dont 250 tenues par des Boers, et les autres par des Anglais, des Irlandais ou des Bechouanas. Le « Bechuanaland Protectorate », au nord du précédent, depuis le Molopo jusqu'au Tro-

pique : 16 200 milles carrés. « C'est le pays des Bechouanas, qui en sont les maîtres et les seuls habitants. » A l'Ouest, le Désert de Kalahari qui a environ 50 000 milles carrés, où se trouvent de belles prairies et qui est le refuge des Bushmen et des Balala (esclaves). Êtres nomades et dégradés, ces Balala ou Bakalahari, qui appartiennent aux Bechouanas, et sont périodiquement dépouillés par eux, sont sales, déguenillés, sauvages, paresseux; ils n'ont ni gouvernement, ni impôt, ni contrôle; de larges concessions de leur pays sont accordées à des compagnies qui le transformeront rapidement.

« Depuis un temps immémorial, le Bechouanaland était la terre exclusive de diverses tribus noires qui s'y succédaient et y disparaissaient suivant le caprice des guerres et des vainqueurs. » En 1882, un parti de Bechouanas appela à son secours les Boers du Transvaal, et un autre, des jeunes gens de Kimberley ou du Cap. Ces Free-Booters (braconniers) s'unirent un jour et se constituèrent en république du Stellaland, dont la politique consista à tuer le plus de Bechouanas possible. En 1884, des soldats anglais intervinrent, pour sauver ces malheureux et surtout pour s'emparer de leur pays. Leur seule présence à Mafeking suffit pour rétablir l'ordre. Toute la contrée devint anglaise jusqu'au Molopo, et le protectorat anglais fut décrété au nord de ce fleuve.

Les Bechouanas sont parents des Basoutos. Leur langue, leurs mœurs, leurs usages les en rapprochent de plus en plus, à mesure que l'on s'éloigne du Sud pour remonter vers le Nord. Moins actifs, moins robustes et moins bien faits qu'eux, ils sont d'une saleté repoussante. Comme eux ils pratiquent la circoncision, les danses païennes et toutes les sorcelleries, les prophéties exceptées. Ils portent des pendants d'oreille en acier, des colliers de verre, des sandales aux pieds, et ce sont d'admirables chasseurs.

« Il y a environ 100 000 indigènes dans la partie du Protectorat qui a été ajoutée à votre Vicariat, continuait le P. Porte.... En Bechouanaland, il y a aussi, disséminés dans les différentes réserves,

environ 125 000 Bechouanas, lesquels, avec ceux de Kalahari et du Protectorat, forment un total de 250 000 âmes; ajoutez 2000 ou 3000 Blancs, Boers ou Européens. Dans chaque grande réserve, il y a un ministre européen protestant, de même dans chaque ville importante du Protectorat. Dans les petits villages, il y a partout un catéchiste noir appartenant aux diverses sectes établies. La première et la plus puissante est la Société de Londres, qui est à Kuruman, à Taungs, à Motito, à Genesay, à Kanye, à Molepolole. Les Luthériens de Berlin sont à Leinchur, à Mayence, à Ra-Moutsa; les Wesleyens à Mafeking seulement; les Anglicans à Phokwani, tout à fait dans le Sud, ainsi qu'à Wryburg et à Mafeking. » Et il paraît qu'aucun de ces établissements, dont certains auraient eu jadis une ère de prospérité, n'avait une influence sérieuse.

« Si notre Société veut avoir ici des Missions florissantes qui fassent honneur à l'Église et impression sur l'esprit des sauvages, concluait le P. Porte, il conviendrait de fonder un établissement important et solide, avec des Frères et des Sœurs et un personnel suffisant pour enseigner par la parole et par l'exemple. »

Et il conseillait l'établissement d'un poste semblable à Sethlagoli, à 150 milles au nord de Kimberley, dans le « British Bechuanaland » et à Ra-Moutsa, à 300 milles dans le Protectorat. Un des Pères de Sethlagoli visiterait Mafeking et Vryburg. — Il n'y eut pas de difficultés dans le « British Bechuanaland », mais il en fut autrement dans le Protectorat. En effet, envoyé l'année suivante pour fonder une Mission à Gaberones, à 500 kilomètres au nord de Kimberley, le P. Porte y échoua complètement, le chef indigène ne voulant à aucun prix le lui permettre. Ces chefs, en effet, conservent encore une certaine autorité, et comme les ministres protestants les ont comblés de prévenances, par exemple dans un voyage à Londres où tout le monde les accabla d'honneurs, ils en ont subi l'influence jusqu'à ne pas vouloir de la présence des prêtres catholiques sur leur territoire.

Le P. Porte s'établit un peu plus bas, avec l'espoir de revenir, lui ou un confrère. Il fonda la Mission Saint-Paul à Taungs, au Sud-Est du « British Bechuanaland », à 85 milles au nord de Kimberley. Son activité intelligente et féconde y sut faire surgir successivement du sol une belle église en pierre, puis deux écoles, l'une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs, dirigées par les Sœurs de Saint-Jacut. Aujourd'hui Saint-Paul de Taungs est devenu un charmant séjour.



L'ANCIEN GOUVERNEMENT DU TRANSVAAL

De Taungs, le missionnaire va jusqu'à Vryburg, qui a été érigé en Station. On établit en 1896 un autre poste à Mafeking, sur le territoire du « British Bechuanaland », mais près de la frontière du « Bechuanaland Protectorate », d'où l'on pourra faire des excursions dans ce dernier pays et, sans y posséder encore de résidence fixe, y faire sentir peu à peu l'influence catholique.

Quelque temps après la délivrance de Kimberley par les Anglais, Mgr Anthony Gaughren, fatigué par les rigueurs du siège, tomba malade et mourut. La Congrégation de la Propagande vient de lui choisir pour successeur son propre frère, Mgr Mathews Gaughren.

LE BASOUTOLAND

Le Basoutoland, complètement enserré entre la colonie du Cap, l'État Libre d'Orange et le Natal, s'étend du 30° 40′ parallèle Sud au 28° 45′, et du 27° long. Est au 29° 30′, méridien de Greenwich. Il a une superficie d'environ 10 293 milles carrés, — dont 8 000 à l'Ouest sont occupés par les Malouto, un rameau du Drakensberg, — et une population qui était en 1901 de 263 500 indigènes et de 647 Européens, missionnaires, administrateurs ou marchands (aucun autre n'ayant le droit de s'y établir, sans une autorisation spéciale). La capitale, Maseru, est un village de 763 habitants, dont 99 Blancs. L'altitude moyenne du pays est de plus de 5 000 pieds, ce qui en rend la température fraîche et pure. Les Malouti atteignent 10 000 pieds et même 12 000, se couronnant de neige pendant tout l'hiver. Le pays, très bien arrosé par des milliers de cours d'eau descendant de ces montagnes et par des pluies abondantes, produit en quantité, en dehors des Malouti, le sorgho, le maïs, le froment, la canne à sucre, les pommes de terre, les pastèques, les citrouilles. « Le Basoutoland, écrit un missionnaire, est le grenier de l'Afrique du Sud, le parc où toutes les boucheries viennent prendre du bétail. Tous les voyageurs l'ont appelé la *Suisse de l'Afrique du Sud*, et personne n'a menti. »

Très braves, intelligents, soumis à leurs chefs, fidèles à leurs traditions nationales, fanatiques de leur indépendance, capables de corriger leurs défauts les plus invétérés, susceptibles de progrès et de civilisation, parfaitement aptes à devenir d'excellents Chrétiens, dont la foi et la ferveur rappellent celles des fidèles de la primitive Église, se multipliant très rapidement et assez amis du travail pour aller, pendant l'hiver, aux mines d'or ou de diamant de Johannesburg ou de Kimberley, tandis qu'ils passent l'été dans les montagnes, à la garde des troupeaux, les Basoutos sont sûrement destinés à jouer un rôle, peut-être prépondérant, dans le développement de l'Afrique du Sud.

Ce n'est pas qu'ils manquent de vices ou de défauts. Ils en ont au contraire de très considérables. D'une grande saleté et sans aucun souci de l'hygiène, se faisant un plaisir de dévorer n'importe quelle bête, morte de n'importe quelle manière, ils sont par suite sujets à une foule de maladies : fièvres typhoïdes, fluxions de poitrine, dysenterie, gale, syphilis, charbon, petite vérole, etc.; très rusés, voleurs, orgueilleux, ambitieux, ils s'enivrent avec la liqueur de sorgho fermentée et fument le chanvre; leur morale est très relâchée et la polygamie s'est profondément établie chez eux avec tous les inconvénients qu'elle entraîne après elle; ils n'ont que des idées confuses sur la divinité, ils s'adonnent à une foule de pratiques superstitieuses, croient aux sorciers et aux devins, et on ne voit partout qu'amulettes, sortilèges ou sacrifices; soumis à leurs chefs comme s'ils étaient leurs esclaves, il est impossible de rien faire ou de rien obtenir d'eux excepté par ces chefs.



LE PRÉSIDENT STEIJN

« Au commencement de ce siècle, raconte encore le P. Porte, le Basoutoland était habité par une foule de petits peuples tout occupés à se dévorer les uns les autres, lorsqu'un jeune berger de descendance zoulou, forcé de fuir de Batalathé dans le Nord, vint se réfugier à Thaba-Bosigo (Montagne de la Nuit). Le jeune berger devint guerrier; il eut la bonne fortune d'être toujours vainqueur, se ralliant les vaincus et les incorporant à sa tribu. Ainsi grandit Moshueshue ou Moshesh qui, de son temps, devint le chef le plus redoutable du Sud de l'Afrique; les Noirs l'appelaient « Mokuena » (le Crocodile), et les Blancs le « Lion de la Montagne ». Sa diplomatie adoucit et corrigea le cannibalisme, dont le Basoutoland était infesté.

Il défit l'une après l'autre toutes les tribus qui l'environnaient, et quand il se vit près de tomber, avec armes et bagages, entre les mains des Boers, il eut le talent d'appeler les Anglais qui sauvèrent la nation sur le point de disparaître. »

Un agent anglais fut nommé qui, avec quelques magistrats et une petite force de police, gardait, plutôt qu'il ne gouvernait, cette tribu. Moshesh mourut peu de temps après et fut remplacé par son fils, Letsie, dont les deux frères, Masupha et Molapso, obtinrent le gouvernement de vastes territoires. En 1871, le Basoutoland fut rattaché à la Colonie du Cap. Les Anglais croyaient chaque jour acquérir de l'influence; les Basoutos au contraire prétendaient ne rien céder de leur indépendance. En 1877, on sentit quelque flottement parmi les tribus Bantou. Pour les prévenir, le gouvernement ordonna leur désarmement. Mais, quand on voulut le faire exécuter chez eux, les Basoutos se révoltèrent. La Colonie ne put les réduire et les transféra au gouvernement impérial, à qui les Basoutos obéissent quand cela leur plaît. Letsie mourut il y a peu de temps et fut remplacé par son fils Lerotholi. Ce sont du reste les descendants de Moshesh qui détiennent partout l'autorité.

Les Missions évangéliques de Paris ont, les premières, évangélisé le Basoutoland. Arrivées dans ce pays en 1833, et bien reçues par Moshesh qui les seconda de tout son pouvoir, elles y ont travaillé beaucoup, y ont dépensé beaucoup et y ont obtenu d'importants résultats. Sur les 177 écoles du Basoutoland et leurs 11 134 élèves, les neuf dixièmes sont élevés par elles, et partout, dans leurs rapports, le Basoutoland est cité comme la meilleure de leurs Missions.

Les Pères Oblats, quand ils voulurent s'y établir à leur tour, en 1862, trouvèrent donc le pays solidement occupé par de puissants concurrents, Français comme eux, et qui avaient donné leur religion comme la religion de la France.

Nous avons vu plus haut, en parlant de la Mission du Natal,

comment Mgr Allard, malgré tout son zèle et tous ses efforts, avait échoué dans ses diverses tentatives pour établir une Mission chez les indigènes de ce pays. Ce fut alors qu'avec quelques-uns de ses missionnaires, il traversa le Drakensberg, passa des torrents sans ponts, gonflés par les pluies d'orage et qui, plus d'une fois, mirent sa vie en danger, et arriva enfin au Basoutoland. Là, les apôtres se trouvèrent en présence de Moshesh. Celui-ci, dans l'espoir d'augmenter et d'assurer son pouvoir en l'appuyant sur l'autorité des nouveaux venus, se montra, contre toute attente, parfaitement bon et affable. Il les autorisa à s'établir chez lui ; il leur désigna même un excellent emplacement à proximité de sa résidence, afin de juger par lui-même de leur doctrine, ajoutant que, plus tard, quand ils auraient reconnu le pays, ils pourraient choisir d'autres postes. C'est là que le P. Gérard allait enfin trouver sa voie et donner la mesure de ses talents et de son zèle. Connaissant parfaitement le zoulou, il put en peu de mois, parler le sesouto, qui vient de la même souche. Habitué aux subterfuges, aux détours et aux mensonges des Zoulous, il fut agréablement surpris de trouver dans les Basoutos un peuple accessible, incliné vers la religion, et bientôt les indigènes surent distinguer les prêtres des ministres.



LE GÉNÉRAL LOUIS BOTHA

Pour développer cette nouvelle création si pleine d'avenir, Mgr Allard demanda de nouveaux missionnaires, des Frères convers et aussi des Religieuses. Son appel fut entendu et bientôt une cara-

vane partie de France prit la route du Sud-Africain. Avec elle se trouvaient des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, qui s'établirent au village de la Mère de Jésus, Motsi-ma-Jésu, appelé Roma par les indigènes. Leur courage, leur dévouement, leur bonté dissipèrent rapidement les calomnies que les Protestants avaient répandu sur leur compte. Les femmes surtout prirent confiance en elles, sentant d'instinct qu'elles trouveraient là un aide puissant et un secours. Bientôt le catéchisme fut organisé, et en dépit d'une guerre cruelle survenue entre les Boers de l'État libre d'Orange et les Basoutos, la Mission fut officiellement ouverte le 1er novembre 1863, par la dédicace de la première église, en présence du roi Moshesh, de plusieurs de ses fils, de ses capitaines et d'une foule de Basoutos. Le premier baptême solennel d'adultes eut lieu le 25 décembre 1865. Ce fut une grande et consolante cérémonie, à laquelle le roi Moshesh assista revêtu d'un uniforme d'amiral français que lui avaient donné les Sœurs, à laquelle en particulier furent admises plusieurs de ses parentes.

Il ne faudrait pas cependant croire qu'il fût aisé aux premiers Basoutos d'embrasser la religion catholique : ils eurent au contraire à subir les railleries, les insultes, voire les mauvais traitements de leurs parents païens ou protestants. Avec un courage admirable, ils supportèrent tout et persévérèrent. Les missionnaires avaient à travailler au-dessus de leurs forces, et encore plus à souffrir, mais la souffrance perd de son acuité quand on voit les fruits de la grâce qu'elle produit, et le travail devient extrêmement facile.

En 1873 on avait déjà compté 300 baptêmes et 25 mariages.

« La piété de ces nouveaux fidèles est extrêmement édifiante, écrivait un missionnaire, le spectacle de leurs exercices religieux vraiment plein de consolations. »

La Mission se composait de Mgr Allard, de 3 Pères, de 4 Frères convers et de 11 Sœurs de la Sainte-Famille, distribuées en 3 Stations : la Station centrale de Motsi-ma-Jésu (village de la Mère de

Jésus), avec ses deux écoles, son église, un moulin, un four et 400 acres de terrain pour fruits, légumes, céréales, élevage; celle de Saint-Michel, avec son église et son école, « un grand village païen en train de devenir chrétien », à deux lieues environ de Motsi-ma-Jésu; et celle de Saint-Joseph de Korokoro, sur le même modèle et avec les mêmes œuvres, dans un des quartiers les plus peuplés et les mieux connus du Basoutoland.

Ces deux dernières étaient confiées exclusivement aux Religieuses.



CAVALERIE BOER

Leur réputation était telle que les Burghers de l'État Libre d'Orange voulurent à tout prix leur confier leurs filles, et c'est ainsi que l'internat de Motsi-ma-Jésu comptait, en 1873, 10 jeunes filles blanches. Une large part était faite dans les écoles à l'enseignement agricole industriel, et on gardait les enfants jusqu'à ce qu'on pût les marier convenablement, et constituer avec ces nouveaux ménages un village chrétien.

En 1876, un nouveau centre de Mission était fondé dans le Nord-Est, dans les États et avec le concours de Molopo, celui de Sainte-Monique.

Puis, c'est la venue de Mgr Jolivet qui, après l'Orange, va visiter

sa Mission du Basoutoland et là comme partout ailleurs faire sentir sa féconde initiative. Les fêtes recommencent plus simples, mais plus touchantes, et le cœur du prélat est vivement touché du dévouement et de l'amour de ces pauvres Noirs. 37 baptêmes d'adultes, 7 baptêmes d'enfants, 15 premières communions, tel fut le bouquet de fête offert à Sa Grandeur. Une mesure fut prise par Mgr Jolivet qui devait avoir d'heureux résultats. Jusque-là les Missionnaires avaient tout fait, tout bâti de leurs mains. Il fit comprendre aux Basoutos la nécessité de venir en aide à leurs prêtres, et ces pauvres néophytes se mirent aussitôt à l'œuvre, à Saint-Michel et à Saint-Joseph de Korokoro, pour bâtir une maison au Père.

« Notre-Seigneur s'est plu à répandre sur nos pauvres Missions ses meilleures bénédictions, écrit le P. Deltour, le 4 mars 1889; nos Chrétiens se sont fortifiés dans la foi et les païens sont entrés au catéchuménat en bien plus grand nombre. Nous avons pu offrir au Rév. Père Visiteur 128 adultes à baptiser et 24 enfants... et il nous en reste aujourd'hui, dans la seule circonscription de Roma, 123 autres, plus un certain nombre qui se préparent à devenir Chrétiens....

« L'empressement des païens, à venir écouter la parole de Dieu est surprenant;... le prêtre paraissant dans un village est tout un événement et attire toutes les sympathies.... Il n'est pas rare d'entendre de simples païens dans les villages ou dans les champs, fredonner quelques couplets du cantique bien-aimé de Lourdes : « *Ave Maria* ». Nos chers catéchistes sont fervents, zélés, et en même temps respectueux et obéissants. C'est par eux que le travail d'évangélisation va de l'avant. Presque tous les dimanches nous faisons un pas de plus, en pénétrant dans un nouveau village qui nous était fermé jusque-là. »

Il n'y avait pas jusqu'aux Protestants qui ne se convertissent. Parmi les 128 adultes baptisés par le Rév. Père Visiteur, 18 avaient été Calvinistes. Et plusieurs des parents de Moshesh avaient également reçu le baptême.

En 1886, dans la nouvelle répartition des Vicariats, le Basoutoland avait été attribué au Vicariat apostolique de l'État d'Orange. Mgr Gaughren étendit sa sollicitude sur le Basoutoland tout aussi bien que sur les autres parties de son immense Vicariat. Il s'occupa à compléter l'école industrielle de Roma. Il fonda la Résidence de Gethsemani, celle de Massabielle et le poste de Sion chez le chef Pette. Dès sa première visite, la piété des fidèles accourus, lui



CAVALERIE BOER TRAVERSANT UN GUÉ

procura « une de ses plus vives et consolantes émotions », et il voulut consacrer officiellement la Mission au Sacré-Cœur. Plus tard, cette consécration fut renouvelée avec une solennité extraordinaire ; 15 à 20 000 Basoutos accoururent de toutes parts à Roma, les païens coudoyant les Catholiques, et c'est avec une ferveur entraînante qu'ils répétaient avec le prêtre les paroles de la consécration. La reine de la tribu principale, fille du grand chef défunt Masupa, fit à pied, avec sa suite, les 50 kilomètres qui la séparaient de Roma, pour venir se faire recevoir néophyte et se donner au Sacré-Cœur, elle et ses gens.

En 1894, le Basoutoland fut détaché du Vicariat de l'État libre d'Orange, pour former une Préfecture apostolique distincte, sous la direction du R. P. Monginoux. Cette mesure donna une nouvelle impulsion à ses œuvres. De nouveaux postes furent fondés à Nazareth, à Montolivet; de nouveaux missionnaires envoyés, toujours en trop petit nombre, hélas! de nouvelles Sœurs également; des indigènes furent admises à se joindre à elles, et elles donnèrent pleine satisfaction. La ferveur s'est accrue parmi les néophytes, chez qui existe l'usage des pénitences publiques, parfois très longues et très pénibles, et qui sont très instruits : « Tous, écrivait d'eux le P. Porte en 1896, savent par cœur la prière du matin et du soir, les commandements de Dieu et de l'Église, les chants religieux en langue vulgaire ou en latin pour la Bénédiction; ils connaissent plusieurs messes en plain-chant, les vêpres de la Sainte-Vierge, et, en outre, ils sont tous à même de donner une explication raisonnée de leur foi. Tous les dimanches, le catéchisme est enseigné publiquement dans toutes les Missions, en présence de tous les fidèles, qui sont susceptibles de temps en temps d'être interrogés eux aussi. Ils font honneur aux Missionnaires par leur tact à saisir l'erreur, et par leur lucidité quand ils catéchisent les païens, leurs frères. »

Le P. Baudry a passé quelque temps en Basoutoland, comme remplaçant du P. Porte, puis a été appelé à Johannesburg dans le Transvaal. Depuis lors, c'est le P. Cénez qui a pris la direction de la Préfecture apostolique. La foudre avait incendié l'église de Roma, il l'a relevée de ses ruines et rebâtie en pierre. Deux Missions nouvelles se sont ajoutées aux anciennes : à Quthing et à Maseru, et aussi deux Stations : une entre Sion et Sainte-Monique, une autre à environ 20 milles de la Mission de Korokoro. Dans ces dernières années un réel mouvement de conversions s'est dessiné. En 1899, le Rév. Père Visiteur pouvait baptiser 200 néophytes au milieu d'une foule immense et d'un enthousiasme indescriptible.

LE TRANSVAAL

Nous avons vu plus haut comment un certain nombre de Boers, après la conquête du Natal par les soldats anglais (1841), quittèrent ce pays, s'établirent plus loin au delà du Vaal et fondèrent la République du Transvaal ou République Sud-Africaine. En 1852, par la convention de Sand River, l'Angleterre reconnut leur indépendance, et le Transvaal progressa rapidement, surtout après la découverte, en 1856, des mines d'or, qui y attirèrent une immense affluence d'immigrants et de capitaux.

En 1876, une guerre éclata avec un chef cafre, établi sur les confins du Transvaal. Les Boers n'étaient pas en nombre pour résister, et le Président Burgers manquait d'argent pour faire face à ses multiples obligations. L'Angleterre profita de ces circonstances, et, le 12 avril 1877, envoya à Pretoria sir Theophilus Shepstone, avec mission d'annexer le Transvaal à la Colonie du Cap. Les Boers protestèrent. Les rapports se tendirent de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin sir Garnet Wolseley déclara que jamais, sous aucun prétexte l'indépendance boer ne serait reconnue. Après une dernière démarche auprès de Gladstone, revenu au pouvoir en 1880, la guerre fut décidée par les Boers avec la résolution, s'ils étaient battus, de brûler leurs fermes et de se retirer au nord du Limpopo, chez les Matabélés. Ils furent constamment vainqueurs et, le 28 février 1881, le général, sir George Colley, fut tué et son petit corps d'armée anéanti à Majuba Hill. Le 23 mars, un traité de paix garantit aux Boers leur indépendance, que confirma une nouvelle convention conclue en 1884.

Tel qu'il se trouve constitué à cette époque, y compris le Zwaziland qui est devenu son tributaire, le Transvaal a une superficie globale de 120 000 milles carrés. Au commencement de la dernière guerre, il avait une population totale de près d'un million d'habi-

tants, dont 750 000 Cafres et 250 000 Blancs. La capitale est Pretoria, mais la ville de beaucoup la plus importante est Johannesburg, la ville des mines d'or, qui a surgi comme par enchantement d'un pays naguère complètement désert, qui est dotée de tout le confort moderne et qui comptait, en 1898, une population totale de 103000 habitants, dont 51 000 Blancs et 52 000 Noirs. C'est en fait la plus grande ville de l'Afrique du Sud, quoiqu'elle n'ait guère que 16 ou 17 ans d'existence. Le gouvernement était une république avec un président élu pour cinq ans, un conseil exécutif, un ministère, un général en chef choisi pour 10 ans, et deux Chambres (Volksraad), chacune de 24 membres nommés pour 4 ans, mais dont la première, élue par les Burghers de sang européen, a presque tout le pouvoir, tandis que la seconde, élue par tout Européen ayant deux ans de résidence, ne s'occupe que des questions minières.

Quoique le pays puisse produire toutes sortes de fruits et de céréales, quoiqu'il soit particulièrement propre à l'élevage et renferme des mines de fer et de charbon, les Boers au début, paralysés par leurs divisions intestines et le défaut d'autorité centrale, manquaient d'argent toujours et pour tout. Les administrateurs étaient mal payés, le crédit était nul, les travaux publics complètement négligés, les affaires publiques en souffrance. Mais voici que vers 1885, des mines d'or d'une richesse inouïe furent découvertes dans le district de Lydemburg d'abord, et un peu plus tard dans les montagnes qui partagent le bassin du Vaal de celui du Limpopo. Longtemps auparavant on avait exploité des mines à divers endroits du territoire; mais l'or extrait était en trop petite quantité pour attirer l'attention du dehors. Dès lors les immigrants se précipitaient du Sud de l'Afrique d'abord, et ensuite de l'Europe. Bientôt la ville de Barberton s'éleva comme par enchantement; puis celle de Johannesburg.

Le gouvernement du Transvaal imposa lourdement, et de toutes manières, les mines d'or. L'argent afflua dans ses caisses, et des tra-

vaux publics furent entrepris auxquels personne n'aurait osé songer auparavant : des écoles, des lignes télégraphiques, des ponts sur les rivières, des routes carrossables, des lignes de chemin de fer, vers Delagoa Bay, vers le Natal et l'État d'Orange.

Et cependant, ce sont ces mines d'or, source en apparence inépuisable d'une prospérité si inopinée, qui ont amené la crise dans laquelle a sombré l'indépendance du Transvaal.



BOERS EN BATAILLE

Depuis longtemps le Transvaal, quoique sans prêtre, renfermait quelques Catholiques dispersés çà et là. Peu de temps après son arrivée au Natal, Mgr Allard envoya un de ses missionnaires à Pretoria pour les visiter. Le Gouvernement boer lui interdit tout exercice de son ministère. Le Père n'en accomplit pas moins sa mission. Le temps fit son œuvre, et, quand il y retourna, quelques années plus tard, il ne fut plus inquiété. Bientôt même le Président se montra favorable. « Dans le Transvaal, nous n'avons ni chapelle ni Résidence, lisons-nous en effet dans un rapport officiel sur la Mission du Natal en 1873, mais le Président de la République a fait don à l'évêque d'une propriété privée, afin d'y fonder un établissement religieux. »

On n'avait cependant encore rien de fixe à Pretoria, où quelques Catholiques, bien rares, hélas! et bien négligents, refusaient de faire le moindre sacrifice pour l'entretien d'un missionnaire. Il fallait se hâter, car les Protestants avaient nommé un évêque de Pretoria, et ils allaient arriver avec un fort contingent d'ouvriers.

Sur ces entrefaites, en 1877, le Transvaal avait été annexé à l'Angleterre, et la domination anglaise, ici comme ailleurs, avait amené la liberté religieuse. Grâce à sir Theophilus Shepstone, Mgr Jolivet peut s'établir à Pretoria où il obtient une concession de terrain, s'assure le concours d'une nouvelle congrégation de Religieuses, bâtit un couvent et une école. Les enfants se présentent en nombre, Catholiques et Protestants, et, à son arrivée, l'évêque protestant trouve la Mission catholique fondée, et en pleine prospérité. Avant de se retirer, l'Angleterre fit inscrire la garantie de la liberté religieuse dans le traité de rétrocession, et les œuvres purent continuer. En 1886, fut créée la Préfecture apostolique du Transvaal, dont le P. Monginoux fut nommé le premier Préfet apostolique. A ce moment, le Transvaal ne comptait encore qu'une seule Mission, celle de Pretoria avec deux prêtres, le P. de Lacy, aujourd'hui vice Préfet, et le P. Trabaud. Le R. P. Monginoux, nommé Préfet apostolique, se rendit aussitôt en Europe, et Mgr Jolivet visitait une dernière fois le Transvaal, comme pour lui donner une marque suprême de l'intérêt qu'il lui portait et de l'espoir qu'il avait en son avenir. Le résultat de cette visite fut la création de la Mission de Barberton (1er décembre 1886).

En février 1886, un Père de Pretoria visita la ville naissante de Johannesburg. C'était encore un camp minier. Il y trouva 35 Catholiques, y fit trois baptêmes, dit la messe dans une paillotte et coucha sous une charrette. La ville se forma, se reforma, se transforma, et, quelques années après, l'Église catholique y comptait de nombreux établissements : une fort belle église avec presbytère, plusieurs succursales avec couvent et écoles des Sœurs de la Sainte-Famille,

une école de Frères Maristes, supérieurement tenue et qui compte 500 élèves, un établissement très bien aménagé où les Sœurs de Nazareth recueillent les vieillards et les orphelins.

L'école des Frères Maristes, fondée en 1889, eut à passer par beaucoup de difficultés. Avant la guerre, elle comptait 700 élèves; le nombre en tomba d'abord à 200, puis remonta à 500. Il aura bientôt atteint et dépassé le chiffre primitif de 700. Pendant la guerre, une ambulance fut établie dans l'école. Les Frères Maristes possèdent encore, depuis 1867, une école paroissiale avec 230 élèves, et une *Academy* ou école supérieure avec 160 enfants à Capetown; deux autres écoles semblables comptant ensemble 420 enfants à Port-Élisabeth, depuis 1879, et enfin une quatrième, datant de 1884, à Uitenage. C'est le plus important de leurs établissements. Il compte 23 Frères et 300 élèves, dont 170 internes. Il prépare aux différents examens universitaires.



BUSHMEN FAITS PRISONNIERS

Dès la première heure, les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux avaient reçu de la municipalité le soin de se dévouer aux malades, dans un établissement provisoire d'abord, puis dans le superbe hôpital qui fait l'orgueil de cette ville merveilleuse.

De nombreuses Missions s'établirent partout où le réclamaient les agglomérations importantes, avec une église, plus ou moins provisoire, et des écoles généralement confiées à des Religieuses. A Klerksdorp, c'étaient les Dominicaines, et les Ursulines à Barberton.

En 1892, le P. Monginoux fut remplacé dans la Préfecture du Transvaal par le P. Schoch. Les œuvres continuèrent à se dévelop-

per, et, en 1891, le nouveau Préfet reçut des mains des Pères Jésuites du Zambèze, la Mission cafre que le P. Monginoux leur avait confiée plusieurs années auparavant, à Vleeschfontein, à l'ouest du Transvaal, et qui est actuellement dans un état prospère. Le P. Schoch, encore dans toute la force de l'âge, mourut inopinément en mer, en mai 1898, lorsqu'il se rendait au chapitre général de son Ordre, et les graves événements qui suivirent ne permirent pas de lui donner un successeur. C'est le P. de Lacy qui a continué, au milieu de la tourmente, à soutenir les œuvres avec le titre de vice Préfet. Partout les autorités anglaises, toujours si libérales, favorisent les œuvres, que les Boers respectaient également avec soin. La Mission n'a donc pas eu à souffrir trop gravement de la guerre, grâce aussi, et surtout, à notre consul, M. Aubert, qui dès le commencement des hostilités la prit sous sa haute protection.

Ouvrages à consulter. — G. M'Call Theal, *History of South Africa*, 3 vol. in-8; *History of the Boers*, in-8, London. — Jules Leclercq, *A travers l'Afrique australe*, in-18, Paris, 1895; *Du Cap au Zambèze*, in-18, 1895. — Manheimer, *Le Nouveau-Monde Sud-Africain. La Vie au Transvaal*, in-18, Paris, 1896. — G. M'Call Theal, *South Africa*, in-18, London, 1900. — Alb. Bordeaux, *Rhodésia et Transvaal*, in-8, Paris, 1900. — Karl Strecker, O. M. J., *Auf den Diamanten-und-Gold Feldern Süd-Africas*, in-8, Friburg in Br., 1901. — *Official hand book of the Cape and South-Africa*, publication annuelle, London. — Blue Books.

CHAPITRE XIV

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

LE PAYS

Les Missions des Pères Blancs dans l'Afrique équatoriale sont situées sur les plateaux de l'immense région des Grands Lacs.

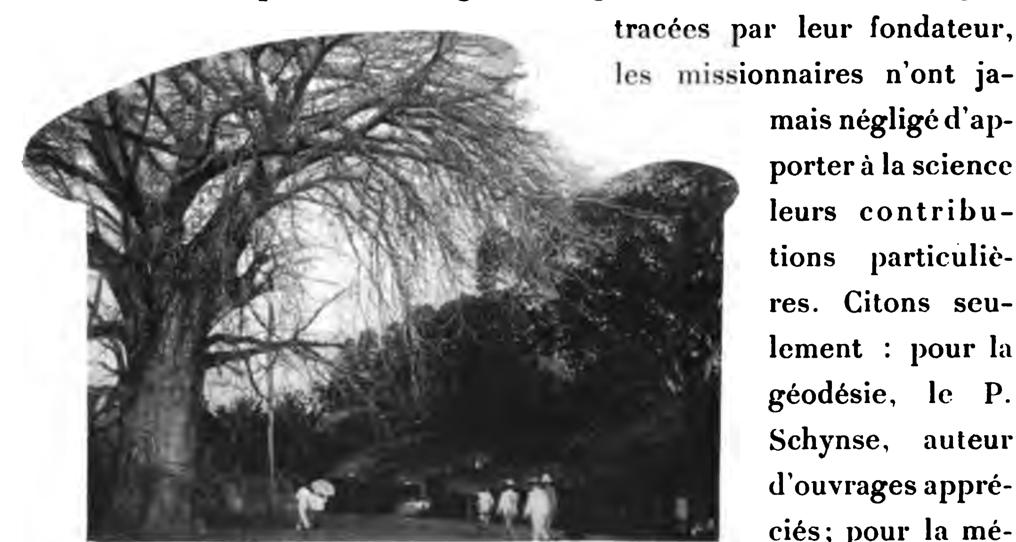
De ces lacs, les trois plus grands, le Victoria Nyanza, le Tanganika et le Nyassa, étaient indiqués déjà, d'une manière confuse et sous d'autres noms, dans les cartes du XVIe et du XVIIe siècle. Mais, au commencement du XIXe, les géographes, dépités par des renseignements vagues et contradictoires, firent table rase du peu qu'on savait sur l'intérieur du continent, et, à la satisfaction des écoliers, n'indiquèrent plus qu'une nappe d'eau unique, entourée de « vastes déserts » ou de « terres inexplorées ».

Ce n'est qu'en 1858, après la découverte du Tanganika par Burton et du Nyanza par Speke, que les savants mettent à l'ordre du jour la question de la multiplicité des lacs. Deux ans plus tard, Speke et Grant s'assurent, en longeant sa côte Ouest, que le Victoria Nyanza ne communique pas avec le Tanganika, et Livingstone que ce dernier lac est indépendant du Nyassa, découvert par lui l'année précédente.

Autre problème. Où trouver les sources du Nil et du Congo? De nouvelles découvertes compliquent la question plutôt qu'elles n'en facilitent la solution; ainsi celle du lac Albert par Baker (1864), celle des lacs Bangouéolo et Moéro par Livingstone (1867-68), celle de la

Loukouga par Cameron. Ce n'est qu'en 1877, après le long voyage de Stanley « à travers le continent mystérieux », que s'évanouit l'hypothèse d'une origine commune aux deux plus grands fleuves de l'Afrique.

L'année suivante, quand nos confrères s'établirent au bord des Grands Lacs, le relief du sol et l'hydrographie du pays n'étaient donc connus que dans leurs grandes lignes. Aussi, fidèles aux règles tracées par leur fondateur, les missionnaires n'ont jamais négligé d'apporter à la science leurs contributions particulières. Citons seulement : pour la géodésie, le P. Schynse, auteur d'ouvrages appréciés; pour la météorologie, le P. Dupuis, dont les communications sont fort appréciées à l'Observatoire; pour l'histoire naturelle, les PP. Guillemé et Schmitz, bien connus au Muséum; les mêmes, Mgr Roellens et le P. Spée pour la médecine; pour la cartographie les PP. Capus, Brard et Van der Burgt, et pour l'ethnographie une série d'études parues dans le Bulletin de nos Missions.



UN BAOBAB

Loin d'être, comme on l'a cru longtemps, un désert aride et brûlant, le centre du continent est un haut plateau de plus de deux millions de kilomètres carrés — quatre fois l'étendue de la France — au relief vigoureusement accusé, dont les vallées aux gras pâturages nourrissent de nombreux troupeaux et dont les montagnes, le

plus souvent couvertes de forêts vierges, quelques-unes de neiges perpétuelles, alimentent, de leurs eaux, de vastes réservoirs et des fleuves géants. Cinq massifs lui servent de bases et de contreforts : au N.-O. le Rouvenzori; au N.-E. le Kénia et le Kilimandjaro; au S.-E. les monts, moins élévés, du Milandji et Malomo, séparés par le Chiré; et, au S.-O., les monts Mitoumba. C'est un quadrilatère d'une longueur de 20 degrés (de 5° de lat. Nord à 15° de lat. Sud) sur 10 de large (de 25° à 35° de longit. Est de Paris).


DANS LA FORÊT ÉQUATORIALE

Soulevé par les éruptions volcaniques, déchiré de failles gigantesques, bouleversé par des érosions qui ont jeté dans la plaine d'énormes blocs erratiques et ont poli comme des miroirs les falaises de ses lacs, ce sol recèle toutes les richesses minérales des terrains primitifs, et presque partout affleurent des granits, des gneiss, des porphyres et du fer; dans l'Ouroundi et le Nyassaland, des gisements de marbres et d'ardoises; dans l'Ounyanyembé, des quartz précieux : on parle même d'or et de diamants; au Maroungou, de la magnétite assez abondante pour affoler les boussoles et rendre ainsi difficile la navigation du Tanganika; sur la côte occidentale du lac, une grande quantité de cuivre très pur, de la malachite, de l'azurite, du feldspath et toutes les variétés du calcaire, avec des grottes de stalactites et de stalagmites qui, par leur grandeur et leur beauté,

peuvent être comparées aux plus belles de l'Europe. Le calcaire est au contraire très rare sur la rive Est du Tanganika et inconnu au Nyanza; mais il s'y trouve une grande abondance d'excellente terre glaise, dont les missionnaires fabriquent des briques et des tuiles pour leurs bâtisses.

La faune du pays est à la fois des plus riches et des plus variées. C'est par troupeaux, nombreux et compacts, qu'y vivent l'antilope, le buffle, le singe, le zèbre, la girafe et l'éléphant. Le rhinocéros, l'hippopotame, le sanglier s'y voient fréquemment; les crocodiles infestent les lacs et les cours d'eau. Le lion, la hyène, la panthère et le léopard y causent de graves dommages aux troupeaux domestiques; l'homme lui-même est trop souvent leur proie.

Le roi des animaux domestiques, aux yeux du Noir, c'est le bœuf, qui lui fournit la viande dont il est friand, le lait, qu'il fait souvent aigrir avant de le boire, et la peau qui lui sert de vêtement. La chèvre ne donne que peu de lait, et jamais indigène n'a songé à la traire; mais elle engraisse facilement et fournit une viande excellente, préférable à celle du mouton. Celui-ci se distingue par sa grosse queue et son absence de toison. Au lieu de laine, inutile pour le pays, il porte un poil court et fin.

Parmi les nombreux oiseaux, les plus communs sont la perdrix, la pintade, le canard et l'oie sauvages, qui abondent aux environs des lacs, et quantité d'autres, chez lesquels la magnificence du plumage fait pardonner la médiocrité du chant. La poule se rencontre autour de toutes les maisons, mais elle est très petite, et beaucoup de tribus, par superstition, n'en mangent pas les œufs.

Soutenus par des massifs de 3000 à 6000 mètres, les hauts plateaux vont en s'abaissant, du Nord au Sud, par trois étages successifs qui permettent de les diviser en trois zones hypsométriques, dont chacune englobe l'un des trois Grands Lacs. Dans chacune d'elles les différences d'altitude et d'exposition modifient considérablement, d'un lieu à l'autre, la température, la végétation et, jusqu'à un cer-



UN PONT DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

tain degré, les divers modes de travail auxquels l'homme doit se livrer pour assurer son existence.

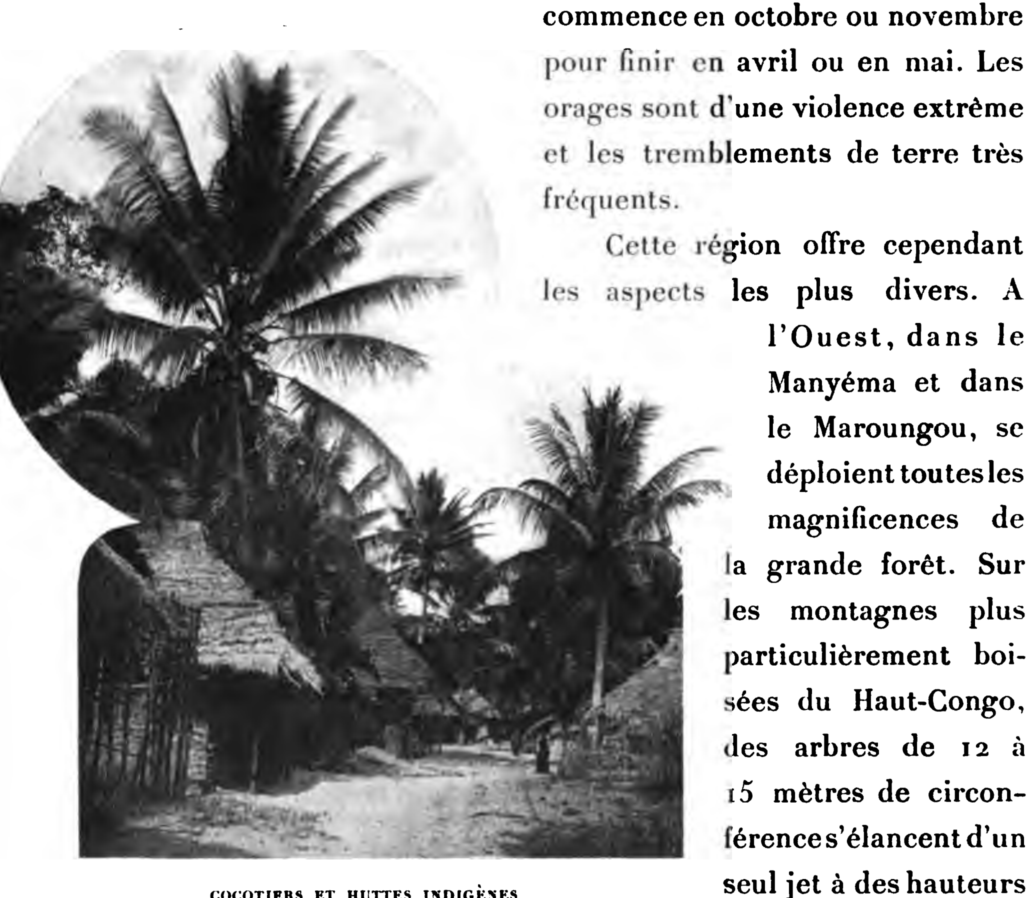
La zone la plus élevée est celle du Victoria Nyanza, dont le niveau est à 1200 mètres. C'est le pays le plus fertile et le plus peuplé que l'on rencontre depuis Zanzibar. Des rives du lac, le sol s'élève lentement en pentes douces, en frais vallons et en terrasses majestueuses dont les lignes adoucissent le dur profil des escarpements lointains. La température y suit la même progression et va — des bords du Nyanza aux cimes du Rouvenzori — de l'éternel printemps à l'éternel hiver. Mais presque partout, ce n'est que fraîcheur et fécondité. Toujours des fleurs, toujours des fruits. L'humidité dont l'atmosphère est saturée y provoque une fougue de végétation que favorise encore une terre légère, ferrugineuse et riche en humus. Du reste, les saisons y sont à peine différenciées : dans certaines îles du lac, il pleut presque chaque jour pendant quelques instants, et ailleurs, entre deux courtes périodes de pluies au moment des équinoxes, les averses ne sont pas rares.

Uniformité encore plus grande dans la longueur des jours et des nuits. Leur durée est toujours égale, et le passage rapide de l'un à l'autre y fait des jours sans aurore et des matins sans crépuscule.

La culture et la pêche suffisent amplement à nourrir les habitants. La banane est la principale production du pays. Les espèces les plus répandues sont : la *main d'éléphant* à fruits rouges, énormes, mais de très médiocre qualité ; la *banane du Paradis* ou *plantanier*, jaune et de taille moyenne ; la *banane figue* ou *des sages*, petite et exquise. Un régime ordinaire porte jusqu'à 200 fruits et pèse de 25 à 30 kilogrammes. Crues ou bouillies, grillées ou séchées, ou même sous forme de liqueurs fermentées, elles constituent la principale alimentation des indigènes.

La zone moyenne comprend les deux rives du Tanganika, entre le 2e et le 10e degré de lat. Sud. Le lac n'étant qu'à 830 mètres d'altitude, la température y est plus élevée qu'au Nyanza, situé cependant

sur la ligne équatoriale. Les écarts y sont plus sensibles : sur les hauts plateaux, la gelée blanche n'est pas inconnue, et, dans les bas fonds, le thermomètre marque parfois 35°. Les périodes de pluie et de sécheresse y sont bien tranchées. La *masika*, saison des pluies, commence en octobre ou novembre pour finir en avril ou en mai. Les orages sont d'une violence extrême et les tremblements de terre très fréquents.



COCOTIERS ET HUTTES INDIGÈNES

Cette région offre cependant les aspects les plus divers. A l'Ouest, dans le Manyéma et dans le Maroungou, se déploient toutes les magnificences de la grande forêt. Sur les montagnes plus particulièrement boisées du Haut-Congo, des arbres de 12 à 15 mètres de circonférence s'élancent d'un seul jet à des hauteurs de 30 et 40 mètres. Respectés par la hache des fétichistes, ils servent aujourd'hui à la construction des églises.

Dans l'Ouroundi, c'est la Suisse africaine avec ses vallées sauvages, ses collines ondoyantes, où la bonne odeur du bétail, des prés et des bois se mêle aux mugissements des troupeaux et aux chants des bergers.

Dans la partie Est, c'est à perte de vue le *pori*, plaine déserte,

inculte, où l'incendie, allumé par les indigènes, fait disparaître le peu de verdure épargnée par le soleil. Arrivent les premières pluies, le sol se couvre promptement de graminées hautes de 3 à 4 mètres, épaisses et compactes. Les sentiers qu'elles abritent deviennent de véritables tunnels, semés de fondrières et hantés des moustiques. Au moindre frôlement, des feuilles en gargouilles vous jettent parfois des réserves de pluie, des tiges flexibles se détendent, vous cinglent, vous harcèlent et entravent vos mouvements. C'est la marche dans la jungle. Ou bien le sentier s'efface dans une fange épaisse, gluante, et malheur au voyageur qui s'égare; pendant des heures entières il patauge dans la boue; puis le sol semble se liquéfier sous ses pas. Impossible de fuir. La vase monte, monte toujours; elle étreint les genoux, gagne la poitrine, ferme à jamais les lèvres et les yeux; c'est l'enlizement dans toute son horreur. Les Ouanyamouézi se montrent encore ces lieux sinistres.



TYPES BAHIMA

La partie Sud de cette zone est moins riche. Les principales plantes alimentaires sont le manioc et le sorgho. Le manioc, la plus répandue, épuise rapidement le sol et oblige les villages à se déplacer après quelques années. Les Noirs le préfèrent cependant à toute autre culture à cause de l'abondance de sa production et du peu de travail qu'il exige. Le sorgho est une espèce de gros millet, très estimé des indigènes pour son rendement prodigieux — 200 pour un — et pour la liqueur enivrante (*pombé*) que fournit sa fermentation. On pourrait encore citer le riz, l'éleusine, le maïs, la patate, etc.

La zone du Nyassa, du 10e au 15e degré de lat. Sud, va en s'abaissant jusqu'au niveau du lac, qui n'est qu'à 500 mètres au-dessus de

la mer. Dans les parties montagneuses du Nord, la température est à peu près la même qu'au Tanganika, mais dans les plaines du Sud les chaleurs sont plus intenses. Pays très boisé, irrigué par de nombreuses rivières qui débordent généralement à la saison des pluies. Le zèbre et l'antilope y pullulent. La population y vit surtout de chasse et de pêche; le travail des champs y est peu en honneur.

LES HABITANTS

Sauf de rares exceptions — quelques îlots ethnographiques de Nilotes et de Négrilles — la masse de la population dans nos Missions équatoriales est de race *bantou*.

La race nilotique y est représentée par les *Chefalou*, entre Mrouli et le lac Albert, sur la rive gauche du Nil, et les *Sour* au nord-ouest du même lac.

Les *Négrilles* ou *Pygmées* ne se rencontrent que par tribus isolées, dans l'Ouroundi, l'Ouzigué, le Rouanda et au sud du lac Éjassi. On les appelle aussi *Batoua*, ou *Abatagoua*, « chasseurs d'éléphants », ou *Abana*, « enfants ». Sans cesse refoulés et traités en parias, ils se cachent dans les bois et sont timides, craintifs et taciturnes. Ils ont la barbe plus longue et la poitrine plus saillante que les autres Noirs; leur manière de se raser la tête laisse subsister, de leurs cheveux, quelques touffes isolées, des lignes géométriques ou toutes sortes de figures. C'est pour assister à une instruction catéchistique que Bantou et Négrilles consentirent pour la première fois à s'asseoir sous le même toit.

Deux peuples de langue bantou, mais d'origine encore très problématique, méritent une étude spéciale, les *Bahima* et les *Baganda*.

Les Bahima (ou Ouahouma) tranchent absolument, par la beauté de leurs traits, leur couleur chocolat et leurs habitudes pastorales, sur les Bantou agriculteurs et d'un type inférieur. De haute stature et bien formés, ils ont le nez proéminent et aquilin, le front large et les

lèvres bien proportionnées. Ils affirment venir du Nord. Leur physionomie intelligente et fine, leur amour du lucre, leur habileté à s'ingérer partout, semblent indiquer une parenté sémitique. De nombreuses réminiscences de l'ancienne Égypte dans le costume, les instruments de travail et de musique, dans l'ornementation de certains objets et dans un grand nombre d'autres usages, feraient soupçonner en eux les descendants des Hyksos, les pasteurs égyptiens.

Répandus en assez grand nombre dans nos deux Vicariats du Nyanza et dans celui de l'Ounyanyembé, les Bahima forment une notable partie de la population dans les provinces du Karagoué, du Torou, de l'Ankoli et de l'Ounyoro. Ailleurs, dans le Rouanda, l'Ouroundi, l'Ousindja, l'Ousoui et jusque dans l'Ouzigué et l'Oufipa, ils se sont simplement imposés et, sans dominer par le nombre, y forment, sous le nom de Ouatousi, une aristocratie féodale absolument maîtresse du pays. Partout ils professent un profond mépris pour la culture et pour les Bantou, qu'ils traitent de « piocheurs ». Pasteurs de pères en fils, ils vivent de leurs troupeaux et échangent leur beurre et leurs cuirs contre des légumes, des graines et des fruits. Ils ne sont soumis aux aborigènes que dans l'Ouganda, où leur nombre est du reste fort restreint.



NYANZA : SOEURS INDIGÈNES BAGANDA

L'Ouganda, un des royaumes les plus fertiles et les plus populeux de l'Afrique équatoriale, occupe un vaste territoire en forme de croissant, au nord du lac Victoria Nyanza. C'est là qu'habitent les Baganda. Stanley les appelle « un peuple extraordinaire », autant pour leurs aptitudes intellectuelles que pour leur forte organisation

sociale. Pour expliquer cette supériorité, on a voulu les apparenter aux Bahima. Sans doute le roi et les grands du pays prennent volontiers pour épouses des femmes bahima, mais une fusion si limitée n'a pu modifier sensiblement le caractère de toute une race. D'après la tradition, les Baganda descendraient de Kintou, et eux-mêmes s'appellent « Fils de Kintou ». Celui-ci était un homme doux, irréprochable, prêtre d'un culte oublié ; il enseigna à ses enfants à discerner le bien du mal, et ce n'est que sous Kiméra, son onzième successeur, que fut introduit le culte des « Loubalé ». Venu du Nord-Est, Kintou s'arrêta au bord du lac, pays alors désert et inculte, selon les uns, habité, selon d'autres, par une race qui adorait le serpent.



UN CHEF ET SA COUR

Quoiqu'il en soit, Kintou devint le père d'un grand peuple et le fondateur d'un puissant royaume. Sur le tard de sa vie, voyant que ses enfants oubliaient ses préceptes et commettaient de grands crimes, Kintou, écœuré, disparut subitement sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu. Les Baganda l'ont en grande vénération et attendent toujours son retour. Aussi bien que des Galla on peut dire d'eux « qu'ils seraient comme des Gaulois s'ils étaient chrétiens ». Même sociabilité, même courtoisie, même curiosité d'une intelligence toujours en éveil. Ils ne se lassent jamais d'interroger les étrangers sur l'Europe, sur les astres, sur toutes les merveilles de la civilisation, sur les gens de tout métier et sur les grands problèmes religieux : la mort, l'immortalité, les anges, la fin du monde. Leur moralité est notablement

supérieure à celle des autres Noirs. On rencontre chez eux de la modestie, de la réserve et — jusqu'à l'arrivée des Arabes — la nudité et l'impudicité y étaient presque inconnues. Bien que l'esclavage et la polygamie vicient l'organisation de la famille, le mariage y conserve une certaine noblesse ; il comporte une proposition, des fiançailles et les noces. Il y a toujours une épouse principale ; on ne se marie jamais entre proches parents, et l'adultère est puni de mort. En imposant le nom à l'enfant, on lui verse un vase d'eau sur la tête. Dans certaines cérémonies, les sorciers tracent sur eux le signe de la croix, mais sans paroles et à la manière des Grecs.



OUGANDA : DEUX PRINCESSES CHRÉTIENNES

Les Baganda sont aussi d'habiles ouvriers. Leurs étoffes d'écorce d'arbre sont plus fines et leurs habitations mieux construites que chez les autres Nègres. Leurs lances, leurs flèches, leurs boucliers sont aussi solides qu'élégants, et ils manient les armes avec autant de force que d'aisance.

A l'arrivée des missionnaires, Mtéça, leur roi, était à l'apogée de sa gloire. Son armée régulière comptait plus de 3000 hommes armés

de fusils et dressés aux manœuvres militaires. Une centaine de chefs, vêtus somptueusement, formaient sa cour où régnaient l'ordre et la discipline. Tous les matins, la large avenue qui conduisait à l'enceinte royale retentissait du bruit des instruments de musique et se couvrait d'une foule bigarrée; c'étaient les grands, suivis de leur escorte, qui allaient saluer leur maître, ou des gens du peuple qui lui apportaient des présents, ou encore des ambassadeurs de l'Ousoga, de l'Ousoui, de l'Ounyoro, de tous les rois des États voisins et même du terrible Mirambo, qui venaient s'agenouiller devant Mtéça et lui offrir du sel, de l'ivoire et des esclaves.

Sur le sommet arrondi d'une colline, 400 ou 500 huttes, dont quelques-unes mesuraient plus de vingt mètres de diamètre, servaient de demeures à ses serviteurs, à ses femmes et à leurs servantes. Ces huttes étaient séparées par de vastes cours entourées de palissades de roseaux. Au centre s'élevait un bâtiment plus vaste, c'était la salle de réception. De cette colline, sa capitale, rayonnaient de larges avenues, droites, parfaitement entretenues, le long desquelles s'échelonnaient, enfouies dans les bananeraies, les habitations des grands de l'État.

Le royaume était alors partagé en provinces qui se composaient elles-mêmes de plusieurs districts divisés à leur tour en cantons. Les chefs, de tout titre et de tout rang, étaient créés par le roi et dépouillés, suivant son bon plaisir, de leur charge et de leur fortune. La hiérarchie gouvernementale, quoique minutieusement organisée, était tout entière entre les mains du souverain. La royauté était héréditaire en ce sens que, parmi les enfants du défunt, les grands choisissaient celui qui leur convenait, à l'exception de l'aîné toujours exclu de la succession.

Une des occupations du roi était de rendre la justice à ses sujets. Cependant, au-dessous de lui, se trouvaient les tribunaux inférieurs de provinces, districts et cantons. Les Baganda sont de grands plaideurs. Ils ont la passion de la parole publique ; aussi chacun se fait-il

son propre avocat. Quand il discourt, le Baganda prend en main une baguette, la brise en autant de morceaux qu'il a d'arguments à faire valoir, puis il développe ses preuves, toujours avec emphase et éloquence, et, à la fin de chaque point, il dépose une des bûchettes dans la main de son adversaire. Malheureusement la justice est trop souvent arbitraire ou vénale.

Dans les cas difficiles, les juges ont recours à diverses épreuves dont la plus commune est celle du *madoudou*, plante narcotique de la famille des solanées. L'accusateur et l'accusé — ou à leur place deux esclaves — doivent avaler une potion préparée avec le fruit de cette plante. Celui-là aura gain de cause que l'assoupissement n'empêchera pas d'entendre l'appel des témoins qui surveillent l'épreuve et de marcher jusqu'à eux.

La population fixe de l'Ouganda se divise en deux grandes classes : les Bakoungou, c'est-à-dire les grands, et les Bakopi ou « provinciaux ». Sont Bakoungou, tous ceux qui sont chargés d'une administration quelconque ; ils ne relèvent que du roi et leurs enfants ne participent en rien à leur noblesse. Un simple caprice du souverain suffit pour faire subitement d'un grand un simple manant. A la maison du roi appartiennent encore les officiers subalternes, très nombreux et de toutes conditions. Ils habitent la capitale et sont, par opposition aux Bakopi, les « citadins ».



DEUX PETITS PRINCES

Les Bakopi, qui forment l'immense majorité de la population, sont des Baganda libres

de s'attacher à qui ils veulent, à un grand ou à un égal, et de l'abandonner à volonté. Bien que traités en rustres, ils ont souvent de la fortune et tiennent un certain rang, même auprès des chefs. En retour de la protection qu'ils en obtiennent, ils leur doivent certains services.

Rien d'important, dans l'Ouganda, comme la cour. Elle est la tête et le cœur du pays. A la cour se décide la paix ou la guerre; en tout temps elle est le tribunal suprême; elle est le centre de la religion, le roi régentant les consciences; elle est le rendez-vous des marchands, ceux-ci ne pouvant trafiquer avant que Sa Majesté ait fait son choix, quitte à payer quand bon lui semblera; c'est encore le lieu de rencontre des artistes, danseurs, chanteurs, musiciens, qui n'ont tous qu'une ambition : se faire admirer du roi. L'industrie indigène ne semble exister que pour le monarque, et le plus vulgaire bakopi s'honore de lui offrir les prémices de ses troupeaux et de ses bananeraies. Les étrangers eux-mêmes ne peuvent correspondre avec la côte ou se permettre le moindre déplacement sans l'autorisation du roi. Nul mieux que Mtéça ne pouvait dire : l'État, c'est moi!

Les rois de l'Ouganda, ce dernier surtout, aimaient passionnément la guerre, et les expéditions succédaient aux expéditions. Faire des razzias de femmes, de bœufs et d'esclaves en était trop souvent le mobile. Le gros de l'armée était formé de bandes, venues de toutes les provinces et même des pays tributaires, et placées sous l'autorité d'une hiérarchie très bien comprise. Plus de 250000 personnes, au dire de Stanley, se pressaient dans le camp de Mtéça. Dans ce nombre se trouvaient près de 50000 femmes et autant d'enfants, tous de la famille des chefs, dont la présence devait mettre ces officiers dans l'impossibilité de fuir.

Maître de la terre par ses armées, Mtéça l'était aussi de la « mer » — c'est le nom donné au Nyanza. — L'île de Sésé lui fournissait les plus belles pirogues de l'Afrique et les meilleurs matelots du lac. Les barques, qui ne sont ailleurs qu'un énorme tronc d'arbre creusé



HALTE EN CARAVANE

en forme d'auge, sont construites à Sésé avec un certain art. Leur quille, taillée dans des arbres de choix, se relève légèrement aux deux extrémités. A l'avant, une pièce de bois recourbée se dresse, comme le cou d'un cygne gigantesque, ornée d'une longue crinière et de deux cornes d'antilope. Les flancs de l'embarcation se composent de larges planches qui contiennent les bancs des rameurs. Aucun clou, aucune cheville n'entre dans la construction ; le tout est cousu avec des fibres de palmier, calfaté avec de l'écorce de bananier, et peint de rouge-brun. Au besoin, ces pirogues unies entre elles par des planchers et des palissades devenaient de formidables machines de guerre.

Quant à la religion des Baganda, elle est nettement spiritualiste. Au-dessus de tout, ils admettent l'existence d'un Dieu-providence : *Katonda* ; mais parce que celui-ci est bon et inoffensif, on

ne s'occupe guère de lui; tout le culte s'adresse aux autres *loubalé*. Les *loubalé* sont des êtres spirituels, anges ou démons, des génies dont la puissance surhumaine fait d'eux autant de semi-divinités qu'il faut se concilier par de fréquents sacrifices. On ne trouve chez les Baganda ni idoles, ni représentations matérielles de la divinité; les lieux sacrés et les temples ne sont que la résidence des *loubalé*. Au-dessous de ceux-ci viennent les *mzimou* ou âmes des morts, redoutables aux vivants, et qui ont gardé dans l'au delà le goût et les besoins de ce monde; de cette croyance est née la coutume d'enterrer les rois dans une position assise et enveloppés d'une quantité d'étoffes. Fréquemment on immole sur leurs tombes des bœufs, des volailles, des femmes ou des esclaves. Les mânes peuvent revivre momentanément en la personne des sorciers ou même dans certains animaux.

Les sorciers jouissent d'un grand prestige. Les Baganda les craignent, les consultent souvent et s'efforcent de gagner leurs bonnes grâces par des cadeaux. Les sorciers sont aussi devins, prêtres et médecins. La croyance aux sortilèges est générale. Les maladies et la mort sont presque toujours imputées aux maléfices.

Le totémisme est général chez les Baganda. Le totem ou *mziro* est un animal — très rarement un végétal — qui sert de lien à la *Kika* ou groupe de familles, dont tous les membres se considèrent comme frères. Le *mziro* n'est pas une divinité et ne reçoit aucun culte. Dans un pays où les noms donnés à la naissance ne fournissent aucune indication de parenté ou d'origine, il fallait à la famille un emblème qui lui servît à la fois d'armoiries et de nom patronymique. Dans l'Ouganda, le *mziro* n'est pas autre chose. C'est un signe de ralliement, commun à une même lignée. Si l'on s'abstient généralement de le tuer ou d'en manger, c'est par respect d'abord, puis par superstition, l'âme du premier ancêtre de la *kika* pouvant animer quelque représentant de l'espèce animale dont le clan porte le nom.

FONDATION DES MISSIONS ÉQUATORIALES

Dès 1868, à une époque où l'on achevait à peine la découverte des Grands Lacs, Mgr Lavigerie, prenant possession du siège épiscopal d'Alger, indiquait à la France sa tâche grandiose. « A l'ardente initiative qui est le don de notre race et de notre foi incombait le devoir de répandre les vraies lumières d'une civilisation dont l'Évangile est la source et la loi, de les porter au delà du désert jusqu'au centre du continent et de gagner à la vie chrétienne l'Afrique centrale. » Sa voix ne fut pas écoutée. Tandis en effet que le gouvernement algérien entravait de tout son pouvoir l'évangélisation des Musulmans, l'Association Internationale, fondée à Bruxelles, en 1876, pour l'exploration de l'Afrique, affichait un caractère « purement laïque et neutre ». En qualité d'évêque français de l'Afrique, Mgr Lavigerie, au nom de tous ses missionnaires, sollicita de Pie IX la mission de reprendre le programme tracé par lui dix ans auparavant. « *Duc in altum* ! » lui répondit le Pontife mourant, et, quatre jours seulement après son élection, Léon XIII accordait « au Révérendissime Archevêque d'Alger, l'autorisation de subdéléguer aux RR. PP. Livinhac et Joachim Pascal ses pouvoirs de Délégué apostolique sur les Missions équatoriales ».

Le territoire à évangéliser formait l'immense rectangle compris entre le Bahr-el-Ghazal au Nord et le Zambèze au Sud, et entre deux lignes imaginaires longeant l'océan Indien et l'océan Atlantique à 400 kilomètres des côtes. Deux centres de Mission devaient être fondés, l'un auprès du Nyanza, l'autre auprès du Tanganika. C'est ainsi, qu'avant d'être dans la sphère d'influence d'aucun État, l'intérieur du continent devenait territoire ecclésiastique et que la Croix y était plantée avant tout autre drapeau. Mgr Lavigerie en donna connaissance au ministre des Affaires étrangères : « J'ai pensé, lui écrivait-il, qu'il serait avantageux pour la France d'être représentée

dans ces vastes régions non pas seulement par des pionniers isolés, comme les autres peuples, mais par une corporation qui pourra donner à son action civilisatrice et scientifique la suite, la durée, l'étendue, qui seules la rendent puissante. »

Quelques semaines plus tard, le 21 avril 1878, dix prêtres de la Société des Missionnaires d'Afrique s'embarquaient à Marseille pour Zanzibar et Bagamoyo, d'où leur caravane devait s'enfoncer dans l'intérieur du continent.

La caravane! que d'ennuis, que de fatigues sous la magie de ce mot! Pas de route! un simple sentier où le convoi s'échelonne à la file indienne, sur un parcours de plusieurs kilomètres, rendant la surveillance presque impossible et facilitant toutes les désertions (il y en eut jusqu'à 120 en quelques jours); pas de bêtes de somme : tous les transports se font à dos d'hommes par charge de 30 kilogrammes; pas d'argent monnayé : et c'est par quintaux qu'il faut s'approvisionner d'étoffes, de verroteries et autres objets d'échange; pas même de vivres assurés, et le transport des provisions nécessite de nouveaux porteurs. Enfin, pour protéger tout ce monde contre les détrousseurs de caravanes, il faut s'adjoindre une forte escorte de Ouangouana.

Si encore on pouvait compter sur eux pour maintenir un peu d'ordre dans cette cohue tapageuse et indisciplinée! Mais malgré leurs bonnes qualités, les *askaris* (soldats) ont tout autant de défauts. A moins d'une autorité ferme, ils sont poltrons, inconstants, capricieux, insupportables et pourtant nécessaires. Les premiers missionnaires eurent particulièrement à en souffrir. Mais le cauchemar du voyage, c'était le *hongo*, le droit de passage qu'exigeaient d'innombrables roitelets, le tribut à payer pour s'assurer leur protection en satisfaisant leur cupidité trop souvent exorbitante. Enfin la fièvre, leur compagne assidue, creusa dans la forêt la tombe du P. Pascal, et dans la suite plus d'un missionnaire succomba aux fatigues de la route.

Arrivée à la colonie arabe de Tabora, aux deux tiers de la route,



UNE CARAVANE DE MISSIONNAIRES

la caravane se scinda : quatre des missionnaires se dirigèrent vers le Tanganika et les cinq autres vers le Nyanza. Depuis leur départ de Marseille, le voyage devait durer 10 mois pour les premiers, 15 mois pour les seconds.

MISSION DU TANGANIKA

Fondation et premiers succès (juillet 1879 à juillet 1884). — Le lac Tanganika, entre le 3° et le 4° de lat. Sud, mesure environ 600 kilomètres de longeur sur 50 à 80 de large. La beauté de ses



SUR LE TANGANIKA

eaux, la facilité de la culture et de la pêche le long de ses rives accidentées et coupées de baies profondes, avaient attiré sur ses bords une population relativement dense, mais divisée en une infinité de petits royaumes. Sur la rive orientale s'élevait la petite ville d'Oujiji, dont les huttes carrées ou coniques des Noirs et les *tembé* arabes se dissimulaient dans la verdure d'énormes manguiers, à 200 mètres du rivage.

Les Arabes d'Oujiji étaient les descendants des Omanis de Mascate qui, en 1817, avaient fait la conquête de Zanzibar avec le sultan Saïd Seïd, grand-père de Saïd Bargache. Dès 1830, plusieurs d'entre

eux, dans l'espoir de faire plus rapidement fortune, s'avancèrent progressivement dans l'intérieur du continent, à Tabora, puis à Oujiji (1845) et jusque dans le Manyéma et l'Ouganda; ils y formaient de petites colonies sous la souveraineté, au moins nominale, du sultan de Zanzibar. La supériorité de leurs armes, de leur intelligence et de leur civilisation, leur donnaient un grand prestige sur les Noirs, et partout ils jouissaient d'une situation politique prépondérante. Leurs *tembé* étaient des habitations spacieuses et confortables, à toit plat, construites en pisé, avec de fraîches vérandas. De vastes estacades clôturaient l'enceinte où s'élevaient leurs magasins et les habitations de leurs nombreux esclaves. Leurs troupeaux, leurs jardins, leurs champs étaient les plus beaux du pays. Partout ils étaient les maîtres du commerce, et, sur leurs énormes canots, aux flancs rehaussés de larges planches de teck, ils sillonnaient le lac pour y troquer des étoffes ou autres objets d'échange contre de l'ivoire et des esclaves.

Grâce aux lettres de recommandation de Saïd Bargache, nos confrères furent reçus par les Musulmans avec courtoisie. On leur donna la hutte qui avait abrité Stanley. Le célèbre explorateur a vanté le savoir-vivre des Arabes de l'intérieur. « Ils ont certainement, disait-il, les vices de leur éducation, de leur nature et de leur race, mais l'excellence traditionnelle de leurs manières permet rarement à l'étranger de s'en apercevoir. » Pour découvrir ces vices, cachés sous des vertus de surface, les missionnaires n'eurent qu'à faire une promenade sur le marché aux esclaves et dans les environs d'Oujiji, transformés déjà en un vaste charnier.

La population noire de la petite ville était composée des indigènes et des Ouangouana. Ces derniers, natifs de Zanzibar, étaient au service des Arabes, en qualité de porteurs ou d'askaris. De l'Islam, ils n'avaient adopté que quelques formules extérieures, la robe et le fez, et, de la civilisation, tous les vices de leurs maîtres. Dans ces conditions, Oujiji ne pouvait être pour nos confrères qu'une Procure, un centre nécessaire de ravitaillement, mais le contact des indigènes

avec les Ouangouana y rendait la Mission impossible. Il fallait chercher un autre champ d'évangélisation.

On se dirigea donc vers le Nord, dans l'Ouroundi, dont plusieurs chefs témoignaient un grand désir de recevoir les Blancs, et, le 30 juillet 1879, on s'établissait définitivement au milieu d'une population sympathique, chez le roi Roumoungué.

L'arrivée de la deuxième caravane, dont deux missionnaires



LE SOIR SUR LE LAC TANGANIKA

avaient succombé aux péripéties douloureuses de la route, permit, l'année suivante, une nouvelle fondation.

Sur l'invitation qui leur en était faite par le roi du pays, le P. Delaunay et ses deux confrères allèrent se fixer dans le Massanzé, au village de Moulouéva. La première année fut employée à apprendre la langue des indigènes et à gagner leur confiance par le soin des malades. Ce ne fut pas du temps perdu : « Dès que nous commençâmes la prédication publique, écrit un missionnaire, nous eûmes à nos catéchismes 40 et bientôt 80 hommes. En peu de temps leur nombre monta à près de 500.

« Le matin, au son de la trompe et du tambour, les Noirs accourent à la prière qui se fait en commun. Le roi y assiste également, bien qu'il demeure à plus d'une demi-lieue de notre habitation; il se

fait accompagner de sa famille et d'une nombreuse escorte. Dans les villages voisins on construit des hangars, pour que les Pères y viennent faire le catéchisme une ou deux fois la semaine. A Kissamba, le chef, qui est un frère du roi, prend la parole après l'instruction, et répéte de point en point tout ce qui a été dit par le Blanc, pour le faire mieux comprendre à l'auditoire. »

Pendant que la Mission du Massanzé se développait d'une manière si consolante, celle de l'Ouroundi était cruellement éprouvée par la jalousie des chefs qui se disputaient la présence des missionnaires.

Les Ouabikari étaient particulièrement jaloux de ce que les Pères, après avoir débarqué une première fois chez eux, étaient allés se fixer ensuite chez leurs voisins et ennemis. Pour se venger, ils ne cessaient d'inquiéter le roi Roumongué. Un jour, les missionnaires, entendant un grand tumulte de voix et d'armes, sortent en hâte de leur habitation, pour se rendre compte de ce qui se passait. A la vue de leurs fusils, les Ouabikari accueillent nos confrères par une grêle de flèches. M. d'Hopp, un auxiliaire de la Mission, tombe le premier; le P. Augier succombe à ses côtés, tandis que le P. Deniaud, toujours debout quoique transpercé de plusieurs lances, donne une dernière absolution à ses deux compagnons. Quelques minutes après, il expire à son tour, offrant sa vie pour le salut des Noirs (1881).

La Station de l'Ouroundi fut abandonnée, et les survivants se retirèrent à Mouloućva, où le nombre des catéchumènes allait toujours en augmentant. Les rois voisins envoyaient aux missionnaires des députations et de riches présents pour les engager à se fixer sur leur territoire, mais si la moisson était grande, les ouvriers étaient peu nombreux, et pour cause. A cette époque, en effet, on évaluait encore à six mois le temps nécessaire à une caravane pour se rendre de la côte au lac, et à 10 000 francs le transport d'une tonne de marchandises, en tenant compte des pertes causées par le pillage, les désertions et les accidents de la route.

En 1883, les missionnaires du Massanzé fondaient un orphelinat à Kibanga, à peu de distance de Moulouéva. Poré, le roi du pays, vint présider lui-même à l'installation et en fit tous les frais. « Je resterai auprès de vous, leur disait-il, tant que ma présence vous sera utile », et il ne s'éloigna que quand les constructions furent achevées, laissant à ses sujets pleine liberté de se faire instruire.

Cet établissement réservait aux missionnaires d'heureuses surprises. Burton avait écrit que les Nègres de l'Afrique équatoriale perdraient la tête plutôt que d'apprendre à lire et à écrire. Tout au contraire, les enfants apprenaient leur catéchisme avec facilité. Presque tous savaient lire et plusieurs écrivaient correctement en langue kisouahili. Ils faisaient non moins d'efforts pour se corriger de leurs défauts et réprimer leurs passions. Grande était l'impatience des catéchumènes de recevoir le baptême; mais Mgr. Lavigerie venait d'envoyer à ses missionnaires des instructions formelles : « J'exige que, sauf le cas de mort, les futurs Chrétiens passent au moins deux ans dans l'ordre des postulants, puis deux autres dans celui des catéchumènes, et que ce ne soit qu'au bout de quatre années au moins qu'on puisse leur conférer le baptême, s'ils offrent des garanties morales sérieuses de persévérance. » Ce ne fut donc que la nuit de Noël 1883, qu'un certain nombre d'entre eux furent baptisés. C'étaient les premiers-nés de l'Église équatoriale.

Les missionnaires étaient tout à l'espérance. Une quatrième



INSTALLATION PROVISOIRE



MISSION ET

caravane leur amenait de nouveaux renforts, et, au commencement de 1884, deux Stations étaient fondées dans l'Ouzigué et le Maroungou.

Luttes et Épreuves (juillet 1884-1894). — A ces heureux débuts allait succéder une longue période d'épreuves.

Depuis 1883, sur un mot d'ordre venu de Zanzibar, les Arabes de l'intérieur manifestaient à l'égard des Européens une hostilité de plus en plus ouverte. La cause de ce revirement était l'attitude que venait de prendre le monde civilisé dans la question de la traite. A deux reprises déjà, bien avant sa grande croisade antiesclavagiste, Mgr Lavigerie avait dénoncé dans les « Annales de la Propagation de la Foi » et dans le « Bulletin » des Pères Blancs, le péril musulman au centre du continent africain, le dépeuplement par la traite et l'islamisation forcée. Il avait montré « les villages cernés, de nuit, surpris par des troupes armées, enveloppés de flammes, puis les habitants qui s'enfuient, qu'on prend, qu'on lie, qu'on arrache pour toujours à leur famille, à leur pays, qu'on entraîne, vil bétail, vers un marché d'esclaves à 60 ou 80 jours de marche ». Il évaluait à 400 000 par an les infortunés « que les traitants traînaient sur les marchés, quand ils ne les laissaient pas, neuf sur dix, tomber sur les chemins



PANORAMA DE KIRANDO

du *pori*, rompus de coups ou exténués de misères ». — « Le sujet ne permet pas qu'on exagère, écrivait à son tour Livingstone. Amplifier les maux de l'affreux commerce est tout simplement impossible. »

Émue des récits de tant de voix autorisées, l'Europe s'apprêtait à sévir vigoureusement contre la traite; et les Arabes, très bien renseignés par Saïd Bargache, apprenaient des nouvelles de plus en plus défavorables. C'était, en 1884, la création de l'Association Internationale du Congo et de la Société de colonisation allemande pour l'Est africain; c'était, en janvier 1885, le Congrès de Berlin et la coalition des nations civilisées se partageant l'Afrique; c'était, la même année, la fondation de l'État du Congo et le décret impérial de Guillaume II validant les traités passés par Peters et ses compagnons; c'était enfin la notification à Saïd Bargache du démembrement de la côte du Zanguebar et, au mois d'août, l'ultimatum adressé au Sultan pour lui imposer le protectorat allemand.

De tout cela, missionnaires et explorateurs devaient subir le contre-coup. Stimulés par la pensée que leur domination touchait à sa fin, « les Musulmans, écrivait l'archevêque, profitent de ces derniers jours pour pressurer le fruit, comme ils disent, et en faire tout sortir avant qu'il ne leur échappe des mains ». Leur programme était

donc de tirer de la traite tout ce qu'elle pouvait donner, et de susciter contre les Européens toutes les colères des Noirs.

Tel était l'état du pays quand, au mois de mai 1884, arrive à Oujiji un émissaire de Saïd Bargache, le trop fameux Roumaliza. Il se pose en souverain et commence aussitôt l'occupation effective des deux côtes du Tanganika. Par la pression qu'il exerce sur les chefs indigènes, les missionnaires sont obligés, pour éviter aux Noirs les représailles des Arabes, d'abandonner tour à tour les Stations de l'Ouzigué et du Massanzé, et de se retirer dans la presqu'île de Kibanga.

Sur ces entrefaites, l'Association Internationale de Bruxelles, après entente entre Léopold II et Mgr Lavigerie, offre aux Pères Blancs les deux postes fortifiés de Karéma et de Mpala. Refuser, c'était livrer à la mort non seulement les missionnaires, mais encore une population confiante qui s'était mise spontanément sous leur protection; aussi l'archevêque leur donnait-il l'ordre d'accepter et de tenir bon jusqu'à l'arrivée du capitaine Joubert, ancien officier pontifical, qui venait de mettre son épée au service de la Mission.

Au mois de juillet 1885, les Pères prennent possession de Karéma. La Station, bâtie sur une colline de micaschiste de la rive orientale, était entourée de terres basses où s'élevait un village assez considérable. La petite forteresse était flanquée de trois tours quadrangulaires qui servaient de bastions. Avec la petite garnison et les munitions qu'y laissait le vaillant capitaine Storms, on était à l'abri d'un coup de main. A leur tour, les missionnaires du Maroungou évacuent Mkapakoué et se replient sur Mpala. Les deux postes étaient entourés de populations belliqueuses, toujours prêtes, sur un mot d'ordre des Arabes, à se ruer sur les Blancs.

L'année 1886 est marquée par des alertes continuelles et par l'arrivée de Joubert. Le courageux capitaine, qui s'était autrefois distingué à Castelfidardo, où il fut blessé, à Mentana, puis à Loigny, dans l'armée de la Loire, reçoit, avec le titre de « ministre de la Justice et

de la Guerre », la tâche de maintenir l'ordre parmi les indigènes et de protéger la petite chrétienté contre les attaques du dehors. A peine arrivé à Karéma, il inflige une première défaite à un chef trop turbulent et va prendre le commandement de Mpala dont la situation était des plus précaires.

Les années suivantes, malgré les victoires de Joubert, le cercle de feu et de sang qui enserre nos Stations se rétrécit chaque jour. « Je vois passer sous mes yeux, écrit un missionnaire, plus de 300 esclaves. Il n'y a pas de jour où les bateaux n'en chargent pour Oujiji par centaines. C'est partout de même. » Les Pères rachètent ceux qu'on aurait tués, les enfants et les malades : « Tout ce que nous avons y passe, écrivent-ils ; que n'avons-nous de quoi les délivrer tous ! »

A cette époque (1889), le cardinal Lavigerie prêche sa croisade antiesclavagiste partout où il trouve une chaire ou une tribune, et tandis qu'il suscite des dévouements dans toutes les capitales de l'Europe, les Pères Blancs — seuls représentants de la foi et de la civilisation autour du Tanganika — protègent par leur présence quelques milliers de pauvres Noirs. « Nous ne voyons partout, écrivent-ils, que des villages qui flambent, des gens qui se sauvent sur le lac, des brigands armés qui fouillent les replis des vallées et les bas-fonds des rivières où sont cachés les fuyards, puis reviennent, le soir, traînant les femmes et les enfants qu'ils ont liés tous ensemble. » Partout coule le sang, partout fume l'incendie.

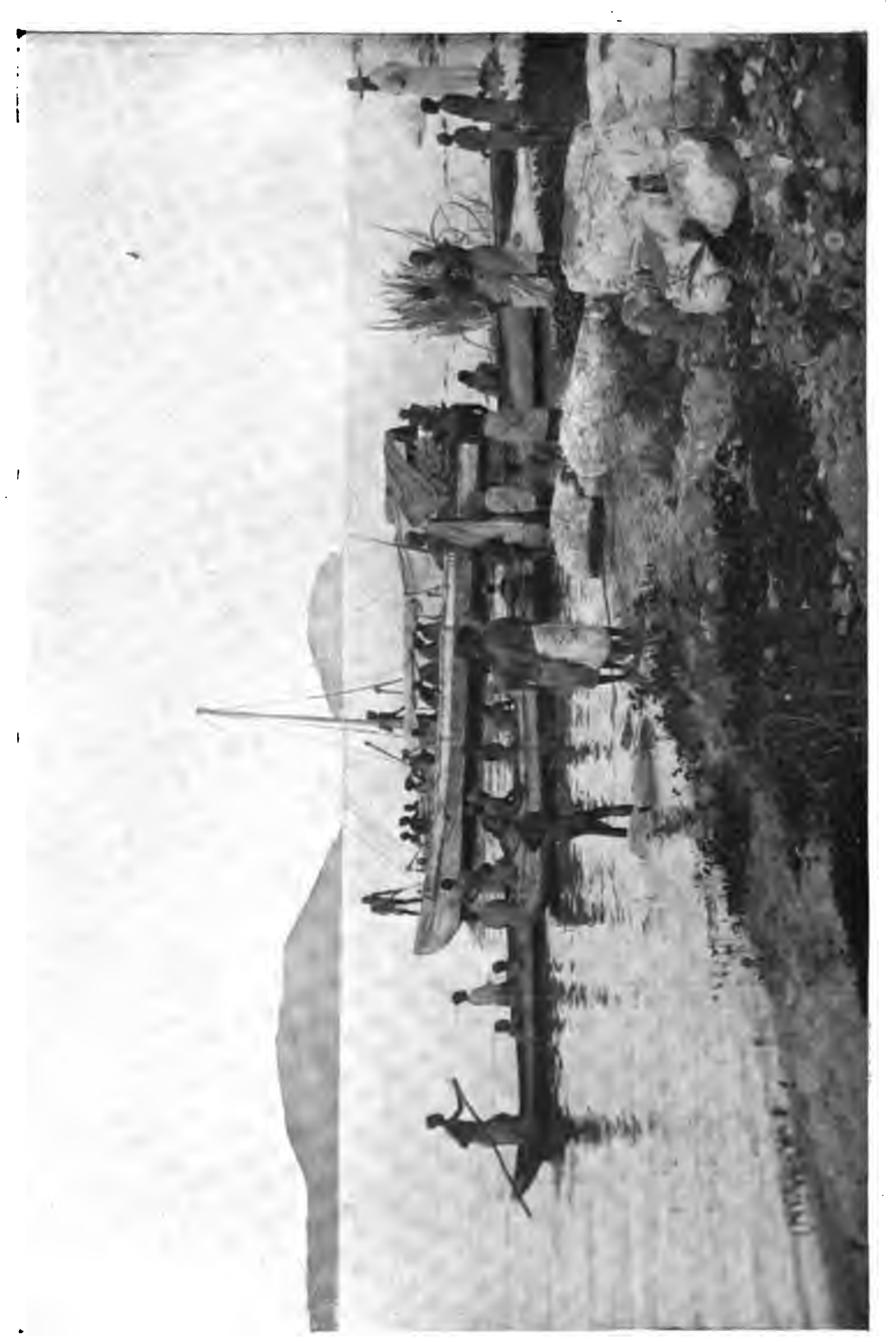
Mais tandis que dans l'Ouganda les Arabes s'efforçaient, pour se maintenir, de gagner au Coran de nombreux adeptes, au Tanganika, à part quelques exceptions insignifiantes, ils ne faisaient rien pour islamiser les Noirs. Prosélyte dans la mesure de ses intérêts, le Musulman cherche toujours à se conserver « un terrain de chasse », la traite devant lui procurer des ouvriers pour ses travaux, des bêtes de somme humaines pour le transport de son ivoire, et des femmes pour l'entretien de ses harems.

En 1890, la Station de Kibanga supporte un long siège. Plus de mille indigènes cherchent un refuge dans le *boma* muré des missionnaires. Les traitants razzient le pays et menacent de réduire à néant les résultats obtenus par l'héroïsme de Joubert. A Mpala, la situation devient de plus en plus critique. Après la défaite considérable que leur avait infligée le vaillant capitaine, près de Katélé, les Arabes exaspérés avaient décidé d'en finir avec leur vainqueur par une attaque générale. Déjà une nombreuse armée de Ouangouana s'était fortement établie jusque sous les palissades de Mpala et n'attendait que l'arrivée de la flotte pour donner le dernier assaut, quand, tout à coup, les assiégeants s'éloignent en désordre. Que s'était-il donc passé? Les embarcations énormes qui portaient les derniers renforts n'étaient plus qu'à quelque distance du rivage, lorsque s'élève une bourrasque aussi violente qu'imprévue. En vain, les Arabes s'efforcent de regagner le large, leurs bateaux, jetés avec violence sur les écueils de la côte, chavirent ou se brisent. Bon nombre de soldats y trouvent la mort et toutes les munitions sont perdues. Notre-Dame Auxiliatrice, qu'on priait jour et nuit à la Station, avait pris sur elle de sauver ses enfants (17 juin 1890). La Mission cependant était toujours en danger, et Joubert, dépourvu d'armes et de munitions, adresse un pressant appel à ses anciens compagnons d'armes. L'année suivante, la deuxième expédition antiesclavagiste, commandée par le capitaine Jacques, lui apporta, avec la bénédiction du Saint-Père, un ravitaillement fourni par les zouaves pontificaux.



ÉGLISE DE KIRANDO

La lutte recommence avec plus d'acharnement pendant les



BARQUES DE LA MISSION SUR LE LAC TANGANIKA

années 1892 et 1893. Malgré les efforts de Joubert, qui se multiplie et accomplit des prodiges de bravoure, les troupes belges éprouvent de graves échecs. Notre Station de Kibanga doit être abandonnée, et la petite chrétienté fonde, à proximité de Mpala et sous la protection du capitaine, le village de Baudoinville. Ce n'est qu'en 1894, après une série de combats des plus meurtriers entre Belges et Arabes, que Roumaliza est mis en fuite et le pays purgé des hordes esclavagistes.

Pendant les intervalles de paix de cette guerre, qui avait duré près de dix ans, les missionnaires avaient exercé leur apostolat auprès des nombreux indigènes réfugiés dans leurs trois Stations. « Des villages entiers, écrivait Mgr Charbonnier, se disposent à venir se grouper autour de nous, à condition de renoncer à la polygamie et de suivre nos lois. »



KALA : LA MISSION

L'Islam vaincu et la liberté de l'apostolat reconquise, la Mission entre désormais dans une ère de paix et de prospérité. Mais pour que l'étendue de son territoire ne nuise pas à son développement, la Propagande divise en trois parties ce vaste champ d'évangélisation : les Vicariats du Tanganika et de l'Ounyanyembé se partagent la rive orientale du lac jusqu'à mi-chemin de l'Océan Indien, tandis que le Vicariat du Haut-Congo comprend toute la rive occidentale jusqu'au Congo, depuis l'extrémité sud du lac Bangouéolo jusqu'à Riba-Riba au Nord.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU TANGANIKA

Malgré son étendue, — plus de 200000 kilomètres carrés, ce Vicariat n'a qu'une population assez restreinte, et si les villages sur les rives du lac sont encore nombreux et considérables, au delà et sur les hauts plateaux, ils sont rares et minuscules. A côté de certaines tribus belliqueuses qui ont frayé avec les Arabes et en ont pris les vices, d'autres, trop longtemps pourchassées et traquées comme un vil gibier, vivent dans une grande misère, isolées et sauvages, sans énergie et sans solidarité.



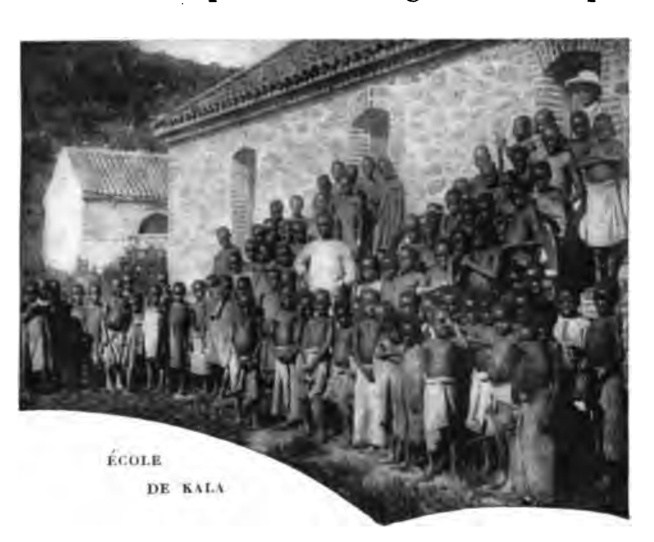
CHEF DE KALA ET SA FAMILLE

Une population si disparate, si disséminée, offrait de sérieux obstacles à l'œuvre des missionnaires; mais, depuis deux ans, ce peuple se refait et semble se rallier franchement à la cause de la civilisation chrétienne. Les écoles sont le principal facteur de ce beau mouvement. En 1897, elles comptaient à peine 200 enfants; c'est alors que les premiers catéchistes indigènes débutent dans l'apostolat, et aussitôt le nombre des élèves monte à 972. En 1899, il s'approche de 1700 et, l'année suivante, près de 3000 enfants fréquentent 46 écoles. Pour ne pas se priver des bienfaits de l'instruction religieuse, des villages entiers consentent à se déplacer, et le nombre des centres évangélisés par les missionnaires s'élève aujourd'hui à plus de 200.

Depuis 1894, les Sœurs Blanches secondent les Pères dans l'œuvre des écoles. Outre les asiles pour les enfants en bas âge, elles ont des ouvroirs pour les jeunes filles. Celles-ci, à cause de l'infériorité sociale de la femme, ont moins de dispositions pour l'étude que

les garçons : on tâche d'en faire de bonnes ménagères et des mères chrétiennes. Les plus instruites parmi elles se marient ordinairement avec des catéchistes et se rendent très utiles en instruisant les personnes de leur sexe dans les villages évangélisés par leur mari. Il se fait ainsi un bien considérable et, par leur entretien peu dispendieux, ces ménages sont de précieux auxiliaires pour la Mission.

A Karéma, le petit Séminaire fait fonction de maîtrise et les cérémonies s'y exécutent aussi bien que dans les églises d'Europe.


ÉCOLE DE KALA

La transformation morale dans les villages chrétiens n'est pas moins surprenante et l'on rencontre chez les néophytes une élévation de pensée et une délicatesse de sentiment autrefois inconnues parmi les Noirs. Les récits de l'Ancien Testament sont le thème fréquent de leurs conversations, et la beauté de leur âme, régénérée par le baptême, resplendit même sur leur extérieur. Un Chrétien se reconnaît aussitôt à son air, à son langage, à son maintien. On dirait qu'il y a en lui une humanité supérieure à celle du païen.

Le progrès matériel n'a pas été négligé. Non contents de prêcher, par l'exemple autant que par la parole, les vertus d'ordre, de justice, de travail et d'économie, les missionnaires se sont occupés de la culture et de l'organisation du travail. On a dit avec raison que « l'introduction des espèces nourricières dans ces pays est l'un des plus grands bienfaits des Européens et que, dans la balance générale, elle faisait plus que compenser la vente de la poudre, des fusils

et des liqueurs fortes ». Au lieu d'armes et d'alcool, les missionnaires ont introduit d'abord les cultures vivrières, propres à améliorer l'ordinaire aussi misérable que peu varié des indigènes. Au sempiternel manioc qui épuise le sol, ils ont ajouté presque tous les légumes et toutes les céréales de l'Europe; ils ont acclimaté aussi beaucoup d'arbres fruitiers inconnus autrefois dans le pays : papayers, goyaviers, mandariniers, palmiers, etc. Toujours dans le même but de moraliser les Noirs par le travail, — car le jardinage, à cause de son extrême facilité, ne demande que peu de soins, — ils ont importé les plantes arborescentes de grande culture, le caféier, le cotonnier, le caoutchoucquier et le vanillier. Des essais ont lieu en même temps pour apprendre aux indigènes le tissage et mettre à la portée de chaque famille des instruments de travail d'un maniement facile, quoique suffisamment perfectionnés pour donner de bons résultats. C'est à Mgr Lechaptois, le Vicaire apostolique actuel, que sont dues ces heureuses et intelligentes initiatives.

En juin 1900, le Vicariat du Tanganika comptait : 1963 néophytes, 9017 catéchumènes, près de 3000 élèves dans les écoles, 16 Prêtres, 7 Frères coadjuteurs, 9 Religieuses, et 41 catéchistes. Une septième Station était en voie de fondation. De belles églises ont été construites, de 30 à 50 mètres de longueur, avec trois nefs séparées par des piliers et des cintres, crépies à la chaux et couvertes de tuiles. A côté des églises se groupe toute une série de bâtiments: résidences des Pères et des Sœurs, orphelinats, écoles des garçons et des filles, magasins et ateliers. Ces constructions, en même temps qu'elles fournissent aux indigènes un travail rémunérateur, contribuent grandement à diminuer la mortalité parmi les missionnaires.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU HAUT-CONGO

État actuel. — A peine débarrassée des Arabes esclavagistes par la défaite de Roumaliza, la rive occidentale du lac commençait à jouir d'une paix relative, lorsque éclata la révolte des soldats congolais. Les insurgés, après avoir massacré leurs officiers belges, se ruaient sur les territoires que peu auparavant ils avaient délivrés eux-mêmes des chasseurs d'hommes. Pendant plusieurs années encore, jusqu'en 1899, la guerre et la famine amoncelèrent des ruines et des cadavres, et le peu de sécurité du pays obligea les missionnaires à surseoir aussi à son évangélisation. Depuis deux ans, le Haut-Congo est enfin pacifié, et son premier évêque, Mgr Roelens, a su donner à toutes les œuvres de son Vicariat une vigoureuse impulsion. A la vérité, le mouvement des conversions a été lent et n'est pas encore général, mais il est sérieux et d'autant plus consolant que les indigènes offraient moins de prise à l'action des missionnaires. Continuellement harcelées et razziées par les hordes esclavagistes, les tribus du Haut-Congo étaient tombées dans une misère profonde et dans une sorte de marasme intellectuel et moral. Leur intelligence, peu développée, semblait fermée à tout ce qu'il y a de grand et de noble, et c'est à force de patience et de charité que les conversions s'opéraient lentement, une par une.



CULTURES INDIGÈNES

Aujourd'hui les choses ont changé. Les néophytes sont consi-

dérés; beaucoup de païens, qui n'ont pas le courage de changer de vie, ne veulent cependant pas mourir sans recevoir le baptême. Partout les chefs et les populations demandent des missionnaires, dont la présence leur est un gage de paix.

Il y a dix ans, les empoisonnements, les sacrifices humains, les exécutions sous inculpation d'*oulozi*, — c'est-à-dire d'avoir, par mauvais œil ou par quelque sortilège, causé un dommage ou fait mourir quelqu'un, — les guerres civiles, les razzias de femmes et d'esclaves étaient à l'ordre du jour; le fort opprimait le faible et l'anarchie la plus complète régnait dans le pays. Aujourd'hui, partout où il y a des missionnaires, la paix est parfaite et l'on voyage avec plus de sécurité que dans nos colonies du Nord. Les villages chrétiens, par l'observation stricte de la monogamie, regorgent d'enfants bien constitués, tandis que chez les païens les enfants sont rares et malingres. Grâce à l'épreuve de quatre ans, imposée à nos catéchumènes, les néophytes sont convaincus et sérieux et, pour la pratique des vertus, dignes de tout éloge. Leur foi est simple et vive; la plupart s'approchent des sacrements tous les quinze jours et assistent à la messe chaque matin.

Au 1er juin 1900, le Vicariat du Haut-Congo comptait 20 missionnaires prêtres, 11 Frères coadjuteurs et 9 Sœurs Blanches, 7 Stations, 5 chapelles, élevées dans des centres païens, et desservies par 10 catéchistes qui y donnent l'instruction religieuse et président à la prière. Plus de 300 enfants libérés de l'esclavage étaient élevés dans 10 orphelinats, et 1545 élèves fréquentaient les écoles. Le capitaine Joubert continue à rendre à la Mission de précieux services. Pour contribuer plus efficacement à relever la race noire, il a pris pour compagne de sa vie une femme indigène, et est aujourd'hui père de plusieurs enfants. Il emploie ses journées à soigner les malades, à faire le catéchisme et à juger les différends que lui soumettent les Noirs.

Les missionnaires ont mis non moins d'activité à améliorer la

situation matérielle des habitants. Après avoir remédié à la profonde désorganisation de la famille en lui donnant une constitution chrétienne, ils n'ont rien négligé pour donner aux Noirs des habitudes sédentaires et pour réagir par la loi divine du travail contre leur nature sensuelle et indolente. L'habitude d'être razziés leur ayant fait abandonner presque tout travail, les Pères, pour leur créer des occupations, ont fondé des établissements professionnels et agricoles. Les élèves du petit Séminaire apprirent à éditer eux-mêmes leurs livres classiques, premier travail de ce genre dans l'Afrique centrale. Aux ouvriers indigènes qui déjà travaillaient le fer, on enseigna des méthodes moins primitives d'extraction et de traitement du métal. On forma des maçons, des menuisiers, des forgerons, et aujourd'hui les artisans les plus habiles ont eux-mêmes de petits ateliers où, à leur tour, ils forment des apprentis. Tout ce monde a été utilement employé à la construction d'églises. Celle de Mpala étonne les Européens par ses dimensions et la grâce de son architecture romane. Celle de Baudouinville, plus grande encore et de style gothique, occupe depuis quatre ans plus de 2000 ouvriers. Toutes deux sont à trois nefs et font honneur au Fr. François, leur architecte. Pendant la saison des pluies, ces travaux sont interrompus suffisamment pour que chacun puisse cultiver soi-même le champ qui lui fournira sa nourriture durant l'année. Aussi l'agriculture, autrefois si négligée, est-elle devenue



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE MPALA

une occupation très en honneur. Pas un Chrétien qui n'ait son lopin de terre parfaitement entretenu. De tels résultats n'auraient jamais été obtenus ni par l'exploitation intensive des riches planteurs, ni par le commerce en gros des grandes Compagnies. Déjà quelques-uns de nos néophytes, plus ardents au travail, sont devenus d'assez gros propriétaires, occupent un certain nombre d'ouvriers auxquels ils donnent une part de la récolte, et exportent leurs produits sur les deux rives du lac. Comme au Tanganika, nos Frères coadjuteurs ont réussi, à force d'énergie, à dompter quelques zébus, et les premières charrues du pays labourent le sol.

Quand tous les environs d'une Mission sont cultivés à plusieurs kilomètres à la ronde, les nouveaux ménages, ne trouvant plus de terrain à défricher, essaiment et fondent ailleurs un nouveau village. De larges routes, bordées d'arbres, relient entre eux tous les centres ; les marais sont assainis, des ponts sont jetés sur les rivières et de vastes égouts assurent l'hygiène publique. Tous les voyageurs qui ont passé par le Haut-Congo ont été émerveillés des résultats acquis, en si peu d'années, par des hommes qu'accablent déjà les œuvres d'évangélisation; ils ont reconnu que la vulgarisation du progrès moderne n'avait de valeur civilisatrice pour les indigènes qu'autant que la religion en était la base et la loi, tandis qu'ailleurs « l'éducation mal menée du Noir en a fait une grotesque caricature du Blanc ».

Le Vicariat du Haut-Congo comptait, au 1er juin 1900, 2990 néophytes et 7817 catéchumènes instruits régulièrement.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OUNYANYEMBÉ

Ce Vicariat embrasse toute la zone comprise entre l'extrémité méridionale du lac Nyanza au Nord et le 5° de latitude Sud; et de l'Est à l'Ouest, depuis la Rousisi jusqu'à la ligne de partage des eaux entre l'Océan Indien et la région des Lacs.

L'Ounyanyembé étant la route obligée de toutes les caravanes



ORPHELINAT DE KIPALAPALA

qui se rendent de la côte à l'intérieur, les missionnaires avaient eu, dès le début, l'intention d'y fonder une série de Stations intermédiaires qui serviraient à en faciliter le ravitaillement. Mais l'anarchie dans laquelle était plongé ce malheureux pays en retarda longtemps l'exécution.

Trois peuples s'y disputaient alors la prépondérance : les Ouangoni, les Rouga-Rouga de Mirambo et les Arabes.

Venus du Sud dans la première moitié du XIX[e] siècle, les terribles Ouangoni, ou Zoulou-Ouatouta, s'étaient jetés sur l'Ounyamouézi. La tête ornée de plumes et armés d'un casse-tête qu'ils maniaient avec une prodigieuse habileté, ils avaient commencé la conquête du pays, quand soudain se dresse devant eux un petit chef, jusqu'alors inconnu, Mirambo. Celui-ci, ralliant les tribus effrayées, arrête les envahisseurs et peu à peu se taille un empire. Les Arabes eux-mêmes reculent devant lui. Les Ouangoni font alors alliance avec Mirambo, puis, après quelques années, le trahissent, et la lutte recommence, longue et sanglante, entre les deux partis.

C'est à cette époque si troublée que les missionnaires, pour se rendre aux grands Lacs, sillonnent l'Ounyanyembé de leurs caravanes et, pendant plus de 12 ans, tentent en vain l'évangélisation du pays.

Dès 1879, le P. Ganachau essaye inutilement de s'établir à Tabora, capitale de l'Ounyamouézi, et ce n'est qu'à la fin de 1881 que le sultan Siké accorde enfin au P. Guillet et à ses confrères l'autorisation de s'y fixer. Leur maison devait servir de Procure et d'orphelinat pour les enfants rachetés. A ce double point de vue, l'endroit ne pouvait être mieux choisi : Tabora était alors le rendez-vous de tous les traitants arabes, le plus grand entrepôt d'esclaves et un lieu de ravitaillement pour les caravanes. De plus, la plaine qui l'entoure étant d'une extrême fertilité, les produits, qu'on pouvait s'y procurer en toute saison, s'y vendaient à assez bas prix.

En 1883, l'arrivée d'une vingtaine d'enfants Baganda, arrachés à la persécution qui sévissait alors dans leur pays, fait monter le nombre des orphelins à 50. Pour plus de liberté, les Pères transportent leur établissement à Kipalapala, à une lieue de Tabora, et, profitant de l'accalmie dont jouissait provisoirement l'Ounyanyembé, décident de fonder, dans le Boukouné une station intermédiaire entre Tabora et le Nyanza.

Le Boukouné était sous la dépendance de Mirambo. Une première démarche faite auprès de lui par les PP. Lévesque et Giraud, est favorablement accueillie : « Je vous prends sous ma protection, leur dit-il; si quelqu'un vous touche, il me blessera à la prunelle de l'œil ». Mais la mort de quelques missionnaires oblige de surseoir à ce projet. Enfin, au mois d'avril 1884, le P. Lourdel, après une nouvelle entrevue très cordiale avec Mirambo, s'installe à Djioué-la-Singa. Son activité suffit à tout, aux constructions matérielles et à l'enseignement religieux. Sa pauvreté est extrême; un vieux coq lui sert de réveille-matin, et un grand bâton, fiché en terre au milieu de la cour, de cadran solaire. Il ne tarde pas à jouir d'une grande popu-

larité : Mirambo lui-même vient le trouver dans sa pauvre hutte. Malheureusement ce souverain succomba bientôt à la maladie en faisant le siège de Kapéra, et les troubles qui suivirent sa mort obligèrent les missionnaires à abandonner la Station (13 mars 1885).

La Mission de l'Ounyanyembé, par bref apostolique du 11 janvier 1887, était détachée de celle du Tanganika, avec le P. Girault comme titulaire, et érigée en Provicariat. Le 23 août de la même année, celui-ci avait la consolation d'assister à une scène bien touchante dans la pauvre chapelle de l'orphelinat de Kipalapala : c'était le premier sacre d'évêque dans ces régions de l'Afrique équatoriale. Le prélat consécrateur était Mgr Livinhac, arrivé de l'Ouganda dont la terre fumait alors du sang des martyrs, et le consacré, Mgr Charbonnier, premier Vicaire apostolique du Tanganika, qui venait de faire 200 lieues à travers des forêts pleines de dangers. Tant de souvenirs, tant d'émotions se pressaient dans l'âme des deux pontifes, que, malgré eux, leurs larmes se mêlaient à l'huile des onctions sacrées.

Malheureusement, l'état politique du pays n'était guère favorable au développement des œuvres, et l'unique Station de Kipalapala résistait péniblement aux tracasseries toujours croissantes du sultan de Tabora. C'était le moment où les annexions européennes se poursuivaient sur la côte avec le plus d'âpreté ; c'était aussi celui où les Noirs, excités par les Arabes, ne perdaient pas une occasion de s'en venger. Les derniers roitelets du pays exigeaient des *hongo* plus exorbitants que n'aurait osé en demander l'empereur de l'Ouganda lui-même, et de trop fréquents massacres témoignaient assez de l'exaspération des indigènes.

« Pour sauver la vie de ses missionnaires, dont il avait la charge directe », Mgr Lavigerie adressa une note aux grandes Puissances, les suppliant d'agir par « une action collective » sur le sultan de Zanzibar et d'occuper les pays annexés avec des forces suffisantes pour maintenir dans le respect les Noirs exaspérés. L'Allemagne, à qui

revenait cette partie de l'Afrique, le comprit, et, le 16 août 1887, elle arborait son drapeau sur 14 ports du littoral. Un an plus tard, jour pour jour, les Allemands, d'après la convention imposée au sultan, prenaient à leur compte l'administration du pays de Saïd Bargache et la régie de ses douanes sur la côte. Des séditions éclatèrent à Pangani, à Dar-es-Salam, à Bagamoyo, un peu partout, et, le 2 décembre, le blocus fut proclamé à Zanzibar.

Tous ces événements avaient leur contre-coup à Kipalapala. Sans doute la Mission avait prospéré : l'orphelinat comptait 95 jeunes gens, la plupart baptisés, et un certain nombre de néophytes s'étaient mariés et établis dans le voisinage; mais, au milieu de ces consolations, les épreuves abondaient. A chaque instant, et sous le plus futile prétexte, il fallait payer au sultan Siké des sommes exorbitantes, ou bien se disculper des accusations les plus ridicules. Le massacre des Pères était même résolu.

La situation devenait intolérable. N'obtenant pas l'autorisation de se retirer, les missionnaires résolurent de s'enfuir au sud du Nyanza, à Boukoumbi. Sous prétexte de ravitailler ce poste, une petite caravane, formée du P. Schynse, du Fr. Pierre et des plus jeunes enfants put s'éloigner sans difficulté. Les PP. Hauttecœur et Chevalier, avec une vingtaine de jeunes gens, devaient s'échapper pendant la nuit. Mais la trahison d'un guide fit échouer cette partie du programme. Les deux missionnaires et leurs enfants furent pourchassés, dépouillés, et tous auraient été impitoyablement massacrés sans le secours inespéré de l'Arabe Sif-ben-Saad, qui, malgré tout, favorable aux Européens, mit sa maison à la disposition des Pères, se chargea de toutes les démarches auprès du sultan Siké, et leur fournit les moyens de gagner le Boukoumbi (9 juillet 1889). Pères et enfants étaient sauvés, mais la dernière Station de l'Ounyanyembé anéantie.

Pendant plus de deux ans, l'état politique de l'Est africain allemand rendit impossible tout nouvel essai de Mission. Nos caravanes elles-mêmes en pâtirent; l'une d'elles fut complètement pillée; une

autre (1890), la première qui osa s'aventurer dans l'intérieur après l'expédition d'Émin-Pacha, ne passa que grâce au nombre; par contre, elle fut si éprouvée par la soif, que plusieurs porteurs succombèrent à la fatigue.

Ce n'est qu'à la fin de l'année 1891, lorsque le lieutenant Prince se fut rendu suffisamment maître du pays par la défaite et la mort du sultan Siké, que la Mission de l'Ounyanyembé entra dans une nouvelle phase et se développa normalement. Les fondations se succédèrent alors régulièrement.

Notre-Dame Auxiliatrice. — Au mois de mars 1891, avant même la pacification du pays, le R. P. Gerboin et deux confrères rentraient dans l'Ounyanyembé, abandonné depuis deux ans. A travers mille dangers, ils se dirigèrent vers l'Ouchirombo, province très fertile et très peuplée. Le roi Ndéga les accueillit avec sympathie. Des constructions furent rapidement élevées, mais leur caravane de ravitaillement ayant été pillée, les missionnaires restèrent plusieurs mois dans un dénuement inouï.

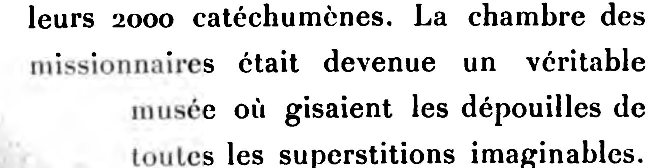
Heureusement leur influence grandissait chaque jour. A la prière du lieutenant Sigl, et pour éviter l'effusion du sang, ils décidèrent les Ouangoni à faire leur soumission. Ce succès eut un grand retentissement, et la pacification du pays leur valut la sympathie de tous.

Ce n'est qu'au mois de janvier 1891 qu'on put se mettre sérieusement à l'œuvre de l'évangélisation. Les résultats en furent aussitôt des plus consolants : Ndéga et toute sa cour se faisaient instruire, et la plupart des catéchumènes appartenaient à la noblesse du pays. A la fin de l'année 1893, leur nombre s'élevait

ORCHESTRE INDIGÈNE

à 400. La capitale était sérieusement entamée; la province, plus superstitieuse, était moins bien disposée. Les sorciers et les devins foisonnent dans le pays; les *basouézi*, sorte de francs-maçons spirites, y sont très-puissants, et dès les premiers jours se déclarèrent les ennemis de l'œuvre de Dieu.

L'année suivante, le mouvement des conversions s'accentua. Seize jeunes gens reçurent le baptême et aidèrent les Pères à instruire leurs 2000 catéchumènes. La chambre des missionnaires était devenue un véritable musée où gisaient les dépouilles de toutes les superstitions imaginables.





LA PRÉPARATION DU REPAS

Pour les femmes, le R. P. Gerboin fit appel aux Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. A la fin de l'année 1897, cinq d'entre elles arrivaient dans l'Ouchirombo. Elles furent reçues par la population avec un enthousiasme indescriptible. « Maintenant que nous avons des maîtresses, disaient les femmes, nous prierons comme les hommes », et un grand nombre d'entre elles se firent aussitôt instruire. A leur tour, les roitelets voisins, et jusqu'aux redoutables Ouangoni, envoyaient aux missionnaires force députations pour solliciter leur part de la Bonne Nouvelle.

Depuis le jour de Noël 1894, chaque année amenait de nouveaux baptêmes, et, sauf le malheureux roi que retenait la polygamie, toute la famille royale était chrétienne. Ce n'est qu'en 1896, sur son lit de mort, que Ndéga se fit baptiser. La présence des missionnaires lui permit de mourir de mort naturelle, l'étiquette voulant qu'on étouffât le roi du pays, pour lui épargner les affres de

l'agonie. Son successeur, Robert 1er, était un néophyte d'une grande piété. Mais en refusant pour son couronnement la consécration des sorciers, il mécontenta profondément les païens, et l'année suivante, ayant eu de légers accès de démence, il fut remplacé par son frère Constantin, néophyte lui aussi, mais plus coulant sur l'article des superstitions. Cependant, en 1899, Robert, sain d'esprit et de corps, et appuyé par un puissant parti, a été rétabli par l'autorité allemande. Tous ces événements ont échauffé les têtes et nui plus ou moins à la Mission.



FEMME BROYANT DU MANIOC

En 1897, le Provicariat de l'Ounyanyembé était érigé en Vicariat apostolique et confié à Mgr Gerboin. La Station de N.-D. Auxiliatrice, sa résidence, comptait alors 500 néophytes et plus d'un millier de catéchumènes. Jusqu'à présent, le rachat et l'éducation des esclaves ont été l'objet principal de cette Mission, et ces malheureux y viennent, presque chaque jour, implorer la protection et la charité des Pères. Quand ils n'ont pas été libérés par l'autorité allemande, leur maître vient les réclamer, et ce n'est qu'au prix d'une lourde indemnité que les missionnaires peuvent les garder. C'est ainsi qu'en 1899, 211 esclaves ont été recueillis à Notre-Dame Auxiliatrice.

Saint-Michel. — Pour profiter des bonnes dispositions des roi-

telets voisins de l'Ouchirombo, vers la fin de 1892, les PP. Gosseau et Lombard sollicitèrent du roi Ouimou l'entrée du Msalala. Six cents guerriers vinrent les chercher pour leur faire une escorte d'honneur et, quelques jours après, on arrivait à Msalala. Le roi les reçut avec dignité et bienveillance.

Trois mois plus tard, la Mission comptait déjà 125 catéchumènes assidus, parmi lesquels Ouimou et sa famille, et une belle route de 300 mètres reliait la capitale à la résidence des missionnaires. Les indigènes ont persévéré dans ces dispositions, et Saint-Michel compte aujourd'hui une chrétienté fervente et nombreuse. Toutefois, la population y est si peu dense, si disséminée, et les moindres voyages, toujours à pied ou à dos d'âne, si difficiles, que l'évangélisation ne se fait que lentement. Pour suppléer à leur petit nombre, les missionnaires forment des Chrétiens instruits et vertueux qu'ils établissent comme catéchistes dans les centres éloignés. Les Pères visitent de temps à autre ces succursales, s'assurent que l'instruction y est bien donnée, administrent les sacrements et encouragent tout le monde.

Saint-Joseph. — En 1895, dans un voyage qu'il fit à Tabora, les plaines transformées en fondrières obligèrent le P. Capus à passer par le Ndala. A son passage dans cette province, la reine Montabo lui fit une véritable ovation. « Je veux, dit-elle, que les missionnaires s'établissent chez moi. Là où vous êtes, c'est la paix, c'est le bien-être, c'est la tranquillité. » Il fallut promettre de revenir. Les Pères tinrent parole, et, le 8 janvier 1896, ils se présentaient à la capitale. La réception fut aussi cordiale et enthousiaste que la première fois, et la reine elle-même, pour servir d'exemple à ses sujets, se fit instruire avec sa suite.

L'année suivante, l'orphelinat comptait 14 enfants, l'école une cinquantaine d'élèves, l'hôpital 62 malades, et une grande partie de la population suivait les instructions religieuses. L'observation du

dimanche était générale, même dans les environs, et ce jour-là presque tout le monde assistait à la prière et au catéchisme.

Malgré leur bonne volonté, les Noirs du Ndala étaient profondément attachés à tout un passé de superstitions. Aussi, à la fin des quatre années d'épreuves, les admissions au baptême furent assez peu nombreuses. « Notre église, écrivait le P. Muller, serait trop petite si nous baptisions tous ceux qui le désirent, mais nous n'y admettons que les catéchumènes instruits et éprouvés durant plusieurs années. Sans cette précaution, beaucoup retomberaient bien vite dans toutes leurs superstitions d'autrefois. Notre sévérité a ralenti l'enthousiasme de la première heure, mais nous espérons beaucoup de ce peuple. Le jour où la grâce se sera suffisamment infiltrée dans les âmes, elle donnera à ces volontés encore trop faibles la force qui leur manque. »

Saint-Antoine. — Les missionnaires furent moins heureux dans l'Ouroundi. Ce n'est qu'après deux tentatives infructueuses, qu'ils réussirent, en 1898, à s'y fixer définitivement. Comme dans plusieurs parties de nos Missions, les aborigènes y vivent sous la domination absolue des Ouatousi (Ouahouma), pasteurs conquérants. Ceux-ci, craignant pour leur autorité, firent assez mauvais accueil à nos confrères, tandis que les Baroundi se montrèrent très bienveillants. Aujourd'hui les missionnaires ont su se concilier les sympathies de tous et même des chefs voisins. Au bout d'un an, le nombre des catéchumènes assidus s'élevait à 450. Toutefois les progrès seront lents à cause de l'esprit profondément superstitieux des Baroundi. Partout on rencontre des bosquets sacrés, de petites huttes qui servent de résidence aux esprits, ou des signes cabalistiques sur les arbres et sur les pierres. Il existe même une sorte de société secrète (Bassouézi), dont les rites impurs se célèbrent la nuit dans le plus grand mystère.

Sacré-Cœur. — Mêmes difficultés que dans l'Ouroundi. Ce n'est

qu'en 1899 et à la troisième reprise que la Station du Sacré-Cœur fut définitivement établie dans les plaines brûlées de l'Ouha. Depuis, elle a été incendiée deux fois par malveillance, et chaque fois tout son matériel a été détruit. Les Ouaha, « de triste mémoire pour moi, dit Stanley, sont les préleveurs de tribut les plus avides de l'Afrique ». Ces natures sauvages se sont cependant laissé toucher par la patience et la bonté des missionnaires, et actuellement un petit nombre de catéchumènes assidus annonce les prochaines victoires du Sacré-Cœur.

OUIMOU ET SA COUR

Tabora. — Un Protestant, le docteur Kandt, en mission scientifique dans l'Ounyanyembé, émerveillé des résultats obtenus par les missionnaires catholiques, vient d'offrir à Mgr Gerboin sa propriété de Tabora, pour que les Pères y ouvrent un hôpital et une école. Cette fondation est achevée.

En 1900, le Vicariat comptait 20 missionnaires, 6 Sœurs, 49 catéchistes, 1842 néophytes, 6000 catéchumènes et 150 enfants dans les écoles.

Deux témoignages éloquents, tous deux venant de Protestants, feront mieux connaître l'œuvre des missionnaires dans l'Ounyanyembé. L'un est du commandant Wissmann, ancien chef du corps allemand d'occupation. Après avoir visité en détail une de nos Stations, il juge sévèrement — dans un grand journal protestant —

les missionnaires réformés qui ne sont souvent que des agents politiques, et ajoute : « Il faut croire que le système des prêtres catholiques est le meilleur, car les résultats obtenus parlent en leur faveur. Au point de vue de la civilisation, dans l'Afrique orientale, la Mission catholique est, sans nul doute, de beaucoup supérieure. Ses membres partent sans esprit de retour; ils ne sont que très rarement rapatriés pour raison de santé; en outre, les cérémonies du culte de l'Église



UN MARCHÉ DANS L'OUROUNDI

romaine impressionnent le sauvage bien plus vivement que la simplicité du culte évangélique. »

L'autre témoignage est de Stanley, et, quoique sous un autre point de vue, complète le premier : « Les missionnaires français, il faut le dire, ne sauraient être surpassés dans l'art de donner à leurs Stations, avec les plus misérables matériaux, un aspect de confort et d'élégance. Dans ces plaines arides, où pendant la saison sèche on trouve à peine, sur une étendue de 4 à 500 kilomètres, un coin de paysage digne d'être remarqué, leur établissement occupait peut-être le lieu le plus ingrat, et cependant il faisait plaisir à voir. Trois con-

structions en pisé et peu élevées forment les trois côtés d'une cour spacieuse. Chacune comprend quatre ou cinq chambres très proprement plâtrées, avec une sorte de terre glaise grise. Au milieu des bâtiments s'élève l'église, fort bien construite avec le *mayombo* de la forêt voisine et l'argile du sol environnant. Un premier rang de palis protégeait la demeure des missionnaires, et un second, le village de leurs prosélytes. Rien de mieux conçu et de mieux exécuté. C'était, on le voyait, une œuvre de patience et d'amour. »

MISSION DU NYASSA

La Mission du lac Nyassa s'étend de la rive occidentale du lac Nyassa jusqu'au delà du lac Bangouéolo, et de l'extrémité méridionale du Tanganika jusqu'au Chiré, au Sud. Au mois de juin 1889, les missionnaires d'Alger étaient autorisés, par un accord conclu entre Mgr Lavigerie et le Portugal, à se fixer dans le bassin du Nyassa, à condition de reconnaître les droits de patronage de cette puissance. A peine le P. Lechaptois et ses deux confrères s'étaient-ils installés chez le roi Mponda, sur les bords du Chiré, qu'éclata entre le Portugal et l'Angleterre le conflit diplomatique qui plaça le Nyassaland dans la sphère d'influence de la Grande-Bretagne. Dégagés de leur contrat, les missionnaires quittèrent Mponda et, pour se rapprocher de leurs Missions du Nord, allèrent se fixer, en 1891, à Mamboué, aux deux tiers de la route du Nyassa au Tanganika. Tout le pays qu'ils avaient traversé était à peu près dépeuplé par la traite ; le Mamboué lui-même n'offrait qu'une population clairsemée et ne devait être pour les Pères qu'une halte, jusqu'à ce qu'ils pussent pénétrer dans l'Oubemba.

L'Oubemba est un haut plateau très boisé, incliné vers le Sud et dans lequel naissent les nombreux affluents du Chambézi, rivière qui deviendra le Congo. Ses habitants, les Ouabemba, du plus beau type bantou, sont des guerriers redoutables. De taille élevée, le corps

souvent couvert d'élégants tatouages et la tête rasée de la façon la plus bizarre, ils se servent de l'arc avec une grande adresse. Aussi préfèrent-ils les razzias à la culture et, pour vivre à peu de frais, ils ont rendu tributaires et occupent tous les pays voisins. Leur roi, Kiti-Mkoulou, dont la capitale était très populeuse, jouissait, comme tous les souverains de l'Oubemba, d'un pouvoir absolu, et la moindre infraction à ses ordres était punie de la mutilation ou de la mort. Aucun Blanc n'avait encore obtenu l'autorisation de se fixer dans ses États, lorsque, le 10 décembre 1894, le P. Van Oost pénétra résolument dans le Panda, province tributaire de l'Oubemba. Son chef, Mkaça, lui permit de se fixer sur la colline de Kaïambi, se faisant fort d'obtenir l'assentiment de son suzerain, Kiti-Mkoulou. Celui-ci s'y opposa formellement, et Mkaça fit dire aux Blancs de ne pas venir.

Le P. Dupont force la consigne et, seul, se rend chez Mkaça. A son arrivée, on frappe le tambour de guerre, on ferme les portes de l'enceinte, et, les arcs tendus, on lui crie de se retirer. Notre confrère insiste et demande à passer au moins la nuit dans le village. On le lui accorde à condition qu'il entrera sans escorte. Dans la soirée on lui apporte une défense d'éléphant pour dégager le roi de toute responsabilité et lui faire comprendre qu'on ne répond plus de sa vie. Le P. Dupont ne s'effraie pas pour si peu : il envoie un cadeau à Mkaça, et tranquillement se met à soigner les malades. Cette manière d'agir toucha le cœur de ce chef, qui vint lui-même le prier de rester.

Pendant quelques jours, ce fut une fête sans fin. Les danses joyeuses ne s'interrompaient pas et les orchestres se succédaient jour et nuit. Puis brusquement résonna le tambour de guerre. Kiti-Mkoulou, pour se venger de la désobéissance de Mkaça, envahissait son district. Déjà il avait razzié un village, lorsque, intimidé par la crânerie du missionnaire qui, tout seul, montait la garde autour des remparts, il se retira précipitamment. L'ordre rétabli, les mission-

naires évacuèrent Mamboué pour s'établir chez Mkaça dans la nouvelle Station de Notre-Dame-de-Kaiambi (juillet 1895).

L'influence et le prestige du P. Dupont ne firent que s'accroître. Tous les chefs voisins vinrent tour à tour se grouper auprès de lui et, au bout de quelques mois, il avait obtenu de la population deux choses : d'abord d'abandonner la lance pour la pioche, les Ouabemba méprisant le travail, et ne vivant que de pillages; ensuite de ne plus jeter les malades dans la brousse, selon la coutume du pays.

Peu après, pour récompenser les travaux des missionnaires et donner un nouvel élan à leur zèle, la Propagande, par décret du 13 février 1897, érigeait le Nyassaland en Vicariat apostolique et élevait le P. Dupont, son premier apôtre, à la dignité épiscopale. Le sacre se fit le 15 août dans la belle église en briques que le Fr. Justin venait d'achever. Ce fut grande fête à Kaïambi et le signal d'un mouvement plus accentué de conversions.

Sur ces entrefaites, Kiti-Mkoulou étant mort, la succession du trône échut à Mouamba, souverain de l'Itouna et de l'Oubemba. Mgr Dupont jugea l'occasion favorable pour pénétrer dans ces régions et alla porter lui-même son cadeau au souverain. Ce voyage ne fut qu'une longue ovation, et déjà Monseigneur retournait chercher du renfort pour la fondation d'un nouveau poste, lorsque Mouamba, à l'instigation des Arabes esclavagistes, retira à Sa Grandeur l'autorisation de se fixer dans son royaume.

Le 26 octobre de l'année suivante, arrivait à la Mission une escorte de 150 guerriers ; elle venait inviter Mgr Dupont à se rendre immédiatement chez Mouamba. Malgré le mauvais état de sa santé, le Vicaire apostolique se met en route et arrive à la capitale où il trouve le roi mourant. Celui-ci, persuadé que nul ne saurait mieux que le missionnaire défendre les intérêts de son peuple, voulait avant de mourir lui confier le gouvernement de ses États. Quelques jours après il rendait le dernier soupir.

La mort d'un chef dans l'Oubemba est le signal de formidables

hécatombes. Tandis que les prétendants au siège vacant tâchent de faire triompher par les armes le droit du plus fort, les parents ou alliés du défunt se précipitent sur la capitale et immolent à l'esprit du roi le plus grand nombre de ses sujets. Mgr Dupont n'ignorait pas cet usage, et ce fut pour sauver la vie à des milliers de victimes qu'il accepta provisoirement le gouvernement du pays.



UNE BOUCHERIE AFRICAINE

A peine Mouamba fut-il mort, que ce fut un sauve-qui-peut général. Tandis que les hommes cherchaient à s'enfuir dans les bois, les femmes affolées couraient en désordre en criant : « Où est la hache, la hache qui mettra fin à nos jours? » Monseigneur a vite fait de rallier cette foule. Du geste et de la voix il rétablit la tranquillité, met le village sur pied de défense, et à la panique générale succèdent les démonstrations de la plus vive reconnaissance. Les jours suivants, 33 chefs se mettaient sous la protection du missionnaire et tous les villages voisins venaient se grouper autour de la capitale. Telle fut l'origine de la Station de Notre-Dame-de-Bon-Secours (26 octobre 1898).

L'attachement des Ouabemba pour les missionnaires ne s'est pas démenti. Ceux-ci ayant transporté leur Station sur une colline plus

saine, à deux lieues de là, toute la population les y suivit et voulut contribuer pour sa part à la construction de l'église, joli bâtiment en briques couvert d'ardoises. La Station, que les Noirs appellent Kilouboula, « le paradis », est devenue la capitale d'une vingtaine de villages groupés autour d'elle. Chaque centre a sa chapelle où les habitants font la prière du matin et du soir, sous la présidence du chef ou du catéchiste. Malheureusement, l'esprit de ces pauvres Noirs est si profondément imbu des superstitions les plus grossières, que les missionnaires sont obligés de se montrer très exigeants pour les admissions au baptême.

Un autre obstacle à l'évangélisation, c'est la vie nomade des indigènes. Pour ses cultures, chacun d'eux cherche un endroit planté de beaux arbres, il en coupe toutes les branches, les entasse, et au commencement de la saison des pluies y met le feu. Sur ces cendres, il jette la semence, — l'éleusine qui lui procurera des boissons fermentées; le maïs, les citrouilles, les concombres, qui relèveront son menu, — puis il gratte un peu la terre pour enterrer la graine, et c'est tout son travail. L'année suivante, le propriétaire cultivera dans ce même champ du sorgho, et, la troisième année, des patates ou des arachides, après quoi, d'après une coutume très ancienne, il abandonnera ce terrain pour un autre. Ce n'est donc qu'en initiant les Noirs à une culture moins primitive, que les missionnaires arriveront à leur donner, comme à Kaïambi, des habitudes sédentaires.

Deux nouvelles Stations ont été fondées en 1898 et 1899, l'une aux environs du lac Bangouéolo, l'autre dans le Boubisa. Les habitants, moins paresseux que les Ouabemba, y sont plus attachés à la terre et cultivent mieux leurs champs; ils ont toutefois l'intelligence moins éveillée. En 1899, le Vicariat du Nyassa comptait 16 missionnaires, plusieurs milliers de catéchumènes, et, dans la seule Station qui eût ses quatre années d'existence, près de 200 néophytes.

MISSION DU NYANZA

Fondation de la Mission de l'Ouganda et premier exil (17 mars 1879 — 20 novembre 1882). — L'Ouganda qu'avait révélé Stanley, avec « son peuple extraordinaire et son puissant empereur », était pour les missionnaires du Nyanza une sorte de terre promise, dont ils avaient hâte de prendre possession. Aussi, à peine arrivés au sud du lac, ils députaient l'un d'entre eux à Mtéça, pour solliciter l'autorisation de pénétrer dans ses États.

La traversée du lac ne se fait pas sans difficulté. Les barques indigènes côtoient de loin la terre, que l'on ne perd pourtant jamais de vue, et, après six ou sept heures de navigation, les rameurs tirent la pirogue sur le rivage et les passagers campent sur la terre ferme. Aussi ne fut-ce qu'après un mois de navigation, suivi d'une bonne semaine d'attente dans une mauvaise hutte, que le P. Lourdel fut admis à l'audience royale. Ne connaissant qu'imparfaitement la langue, il avait prié Macquay, pasteur protestant établi depuis trois mois dans le pays, de se faire son interprète et son avocat. Celui-ci, abusant de la confiance du Père, et croyant n'être pas compris, parla de la manière la plus perfide de la religion catholique et de ses missionnaires. S'apercevant de la trahison, le P. Lourdel protesta comme il put et, secondé par un Zanzibarite, qui avait gardé le meilleur souvenir d'un voyage en France, il gagna sa cause.

Les Arabes devaient être tout aussi hostiles. Venus dans le pays depuis une vingtaine d'années pour s'y livrer au commerce de l'ivoire et des esclaves, ils avaient été accueillis avec de grandes démonstrations de joie. Comprenant le parti qu'ils pourraient tirer des aspirations religieuses des Baganda, ils tâchaient d'en faire des prosélytes et des pourvoyeurs d'esclaves. Déjà, pour les Noirs, il était de bon ton de porter leur coiffure et de jurer par Allah ou Mahomet. Les chefs surtout étaient tous plus ou moins arabisants.

Ce fut Stanley qui, en 1875, porta le premier coup à l'influence

des Arabes, et Mtéça à moitié converti s'était fait transcrire sur une planche les dix commandements de Dieu. Pour compléter l'instruction du monarque, deux ministres protestants venaient d'arriver dans le pays, et l'un d'eux, Macquay, avait été chargé à la cour du service religieux. Par cette faveur, ainsi que par leur attitude hostile à l'égard de la traite, les deux Anglais s'étaient attiré la haine des Musulmans. A son tour, Mtéça n'eut pour eux que de la défiance, du jour où Macquay, prosterné à ses pieds, l'eut conjuré de fermer l'entrée de ses États aux missionnaires catholiques.

Tel était l'état du pays quand, le 26 juin 1879, nos confrères arrivèrent à Roubaga. Dès le lendemain, ils étaient reçus en audience solennelle. Après une grande heure d'attente, pendant laquelle les tambours battent, les clairons sonnent et les soldats armés de fusils font la parade, les missionnaires sont introduits dans la salle royale. « Mtéça est couché sur le côté gauche dans un lit recouvert d'étoffes; il n'a d'autre vêtement qu'un léger manteau de cotonnade précieuse, retenu par un nœud sur son épaule gauche. Autour de lui, ses courtisans et les grands du royaume sont assis sur des nattes, en robes de couleur, chamarrées d'or ou d'argent. La plupart portent le fez grec et les souliers indiens. Le roi paraît avoir une quarantaine d'années ; il a la figure intelligente, le teint olivâtre, et jamais sa figure ne trahit ses sentiments. »

L'accueil fut bienveillant. Mtéça se montra satisfait des cadeaux qu'on lui fit et accorda aux Pères toutes les facilités d'installation. Les premiers mois furent consacrés aux constructions, à l'étude de la langue, au soin des malades, à l'éducation des enfants rachetés de l'esclavage et à la réception d'innombrables visiteurs.

Dès les premiers jours, le P. Lourdel, par son savoir-faire et son aménité, avait acquis une grande influence sur le roi, qui avait fait de lui son catéchiste, son médecin et son conseiller. Pour éviter tout froissement, il avait pris le parti de ne pas aller à la cour le dimanche, jour où les ministres protestants s'y rendaient pour la



DANSE INDIGÈNE

prière publique. Mais Mtéça, impatient de connaître une religion dont on lui disait tant de mal, aimait à entendre les réponses victorieuses du P. Lourdel, et publiquement se plaisait à reconnaître la supériorité du Catholicisme.

Malgré cela, les missionnaires n'étaient pas sans perplexités. Sans doute Mtéça se montrait très empressé à se faire instruire, mais au fond était-il sincère?

Fallait-il voir en lui, comme le disait Specke, « un prince vaniteux et sans cœur, un tyran lubrique » ? ou bien se ranger à l'avis de Stanley proclamant Mtéça « un prince intelligent et distingué, digne des sympathies de l'Europe, qui ferait plus pour l'Afrique centrale que 50 années de prédication évangélique en dehors d'une autorité comme la sienne »? Le P. Lourdel, dès son arrivée, avait cru voir en lui « un despote ombrageux, un politique habile cherchant à se servir des Européens comme des Arabes pour agrandir sa puissance et affermir son autorité ». Les événements allaient révéler les secrètes dispositions du souverain.

Le 13 juillet, Mtéça faisait appeler d'urgence le P. Livinhac, Supérieur de la Mission, et le P. Lourdel, pour affaires à traiter en conseil secret. Redoutant pour ses États une invasion anglo-égyptienne du côté du Nord, le roi avait fait subitement arrêter à la frontière l'ambassade qui allait, de sa part, saluer la reine Victoria, et il proposait aux missionnaires de mettre son royaume sous le protectorat de la France.

Ignorant ce qui se passait dans son pays depuis deux ans qu'il l'avait quitté et n'ayant aucune autorité pour traiter une affaire si grave, le P. Livinhac répondit qu'il pouvait simplement notifier ce désir à qui de droit, sans donner aucune assurance de succès. Bien lui en prit. Notre consul de Zanzibar laissa dormir la lettre dans ses cartons, et, à Paris, le ministère abstentionniste de M. de Freycinet répondit aux ouvertures de Mgr Lavigerie par une fin de non-recevoir.

Mtéça parut aussi mécontent qu'étonné de la réponse des missionnaires, et quand, cinq jours plus tard, le P. Lourdel retourna à la cour, il y trouva pour la première fois un Musulman chargé de soulever des objections contre la doctrine chrétienne ; le roi, malgré les réfutations les plus décisives, abonda dans le sens de l'Islam. Lâché par la France, il se tournait vers les Arabes et préparait une alliance avec les vassaux de Saïd Bargache.

Le roi cependant était trop attaché au P. Lourdel pour pouvoir s'en passer, et, vers la fin du mois d'août, il le pria de reprendre ses conférences religieuses à la cour. Il l'interrogeait longuement sur le dogme et sur la morale. A la simple curiosité avait succédé peu à peu comme un besoin de croire. Il ne se gênait pas pour dire que le Protestantisme et l'Islamisme lui répugnaient également, celui-ci, parce que, sous un vernis de piété, il légitime tous les vices ; celui-là à cause de son incohérence et de son impuissance à calmer les inquiétudes de l'âme. Il était évident que Mtéça était travaillé par la grâce. De plus en plus souvent le P. Lourdel était appelé à la cour,

et le roi, comme s'il eût craint de n'être pas suivi par son peuple, s'efforçait, en répétant lui-même les explications du Père, de persuader ses courtisans et ses ministres.

Un matin d'octobre, Mtéça demanda le baptême, et comme on lui rappelait le devoir de la monogamie, lui, qui avait plus de 800 épouses, se prit à hésiter, puis demanda un adoucissement : « Je n'en garderai que deux ! » Le Père fut inflexible, mais l'exhorta à demander à Dieu les secours nécessaires. Il y eut dans son âme une lutte suprême, puis, finalement, il s'avoua vaincu.

Dieu se tourna vers des âmes plus généreuses. Les premiers catéchumènes ne furent ni les grands de la cour, qui avaient assisté régulièrement aux conférences du P. Lourdel, ni ceux qui s'étaient montrés les premiers amis des missionnaires, mais des jeunes gens, des inconnus de la veille. Voici dans quelles circonstances. Depuis quelque temps régnait parmi les Baganda une sorte de passion pour la lecture. Les Arabes en étaient la cause involontaire. Comme ils avaient fait quelques adeptes parmi les Noirs, ceux-ci, pour ne pas être inférieurs à leurs maîtres, apprirent à déchiffrer des tableaux de bois sur lesquelles étaient écrits les premiers versets du Coran. Cet exemple fut contagieux. Aux planches des Musulmans, le ministre protestant substitua des feuilles volantes imprimées ; ces syllabaires avaient eu grande vogue : Mtéça en avait une collection, et aucun courtisan ne se présentait à la cour sans son papier à la main ; avant l'audience on n'entendait de tous les côtés que des *b*, *a*, *ba*. Les missionnaires catholiques s'étaient faits eux aussi professeurs de « belles-lettres », et le roi ne voulait pas d'autre maître de lecture que le P. Lourdel.

Le motif de cet engouement n'était pas une vaine curiosité : c'était le désir ardent de découvrir la vérité religieuse, pour laquelle ce peuple était mûr. La religion était le thème le plus fréquent des conversations. Tout le monde avait quelques notions de la Bible, du Coran et du Catéchisme catholique et, le jour, sur la place

publique, le soir, au coin du feu, on discutait gravement d'un dogme ou d'un cas de conscience.

A la fin de l'année 1879, un passant inconnu demanda à brûle-pourpoint au P. Girault : « Comment se fait la rémission des péchés dans votre religion? — Viens te faire instruire, et tu verras. »

Ce fut le premier catéchumène. Quelques jours après, il amenait plusieurs de ses amis. Le mouvement était donné.

La plupart de ceux qui se présentaient avaient cherché inutilement chez les Arabes et chez les Anglais le repos de leur âme inquiète.



BARQUE DE LA MISSION

Pour encourager la ferveur et l'assiduité de leurs catéchumènes, les missionnaires, qui n'avaient pas encore reçu les instructions de Mgr Lavigerie prescrivant au moins quatre années de probation, accordèrent la grâce du baptême à quatre d'entre eux. La cérémonie se fit le Samedi-Saint dans le plus grand secret (27 mars 1880). On en était encore à l'Église des catacombes.

Malgré une année de paix, cette précaution n'était pas inutile. Quoique toujours très attaché aux superstitions, Mtéça faisait construire une mosquée et se montrait de plus en plus favorable aux Arabes, et ceux-ci en profitaient pour ameuter le peuple contre les Chrétiens, en leur répétant que les Européens ne tarderaient pas à « manger » le pays. L'Ouganda était-il en péril? L'ombrageux Mtéça voulut en avoir le cœur net. On consulta les entrailles d'un poulet, et la réponse des sorciers fut que les Blancs seraient les maîtres du pays « dès qu'ils auraient gagné les cœurs des Baganda ».

C'était le dévouement des Catholiques pour leurs pasteurs qui

était en cause: le roi le comprit. L'idée d'avoir des Chrétiens dans sa garde l'inquiétait; il résolut de déclarer l'Islam religion d'État, et de les obliger à se rendre à la mosquée. Les missionnaires en furent informés par les pages de la cour. La situation était grave : parmi les soldats de la garde, il y avait au moins 180 néophytes ou catéchumènes. Il fallait à tout prix prévenir le péril.

Au jour fixé, le P. Lourdel accourt, force la consigne, pénètre



DÉPART POUR L'OUGANDA

dans la salle d'audience, et se jetant aux pieds du souverain : « Tu es un grand monarque, lui dit-il, tu ne forceras jamais tes sujets à embrasser une religion, fût-elle la vraie. Dieu veut qu'on se donne à lui librement. » Les Arabes redoublent d'instances et reprochent à Mtéça de se laisser faire la leçon par un Blanc. Alors le P. Lourdel, avec un zèle que sa foi excuse, s'écrie : « Fais allumer un brasier ardent et nous le traverserons, moi, l'Évangile à la main, et un Arabe avec le Coran. Celui que le feu épargnera, Dieu sera pour lui ! » Les Musulmans s'y refusèrent, et Mtéça, honteux, promit la liberté religieuse.

Les catéchumènes n'en montrèrent que plus d'ardeur à se faire

instruire et à demander le baptême; mais les missionnaires furent en butte, à l'instigation du roi, à mille tracasseries, et ce n'est qu'en montant la garde jour et nuit qu'ils se préservaient du pillage et de l'incendie. Mtéça parut bientôt décidé à recourir à la persécution sanglante. Il fit réunir des quantités prodigieuses de bois de chauffage destiné, assurait-il, à dresser des bûchers pour les Chrétiens. Un complot fut même tramé contre les Blancs : on devait tous les massacrer.

Dans de telles circonstances, les missionnaires jugèrent préférable de s'éloigner provisoirement des États de Mtéça. Le P. Lourdel l'annonça au roi, qui fournit sans hésiter les barques nécessaires au voyage, et, le 20 novembre 1882, accompagnés d'une quarantaine d'enfants rachetés qui ne voulaient pas les quitter, nos confrères s'embarquèrent pour le sud du lac. C'était leur premier exil.

Retour triomphal dans l'Ouganda et deuxième exil (14 juillet 1885 — 18 octobre 1888). — Un soir du mois de juin 1885, une flottille de 20 barques et de 300 rameurs abordait à Notre-Dame de Boukoumbi, au sud du lac Nyanza. Que venait-elle faire ? Mtéça étant mort, Mouanga, le plus jeune de ses 40 fils, avait été choisi pour lui succéder. Le prince s'était toujours montré très favorable aux Pères, et son premier acte d'autorité avait été de les envoyer chercher par son amiral, un excellent Catholique.

Bien qu'il ne se fût pas prononcé encore en matière religieuse, Mouanga avait refusé aux sorciers les cadeaux d'usage, s'était entouré de néophytes connus pour tels et avait témoigné au *Katikiro* (premier ministre) son mécontentement de le voir embrasser l'Islamisme. Celui-ci et les principaux chefs du pays, craignant qu'il ne leur imposât la religion des Blancs, avaient ourdi une conspiration, et le jeune monarque eût péri sans le dévouement des Catholiques. Mouanga avait pardonné publiquement aux coupables; par cet acte de clémence, inouï chez les Noirs, il s'était attiré le respect de tous.

Le retour des missionnaires fut triomphal, et la première audience aussi touchante que fastueuse. « C'est aux prières des Chrétiens, disait le roi, que je dois d'être sur le trône. » Et il accorda à tous ses sujets pleine liberté religieuse. Lui-même faisait chaque jour la prière avec son entourage.

Il n'y avait qu'une ombre au tableau. Déjà le jeune monarque avait contracté la funeste passion de fumer le chanvre, cet opium africain dont l'ivresse enchante, mais ne pardonne pas et produit, plus ou moins rapidement, l'hébêtement et la luxure.

En attendant, l'heure était aux consolations. Bien que décimée par une épidémie, la petite chrétienté n'avait fait qu'augmenter. « Il y a maintenant, écrivait le P. Lourdel, des villages dont le chef est chrétien et qui comptent 60, 100 adorateurs du vrai Dieu. Il n'est pas rare de voir arriver un ancien catéchumène suivi de 20 ou 30 prosélytes qui sont sa conquête et à qui il fait réciter, séance tenante, les prières et le catéchisme. Impossible de décrire la joie de ces pauvres gens. » Pendant quelques mois, on crut apercevoir la possibilité du « royaume chrétien » rêvé par Mgr Lavigerie. Cette espérance fut de courte durée.

Comme son père Mtéça, Mouanga vivait dans l'inquiétude continuelle d'une intervention européenne. Le Katikiro, qui avait été le chef de la conspiration ourdie contre lui, ne cessait de lui représenter le danger que ferait courir à ses États la conversion de ses sujets au Christianisme. Enfin, jaloux des faveurs accordées aux Catholiques, Musulmans et Protestants faisaient, pour les perdre, cause commune avec les païens. Les calomnies allaient leur train et, si absurdes fussent-elles, il en restait toujours quelque chose dans l'esprit du souverain. Non moins que la polygamie et le chanvre, la méfiance et la peur transformèrent Mouanga. Il mit peu à peu de côté une religion qu'il n'aurait jamais le courage d'observer et commença à manifester ses soupçons sur la fidélité des Chrétiens. Il s'effrayait de la popularité des missionnaires et s'irritait de la piété exemplaire

de ses pages. Il s'inquiétait surtout du zèle des pasteurs protestants à enrôler des adeptes plutôt qu'à les convertir, à viser au nombre plus qu'au changement de vie. Il y avait là à ses yeux quelque chose de louche. Le roi ne dormait plus; l'avenir de son pays le tourmentait, l'obsédait.

Au commencement d'octobre, il apprit les annexions anglaises et allemandes de la côte orientale et l'arrivée, dans ses États, de l'évêque anglican Hannington, avec une escorte armée.

Tandis que les Protestants s'en réjouissent outre mesure, les Arabes grossissent démesurément le péril que courait l'Ouganda. Le roi épouvanté ordonne secrètement le massacre de l'évêque et des deux ministres Macquay et Ashe. Le P. Lourdel, averti par un page, se rend à la cour et, à force d'instances, obtient la grâce des trois Anglais. Malgré l'assurance qu'en avait donnée le roi, on apprenait, quelques jours après, le massacre d'Hannington et de toute sa suite. L'intervention du Père et l'indiscrétion du néophyte, qui avaient sauvé de la mort les deux ministres, achevèrent de rendre suspects et odieux à Mouanga tous les Chrétiens. Il résolut de s'en défaire.



MARCHAND DE BOIS DE CHAUFFAGE AU BOUKOUMBI

La première victime fut Joseph Mkaça, chef des pages et conseiller du roi, celui-là même qui avait dénoncé le complot du premier ministre contre le jeune monarque. Ayant proféré une parole de désapprobation sur le meurtre d'Hannington, il fut condamné à mort et, afin qu'il ne pût pas l'attaquer au tribunal de Dieu, Mouanga fit tuer un autre de ses gardes et mêler soigneusement les cendres des deux victimes.



UN CHEF MOUAMBA

Les deux néophytes édifièrent les bourreaux par leur grandeur d'âme. Quelques jours plus tard, le roi perçait lui-même de sa lance un Chrétien surpris à instruire un de ses compagnons. Enseigner le catéchisme, c'était, lui semblait-il, prendre parti contre lui.

Le 16 novembre, il passa la revue de ses pages : « Que ceux qui ne prient pas avec les Blancs passent de ce côté ». Trois pages seulement lui obéirent ; ils étaient païens.

— Je vais vous faire mourir, dit-il aux autres.

— Maître, nous sommes prêts.

Déconcerté, le monarque remit l'exécution à plus tard.

Pendant les nuits suivantes, les catéchumènes qui avaient à peu près fini leur temps de probation vinrent demander le baptême. Il y en eut jusqu'à 105 de régénérés en une semaine. D'autres venaient recevoir le pain des forts pour se préparer au supplice du lendemain. Comme à l'époque des catacombes, les nuits se passaient en prières et en pieux entretiens.

Le 26 mai, on conduisit les jeunes pages, au nombre d'une tren-

taine, sur une colline où étaient amassés des roseaux secs. Les bourreaux en enveloppèrent, à pleines brassées, le corps de chacune des victimes et placèrent les uns à côté des autres ces fagots vivants. On y mit le feu du côté des pieds dans l'espoir qu'aux premières atteintes de la flamme les enfants demanderaient grâce. Il n'en fut rien et leurs voix s'éteignirent dans de pieux cantiques. « Si les honneurs des saints leur sont un jour décernés, s'écriait Mgr Lavigerie, nous pourrons nommer les martyrs de l'Ouganda la « masse noire », pour répondre à la dénomination touchante de « masse blanche » décernée aux martyrs d'Utique, ensevelis dans la chaux, au temps de saint Cyprien. »

Le lendemain de cette exécution, c'était André Kagoua, un des grands chefs du pays et jusqu'alors l'ami intime du roi, qui était livré au bourreau pour avoir converti au Christianisme les deux fils du premier ministre. Du reste, tous les Chrétiens de la cour étaient condamnés, et l'heure du supplice ne dépendant que du caprice de Mouanga, les exécutions se succédaient assez rapidement.

Au premier bruit de ces tragiques événements, Mgr Livinhac, qui se trouvait au sud du lac, se hâta d'accourir. Il essaya de fléchir le roi, mais n'en put rien obtenir. Mouanga n'était plus le jeune prince affable et plein de confiance de jadis. Son visage contracté, ses regards égarés, son sourire faux, ses discours sans suite, toute son attitude, trahissaient l'affolement. Pendant que la persécution suivait son cours, n'épargnant même pas les femmes, Monseigneur profitait du mois qu'il passait à Roubaga (juillet 1886) pour donner le sacrement de confirmation à de nombreux néophytes. « Il m'est arrivé, écrivait-il, de me lever quatre ou cinq fois la même nuit pour recevoir quelqu'un de ces chers visiteurs. Ils envisagent la mort avec le courage calme que donne une foi inébranlable, nous demandant si se cacher n'est pas une sorte d'apostasie. D'après eux, le nombre des victimes de Mouanga dépasserait la centaine. La force d'âme qu'ont montrée les martyrs, au milieu des plus cruels sup-

plices, a fait croire aux païens que nous avions un philtre mystérieux qui rend les tortures douces et fait mépriser la mort. » Un père alla jusqu'à éventrer sa fille pour en faire sortir le mauvais sort.

Pendant près de deux ans, épreuves et consolations abondent, s'entremêlent, se confondent : c'est le dévouement héroïque des Chrétiens, dont beaucoup meurent victimes de leur charité, pendant une double épidémie de variole et de peste bubonique; c'est la conversion en masse de la tribu des chasseurs d'éléphants où le merveilleux se mêle à l'héroïsme; c'est l'incendie extraordinaire d'une grande partie de la capitale, châtiment si visible du ciel qu'il fait échouer l'arrestation du chef Honorat et de 200 néophytes; c'est enfin la guerre de l'Ounyoro, dans laquelle la petite armée catholique se couvre de gloire.



UN VILLAGE CHRÉTIEN

Jusqu'alors la persécution n'avait frappé que quelques rares Protestants. A partir du mois d'avril 1887, elle devint générale; voici à quelle occasion.

Mouanga venait d'apprendre l'arrivée, au lac Albert, de Stanley et d'Émin Pacha. Ne pouvant croire qu'après le meurtre d'Hannington cette expédition eût un caractère pacifique, il se laissait aller à toutes les terreurs quand lui arriva une lettre menaçante du consul anglais de Zanzibar, le sommant de donner pleine liberté au ministre Macquay. Le roi, exaspéré, chassa ce dernier de l'Ouganda. Peu après arrivait un autre pasteur anglican, M. Gordon, porteur d'une lettre insolente de son évêque. Le ton sur lequel elle fut lue la rendait plus

injurieuse encore. L'assemblée n'y tint plus. Le ministre fut hué, conspué, et le roi jeta sur la lettre une poignée de cendre : c'était sa déclaration de guerre. En même temps, Mouanga lançait à son peuple ce cri de ralliement : « Les *Bassomi*, voilà l'ennemi ! » Les « Bassomi », « ceux qui prient », c'était d'abord un petit nombre de Musulmans qui, par leurs prétentions, s'étaient rendus odieux à tous les partis ; puis quelques milliers de Catholiques et de Protestants, les premiers beaucoup plus nombreux, les seconds d'autant plus redoutés qu'ils affichaient à tout propos leur sympathie pour l'Angleterre.

Pour se débarrasser des « Bassomi », Mouanga imagina un amusement digne de Néron. Il fit réunir dans un vaste étang une grande quantité de crocodiles, rassembla son armée au bord des eaux, somma les Chrétiens de se ranger d'un côté, avec l'intention de les faire tous lier et jeter aux bêtes; mais, effrayé de leur nombre et de leur air résolu, il n'osa mettre son projet à exécution.

Il eut alors recours à un autre expédient. Sous prétexte d'une expédition navale, il ferait débarquer tous les Chrétiens capables de porter les armes, sur une île déserte où ils périraient de faim. Le jour venu, il monta sur sa pirogue, laissant à son premier ministre le soin de faire embarquer ses troupes. Celles-ci restèrent impassibles, l'arme au bras. Mouanga revint au rivage pour réitérer lui-même ses ordres. Personne ne bougea. La petite armée, composée presque exclusivement de Catholiques et de Protestants, formait un groupe compact, silencieux, qui déconcerta le monarque. En vain essaya-t-il de plaisanter, pas un visage ne se dérida. Il feignit alors un malaise subit et remit l'expédition à plus tard. Le prestige de la royauté était perdu.

C'est alors que les Musulmans résolurent de le renverser. Pour cela, le concours des Chrétiens leur était indispensable. Ils s'en ouvrirent à Honorat, le plus puissant des chefs catholiques, le seul qui pût disposer d'un millier d'hommes armés de fusils. Honorat alla

de nuit consulter les missionnaires, qui lui opposèrent la loi de Dieu défendant la révolte et faisant un devoir de la fidélité envers le prince. Cette décision fut acceptée.

Le lendemain, 10 septembre 1888, dans la soirée, le tambour de guerre résonne tout à coup et une immense clameur s'élève de la colline de Roubaga. Ce sont les révoltés qui se jettent sur la capitale.



UN CATÉCHISTE ET SON ÉCOLE

Mouanga surpris, effrayé, s'élance hors de sa case et, sûr de trouver un refuge chez les missionnaires, se précipite vers leur demeure. Mais déjà un détachement d'insurgés lui barre la route et l'infortuné monarque s'enfuit à grand'peine.

Les Musulmans, principaux auteurs du complot, mirent sur le trône Kivouéva, un fils de Mouanga, qui avait promis de se faire circoncire. Le lendemain, tout était rentré dans le calme et le nouveau monarque promettait à ses sujets, en audience solennelle, pleine et entière liberté commerciale et religieuse. Ayant à ménager les Catho-

liques à cause de leur nombre, il choisit Honorat pour premier ministre, et les autres dignités du royaume furent divisées entre les trois religions à parts proportionnelles.

C'était le triomphe des « Bassomi ». Nos néophytes pouvaient désormais porter ostensiblement médailles et chapelets et, tout le jour, la Mission ne désemplissait pas de la foule qui venait se faire instruire et s'approcher des sacrements.

Cela dura deux mois. Le 10 septembre 1888, pendant l'instruction catéchistique, des coups de feu retentissent à la capitale. C'est une nouvelle révolution. Mécontents de n'avoir pas tout le bénéfice de leur coup d'État, les Musulmans avaient ameuté les païens et résolu de débarrasser le pays de tous les Chrétiens. Le premier ministre Honorat, cerné dans sa demeure, cède au nombre. Les Catholiques courent aux armes et résistent pendant quelques heures, mais, pris à l'improviste, impuissants à se grouper et privés de tout commandement, ils ne trouvent leur salut que dans la fuite. En quelques heures, la révolution achève son œuvre. Les missionnaires, catholiques et protestants, sont faits prisonniers et leurs maisons pillées. Au milieu des avanies et des huées, on les jette dans une barque, sans vivres et sans armes. « Vous ferez savoir aux Blancs, leur dit-on, que nous ne voulons plus de leur religion dans l'Ouganda. Nous voulons l'Islamisme, rien que l'Islamisme. » C'était la réponse des négriers à la coalition européenne contre l'esclavage.

Pour comble de malheur, la frêle embarcation est bientôt renversée par un hippopotame. Nos confrères se sauvent à grand'peine, mais cinq de leurs enfants et les dernières ressources de la Mission disparaissent dans les flots. C'était le deuil et la ruine s'ajoutant au bannissement.

Reprise de la Mission de l'Ouganda et troisième exil (1889-avril 1892). — A peine les missionnaires étaient-ils arrivés au sud du lac, qu'une nouvelle révolution éclatait dans l'Ouganda. Kivouéva,

trop lent à accepter la circoncision, était remplacé sur le trône par Karéma, son frère, plus docile aux exigences des Arabes. Le premier acte du nouveau souverain fut de faire mourir tous les membres de la famille royale. Mais pendant qu'il mettait le pays à feu et à sang, ne laissant d'autre choix aux Chrétiens que l'exil ou l'apostasie, Mouanga, fugitif et repentant, venait rejoindre les Pères au sud du lac. On l'accueillit avec indulgence et bonté.



UN CATÉCHISTE ET SA FAMILLE

Le jeudi-saint de l'année suivante (1889), une députation de Baganda catholiques arrivait à Notre-Dame de Kamoga. Elle apprenait aux missionnaires que leurs Chrétiens, réfugiés, au nombre de plusieurs milliers, dans l'Oussagara, — sur les confins sud-ouest de l'Ouganda, — persévéraient dans la ferveur, mais que leur situation était des plus précaires. Ntalé, le roi du pays, les avait très bien accueillis, mais leur était seul favorable. Qu'adviendrait-il à sa mort? « Si Mouanga est chez vous, écrivaient-ils, rendez-le-nous et nous le ramènerons sur le trône. » Parmi les députés se trouvaient quelques Protestants qui promettaient également l'appui de leurs coreligionnaires. D'autre part, on apprenait que les Musulmans se rendaient de plus en plus odieux et impopulaires.

Mouanga fut laissé seul juge du parti à prendre. Assuré ainsi de la fidélité des Chrétiens, il accepte et part. A peine est-il arrivé au Bouddou qu'un parti de païens vient le rejoindre. A cette nouvelle,

Karéma effrayé jette un appel pressant à tous les Arabes du lac. Deux grandes embarcations à voile, chargées de vivres et de munitions, avec 150 hommes de renfort, se dirigent vers la capitale pour la ravitailler et arrêter la marche de Mouanga. Gabriel, néophyte d'une grande bravoure, est chargé de leur barrer le passage. Bien que ne disposant que de quelques pirogues, il attaque résolument les Arabes. Ce fut un nouveau Lépante. Grâce à une explosion providentielle, les Chrétiens ne perdent que deux hommes alors que tous les Musulmans périssent dans les flammes. Cette victoire permet à Mouanga d'occuper l'île de Boulingougoué, à une portée de fusil de la capitale, d'où il ne cesse d'inquiéter l'ennemi et de rallier de nouveaux partisans.

Le 14 septembre, fête de l'exaltation de la sainte Croix, il y est rejoint par les PP. Lourdel et Denoist, qu'il avait envoyé prendre au sud du lac. L'enthousiasme est immense. On les porte en triomphe et tous les bras sont tendus vers eux. Le roi lui-même les reçoit avec tout le cérémonial des souverains baganda. Toutes les cinq minutes, une estafette accourt, présente aux Pères les salutations du roi et repart, toujours au pas de course, rendre compte de sa mission. Mouanga lui-même appelle les Pères ses sauveurs et les comble d'honneurs. Dès le lendemain, leur hutte était envahie par la foule. Chacun voulait se confesser ou présenter de nouvelles recrues. Un page avait instruit, à lui seul, plus de 40 païens. Beaucoup de Protestants abjuraient. Ainsi donc toute cette tempête, loin de détruire la chrétienté naissante, n'avait fait que l'affermir.

Pendant près de trois semaines, on attendit que l'armée de terre eût rejoint la flottille de Mouanga. Presque chaque jour, on apprenait une nouvelle victoire, mais achetée trop souvent au prix de combats acharnés où nombre de néophytes et Honorat lui-même, le général en chef, perdirent la vie. Le 4 octobre, les deux armées opèrent enfin leur jonction et, dès le lendemain, se ruent

LA TENTE DE MGR GUILLERMIN DANS L'OUGANDA

sur la capitale. Les Musulmans se défendent en désespérés, mais bientôt Roubaga devient la proie des flammes et Karéma bat en retraite.

Le triomphe fut de courte durée. Presque aussitôt les dissensions éclatent. Les Protestants, bien qu'en petit nombre, réclament une part égale dans les dignités et, pour enrayer le mouvement des conversions, exigent l'interdiction, par la loi, de passer d'un culte à l'autre.

Profitant de ce désarroi, Karéma fait alliance avec le roi de l'Ounyoro et, six semaines plus tard, reprend l'offensive. Après une première victoire, l'armée de Mouanga, paralysée par l'attitude du parti protestant, éprouve une série de défaites. La capitale est reprise, et le roi et les missionnaires n'échappent à la mort qu'en fuyant, de nuit, dans l'île de Boulingougoué.

L'armée chrétienne était profondément démoralisée : les Catholiques parce qu'ils étaient las de se battre au profit des Protestants, ceux-ci parce qu'ils s'attendaient chaque jour à une intervention anglaise en leur faveur. Durant son premier séjour dans l'île, Mouanga avait, en effet, demandé du secours à la Compagnie anglaise de l'Est-Africain dont une forte caravane s'avançait vers le Nyanza. Son chef, M. Jakson, avait promis l'appui demandé, mais à des conditions telles que le roi n'avait pu les accepter. Celui-ci, cependant, effrayé par ses récents revers et découragé par l'hostilité des Protestants, venait d'adresser un nouvel appel à Jakson, lui accordant ce qu'il demandait, sous condition de secours immédiats.

Mouanga recevait, quelques jours après, non pas des armes et des munitions, mais le drapeau britannique, avec la promesse évasive et à longue échéance des secours demandés.

Devinant le piège qu'on lui tendait, Mouanga tenta un dernier effort. Gabriel, néophyte d'une bravoure et d'une habileté légendaires, fut acclamé comme général en chef. Le P. Lourdel releva le moral des troupes et l'on reprit l'offensive. Quelques jours plus tard,

le 10 février 1890, après une éclatante victoire Mouanga rentrait en vainqueur dans sa capitale.

Quand le pays fut complètement pacifié, Jakson, qui depuis deux mois n'avait pas donné signe de vie, arriva enfin à Roubaga. Aucune clause du traité n'ayant été remplie, il n'avait aucun droit à faire valoir; mais les Protestants, espérant du protectorat anglais l'écrasement des Catholiques, prétendirent accorder à la Compagnie de l'Est-Africain tout ce que Mouanga n'avait promis que conditionnellement. L'affaire s'envenimait et une nouvelle guerre civile était sur le point d'éclater, lorsque l'intervention du P. Lourdel arrangea tout à l'amiable. Grâce à lui, Jakson, plus conciliant que les prédicants, se contenta de la liberté du commerce, et la paix fut rétablie.

Le vaillant missionnaire ne put résister à tant de fatigues. Peu après, le 12 mai, il succombait à la peine. Le deuil fut général. Le roi et une foule énorme de toutes religions vinrent rendre leurs derniers devoirs à celui que tout le monde appelait « Mapéra », mon père.

A cette époque, la Mission comptait plus de 2000 catéchumènes et environ 12000 néophytes. De tous côtés surgissaient de petites chrétientés, et la paix relative qui suivit les années terribles permit aux missionnaires de fonder 4 nouvelles Stations dans le Bouddou, le Kiziba, l'Oussoga et l'île Sésé.

Jamais l'Église de l'Ouganda n'avait connu de si beaux jours. Le 1er janvier 1892, lorsque Mouanga se rendit à la messe, à la tête d'un somptueux cortège, plus de 10000 Catholiques l'accompagnèrent de leurs acclamations. Hélas! parmi cette multitude de néophytes, le roi seul n'était pas baptisé. Il souriait à la foule, mais son œil inquiet, son visage flétri, son corps miné par une décrépitude précoce, tout son extérieur trahissait aux regards l'incorrigible fumeur de chanvre. Cette ovation aussi spontanée qu'enthousiaste eut des effets imprévus : elle rallia au Catholicisme les Baganda hésitants — en huit jours, le nombre des catéchumènes fut doublé, — mais en même temps, elle raviva la haine des hérétiques et déchaîna une nouvelle tempête.

A son départ de Roubaga, Jakson avait laissé à la capitale un agent de la Compagnie de l'Est-Africain, remplacé l'année suivante par le capitaine Lugard. Celui-ci était accompagné d'une petite troupe de Ouangouana parfaitement armés. Sans attirer l'attention, Lugard construisit un fort, le pourvut de mitrailleuses Maxim, et, un beau jour, imposa à Mouanga, malgré ses protestations, un traité aussi onéreux pour le pays que favorable à la Compagnie. Redoutant l'opposition des Catholiques, l'officier ne négligeait rien pour les écraser. Dès 1891, il avait pris à son service une troupe imposante d'anciens soldats d'Émin-Pacha, Nubiens frottés d'Islamisme et prêts à tous les mauvais coups. Peu après, il avait fait venir de la côte un ravitaillement considérable d'armes et de munitions et quelques centaines de Ouangouana destinés, disait-il, à la protection du fort. Enfin, au mois de juillet 1891, il avait imposé la cession aux Musulmans de la plus belle province de l'Ouganda et de la moitié de l'île Sésé, alors habitée par les Catholiques. Ceux-ci, résolus à tout souffrir pour éviter à leur pays une nouvelle guerre civile, supportaient patiemment les tracasseries et les injustices dont ils étaient l'objet.



UNE PROCESSION DANS L'OUGANDA

Mais, après la manifestation pacifique du jour de l'an, les Protestants, effrayés par le mouvement extraordinaire des conversions qui en fut la suite, dénoncèrent au fort le péril catholique. Ils représentèrent les néophytes comme absolument hostiles à l'influence anglaise. Il n'en était rien, les événements le prouveront; mais avant de se livrer à l'arbitraire d'un simple agent de Compagnie commerciale, nos Chrétiens réclamaient des garanties religieuses, au prix desquelles ils eussent sacrifié, pour le bien de la paix, jusqu'à leur indépendance. Au lieu de cela, on les traitait en révoltés. Lugard somma Mouanga d'accepter le drapeau de la Compagnie de l'Est Africain. Les hérétiques en ayant fait un symbole religieux, le recevoir équivalait aux yeux de tous à une apostasie. Le roi refusa. Une seconde sommation plus menaçante encore ne se fit pas attendre. Elle éprouva un nouveau refus. La guerre était imminente.

Le 24 et le 25 janvier, Lugard fit distribuer à ses coreligionnaires, dans le temple protestant, quelques centaines de fusils et d'abondantes munitions. C'était une excitation directe à la guerre civile. Un coup de feu, parti du côté des Protestants, fut le signal du combat ou plutôt du massacre. Les Catholiques firent des prodiges de bravoure, et déjà ils montaient à l'assaut du fort, lorsque, décimés par les mitrailleuses, ils se virent contraints de battre en retraite. Fiers d'une victoire qui leur coûtait si peu, les Protestants se ruèrent sur la Mission, où s'étaient réfugiés les vieillards, les femmes et les enfants. Après quelques heures de fusillade, ils y mirent le feu. Les missionnaires et leurs protégés allaient périr dans les flammes, quand, sur leurs réclamations, le capitaine Lugard vint enfin les arracher à la mort et les conduire au fort sous bonne escorte.

Quelques jours après, les Pères étaient chargés de porter à Mouanga, réfugié dans l'île de Boulingougoué, les conditions de la paix : lui seul pourrait rester dans l'Ouganda, ses partisans en étaient bannis. Les Pères furent accueillis avec joie, mais le traité fut repoussé avec indignation. Pour le faire accepter, un autre agent

de la Compagnie, le capitaine Williams, résolut « de faire une saignée aux Catholiques ». L'îlot fut attaqué à l'improviste par une quinzaine de barques armées, combinant leurs feux avec une mitrailleuse Maxim. Dans la foule compacte qui s'entassait sur le rivage, sans armes pour se défendre, sans pirogue pour s'enfuir, pas une balle ne se perdit. Enfin, les assaillants débarquent. Les missionnaires se jettent au-devant d'eux pour faire cesser la fusillade, mais dépouillés d'une partie de leurs vêtements, accablés d'injures et de coups, ils sont conduits au capitaine qui, impassible derrière son canon, sa jumelle à la main, leur déclare qu'ils sont ses prisonniers de guerre.



LES PREMIERS NÉOPHYTES DE KAMOGA

Pendant ce temps, le carnage continue. Les femmes et les enfants sont réduits en esclavage et Mouanga, prisonnier lui aussi, signe, pour échapper à la mort, le traité qu'on lui impose. Catholiques et missionnaires étaient parqués dans le Bouddou, province la plus pauvre de l'Ouganda et égalant à peine la septième partie du pays. C'était leur troisième exil.

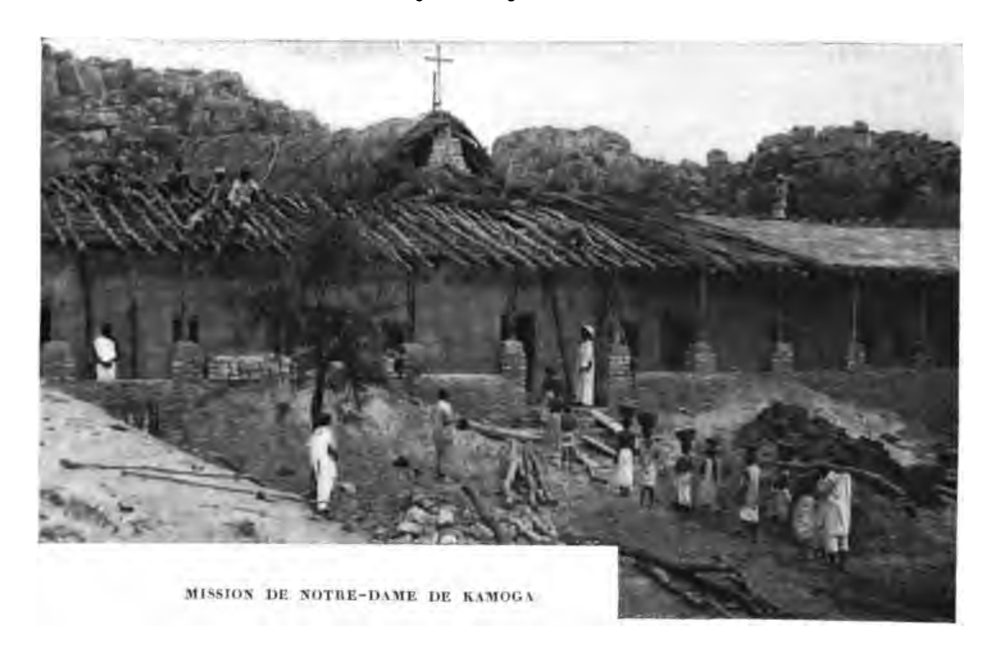
Dernières épreuves. Partage de la Mission en trois Vicariats (avril 1892-1900). — Dès que cette terre d'exil leur eût été assignée, les Catholiques y accoururent en foule. Chaque semaine, des caravanes de 600 à 700 personnes venaient, malgré les attaques aux-

quelles elles étaient en butte, chercher consolation et refuge auprès des missionnaires; 400 ou 500 néophytes et environ 4000 catéchumènes émigrèrent au Bouddou. Quant aux Musulmans, chassés du pays en 1890 et retirés dans l'Ounyoro, ils s'empressèrent, au premier appel du capitaine Lugard, d'accourir à la curée, et, malgré leur petit nombre, ils reçurent en partage les trois plus belles provinces de l'Ouganda.

Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée du Commissaire royal, sir Gerald Portal. Par une convention passée entre celui-ci et Mouanga, l'Ouganda passait sous le protectorat de l'Angleterre (29 mai 1893). Le roi conservait son trône, et Catholiques et Protestants eurent chacun leur premier ministre. Une faible indemnité fut accordée aux Pères Blancs par le gouvernement britannique, et leurs néophytes recouvrèrent les îles Sésé et quelques provinces. Cette convention mit fin aux agissements de la Compagnie de l'Est-Africain et procura enfin à la Mission catholique la tolérance et la paix dont elle avait besoin.

Un correspondant du *Times* qui visita le Bouddou à cette époque écrivait à ce journal : « Les Pères ont défriché le pays, commencé des cultures, construit des ponts. Tout montre leur esprit industrieux et entreprenant. Leur Station est grande et bien bâtie. La chapelle est décorée avec goût. Pendant les offices, les indigènes ont une attitude recueillie. »

Un an plus tard, la Mission comptait 5 Stations, 18 missionnaires, 10 000 néophytes et environ 60 000 catéchumènes. Mais comme les Protestants affectaient toujours, pour nuire aux Catholiques, d'identifier les termes de nationalité et de religion, Mgr Livinhac, Supérieur général des Pères Blancs, désireux d'enlever tout prétexte à de nouvelles mésintelligences, céda spontanément une partie de sa Mission à des Religieux anglais. Par décret du 13 juillet 1894, le Nyanza était divisé en trois Vicariats apostoliques : celui du Haut-Nil, cédé à la congrégation de Mill-Hill, du cardinal Vau-



MISSION DE NOTRE-DAME DE KAMOGA

ghan ; celui du Nyanza méridional, comprenant la moitié sud du lac, et celui du Nyanza septentrional, restreint désormais à la rive N.-O., du 1° de latitude Sud au 4° de latitude Nord, restaient à notre Société.

Après quelques années de paix, une nouvelle épreuve, presque aussi terrible que celle de 1892, vint fondre sur la Mission de l'Ouganda.

Mouanga, qui n'avait accepté qu'à contre-cœur le protectorat anglais, souffrait de ne conserver que les apparences d'une royauté fictive. Une condamnation qu'il eut à subir, comme un vulgaire manant, mit le comble à son mécontentement.

Un matin de juillet 1897, on apprit que le roi s'était enfui en territoire allemand. Tandis que ses émissaires parcouraient le pays pour susciter un soulèvement général, des bandes, composées de païens, de Protestants et de quelques Catholiques, allaient le rejoindre à la frontière. Son armée était forte de plusieurs milliers de soldats, dont plus de 2500 étaient pourvus de fusils. Les Anglais, qui n'avaient pas voulu prendre le complot au sérieux quand Mgr Streicher le leur

avait dénoncé, comprirent enfin la gravité de la situation. Aussitôt, le major Ternan rassemble ses Nubiens et les Baganda restés fidèles au protectorat, et se porte au-devant des insurgés. La rencontre eut lieu le 20 juillet. Déjà le major, qui occupait le centre de l'armée, avait vu tomber deux officiers européens, une quarantaine de Nubiens et, blessé lui-même, allait perdre son artillerie, lorsque l'aile des Baganda catholiques vint le dégager. Les révoltés laissaient plus de 500 des leurs sur le terrain. Quelques jours après, ils essuyaient une nouvelle défaite; enfin, la nouvelle que Mouanga était prisonnier des Allemands vint mettre fin aux hostilités. Le major prononça la déchéance du roi, et un prince protestant, âgé de quelques mois, fut proclamé souverain de l'Ouganda. La régence était confiée — et elle l'est encore — à trois ministres, dont un seulement est choisi parmi les Catholiques.

Ce pauvre pays n'était pas au terme de ses épreuves. A peine en effet la paix était-elle rétablie, que les Nubiens au service des Anglais se révoltaient à leur tour. Si les Baganda eussent été musulmans, c'en était fait du protectorat de l'Angleterre au bord du Nyanza ; heureusement, ils étaient chrétiens et, par leur fidélité, les Catholiques sauvèrent une seconde fois la cause de la civilisation.

Pendant que les Anglais réprimaient péniblement cette révolte, Mouanga, échappé de sa prison, envahissait le Bouddou. Placée sur la frontière Sud, cette malheureuse province eut à souffrir de nouveau toutes les horreurs de la guerre. Par deux fois, la Station de Notre-Dame de Boukoumbi eut à subir un siège terrible et éprouva de grandes pertes. La campagne ne se termina que le 10 avril 1899 par la capture de Mouanga. La triste fin de ce malheureux roi fut le terme d'une série de calamités qui avaient couvert son pays de cadavres et de ruines.

Pendant ces dernières années, la Mission de l'Ouganda avait eu à souffrir d'un triple fléau : la guerre, la famine et la peste (Kampouli) qui avaient fait parmi les néophytes de nombreuses victimes. Trois

provinces catholiques sur cinq avaient été ravagées par l'incendie, et les deux Stations du Koki et du Boujouni étaient détruites. Quantité de femmes avaient été emmenées en esclavage, et d'enfants à la mamelle jetés dans les broussailles. A ces pertes déjà considérables se joignait une extrême misère, et il fallut disperser, pour ne pas les laisser mourir de faim, les 60 élèves du petit Séminaire.

État actuel du Vicariat du Nyanza septentrional. — Née dans le sang des martyrs, aguerrie par vingt années de persécutions sanglantes ou sournoises, la jeune Église de l'Ouganda est douée d'une vitalité extraordinaire, peut-être unique au monde. Nulle part l'action du Saint-Esprit n'est aussi visible et aussi féconde. L'esprit de prosélytisme et l'intensité de vie surnaturelle des Baganda chrétiens semblent transporter le missionnaire aux plus beaux temps de la primitive Église.



MISSION DE NOTRE-DAME DE KAMOGA

Ils ne sont que d'hier et déjà ils sont partout, car leur prestige supplée au nombre. Tout au plus 200 000, ils inspirent le respect à 2 millions de païens. Si aucun obstacle ne survient, près de 10 000 baptêmes par an leur assurent l'avenir. Les jours du paganisme sont donc comptés, et avant la fin du nouveau siècle il y aura, au centre de l'Afrique, un « royaume très chrétien ».

L'évangélisation du pays se fait d'une manière uniforme dans

tout le Vicariat. Avant de s'établir dans un centre païen, le missionnaire y fait une première excursion. A peine est-il arrivé qu'une foule sympathique, gagnée déjà par sa renommée, se groupe autour de lui. Aussitôt, on entame la question religieuse ; rien ne séduit davantage les Baganda. La parole du Père produit d'abord un mouvement de curiosité irrésistible, suivi bientôt d'un religieux silence entrecoupé d'exclamations approbatives. A la demande de ses auditeurs, le missionnaire installe parmi eux un catéchiste indigène et va fonder ailleurs une nouvelle succursale. En moins de six mois, le village est transformé : tout le monde est catéchumène et commence à pratiquer la vie chrétienne. A toute heure du jour, on entend résonner, sous les ombrages d'une bananeraie ou dans l'obscurité des huttes des voix d'hommes, de femmes ou d'enfants qui, à grand bruit, apprennent une prière ou épèlent les premières pages du catéchisme.

Pendant ce temps, la Station des missionnaires est le centre d'une activité merveilleuse. C'est là, en effet, que les catéchumènes viennent passer les six derniers mois de leurs quatre années de probation. Ils n'y sont admis qu'après avoir satisfait à un premier examen de catéchisme et mené une vie irréprochable depuis leur inscription au catéchuménat.

Les logements de tout ce monde transforment chacune de nos Stations en de gros villages. Au centre s'élèvent la chapelle, — parfois une véritable église, — la Résidence des missionnaires et de vastes hangars pouvant abriter, pour les instructions catéchistiques, des milliers de personnes. De là rayonnent trois ou quatre larges avenues bordées symétriquement de cases spacieuses, entourées chacune de quelques bananiers et d'un jardin potager : ce sont les habitations de nos Chrétiens pendant le temps qu'ils passent à la Mission. La culture de ce petit champ occupe leurs loisirs, tandis que ses produits suffisent à leur modeste entretien. Grâce à l'esprit de foi et de discipline qui règne chez les Baganda, étude, prière, travail,

tout se fait avec tant d'ordre et de ferveur que c'est un sujet d'édification même pour les missionnaires.

Les journées se ressemblent toutes. Chaque matin, bien avant le lever du soleil, un grand nombre de néophytes, venus des centres éloignés, attendent déjà l'ouverture de la chapelle, et quelques-uns d'entre eux ont fait plusieurs heures de marche pour ne pas se priver de l'assistance au saint sacrifice. En vain voudrait-on modérer une



NOTRE-DAME DE KAMOGA

ferveur peut-être excessive : la vivacité de leur foi leur fait trouver toujours du temps et des forces.

La sainte messe est suivie d'une instruction pour les néophytes. Un peu après, les catéchumènes les moins avancés assistent à une leçon de catéchisme sur le dogme et la morale. Dans la soirée, on explique le culte et les sacrements à ceux qui ont passé déjà trois mois à la Mission. A leur attention soutenue, à la tristesse de leur visage quand le Père n'est pas satisfait de leur réponse, on devine l'intérêt qu'ils apportent à la préparation de leur examen final.

Leur temps de probation écoulé, ils sont admis au baptême s'ils en sont jugés dignes.

Ce temps de perplexités et d'angoisses provoque chez les Noirs une réaction violente. Ceux qui ont obtenu une note suffisante se livrent à des démonstrations d'une joie exubérante; ceux qui ont échoué versent d'abondantes larmes. Du reste, les insuccès sont rares. Passionnés pour l'étude, les Baganda sont doués d'une mémoire facile et d'une intelligence toujours en éveil. L'un d'eux apprit en un seul jour, et mot à mot, un catéchisme d'une soixantaine de pages.

Le reste de la soirée est consacré aux confessions et, dans plusieurs Stations, le nombre en est chaque jour si considérable que les néophytes, avec une patience que rien ne lasse, attendent quelquefois toute une semaine le moment d'être entendus du prêtre.

Le samedi, les catéchumènes n'étant pas encore admis aux offices s'en retournent dans leur village, pour y passer la journée du dimanche en famille et laisser la place aux néophytes venus souvent de lieux fort éloignés. Le lundi tout reprend sa marche normale.

Le spectacle de nos Missions, où chaque chose se fait avec une foi si simple et si profonde, produit sur les Protestants une impression très favorable et en attire un grand nombre à la vérité catholique.

En juin 1900, le Vicariat comptait 13 Stations, 46 missionnaires, 6 Sœurs de Notre-Dame d'Afrique, 722 catéchistes, 50 472 néophytes et 120 712 catéchumènes. Outre le dispensaire de chaque Station, le Vicariat possède 2 léproseries et 5 hôpitaux. Au petit séminaire une soixantaine d'élèves font espérer, par leur piété et leur application, que l'Ouganda aura bientôt un clergé indigène.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU NYANZA MÉRIDIONAL

Limité à la moitié méridionale du lac, le nouveau Vicariat s'étend, à l'Ouest, jusqu'au lac Kivou, et à l'Est, jusqu'au lac Natron.

A son érection, en 1894, il ne comptait encore que deux Stations et environ 7000 catéchumènes. Il possède aujourd'hui six centres de Mission que nous allons successivement passer en revue.

Notre-Dame de Kamoga. — Arrivés au sud du lac, les missionnaires exilés de l'Ouganda en 1883 se fixèrent dans le Boukoumbi. L'accueil fut excellent, et de la part du roi qui voulut sceller son amitié avec les Pères par le pacte du sang, et de la part des indigènes qui, n'ayant jamais vu de Blancs, ne se lassaient pas de les entourer, de les questionner, de les admirer. Tout alla bien jusqu'au jour où les missionnaires, suffisamment maîtres de la langue, voulurent entreprendre l'évangélisation du pays. Mais alors ils se heurtèrent à une indifférence déconcertante. C'est qu'il y a loin de l'intelligence des Baganda au caractère grossier des Ouasoukouma. Ceux-ci, ainsi que leurs voisins de toute la région de l'Ounyamouézi, sont, de longue date, un peuple de portefaix. D'humeur voyageuse, ils s'engagent en grand nombre, en qualité de porteurs, dans les caravanes. Comme tels, ils sont très précieux aux voyageurs « par leur vigueur, leur force de résistance et l'orgueil que leur inspire leur profession »; mais, par contre, ils contractent tous les vices de « l'armée roulante ». On conçoit qu'une vie employée en grande partie à suppléer les bêtes de somme, inconnues dans ces contrées, ne développe guère l'instinct religieux; aussi les Ouasoukouma ne se croient-ils bons, ils le répètent à satiété, qu'à manger et à porter des fardeaux. Dans de telles conditions, les progrès de l'Évangile ne peuvent être que très lents ; ils sont, cependant, constants et sûrs.

Notre-Dame des Sept-Douleurs. — La Mission du Kiziba, fondée en 1892 au milieu d'une population excessivement superstitieuse, a été longtemps paralysée par l'hostilité ouverte des chefs du pays. Défense était faite aux habitants, sous peine de mort, de se laisser instruire. Actuellement, quelques-uns de ces roitelets, vaincus par

la patience et la bonté des missionnaires, sont devenus leurs amis, et la Station compte plus de 600 néophytes et plus de 800 catéchumènes.

Notre-Dame de l'Espérance. — En 1889, un jeune homme de l'île d'Oukéréoué s'embarquait pour le continent dans l'intention d'y embrasser la foi musulmane. Sans savoir pourquoi ni comment, il aborda à Kamoga, bien loin du but qu'il s'était proposé. Entendant



MISSION DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

parler pour la première fois des missionnaires catholiques et attiré vers eux par un appel intérieur, il va les trouver, se fait instruire et, son temps d'épreuve achevé, reçoit le baptême sous le nom de Cyrille ; il retourna dans son île et en devint le premier apôtre.

En 1894, il amène aux Pères de Kamoga 25 catéchumènes ; c'était sa première conquête. L'année suivante, le nombre de ceux qu'il préparait au baptême était si grand qu'on lui envoya, pour le seconder, 12 catéchistes Baganda. Le roi du pays, d'abord favorable à la nouvelle religion, s'effraya d'un tel mouvement et se montra de plus en plus hostile ; il osa même attaquer la Mission. Les catéchistes,

après deux jours de siège, étaient sur le point de succomber quand arrive, d'une manière providentielle, un officier allemand. Le roi est aussitôt destitué, et les missionnaires, pour encourager la chrétienté naissante, viennent eux-mêmes s'établir dans l'île. En 1898, ils avaient déjà plus de 300 néophytes. Aujourd'hui tous les villages, même païens, demandent à avoir des chefs chrétiens, et le souverain,



MISSION DU ROUANDA

malgré son profond attachement aux superstitions du pays, se plaît à reconnaître la loyauté et les fidèles services des néophytes. C'est à eux qu'il confie toutes les charges les plus délicates, et dernièrement encore, voulant ramener au respect de son autorité quelques provinces tributaires, il demandait aux Pères un homme capable de remplir cette mission.

L'île d'Oukara, à portée de fusil de celle d'Oukéréoué, vient de s'ouvrir à l'Évangile, après avoir été longtemps obstinément fermée aux Européens. Les habitants, au nombre de 7000 à 8000, sont fana-

tiques d'indépendance ; chez eux, pas de chef reconnu ; chaque famille ne relève que de l'autorité de l'un de ses membres. En 1899, les Allemands, voulant soumettre les Bakara au tribut et à la corvée et ne trouvant personne à qui s'adresser, proposèrent la royauté à un indigène qui paraissait jouir d'une certaine influence. Matété, — c'est son nom, — sachant combien le mot « roi » sonne mal auprès de ses fiers compatriotes, alla consulter les missionnaires. Il n'accepta d'aller présenter aux Allemands la soumission des Bakara qu'à la condition d'être accompagné par un Chrétien. Il revint du Fort enchanté de l'accueil qu'il y avait reçu, mais, épouvanté de la réception que lui réservaient ses concitoyens, il ne consentit à rentrer à Oukara qu'assisté de deux catéchistes qui resteraient dans l'île. La Mission était inaugurée.

Quel en sera l'avenir ? Le caractère de ce peuple fait concevoir les plus belles espérances. Le divorce et la polygamie y sont à peu près inconnus et la population y est très laborieuse. Chose inouïe chez les Nègres, les ruisseaux sont endigués, et, sur les pentes des collines, de petites maçonneries retiennent, de distance en distance, la terre cultivable ; les terrains sont fumés et le plus petit lopin a son propriétaire ; chaque arbre, et parfois les différentes branches d'un même arbre, ont un possesseur. Les villages sont entourés de bosquets de fraîche verdure ; tout y est propre et bien entretenu. Dans sa hutte en roseaux, conique et spacieuse, l'indigène loge sa femme, ses enfants, ses chèvres, ses bêtes à cornes et ses provisions. Grâce à de nombreuses cloisons, tout y est à sa place et à l'aise. Par contre, les superstitions les plus grossières sont en grand honneur dans le pays ; quelques habitants y sont littéralement couverts d'amulettes, et les sorciers y jouissent d'une grande réputation. Déjà l'île compte quelques catéchumènes, mais les catéchistes se plaignent de la difficulté de réunir leur monde, les Bakara travaillant dans les champs dès les premières lueurs du jour jusqu'après le coucher du soleil. Cet amour du travail est cependant de bon augure, et cet

ensemble de qualités naturelles, rares chez les Noirs, leur méritera, sans doute, la grâce d'une prompte conversion.

A son tour, l'île de Komé vient de recevoir des missionnaires dont l'action s'exercera de là sur tous les îlots voisins. La population témoigne de bonnes dispositions.

Notre-Dame de Lourdes. — En 1890, une première tentative fut faite pour s'établir dans l'Ousoui. Le roi du pays fut intraitable et défendit à ses sujets, sous peine de mort, d'avoir des relations quelconques avec les missionnaires. Force fut de se retirer. En 1899, effrayé par l'arrivée des Allemands, le souverain se montra plus conciliant, mais la Mission en est encore à ses pénibles débuts.



MISSION DU ROUANDA : UN CHEF BAHIMA

Sacré-Cœur d'Isavi. — La contrée mystérieuse où le Nil prend sa source, le Rouanda, s'est ouvert à son tour à la Bonne Nouvelle. En 1900, une Station a été fondée non loin du lac Kivou. Le pays est divisé en un grand nombre de provinces gouvernées par des *batoualé* qui dépendent directement du roi. Ces ministres ont sous leur direction des sous-chefs qui ont, à leur tour, dans chaque village, des subalternes chargés de lever l'impôt et de faire exécuter les corvées. Tous les représentants du pouvoir sont de la race des Ouatousi ou pasteurs Bahima, les maîtres du pays. Ceux-ci sont de fort beaux hommes ; beaucoup ont deux mètres et plus de hauteur ; ils sont intelligents, réfléchis, et réservés envers les Européens.

Les Bahoutou ou aborigènes sont simples, travailleurs, fort peu attachés à la polygamie et à leurs superstitions ; ils ont la vie de famille en grand honneur. C'est pour les Ouatousi qu'ils cultivent, qu'ils construisent ou qu'ils élèvent les bestiaux ; ils vivent ainsi dans une dépendance servile et dans la crainte continuelle de mauvais traitements ou d'injustes dépouillements.

La question religieuse se complique ici d'une question sociale. Tandis que le peuple, taillable et corvéable à merci, recherche dans la nouvelle religion un adoucissement au joug qu'il subit, ses dominateurs, craignant de perdre quelque chose de leur influence et de leur autorité, se montrent méfiants, hostiles même, à l'égard des missionnaires. Ministres de la paix, les Pères s'efforcent de maintenir la concorde et d'adoucir le sort des vassaux, sans porter préjudice aux droits des seigneurs. Cette Mission semble avoir devant elle un magnifique avenir, car déjà quelques milliers de catéchumènes très zélés et très assidus suivent le catéchisme.

En somme, les Noirs du Nyanza, par leur façon de comprendre et de pratiquer la vie chrétienne, donnent un démenti irréfutable à certains bulletins d'anthropologie, pour lesquels « il est aussi déraisonnable d'enseigner la religion à une race fétichiste que de vouloir enseigner le calcul différentiel à un bambin de cinq ans ». Nos Chrétiens s'approchent fréquemment des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, beaucoup tous les huit jours. Chaque matin, ils assistent nombreux à la sainte messe et la manière dont ils s'y tiennent, les prières qu'ils improvisent, souvent à haute voix, témoignent d'une foi simple et profonde. Tous ont une grande dévotion à la très sainte Vierge et même à leur saint patron, dont ils célèbrent solennellement la fête dans chaque famille. Ont-ils besoin d'une grâce, c'est à Marie qu'ils s'adressent ; ont-ils réussi en quelque affaire, ils s'empressent de la remercier. Presque tous récitent chaque jour le chapelet et ils le font avec tant de recueillement que les païens, frappés d'un respect religieux, cessent toute conversation pour ne

point les troubler. Néophytes et catéchumènes ne commencent généralement aucune de leurs actions sans faire d'abord un signe de croix, et c'est la première chose qu'une mère apprend à son enfant. Enfin, on pourrait citer à l'infini sur leur compte des exemples héroïques de la pratique de toutes les vertus.

La mentalité religieuse de nos Chrétiens, des Baganda surtout,



APRÈS UNE CHASSE AU LION, A OUKERÉOUÉ

n'est pas moins remarquable. Il n'est pas rare de trouver chez eux des âmes vraiment contemplatives et dont l'élévation des pensées, la délicatesse des sentiments et le degré de perfection chrétienne édifient le missionnaire et lui font oublier toutes ses peines.

Quatre Stations sur six étant de fondation récente, le Vicariat du Nyanza méridional ne comptait encore, en 1900, que 1710 néophytes, environ 5000 catéchumènes et 18 missionnaires.

Le tableau suivant donnera un résumé complet de l'état de toutes les Missions des Pères Blancs pour l'année 1900.

MISSIONS ET VICARIATS APOSTOLIQUES	STATIONS	MISSIONNAIRES	SOEURS	CATÉCHISTES	NÉOPHYTES	CATÉCHUMÈNES	ADULTES BAPTISÉS DANS L'ANNÉE	ENFANTS DE NÉOPHYTES BAPTISÉS DANS L'ANNÉE	BAPTÊMES IN ARTICULO MORTIS	MARIAGES	CONFESSIONS	COMMUNIONS	CONFIRMATIONS	ÉCOLES	GARÇONS	FILLES	MALADES SOIGNÉS	ÉTABLISSEMENTS DE CHARITÉ — HOPITAUX LÉPROSERIES, ETC.
Afrique septentrionale.	12	71	79	10	631	262	11	42	744	10	6445	7505	»	21	638	392	94077	23 { Orphelinat . 1; Dispensaires. 19; Hôpitaux. . 3
Sahara et Soudan. . .	12	39	31	15	101	587	24	36	262	9	1112	918	14	11	379	136	39983	16 { Dispensaires. 13; Hôpitaux . . 2; Asile de vieillards . . . 1
Nyassa	4	16	»	2	195	1850	67	25	24	»	450	415	»	6	225	180	650	6 { Hôpitaux . . 2; Dispensaires. 4
Haut-Congo	7	30	9	22	2990	7817	414	191	133	36	12250	11612	173	15	861	684	14760	28 { Hôpitaux . . 4; Dispensaires. 14; Orphelinats . 10
Tanganiyka	6	21	9	41	1963	9017	251	131	364	46	12357	15525	181	46	1478	1309	19109	14 Hôp., Disp., Orph.
Ounyanyembé	5	20	6	49	1342	6000	227	69	84	42	24030	24109	190	6	150	30	45372	6 — —
Nyanza septentrional .	13	46	6	722	50472	120712	8257	3111	4201	1303	219365	209024	10087	24	2516	320	82914	21 { Dispensaires. 14; Hôpitaux . . 5; Léproseries . 2
Nyanza méridional . .	6	18	»	115	1710	4965	301	101	452	44	18423	17098	61	12	361	13	45855	9 { Orphelinats . 4; Dispensaires. 5
Totaux. . .	65	261	140	976	59404	151210	9552	3697	6264	1495	294432	286206	10705	141	6608	3064	342720	123

Ouvrages à consulter. — Les œuvres de Stanley, Livingstone, Burton, Specke, Victor Giraud, etc. — *A l'assaut des Pays Nègres*, Journal de la première caravane des Pères Blancs, in-8°, Paris, 1884. — *Près des Grands Lacs*, par les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), Lyon, 1885. — *Vie du P. Lourdel*, par l'abbé Nicq, in-8°, Paris, 1896. — *L'Ouganda; la Mission catholique et les agents de la Cie anglaise*, par le Père J. M., in-8°, Paris, 1893. — *L'Afrique explorée et civilisée*, bulletin mensuel (1884-1893), Genève. — *Le mouvement géographique* de Bruxelles, toute la collection. — *Le Bulletin des Missions d'Afrique*, des Pères Blancs, toute la collection. — *Près du Tanganika*, par les Missionnaires du Cardinal Lavigerie, in-8°, Anvers, 1892. — *A travers l'Afrique avec Stanley et Emin-Pacha*, par le P. Schynse, des Pères Blancs, Paris, 1890.

CHAPITRE XV

LE ZANGUEBAR

ILE DE ZANZIBAR



LE KILIMA-NDJARO

Dans ses dimensions primitives, la Mission du Zanguebar s'étendait du cap Guardafui, au nord de l'Équateur, jusqu'au cap Delgado, au Sud, sur environ cinq cents lieues de côtes, sans limites dans l'intérieur. C'était toute l'Afrique Orientale, avec Zanzibar pour centre.

Les Arabes, descendus du golfe d'Oman à des dates inconnues pour faire la conquête de ces rivages, leur donnèrent le nom de Zendjibar (de *bara*, pays, et *zendji*, noirs, mots dont les Européens ont fait Zanzibar et Zanguebar; d'où les géographes ont établi que Zanzibar est l'île et la ville, et Zanguebar, le continent en face).

L'île entière compte peut-être 150 000 habitants, dont les deux tiers résident dans la ville : celle-ci prend ainsi rang parmi les plus importantes cités africaines, immédiatement après Alger, Le Caire et Alexandrie. On y rencontre les nationalités les plus diverses : 200 à 300 Européens venus d'Angleterre, d'Allemagne, de France, d'Italie, d'Espagne, de Portugal; 400 à 500 Goanais; des Arabes, encore propriétaires de l'île, s'ils n'en sont plus les maîtres; des Souahilis, mélange de sang arabe et indigène, métis de race, Musulmans de religion; puis des trafiquants hindous et perses, avec quelques soldats béloutchis, au nombre d'environ 5000; enfin les Noirs de toutes les tribus africaines, les uns libres, les autres esclaves, formant les deux tiers de la population totale.

Les premiers Européens parurent à Zanzibar dans les dernières années du xv[e] siècle. Vasco de Gama, parti de Lisbonne le 8 juillet 1497, double le cap de Bonne-Espérance et jette l'ancre devant Mozambique, en mars 1498. De là, il se rend à Kiloa et à Mombasa, où il échappe aux embûches des Arabes, et part pour Mélinde. Il y prend des pilotes qui le mènent à Calicut, où il arrive le 28 mai 1498. En 1499, Vasco revient et s'empare de Zanzibar, où il fonde un couvent d'Augustins. Ces Religieux se fixèrent également à Paté et à Mombasa, comme les Dominicains à Mozambique et les Jésuites au Zambèze.

Les Portugais ne devaient pas garder cette immense étendue de côtes : ils en furent expulsés par les Arabes de Mascate, en 1698, et avec eux disparurent toutes traces de Catholicisme. Une tentative qu'ils firent en 1728 pour reprendre leurs anciennes possessions fut infructueuse, et trente ans après, en 1759, Pombal, en ruinant les Ordres religieux, ruinait du même coup toute espérance d'y restaurer les Missions catholiques portugaises.

En 1859, tout juste un siècle après l'édit de Pombal, Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denis, ayant reçu de Rome le titre de Délégué Apostolique de l'Afrique Orientale, envoie son vicaire général,

M. l'abbé Fava, avec deux prêtres de son clergé, replanter la Croix en ces pays trop longtemps abandonnés. Ils emmenèrent avec eux six Filles de Marie, de Bourbon. Un médecin de la marine, M. Sézanne, est mis au service de la Mission par le gouvernement de la colonie. Napoléon III avait tenu à s'inscrire au registre des fondateurs.

Le Sultan et les Arabes, maîtres du pays, les consuls et les com-



ZANZIBAR : LA CATHÉDRALE

merçants, toute la population fait aux missionnaires le plus cordial accueil. Un bel et vaste immeuble est acquis, dont la plus grande pièce est convertie en chapelle, et la première messe est célébrée en la fête de Noël, à minuit, au milieu d'un groupe de fidèles (1860). Après un silence de cent ans, la voix du prêtre catholique priait de nouveau sur ces ruines. La Mission était fondée. Avec la chapelle et les offices, on eut tout aussitôt les écoles et l'hôpital.

Le P. Fava était venu pour inaugurer l'œuvre nouvelle qui, en juin 1863, passa aux mains des Pères du Saint-Esprit. Le P. Horner, chargé de la léproserie, à la Réunion, passe à Zanzibar avec le P. Étienne Baur, et plusieurs Frères pour les écoles et les ateliers.

La forge, la mécanique, l'ajustage, la fonderie furent portés à un degré de perfection qui ravit le Sultan. Volontiers Son Altesse honorait la Mission de ses visites. Le souverain était alors Séyid-Medjid, qui, en 1858, s'était déclaré indépendant de l'iman de Mascate. Il eut pour successeur, en 1870, Séyid Bargash, son frère, connu pour ses voyages dans l'Inde et en France et pour ses goûts décidés en faveur de tout ce qu'il croyait progrès et civilisation. Il mourut en 1887, et eut pour successeurs Séyid-Halifa (1887-1890), Séyid-Ali (1890-1896), Séyid Hamoud (1896), qui ont reconnu le Protectorat britannique.

Voilà donc les missionnaires à Zanzibar, sous l'autorité facilement ombrageuse et toute-puissante d'un prince musulman. A Zanzibar, le grand marché où, de tous les ports de la côte, de Kiloa, de Lindi, de Mzizima, de Bagamoyo, de Saadani, les Noirs sont rassemblés après avoir été capturés dans l'intérieur, traînés en longues caravanes, et embarqués sur des boutres infects. Chaque année ils passent à la douane au nombre de 50000 à 60000, et, payant une piastre par tête, ils constituent le revenu le plus clair du Sultan. Exposés ensuite sur le marché public, ils sont examinés par les amateurs, puis vendus et dispersés dans la campagne de Zanzibar, à Pemba, aux Comores, en Arabie, dans tout l'Océan Indien. Dans cet emporium, le plus abondamment pourvu du monde oriental, un petit garçon coûte de 20 à 25 francs, une fille un peu plus cher. Mais si ces enfants sont malades, estropiés, couverts de plaies, anémiés, menacés de mort prochaine, on les abandonne à qui veut les prendre, on les jette dans la brousse où, la nuit suivante, les bandes de chiens sauvages se les partagent, on les dépose sur le rivage d'où le flot les emporte.

En présence de ce spectacle et de cette situation, le programme des missionnaires était tout tracé. Ils n'auront d'autre moyen de prosélytisme que leur charité près des mourants, des malades, des lépreux, des abandonnés, des esclaves. Ils intéresseront le monde



ZANZIBAR : LA PROCURE DES PÈRES BLANCS

entier, s'il le faut, au sort de ces infortunes et de ces hontes. Ils recueilleront ces malheureux en qui leur foi leur montre des âmes à sauver. Ils rachèteront ces enfants, ils les élèveront, ils les instruiront, ils en feront des Chrétiens, ils les uniront en familles, et, peu à peu, ils prépareront l'avenir....

Mais à cette préparation, Zanzibar ne suffit pas. Il faut sortir de ce repaire de toutes les corruptions, et commencer à neuf, sur la terre en face, un essai de civilisation chrétienne. C'est pourquoi on s'établira aussi à Bagamoyo. Là, on sera seul, l'espace ne sera pas mesuré, et, surtout, on se trouvera au point d'arrivée et de départ de toutes les grandes caravanes de l'intérieur : c'est la porte de l'Afrique, et il faut l'ouvrir! De là, les jeunes gens ayant été formés par les Pères et les Frères, les jeunes filles par les Sœurs, des groupes de familles partiront, chercheront au loin un coin de terre qui leur conviendra, s'y établiront avec une Mission, et, en se multipliant ainsi d'année en année sur tout le pays, constitueront autant d'éléments de civilisation chrétienne et d'apostolat pratique.

Ces établissements n'ont d'analogue dans l'histoire que ces

anciennes colonies grecques implantées en Asie-Mineure, en Thrace, sur le littoral méditerranéen, en Sicile et en Italie, voire en Gaule, où elles étendaient rapidement, avec l'influence de la mère-patrie, sa religion et sa culture intellectuelle, sa langue et son commerce, si bien qu'au bout de quelques siècles tout ce monde était hellénique. De même en Afrique Orientale, deux ou trois missionnaires prennent avec eux quinze à vingt familles chrétiennes formées à Zanzibar ou à Bagamoyo, et vont s'implanter au sein d'une tribu dont les dispositions constatées d'avance promettent à l'Évangile une sérieuse espérance. La Croix est dressée, la chapelle est bâtie : à côté s'élèvent la Mission et les cases des familles chrétiennes. Les populations d'alentour se groupent autour de cette colonie : les nouveaux Chrétiens leur serviront de catéchistes. C'est le grain de sénevé semé en terrain fertile, qui grandira dans l'espace; c'est le pur levain qui va imprégner les tribus environnantes, bonnes pâtes d'hommes au demeurant, et qui ne réclament de l'Européen qu'un peu de justice et de bonté.

On se demande, aujourd'hui plus que jamais, comment arriver à « assimiler » ces races qui nous sont si étrangères, ou du moins comment les amener à entrer dans le courant de la vie telle que nous la comprenons, à nous fournir, sans trop de heurt, la main-d'œuvre nécessaire à nos entreprises, à nous servir, pour dire le mot juste, en se relevant elles-mêmes. Eh bien! le moyen, le voici : multipliez les missionnaires, couvrez l'Afrique de leurs Stations et, prochainement, l'Afrique sera utilisable....

Pour découvrir les endroits favorables à ces colonies chrétiennes, un pays sain, fertile et bien habité, des eaux pures et des facilités de communication, le P. Horner avait entrepris, à trois reprises, en 1866, en 1868 et en 1870, des voyages d'exploration qui, alors, n'étaient pas sans péril : il en publia les relations. Hélas! il dut, en 1879, dire adieu à Zanzibar, et mourut deux ans plus tard. Le P. Baur dirigea la Mission jusqu'en 1883. Elle fut alors

érigée en Vicariat apostolique; son premier titulaire, Mgr Raoul de Courmont, fut sacré le 16 décembre 1883, en la chapelle du Séminaire du Saint-Esprit, à Paris, par Mgr Fava, devenu évêque de Grenoble.

Mgr de Courmont trouva la Mission assise sur des bases solides qui lui permirent de lui donner les développements que nous dirons. Il la trouva surtout entourée de l'estime et de l'affection de tous, Européens, Arabes, Hindous, Noirs, Musulmans, Bouddhistes et Protestants. Les divers consuls de France qui, alors, jouissaient à Zanzibar d'une influence prépondérante, lui étaient tout dévoués. Le Sultan lui faisait de riches cadeaux : des provisions pour les Pères et les enfants, un superbe cheval arabe au P. Horner, le terrain du cimetière catholique; il mettait au service des Vicaires apostoliques, ses attelages, ses bateaux, la musique du palais.

Le baron von der Decken, consul de Hambourg et explorateur de l'Afrique Orientale, qui fut si lâchement massacré par les Somalis et jeté dans le fleuve Djouba, le 1er octobre 1885, était un ami dévoué. Lui même rachetait des enfants de l'esclavage et les remettait à la Mis-



UNE INSTRUCTION EN PLEIN AIR

sion. Livingstone, durant le séjour qu'il fit à Zanzibar pour préparer sa fameuse expédition à la recherche des sources du Nil, en 1868, venait souvent à la Mission catholique. Il demanda même au P. Horner la permission de venir faire son oraison du matin avec les missionnaires dans leur modeste chapelle. C'était un homme profondément religieux, une âme droite, disposée à embrasser la vérité le jour où Dieu la ferait briller à ses yeux. Et lorsqu'il mourut de la dysenterie, à Muilala, le 4 mai 1873, les Noirs qui l'accompagnaient, suivant son expresse recommandation, après avoir enlevé ses viscères, mis son corps dans le sel, et l'avoir laissé se dessécher 12 jours au soleil, le transportèrent à la Mission catholique de Bagamoyo. Là, on lui prépara des cercueils en plomb et en bois précieux, et ses restes furent conservés avec honneur jusqu'à ce que l'Angleterre envoyât l'un de ses navires de guerre, commandé par l'amiral Seymour, pour les prendre et les transporter dans la sépulture royale de Westminster où ils reposent aujourd'hui.

Cependant, les cris partis du marché aux esclaves de Zanzibar avaient fini par retentir dans le monde civilisé. En 1872, arriva une commission de l'Association antiesclavagiste anglaise, ayant à sa tête sir Bartle Frere. Désirant mettre leur mission « sous la protection de la plus haute autorité morale du monde », ils se firent présenter à Pie IX par le cardinal Howard. Le Pape appela à l'audience le P. Freyd, Supérieur du Séminaire français, comme appartenant à la Congrégation des missionnaires de Zanzibar. « Oui, dit le Pape, je bénis votre projet. Il est bon, il est nécessaire d'abolir cet esclavage. Les missionnaires y travaillent partout. La France en fournit le plus grand nombre, l'Angleterre en donne moins; nous espérons que le temps viendra où elle en donnera davantage. Voici le Supérieur du Séminaire français qui a des confrères à Zanzibar. Je veux qu'il leur écrive; le cardinal Barnabo leur adressera aussi des lettres pour vous aider dans votre louable entreprise que je bénis. Et je bénis aussi vos personnes. » Et tous ces Protestants baisèrent l'anneau du



BAGAMOYO : UN EXAMEN DE CATÉCHISME

Pêcheur. L'un d'eux même était musulman : c'était un gros Indien, qui n'était pas le moins ému.

Inutile de dire si les Pères se firent un devoir de seconder cette mission. Mais disons aussi que les délégués payèrent de retour les missionnaires catholiques, en leur remettant les petits esclaves capturés par les croisières sur les négriers arabes des côtes d'Afrique, souvent par groupes de 40 et de 60.

Le marché public fut aboli, et Séyid Bargash lança même, en 1873, un édit pour la suppression de la traite dans ses États.

Les hôpitaux — pour les Européens et pour les Indigènes — attirent également à la Mission beaucoup de sympathie. Résidents, voyageurs, officiers et marins, de toute nationalité, beaucoup y ont passé. — « Combien d'Européens malades, écrit M. Ch. Smith, inspecteur général de l'East African C°, combien de mes camarades ont trouvé des soins affectueux auprès des Sœurs! Et je dois avouer que chaque fois que j'ai eu à visiter cet institut, l'ordre, la propreté, la charité chrétienne qui règnent dans tout l'ensemble m'ont vivement impressionné. »

De janvier 1893 à décembre 1894, l'hôpital a reçu 409 malades, ainsi répartis : 130 Anglais, 59 Allemands, 52 Français, 40 Grecs ou Italiens, 27 Portugais ou Goanais, 34 Indiens, 26 Noirs, enfin 41 missionnaires. Les années suivantes, ces chiffres ont peu varié.

En 1883, émue de compassion à la vue de tous ces abandonnés, et désireuse elle-même de se vouer au salut de leurs âmes, Mme Chevalier, secondée bientôt par Mlle Duclos, consacra toute sa fortune et toutes ses forces au service des pauvres Noirs de Zanzibar. Elle commença par fonder, dans le quartier malheureux de Goulioni, un hospice qu'elle transféra plus tard près de la Mission. Là, elle était au service de toutes les infortunes, prodiguant les aumônes et les remèdes, soignant les plaies les plus rebutantes, faisant le catéchisme dans la langue indigène, qu'elle apprit de son mieux, visitant à domicile les femmes arabes et leurs enfants malades, car partout elle avait

ses entrées libres. C'était un vrai tempérament d'apôtre. Aussi, à sa mort, survenue le 20 octobre 1897, tout Zanzibar se porta à ses funérailles. Le consul de France et sa sœur conduisaient le deuil, près de lui le consul d'Angleterre et ceux des autres nations, des officiers de la marine anglaise, avec un piquet d'honneur de 40 marins sous les armes. Le Sultan s'était fait représenter par un aide de camp et avait envoyé la musique de son palais. La foule, évaluée à 20 000 personnes, faisait entendre ses gémissements par ces mots expressifs : « *Bibi wa maskini amekoufa* (La dame aux pauvres est morte !) ». On les a gravés sur le marbre de son tombeau.

Cependant la grande salle primitivement transformée en chapelle était devenue insuffisante. Mgr de Courmont s'occupa de bâtir une cathédrale. Certaines hostilités, qui ne purent être réduites que par la bienveillante entremise du Sultan et l'intervention du ministère des Affaires étrangères, amenèrent des retards. Ce ne fut qu'en 1893 que les travaux purent être commencés et la première pierre bénite. Le gros œuvre se trouva terminé en 1899, et la bénédiction solennelle put se faire le 21 janvier 1900, au milieu d'un concours immense de peuples divers. L'édifice, de style romano-byzantin, d'une architecture soignée, avec ses belles proportions, ses deux tours blanches qui se détachent sur le ciel bleu de l'Orient, est d'un effet superbe.

Mgr de Courmont n'avait pas eu la consolation de couronner, par la consécration de sa cathédrale, ses 13 années de fructueux apostolat à la tête de la Mission du Zanguebar. Épuisé par les fièvres, et ne se sentant plus les énergies nécessaires à tant de travaux, il avait donné sa démission, dès l'année 1896. Il eut pour successeur Mgr Allgeyer, qui fut sacré le 25 avril 1897.

On ne peut attendre de progrès sérieux et durables en ces Missions africaines, qu'autant que l'on s'est mis en contact avec les populations indigènes au moyen de la connaissance de leur langne. Aussi les missionnaires du Zanguebar, mirent-ils tout leur zèle

à l'apprendre, et ils y réussirent. La langue usuelle du Zanguebar, le souahili, est parlée sur toute la Côte, et dans l'intérieur jusqu'aux Grands Lacs et au Congo. C'est une branche de la grande famille bantou, mêlée d'emprunts assez nombreux faits à la langue arabe. Le P. Sacleux dota la Mission d'une imprimerie, et, avec le concours du Fr. René, édita un dictionnaire remarquable,



HOPITAL DE BAGAMOYO

un catéchisme, une histoire sainte illustrée, des livres de prières, des cantiques, des manuels scolaires.... Entre temps, il se livrait à des études botaniques, entrait en relations avec le Muséum d'histoire naturelle, dont il est le correspondant, réunissait 3000 plantes, dont plusieurs espèces nouvelles. D'autres travaux similaires d'entomologie, d'histoire naturelle, d'ethnographie, de géographie, étaient entrepris par d'autres missionnaires.

Cependant, la situation politique de cette partie de la côte africaine évoluait rapidement.

En 1862, la France et l'Angleterre s'étaient engagées à garantir

l'indépendance de l'iman de Mascate et du sultan de Zanzibar, et l'intégrité de leurs territoires. En 1885, l'Allemagne voulut se lier par la même convention, et il parut alors utile de préciser les limites des États d'un souverain si solidement protégé. Le sultan de Zanzibar se disait maître de tout le pays en face, de la Somalie au Mozambique, jusqu'au delà du Tanganyika. Une commission franco-anglo-allemande lui assigna les îles de Zanzibar, Pemba, Mafia, Lamou, et un ruban large de 10 milles marins sur le littoral, de l'Ozi au Miningani. Au sud de la bande côtière jusqu'au Mozambique, l'Allemagne s'établit dans l'intérieur. Au Nord, l'Angleterre en fit autant; de plus, elle prit à bail pour 50 ans, par l'intermédiaire de l'*Imperial British East African Company*, le ruban du littoral. La France se serait fait immédiatement accepter de toutes les populations de l'intérieur, grâce à ses missionnaires : elle ne revendiqua rien.

A son tour, l'Italie paraît en 1890, et s'adjuge les deux degrés de côte qui restaient entre le fleuve Djouba et le cap Guardafui.

C'était là, du reste, un arrangement provisoire. Plus tard, l'Allemagne laissera à l'Angleterre le protectorat de l'île de Zanzibar et de Pemba, en échange de l'île de Heligoland. Sous le pavillon britannique, le Sultan peut jouir en paix de ses revenus et de ses propriétés; il est toujours entouré de ses fidèles officiers et soldats; il a dans le port un navire de guerre pour saluer les navires étrangers, et son drapeau rouge flotte en toute liberté sur son palais.

Par ailleurs, l'I. B. A. C. (*Imperial British African Company*) a vendu ses droits à l'Angleterre, qui se trouve ainsi maîtresse de tout l'intérieur, depuis Vanga jusqu'au pays somali : une ligne idéale, partant de ce premier point et aboutissant au milieu du Victoria Nyanza, en laissant à gauche le massif du Kilima Ndjaro, sépare sa sphère d'influence de celle de l'Allemagne, qui, de son côté, a racheté au Sultan la petite bande de littoral qui lui avait été primitivement laissée. Ainsi se trouve désormais « protégé et délimité » le Sultanat de Zanzibar....

Que deviendra la Mission catholique française dans ces partages nouveaux? Le prince de Bismarck qui, par les « lois de Mai », avait exclu du territoire de l'Empire et de ses Colonies la Congrégation du Saint-Esprit, comme « affiliée aux Jésuites », songea à la reléguer hors des nouveaux territoires où il la rencontrait. Au Caméroun, sur la côte occidentale, il y avait réussi. Au Zanguebar, Léon XIII refusa. L'Allemagne, du reste, n'avait pas les 50 à 60 missionnaires nécessaires pour la remplacer. Mais l'éventualité fut prévue, et, — chose intéressante à noter, — sur les indications et les encouragements de Bismarck, une nouvelle société de missionnaires se forma en Bavière : la « Congrégation bénédictine des Missions étrangères ». Rome lui confia la Préfecture du Zanguebar méridional, détaché du Vicariat apostolique, par décret du 16 novembre 1887, et qui s'étend depuis le Kingani jusqu'au Mozambique, le district de Bagamoyo excepté.

Plus tard, le Saint-Siège fixait à l'Ouest les limites de la Mission en établissant les Vicariats nouveaux du Nyanza et du Tanganyika, confiés aux Pères d'Alger, puis le Vicariat du Haut-Nil, cédé aux Missionnaires anglais de Mill-Hill, en 1894 et 1895.

La Congrégation du Saint-Esprit dessert, en territoire allemand, 12 Stations principales; outre la station-mère de Zanzibar, elle en a 4 autres dans le Zanguebar anglais. Jusqu'ici on s'est contenté de faire quelques visites au pays Somali, d'où l'Italie ne s'approche elle-même que lentement.

LE ZANGUEBAR ALLEMAND

Bagamoyo. — Lorsque le temps parut arrivé de fonder un établissement sur la côte, le P. Horner hésita entre deux points. Un peu au Sud s'ouvrait le magnifique port de Mzizima, que le Sultan venait de nommer Dar es Salam, où il bâtissait des palais et où il appelait près de lui les missionnaires. Plus près, mais sans port, était la bourgade de Bagamoyo, que rien ne distinguait des autres

ports de la côte, mais d'où partaient les Arabes et les Souahilis pour leurs longs voyages dans l'intérieur et où les caravanes arrivaient, chargées d'ivoire et d'esclaves.

On se décida pour Bagamoyo.

En 1868, un vaste terrain, pris sur la brousse épaisse, est en partie concédé, en partie acheté au nord du village indigène, le long de la mer. Sur une case en planches, préparée à Zanzibar, on érige,



BAGAMOYO : LE PERSONNEL DE LA MISSION

le 16 juillet 1869, une croix qui, pour la première fois sur ces plages, s'élève entre la demi-civilisation musulmane et la barbarie païenne. Les fièvres, les maladies, les morts, un épouvantable cyclone qui ruina cultures et bâtiments, une révolte des Arabes soulevés tout à coup contre la Mission par des influences politiques que l'on connut plus tard, la terre, les éléments, les hommes s'acharnèrent contre nos missionnaires.

Rien ne les découragea.

La brousse fut défrichée, et, à la place, s'alignèrent de grandes plantations de cocotiers dans l'avenir desquels on aimait à mettre son

espérance. Puis, c'étaient des allées de manguiers, d'orangers, d'arbres à pain, des massifs de flamboyants, et une longue avenue de filaos où la brise de mer murmure sa perpétuelle chanson. Les autres cultures allaient de pair, et il le fallait bien pour nourrir tous les enfants qui s'accumulaient dans l'établissement. En outre, on créa un vrai jardin d'acclimatation où l'on introduisit de Bourbon, de



BAGAMOYO : ATELIERS DE LA MISSION

Maurice, de l'Inde, de l'Europe même, toutes les plantes utilisables que l'on put se procurer.

En même temps s'organisaient les ateliers et s'élevaient les importantes constructions qui, peu à peu, remplacèrent l'installation primitive et finirent par former presque une ville, élevant son église, ses grandes maisons blanches et ses cases plus humbles au milieu de la verdure des cocotiers.

Grande est la mortalité parmi les enfants arrachés en si grand nombre à l'esclavage et confiés à la Mission, tellement ils ont souf-

fert. Avant de quitter cette terre qui leur fut si dure, tous, du moins, reçoivent le baptême, par centaines et par milliers, et leur misérable figure s'illumine d'un sourire aux approches de l'éternité. Beaucoup cependant ont survécu. Arrivés à l'âge voulu, les fiançailles se faisaient, les jeunes gens bâtissaient les cases, préparaient le village, commençaient les cultures, puis on célébrait les noces, et la vie de famille recommençait.

Le premier village ainsi constitué fut celui de Saint-Joseph, tout près de la Mission. Il comprenait 60 à 80 familles. L'organisation qui y présida et qui s'y maintint plusieurs années était celle d'une sorte de phalanstère chrétien, assez semblable à ce que les collectivistes réclament impérieusement pour l'Europe. La Mission jouait pour cette « commune » le rôle de l'État, distribuait le travail et les bénéfices, veillait à tout. Inutile à l'individu de songer au lendemain; pourvu qu'il obéît à la loi, il pouvait l'envisager sans crainte.

Mais il paraît que l'homme n'est pas fait pour cet idéal! Quelques-uns se sauvèrent, laissant là leurs femmes et parfois leurs enfants; d'autres murmuraient de se voir astreints à cette perfection; presque tous se disaient que leur vie étant également assurée, le bonheur dans le travail était d'en faire le moins possible. Un jour, le P. Le Roy, chargé par Mgr de Courmont de diriger cette société dans les voies du bien, acheta des terrains, les partagea, les fit tirer au sort entre les différentes familles et proclama solennellement la liberté.... Chacun, alors, s'établit sur « sa propriété » et, pour le plus grand bonheur de tous, le vieux système individualiste commença.

En 1889, de graves événements surgirent qui devaient avoir une profonde répercussion dans tout le pays. L'Allemagne venait de s'emparer du littoral. A l'appel d'un Arabe, Boushiri, les Souahilis s'insurgent, forment une petite armée et, fiers de leurs premiers succès, viennent camper derrière la Mission, pendant que les Allemands se retirent dans Bagamoyo où ils changent la maison du gouverneur en citadelle; de la rade, la flotte les appuie. Neutre entre les deux



LA LÉPROSERIE

partis, la Mission donne refuge à plus de 6000 Noirs qu'on devra garder et nourrir des mois entiers ; elle soigne les blessés européens ; elle obtient la mise en liberté des missionnaires catholiques allemands de Pougou, comme celle des Anglais protestants de Mpouapoua.

Wissmann arrive et bat Boushiri. Mais les bandes de celui-ci, furieuses, jurent l'extermination de tous les Européens qui restent dans l'intérieur, « d'un Océan à l'autre ». Alors un siège en règle commence pour chacune des Missions, Mandéra, Mhonda, Mrogoro, Longa, etc. Soutenus par les chefs indigènes, par leurs catéchumènes et par leurs Chrétiens, les missionnaires sont assez heureux pour faire partout face à la guerre. Enfin, Boushiri est pris et pendu. Les indigènes voient dans sa défaite la défaite de l'Islam et, depuis, ils viennent avec plus de confiance qu'autrefois se grouper autour de la Mission et augmenter, dans ses villages, le nombre de ses catéchumènes.

Frappé des services rendus, surtout pendant ces événements et pendant la famine qui les suivit, un riche Hindou de Zanzibar, resté musulman, mais que le P. Baur avait eu jadis comme élève, Séwa Hadji, donna un vaste terrain pour y établir les « réfugiés » en

villages, céda en ville un emplacement pour une école et laissa des fonds pour la création d'un hôpital destiné à recueillir les malheureux Noirs qui arrivent, épuisés, de l'intérieur.

La ville de Bagamoyo n'a guère que 12000 âmes, mais ce chiffre s'élève à plus du double à l'époque des caravanes. L'un des trafiquants de l'intérieur, connu comme l'un des plus grands esclavagistes, Tipou-Tipou, est descendu pour la dernière fois à la côte, avec 70000 livres d'ivoire et une caravane de plus de 2000 porteurs....

Que d'expéditions aussi sont parties de là et auxquelles la Mission a été heureuse de prêter ses bons offices pour l'organisation des caravanes, les renseignements à donner, les interprètes et les guides à fournir! Tour à tour, on y a vu Baker, Speake et Grant, Livingstone, Cameron, Stanley, Debaize, Peters, Emin-Pacha, Serpa Pinto, Victor Giraud, Georges Revoil, Fisher, Wissmann, les voyageurs belges de l'*Association internationale*, les conquérants allemands.

En discernant ce point de la côte, le P. Horner ne s'était point trompé sur son avenir. Le sultan



DÉPART D'UNE CARAVANE

Séyid Bargash, du reste, le reconnaissait volontiers. « Ce Bagamoyo, disait-il un jour au vieux missionnaire, c'est vous qui l'avez fait. »

Quant à la Mission elle-même, voici le témoignage qu'en a porté l'amiral Lefebvre du Buat : « L'œuvre de Bagamoyo est ce que j'ai vu de plus complet dans les nombreuses visites que j'ai faites aux Missions en ma longue carrière de marin. Vous moralisez les Noirs par le travail et vous êtes dans le vrai. Remplissez l'Afrique d'autres Bagamoyos, et vous finirez par la civiliser chrétiennement. »

LES STATIONS

La partie du Vicariat comprise dans la zone allemande est arrosée par trois cours d'eau principaux : le Rouvou-Kingani, le Wamé et le Rouvou-Pangani, qui ont chacun trois Stations.

Le bassin du Rouvou-Kingani : Tounoungouo, Matoumbo et Mrogoro ; — le Wamé : Mandéra, à 25 lieues de la côte ; Mhonda, à 50 lieues, et la Longa, à

DISTRIBUTION DE VIVRES AUX AFFAMÉS

80 lieues environ; — le Pangani : Kiléma, Kibosho et Rombo, sur les flancs du massif du Kilima-Ndjaro. Citons en outre une Station côtière, Tanga; une autre est en préparation sur la chaîne de montagnes du Paré, et une autre près du Kénya.

Enfin, dans les régions de l'Ousambara, au cours moyen du Pangani, les Trappistes de Natal ont fondé, en 1899, le monastère de Garé, avec 5 Pères et 8 Frères. A quelque distance est un couvent de 6 Sœurs du Précieux-Sang.

Tounoungouo. — Cette Station est située aux frontières de l'Oukami, entre la vaste plaine de l'Oukoutou et les montagnes de l'Ourougourou, sur une belle colline dominant le cours du Haut-Kingani. Elle fut entreprise, en 1885, par le P. Augustin Daull, qui lui donna son nom et sa vie. C'est autour de son tombeau que s'est développée son œuvre, et aujourd'hui on peut dire que la sauvage population de l'Ourougourou est acquise à la Foi.

Mais que de combats il a fallu livrer pour triompher des sorciers d'alentour! Pour les motifs les plus fantaisistes, ils condamnaient à être brûlés vifs des esclaves, des vieilles femmes, des enfants. Le P. Mével obtint d'abord d'instruire et de baptiser ces malheureux condamnés sur leur bûcher de bois d'ébène. Puis, son influence augmentant, il fut autorisé à les racheter. Enfin, il se fit entendre au conseil des chefs, et ces pratiques ont cessé autour de la Mission.

Les Ma-viti sont une tribu de guerriers qui, au Sud, ne vit guère que de pillage. Toujours prête à répondre à l'appel d'un chef de village contre son ennemi, elle arrive, saccage les récoltes, met le feu aux cases, tue les hommes qui résistent, et vend les femmes et les enfants. Trouvant toujours devant elle la Station des missionnaires, constituée en vraie forteresse, avec ses Chrétiens armés de fusils, elle essaya maintes fois de s'en emparer et de tuer tous ceux qui la défendaient. La Station tint bon, repoussa l'ennemi, provoqua l'union entre tous les chefs d'alentour, et les Ma-viti ont fini par demander, eux aussi, des missionnaires!

Matoumbo. — A deux heures de Tounoungouo, en plein Ourougourou, sur un point central qui domine tout ce magnifique pays de montagnes granitiques, il a fallu ériger, en 1897, un nouveau centre de chrétienté, dont le P. Dieboldt, mort le 5 octobre 1899, a déjà soldé la mystérieuse rançon. Là, c'étaient des jeunes gens du pays qui, baptisés à Tounoungouo et rentrés chez eux, ont fait une telle propagande et ont eu un tel succès, qu'ils ont fini par attirer les missionnaires au milieu d'eux. La Station compte 4 catéchistes, 54 orphelins, 73 écoliers, 540 Catholiques, et un grand nombre de catéchumènes.

Mrogoro. — La station de Mrogoro, à dix jours de marche de Bagamoyo, sur la route des caravanes qui rejoint la côte à Tobora et aux Lacs, occupe l'une des plus belles positions de cette partie de l'Afrique. Assise à 600 mètres sur les flancs d'une belle chaîne de montagnes hautes de 2000, arrosée par un ruisseau d'une limpidité merveilleuse, sur un terrain fertile et sain, elle domine, aussi loin que les regards peuvent s'étendre, une plaine immense, couverte d'arbres disposés par bouquets, comme dans un parc, et traversée par une belle rivière au cours ombragé de hautes futaies. Dans cette plaine, peu nombreux sont les villages; mais, en revanche, les troupeaux de bêtes, zèbres, girafes, buffles, antilopes de toutes espèces, la parcourent librement. Les habitants, pour assurer davantage leur sécurité contre les incursions des Ma-viti, des Massaïs et des Zigouas, se sont retirés vers la montagne, où ils vivent de leurs cultures, en de petits villages fermés et pittoresquement assis sous les bouquets d'arbres. En bas, sur le passage des caravanes, est la « ville » de Mrogoro, bâtie par le conquérant de ce pays, Simba-Mwéné (le Lion souverain).

Lorsque les missionnaires parurent, — c'étaient les PP. Baur, Le Roy et Ch. Gommenginger, — ce « Lion » était une vieille reine, intelligente et madrée, qui, malgré son mari, les reçut bien. Le P. Ch. Gommenginger, chargé de la fondation, s'établit sur la mon-

tagne, et éleva en peu de temps les bâtiments nécessaires : maison d'habitation, magasins, écoles, chapelle, cases du village chrétien. Quand tout fut terminé, un incendie fit de la Mission un énorme tas de cendres.

Après une heure pour se résigner, le Père se remit à la besogne, et la Mission s'éleva plus belle qu'auparavant. En même temps, une prise d'eau venait apporter dans les jardins la vie et la fertilité, les jeunes Chrétiens cultivaient leurs champs, et les missionnaires eux-mêmes essayaient une petite plantation de café « moka » qui a très bien réussi.

Le P. Le Roy vint alors remplacer son confrère, épuisé par le travail, et se mit en relations avec les indigènes, qui se trouvaient perpétuellement en guerre avec Simba-Mwéné et son frère Kingo. Tour à tour conseiller, négociateur, médecin, et toujours catéchiste, il devint bientôt l'intermédiaire nécessaire entre tous ces chefs et toutes ces tribus. Un jour, treize villages et toute la population d'une vallée vinrent « se donner » à la Mission. Ce mouvement a continué. Aux écoles, les enfants ne sont pas moins de 250, les Catholiques figurent au nombre de 2000, et les catéchumènes sont partout.

Mandéra. — Au nord du Rouvou-Kingani, se jette le Wamé. En remontant son cours, coupé de rapides qui n'en permettent pas la navigation, les PP. Baur et Machon trouvèrent, en 1889, à quatre jours de marche de Bagamoyo, un chef zigoua nommé Kingarou, qui les arrêta : « Votre visite, dit-il, m'a été annoncée cette nuit, pendant mon sommeil. Vous m'avez été présentés par un beau vieillard qui m'a dit de vous bien recevoir. Restez ici ! » — On était à Mandéra, on y resta, et tout de suite on baptisa le fils du chef sous le nom de Séfou ou Joseph.

Cette Station a surtout été l'œuvre du P. Cado Picarda, du P. Sacleux et du Fr. Alexandre. Plus clairsemée qu'ailleurs, la population s'y décime elle-même, victime des idées superstitieuses très enracinées qui lui imposent le sacrifice de tous les enfants nés dans

des conditions jugées pernicieuses pour la famille et pour la tribu; or, ces conditions sont ici multipliées au point que, vraisemblablement, huit enfants sur dix disparaissent entre les mains de vieilles sorcières, chargées de présider à leur naissance. Le saint et zélé P. Picarda, très populaire dans le pays, avait tout fait pour essayer d'enrayer ces atroces coutumes : il mourut à la tâche. Depuis, est venue la guerre, et souvent la famine. Après l'insurrection de Boushiri, auquel s'était joint le chef de Saadani, le baron de Gravenreuth convoqua à Mandéra les chefs zigouas et doès pour leur faire entendre l'édit de pacification : les guerres de village à village furent défendues; les accusations de sorcellerie furent déclarées non admissibles; enfin, l'infanticide fut prohibé et déclaré passible de la peine capitale.



UN CHEF DU KILIMA-NDJARO

Mandéra a deux annexes et compte 600 Chrétiens, plus un grand nombre d'adhérents.

Mhonda. — Mhonda a été la première Station fondée dans

l'intérieur, en 1878. Située à sept jours de marche de Mandéra, dans le même pays zigoua, au milieu d'un groupe de montagnes fraîches, fertiles, pittoresques et peuplées, elle fait pendant à Mrogoro, qui se trouve à quatre jours par delà la grande plaine giboyeuse séparant le Ngourou de l'Oukami.

Pendant vingt ans, sauf à de rares intervalles, le P. Machon a présidé à la naissance et au développement de cette intéressante chrétienté. D'une douceur et d'une patience inaltérables, il siégeait des journées entières, entouré de ses montagnards qui venaient de 30 et 50 lieues à la ronde lui expliquer les procès les plus compliqués, le prendre comme arbitre, lui demander son appui dans leurs misères, leurs expéditions et leurs guerres.... Comme il concluait rarement, rarement aussi se terminaient les affaires; mais peu à peu le sens chrétien entrait dans les mœurs indigènes, le vol devenait plus rare, l'infanticide disparaissait, les sorciers perdaient de leur crédit. En même temps, l'action bienfaisante de la Mission se faisait sentir par ses travaux d'utilité publique : ponts sur les rivières, canalisations, plantations, chemins, etc. Par elle, les ravages de la petite vérole furent plus d'une fois arrêtés, et, grâce à son influence, pendant la guerre des Boushiri, les populations du Ngourou furent épargnées.

A Mhonda, deux grands centres sont entièrement chrétiens, et la Foi a rayonné tout autour sur 114 villages.

Longa. — « Ilonga » est le nom d'une intéressante rivière, qui sort des montagnes de l'Ousagara et se jette dans la Mkondogwa, affluent du Wamé. Sur une colline qui la domine, Mgr de Courmont fonda en 1886 une Station que Dieu a pareillement bénie. Commencée avec 23 jeunes ménages sortis de Bagamoyo, elle compte aujourd'hui 250 enfants. L'un de ses dévoués fondateurs, le P. Dardenne, y mourut de privations et de misère, à la suite de la guerre souahili-allemande. L'an dernier, un autre de ses missionnaires, le P. Ledonné, y tombait aussi victime de son dévouement.

Mais à l'origine de ces Missions de l'Ousagara, nous trouvons un autre martyr. L'Association internationale africaine avait établi, près de là, à Kondoa, un poste qu'avait créé en 1879 et que dirigeait admirablement un Français, le capitaine Bloyet : sa femme l'avait rejoint en ce pays, qui était devenu le leur, et ils y reçurent les premiers explorateurs allemands, Peters, Pfeil et Otto, qui devaient amener peu à peu l'annexion de l'Est africain à l'Empire allemand. Cette Station fut cédée à la Mission en 1887, et le P. Riou fut désigné pour en prendre possession. Seul en ce pays perdu, il tomba malade et rendit saintement son dernier soupir entre les bras d'un Arabe, Séfou, établi près de là. Des esclaves creusèrent rapidement la tombe du missionnaire, et Séfou y déposa son corps sur un lit d'herbes sèches. Quelques jours plus tard arrivait un confrère. On le conduisit à la tombe : « Tu la vois propre et fraîche, lui dit Séfou. C'est que, tous les soirs le lion vient s'y coucher, comme pour garder contre les hyènes le corps qui y repose, car c'est le corps d'un saint.... »

Depuis, un village chrétien s'est rassemblé là : puisse-t-il grandir et devenir une ville!

MISSIONS DU ROUVOU PANGANI

La région du Pangani a deux groupes de Missions : l'un à la côte, avec Tanga pour centre et Pangani pour annexe; l'autre aux sources du fleuve, sur le Kilima-Ndjaro, avec trois Stations, à Kiléma, à Kibosho, à Rombo.

La Station de Tanga a été fondée en 1895 par Mgr de Courmont, à la demande de Goanais assez nombreux qui s'y trouvaient réunis pour leur commerce. Ils ont bâti une chapelle dédiée à saint Antoine. Quelques Noirs convertis sont venus se joindre à eux, et aujourd'hui (1901) le chiffre des Catholiques dépasse la centaine. Le 31 décembre 1898, cinq Sœurs du Précieux-Sang de Natal sont venues prêter leur concours aux missionnaires. Elles arrivèrent juste au moment d'une atroce famine, causée dans tout le pays par une sécheresse inaccou-

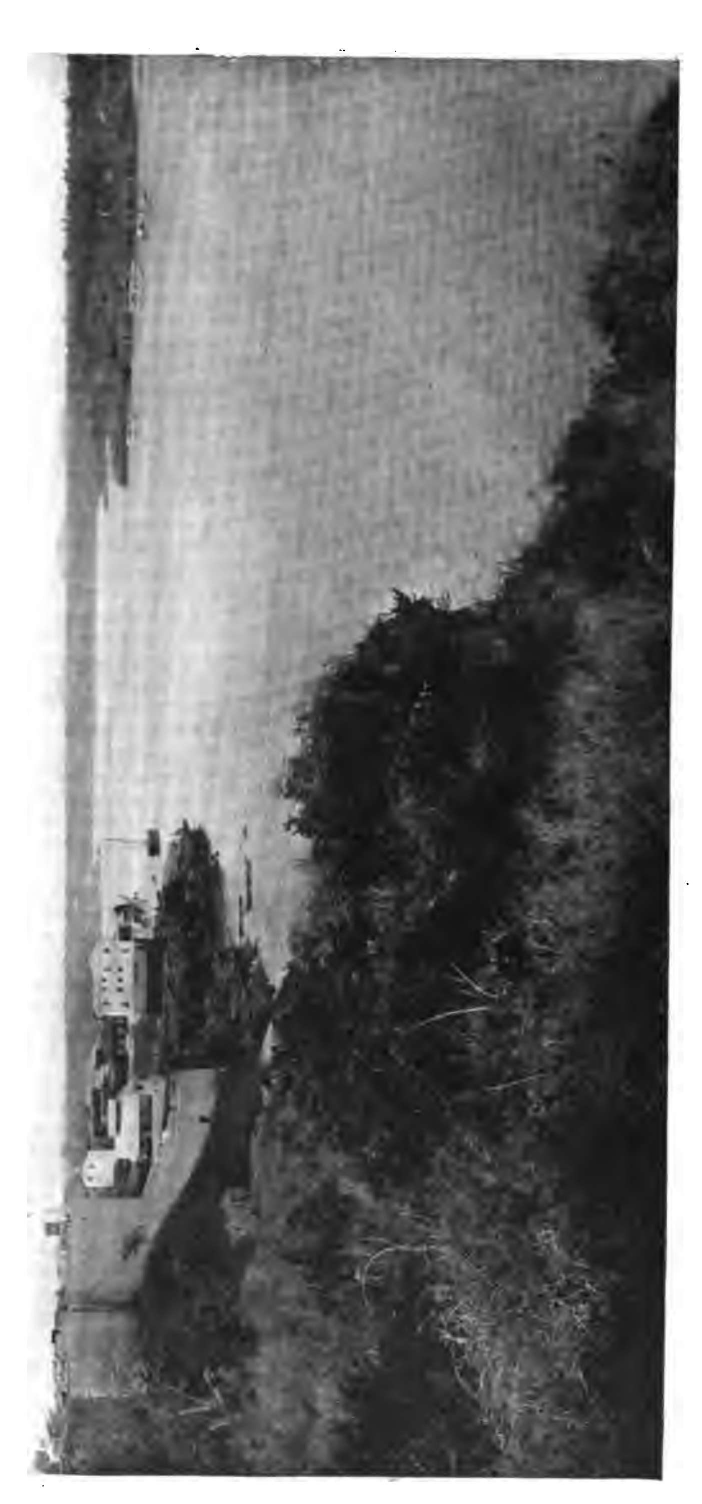
tumée, et une invasion de sauterelles. Les affamés, les malades et les mourants encombraient tous les jours les Missions, spécialement à Tanga. Les missionnaires et les Sœurs se firent quêteurs : aucun des Indiens de Katch, nombreux sur ces côtes et tous marchands, ne leur refusait la poignée ou le sac de riz qui ont sauvé des milliers d'existences. Les villages de la côte étant déjà presque tous gagnés à l'Islam, on s'est appliqué à développer les catéchismes et les écoles chez les tribus de l'intérieur. L'école des Bondés réunit 230 élèves, celle des Zigouas 163, et ainsi des autres.

UN MISSIONNAIRE DU KILIMA-NDJARO

Tanga, assis au fond d'une baie fermée et délicieuse, a une autre importance pour la Mission. Tête de ligne du chemin de fer allemand, c'est le siège nécessaire de la Procure pour les Missions de l'Ousambara, du Paré et du Kilima-Ndjaro.

Une seconde chapelle a été érigée à Pangani, ville située à l'embouchure du fleuve : elle compte de 20 à 30 Catholiques.

En remontant le Rouvou-Pangani, le voyageur côtoie d'abord un pays fertile, peuplé, intéressant, qui s'étend sur la rive gauche, moitié en plaines, moitié en montagnes : c'est l'Ousambara. Sur le versant opposé, à Garé, se sont établis les Trappistes, venus de Natal à l'appel de Mgr Allgeyer, pour y fonder une de ces colonies chrétiennes qui régénèrent tout un pays. Plus haut, en tournant tout à coup vers le Nord, nous trouvons une autre chaîne de montagnes, couverte d'un très intéressant plateau peuplé de villages : c'est le Paré. En ce moment même, une Mission s'y établit.



PORT DE MOMBASA

Tout au bout s'étend l'immense plaine dont l'aspect semi-désertique ne s'égaie que le long des cours d'eau, dans les cuvettes humides ou près des lacs. Là, s'ébattent en liberté de magnifiques troupeaux d'animaux sauvages : antilopes, zèbres, girafes, buffles, rhinocéros. Les éléphants sont plus rares. Pas de villages : seulement, une population nomade de pasteurs guerriers, les Massaïs, d'un type supérieur, de mœurs extrêmement curieuses, d'un intérêt puissant, y promène ses campements et ses troupeaux. Ceux-ci dépassent souvent 1500 et 2000 têtes. Les Massaïs n'ont ni cultures ni habitations fixes : ils ne vivent que de viande et de lait, avec, à l'occasion, un peu de farine qu'ils trouvent chez les tribus voisines. Le troupeau s'épuise-t-il? Les jeunes gens sont chargés de le remonter. A cet effet, ils sont perpétuellement en expéditions guerrières contre toutes les tribus et tous les villages où ils espèrent pouvoir trouver des bœufs. Lorsque, en 1891, Mgr de Courmont et le P. Le Roy passèrent dans leur campement, les anciens les reçurent comme « les envoyés de Dieu », et, s'avançant vers eux, ils leur remirent quelques brins d'herbe verte en disant : « Fils du Ciel, nous vous remettons en hommage la terre que votre Père a faite et que nous habitons.... »

Combien les voyageurs auraient aimé faire sur un type nouveau une Mission nomade au milieu de ces excellents et terribles Massaïs! Ils ne le purent. Mais quelque temps plus tard, une épizootie terrible s'abattit sur leurs troupeaux, les troupes allemandes dispersèrent quelques-uns de leurs campements, et plusieurs, qui se rappelaient « les envoyés de Dieu » passés au milieu d'eux, vinrent les trouver au Kilima-Ndjaro, où ils s'étaient établis : « Prenez nos enfants, leur dirent-ils, puisque nous ne pouvons plus les nourrir. Élevez-les : ce sont les vôtres. Pour nous, nous ne pouvons travailler, nous mourrons où nous sommes nés. »

Le P. Flick a appris la langue massaï, il a composé un dictionnaire et une grammaire. Les enfants ont grandi, ils sont Chrétiens,

tout est prêt maintenant pour entreprendre une Mission près de cette tribu nombreuse, et si intéressante!

Cette immense plaine massaï a 700 mètres d'altitude au lac Dyipé, d'où sort en partie le Rouvou-Pangani. Et tout à coup s'élève la masse énorme du Kilima-Ndjaro (Montagne des Eaux) qui porte là-haut ses deux anciens cratères, le Kima-Wenzé, noir et déchiqueté sur le bleu du ciel, et le superbe Kibo, resplendissant sous son éternel manteau de glace et de neige, à 6 100 mètres d'altitude. Le pourtour de la montagne est d'environ 270 kilomètres. Sur le versant méridional, des filets d'eau, des ruisseaux, des rivières courent partout, baignant au passage, racines, feuilles et fleurs des plantes les plus diverses que l'on puisse imaginer et qui s'étalent en zones remarquablement tranchées, sur une pente dont la base est brûlée des chaleurs équatoriales et dont le sommet disparaît sous les glaces.

Toute cette partie est habitée par une population nombreuse, d'origine bantou, les Tchagas. Intelligents, industrieux, travailleurs et guerriers, ils sont dispersés, familles par familles, dans de petits villages entourés d'une palissade vive de dracœnas et généralement arrosés par une prise d'eau. Chaque région a son chef qui, naturellement, est toujours en guerre avec le voisin.

Le nord du massif, moins arrosé et moins couvert de forêts, a, par contre, des pâturages plus tendres et est habité par les Massaïs.

Ce fut dans ce pays superbe qu'arrivèrent, un jour de l'année 1890, Mgr de Courmont, le P. Le Roy et le P. A. Gommenginger. Introduits chez le chef de Kiléma, ils conclurent avec lui une alliance, qui, depuis, dans les circonstances les plus périlleuses, quand tous les autres Européens étaient massacrés, a assuré leur salut. La Mission étant décidée, ils explorèrent le reste de la montagne, et, pour la première fois, le Saint-Sacrifice de la Messe fut offert sur ce merveilleux autel, à 3 800 mètres d'altitude.

Quelques mois après, le P. A. Gommenginger fondait la Mission de Kiléma; en 1894, le P. Rhomer établissait à l'Ouest celle de

Kibosho, chez un chef puissant, Sina, qui avait failli tuer tous les premiers missionnaires et qui maintenant les réclamait à grands cris. Enfin, en 1898, à l'Est, le P. Flick achevait, par la fondation de la Mission de Rombo, l'investissement de cette grande forteresse.

Quant au ministère qui s'y exerce, une lettre récente d'un missionnaire nous en donnera l'idée : « Je suis réellement heureux de la part qui m'est échue. Le travail ne manque pas ; mais c'est la vie du



MISSIONNAIRE AU TRAVAIL

missionnaire. Après la messe, une heure de catéchisme aux enfants baptisés. Après le déjeuner, visite à l'une ou à l'autre de nos 20 écoles. Elles étaient fréquentées l'an dernier par 2 700 enfants grands et petits; cette année-ci, elles le sont certainement par 3000. Les noms de tous ces enfants sont inscrits au registre, et lus au commencement de la classe. De cette façon, l'enfant qui fait l'école buissonnière est vite connu, et il est sommé par le crieur public d'avoir à revenir. Toutefois, grâce à la disparition (par la pendaison) de notre jeune chef Mlélia, il n'est plus besoin de recourir à ces sommations. Le chef actuel, est bien disposé à notre égard, le Père Supérieur lui ayant sauvé la vie.

« A 10 heures 40, classe de lecture et d'écriture pour 12 futurs catéchistes ; six d'entre eux sont déjà assez avancés pour pouvoir aider leurs aînés dans des écoles de 150 à 230 enfants. Le temps libre de l'après-midi est employé soit à visiter les gens du dehors, soit à préparer l'instruction du dimanche.

« Ici, à Kibosho, le dimanche est aussi un jour de travail. A 7 heures, messe du Père Supérieur, à laquelle assistent les Chrétiens, les païens de nos champs et près de 300 enfants qui ne trouveraient pas de place à l'église pour la messe suivante. A 9 heures, je la dis moi-même en présence des 1200 à 1300 enfants des écoles qui ont pu venir. Après chaque messe, instruction, outre le sermon pour les Chrétiens. »

Dans chacune des trois Stations du Kilima-Ndjaro, le travail est le même. Espérons que, dans quelques années, toute la montagne sera Chrétienne.

LE ZANGUEBAR ANGLAIS

En dehors de la zone allemande, le Vicariat apostolique du Zanguebar s'étend, sur l'Est africain anglais, de Vanga à l'embouchure du fleuve Djouba, et sur le pays somali, abandonné à l'Italie, du fleuve Djouba au cap Guardafui.

Le pays somali. — De ce pays somali, rien à dire, car aucune Mission ne s'y est encore établie. C'est que, pas plus que La Mecque, le pays somali n'est accessible à l'Évangile. Musulmans fanatiques, pillards irréductibles, traîtres aux étrangers, les indigènes n'admettent chez eux ni les Européens, ni même les Arabes. Les missionnaires ont avec eux des relations amicales, mais c'est à Zanzibar, à Mombasa, à Lamou, où ils les rencontrent en grand nombre à l'époque où la mousson du nord les y amène pour le commerce. Chaque année, l'un des Pères va même à Kisimayou, à l'entrée du pays somali, fait quelques tentatives pour remonter le Djouba, se met en relations avec les groupes nombreux d'anciens esclaves noirs

du Sud qui se sont évadés et constitués en petites républiques indépendantes sur les îles du grand fleuve. Mais rien de plus n'a été fait, et rien de plus n'est à faire, tant que d'autres populations sollicitent l'activité du missionnaire....

Quant au pays, sec et sablonneux, il est très chaud, mais il est sain. En dehors des villes de la côte, Kisimayou, Barawa, Mogdishou, etc., qui furent autrefois prospères, on ne rencontre dans l'intérieur que des villages misérables, abritant une population qui vit de culture, d'élevage, de chasse et surtout de pillage....



JEUNES GUERRIERS DU KILIMA-NDJARO

Le Somali, du reste, n'est point un « nègre ». Appartenant, comme le Galla, à la grande famille hamite, il a dû passer d'Asie en Afrique à une date relativement récente. Le type est d'une finesse et d'une régularité remarquables, surtout chez les hommes; l'intelligence est vive, l'humeur indisciplinée, le caractère inconstant, querelleur, insaisissable, capable de tout.

Tana. — Entre l'Est africain allemand et le pays somali s'étend le Zanguebar anglais, avec l'île et la ville de Zanzibar comme centre d'action.

Absorbés par un travail énorme, décimés par la mort, manquant de ressources, les premiers missionnaires durent se contenter, à Bagamoyo, de frapper à la porte du continent mystérieux et de faire, de ce côté seul, une trouée vers l'intérieur. En 1885 seulement, le P. Le Roy obtint de Mgr de Courmont de s'en aller seul à Mombasa,

d'y étudier la situation, d'y acquérir les terrains nécessaires pour une future Mission, d'explorer tout le pays d'alentour. Deux ans plus tard, un autre voyage était organisé pour parcourir, sur le *Salama*, un petit voilier ou boutre appartenant à la Mission, toute la côte, depuis Bagamoyo jusqu'au pays somali.

En 1889, nouveau voyage; mais cette fois, il s'agissait de s'établir à Lamou, d'atteindre le fleuve Tana et de fonder sur ses bords une Mission. Il était alors grandement question d'utiliser le Tana pour atteindre le massif du Kénya, d'où il sort, et par là tout le haut pays de l'intérieur. Cette exploration en pays inconnu, faite par Mgr de Courmont, le P. Le Roy et le Fr. Acheul, fut exceptionnellement difficile. Elle aboutit cependant à la fondation de Ndèra, chez les Pokomos, qui reçurent ensuite le P. Ch. Gommenginger.

Tout alla bien dans les premiers temps; mais, tout à coup, une crue exceptionnelle du fleuve changea en lac immense les plaines d'alentour, emporta les constructions déjà faites et obligea les missionnaires et leurs jeunes Chrétiens à se réfugier sur des arbres pendant un mois entier. Les indigènes, habitués à ces crues et à cet exercice, avaient pris leurs précautions sans penser à avertir les Pères. Pour comble de malheur, les Somalis, poussés par les Arabes et les Souahilis musulmans, menaçaient la Station, et ce fut à grand'peine que les missionnaires, malades, purent sauver leurs Chrétiens et opérer leur retraite. Le P. Le Roy, envoyé en toute hâte à leur secours, ne put que recueillir le dernier soupir de son confrère, le P. Ch. Gommenginger (31 octobre 1890).

L'île Pemba. — Dans ce voyage d'exploration du *Salama*, Mgr de Courmont était passé à l'île Pemba, célèbre alors par l'énorme consommation d'esclaves qu'elle faisait, pour les grandes plantations de girofliers des Arabes. Plus tard, dès que cette île, avec Zanzibar, passa sous le protectorat britannique, l'esclavage ne put continuer à s'y approvisionner, et le successeur de Mgr de Courmont, Mgr All-

geyer, s'est empressé d'y établir une Mission, qui donne des résultats inattendus (1898).

Pemba « la Verte », comme disent les Arabes, s'étend au nord de Zanzibar, en face de Tanga. A l'Est, du côté de l'Océan, elle surgit à pic, sans offrir aucun port convenable; mais, du côté de la Grande Terre, abritée qu'elle est contre les vents et les flots, elle se découpe en une multitude d'anses et de promontoires où s'élèvent des îlots de toutes grandeurs et de toutes formes;



UNE MATINÉE DE CHASSE

rien de pittoresque, de vert, de gai comme ces paysages. L'île entière compte 4 à 5000 Arabes et environ 50 000 Noirs, esclaves libérés par l'édit de 1897. En arrivant au milieu de cette population, les missionnaires y trouvèrent un seul Catholique qui, dès le lendemain de leur arrivée, les rejoignit : c'était un Noir qui déclara s'appeler Cunibert, élevé et baptisé à Bagamoyo. Volé par un Arabe dans les champs de la Mission, quelque vingt ans auparavant, il avait été transporté à Pemba. Perdu au milieu de l'Islam et du fétichisme, il avait gardé sa foi et n'avait cessé de demander à Dieu de lui amener des missionnaires. Les missionnaires lui revenaient avec la liberté.

La Station, dédiée à saint Patrice, est établie sur un pittoresque

promontoire, au milieu d'une campagne plantée de girofliers. Deux ans après sa fondation, elle comptait 87 Chrétiens et plus de 200 catéchumènes.

Mombasa. — Si, en dehors des raisons déjà indiquées, les missionnaires tardaient à s'établir sur la zone dévolue à l'Angleterre, c'est que personne ne savait ce que deviendrait le pays sous le régime nouveau et variable dans lequel il était entré. Une grande Compagnie à charte, l'*Imperial British East African C°*, tenait à bail toute la côte ; cette Compagnie durerait-elle ou passerait-elle ses droits au gouvernement anglais ? Puis, dans l'une ou l'autre hypothèse, quel serait le point de départ pour l'intérieur, Mombasa, Malindi, Lamou ?

Dès que la situation s'éclaircit, le P. Le Roy, un Frère et un jeune Chrétien arrivèrent à Mombasa. C'était le 13 octobre 1891. Cette fois, la Mission était fondée. Plusieurs mois durant, la messe du dimanche se dit dans une salle d'hôtel, chez un Goanais catholique, D. B. Pereira ; mais peu à peu le nombre des fidèles augmente, l'installation se complète ; plus tard une belle maison d'habitation est bâtie, une église s'ouvre, et aujourd'hui la Mission catholique a reconquis la place que, depuis 1728, elle avait perdue.

C'est que, en effet, Mombasa a une histoire. Bâtie sur un îlot enclavé dans la côte, la ville, dont le nom souahili est Mvita, était déjà prospère lorsque, venant du Sud, de grands navires, montés par des hommes blancs, y apparurent tout à coup : c'était Vasco de Gama qui, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, avait jeté l'ancre devant la ville de Mozambique, en mars 1498, et y avait trouvé des guides. Ces guides devaient le conduire à Mombasa, le faire entrer dans la passe étroite du port et amener le massacre de l'expédition. Heureusement, le grand navigateur découvrit à temps les embûches qui lui étaient préparées, leva l'ancre, passa à Malindi (Mélinde) et de là à Calicut, où il arriva le 28 mai.

Dès lors, c'est dans ces mers une lutte à outrance entre la Croix

et le Croissant, lutte pendant laquelle les armes ont pu être un moment cachées, mais déposées, jamais. L'année suivante, les Portugais reviennent, et pour en finir avec les perpétuelles révoltes de Mombasa, le vice-roi, Mathias d'Albuquerque, en 1594, construit le grand fort qui domine encore la ville. Au siècle suivant, un Arabe devenu chrétien la gouverne pour le compte des Portugais, puis il se retourne tout à coup contre eux, massacre tous ceux qui les représentent, hommes, femmes, enfants, prêtres et soldats (1630), et s'enfuit à Madagascar, dans la région du Bouéni. Le Portugal s'empara de nouveau de la cité guerrière pour en être définitivement chassé, en 1728, par les Arabes de Mascate. Entre les Arabes, les luttes continuèrent et se sont perpétuées jusqu'aujourd'hui. Voici de nouveau les Chrétiens ; mais, cette fois, ils se présentent avec d'autres moyens d'action qu'aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et l'Islam, sur ce point de la côte africaine, doit s'avouer désormais vaincu.

Pendant que les enfants de Saint-Dominique, à l'époque de la domination portugaise, se fixaient au Mozambique, et que les Jésuites se répandaient dans la vallée du Zambèze, les Religieux de Saint-Augustin occupaient Zanzibar, Mombasa et Pata. Ils ne paraissent pas avoir étendu le cercle de leur action en dehors des garnisons qui résidaient dans ces villes, et nulle trace ne s'est retrouvée de leur passage.

Chose curieuse, cependant : à deux et trois siècles de distance, quand les missionnaires catholiques reparaissent dans ces pays, ils ne discernent plus, même parmi les ruines, une pierre des antiques chapelles ; mais, plus solide que la pierre, ils retrouvent la foi vivante au cœur de quelques Goanais, enfants de ceux que baptisa dans ces mers saint François-Xavier, et ce sont ces Catholiques qui les recevront les premiers, se grouperont autour d'eux et reformeront les églises, après celle de Zanzibar, de Bagamoyo et de Mombasa, aux deux portes de l'intérieur....

« Porte de l'Afrique. » Plus que Bagamoyo, Mombasa mérite

aujourd'hui ce titre. Dès que le Gouvernement anglais a succédé à la Compagnie de l'Est africain, les travaux du chemin de fer, déjà commencé, qui doit relier la côte à l'Ouganda, sont poussés avec activité, et l'on annonce en ce moment même que le rail vient d'atteindre, au Kavirondo, les bords du Victoria Nyanza (19 décembre 1901).

Solidement établie à Mombasa, la Mission catholique groupe autour d'elle un millier de fidèles, étend son action sur les tribus d'alentour, Digos et Guiriyamas, qu'elle a secourues magnifiquement dans l'horrible famine de 1899, et sert de Procure à toutes les Missions de l'intérieur.

Boura. — Parmi les Noirs de l'intérieur que Mombasa attire, les missionnaires remarquèrent bientôt des groupes de grands sauvages aux oreilles chargées de verroteries, aux allures naïves, au costume rudimentaire. C'étaient des Taïtas. Le P. Le Roy se mit en relations avec eux et lorsque, plus tard, en 1892, Mgr de Courmont visita Bogoli, un de leurs chefs, dans la région de Boura, l'accord se fit tout de suite pour l'établissement d'une Mission. Quinze jeunes gens chrétiens de Bagamoyo, sous la conduite du P. Mével, vinrent élever les constructions nécessaires ; puis, leur propre village étant terminé, ils furent rejoints par leurs fiancées, et la colonie chrétienne n'eut plus qu'à se développer.

Elle n'y a pas manqué.

Bientôt, le chômage du dimanche fut accepté et proclamé loi de l'État par Bogoli, Nazigouè et les autres chefs voisins. Des familles entières se sont converties. Neuf districts du Boura, comprenant 300 familles, sont instruits tous les jours par les catéchistes. Toute la tribu désire embrasser le Christianisme. Ce n'est plus qu'une affaire de temps, et tout fait espérer que dans un avenir prochain le Boura entier sera conquis à Jésus-Christ.

Ce pays taïta est du reste magnifique. A six jours de marche de Mombasa, il est aujourd'hui relié à la côte par l'Uganda-Railway, dont la ligne passe près de là, à Voï, et la Mission est desservie avec une

grande facilité. C'est une petite Suisse, avec ses divers groupes de montagnes boisées, ses villages perchés de tous côtés, ses troupeaux de bœufs, ses cultures, ses ruisseaux, mais une Suisse isolée au milieu d'une plaine sans fin.



A LA FONTAINE

Celle-ci, manquant d'eau presque partout, est inhabitée, mais le gros gibier y abonde, et le Fr. Solanus, un des fondateurs de la Mission, y va souvent lui rendre de fructueuses visites. Seulement, il faut, pour ces sorties, avoir l'œil et le jarret du chasseur; c'est dans cette région que les lions ont dévoré, en quelques jours, malgré toutes les précautions prises contre eux, 32 travailleurs du chemin de fer anglais.

Naïrobi (*Kikouyou*). — Après le massif de Taïta, la voie ferrée tourne au Nord, traverse le pays kamba et coupe l'Azi qui, après avoir reçu d'autres cours d'eau, devient cette rivière Sabaki dont le cours, au delà de Malindi, fut remonté, en 1888, par le P. Le Roy. Au delà se trouve le Kikouyou, un grand plateau adossé sur la gauche à une ligne de forêts et s'étendant vers le massif du Kénya comme une immense prairie couverte d'herbe fine, fertile, arrosée, fraîche, extrêmement saine. La population est nombreuse et pacifique.

C'est là, à 450 kilomètres de Mombasa, que se trouve Naïrobi, capitale du Kikouyou, devenue la Station principale de l'Uganda-Railway, à mi-chemin de la côte et du Victoria Nyanza. Aussi, village hier inconnu, Naïrobi est devenu tout de suite une ville de 10 000 âmes, qui grandira

